3 1761 05726674 4

# LES MUSES FRANÇAISES

## ANTHOLOGIE DES FEMMES-POÈTES

PAR ALPH. SÉCHÉ

(XX^e SIÈCLE)

LOUIS MICHAUD, Éditeur, 168, Boulevard Saint-Germain, PARIS

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

# OUVRAGES DE M. ALPHONSE SÉCHÉ

*Contes des Yeux Fermés* (E. SANSOT, éditeur).. .. 1 vol.
*Emile Faguet* (Collection de célébrités d'aujourd'hui) (E. SANSOT, éditeur) .. .. .. .. .. .. .. .. 1 plaq.
*Alfred de Musset anecdotique* (E. SANSOT, éditeur). 1 vol.
*L'Evolution du Théâtre Contemporain*, en collaboration avec M. Jules Bertaut (Société du *Mercure de France*, éditeur). *Ouvrage couronné par l'Académie Française* .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 1 vol.
*Au Temps du Romantisme*, en collaboration avec M. Jules Bertaut (E. SANSOT, éditeur).. .. .. .. .. .. 1 vol.
*Tuons les morts* (ou le roman-feuilleton contre la littérature) en collaboration avec M. J. Bertaut .. .. 1 plaq.

---

## A LA LIBRAIRIE LOUIS-MICHAUD

*Les Muses Françaises*, Anthologie des femmes-poètes, du XIII^e au XX^e siècle .. .. .. .. .. .. .. .. .. 2 vol.
*Les « Poètes Misère »*, Anthologie des poètes morts jeunes, de faim et de misère .. .. .. .. .. .. .. .. 1 vol.
*Les Sonnets d'Amour*, choix de sonnets du XVI^e siècle à nos jours .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 1 vol.
*Les Plus jolis Vers de l'Année*, Anthologie des meilleurs recueils de poésies édités en 1907 (première année). 1 vol.
*Bibliothèques des Poètes français et étrangers*, Notice biographique et bibliographique, choix de poésies : RONSARD. — LORD BYRON. — ALFR. DE MUSSET. — ANDRÉ CHÉNIER. — H. HEINE. — BÉRANGER. — HÉGÉSIPPE MOREAU. — EDGAR POE. — SCARRON. — BRIZEUX. — J. DU BELLAY. — G. DE NERVAL. — LOUIS UHLAND. — CHARLES D'ORLÉANS. — CASIMIR DELAVIGNE.. .. 15 vol.

## SOUS PRESSE :

*Les Plus jolis Vers de l'Année 1908* (deuxième année). 1 vol.
*Bibliothèque des Poètes français et étrangers :* LÉOPARDI. — VOLTAIRE .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 2 vol.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

PP 6
1445m

LES

# MUSES FRANÇAISES

## ANTHOLOGIE DES FEMMES-POÈTES

(XX^e Siècle)

MORCEAUX CHOISIS

accompagnés de

Notices Biographiques et Bibliographiques

par

ALPHONSE SÉCHÉ

*Nombreux Portraits*

II

105675
8/10/10

LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, boulevard Saint-Germain
PARIS

PQ
1167
S4
t.2

⁂

*Les critiques d'aujourd'hui ont vraiment d'extraordinaires connaissances. Leur érudition aboutit au fabuleux! — Pas moyen d'avoir la moindre faiblesse, de commettre le plus mince oubli: rien ne leur échappe. Omettez-vous de citer un personnage de neuf cent dixième ordre, un fait de conséquence improbable, voilà votre négligence relevée, signalée et qui prend de telles proportions que tout votre travail se trouve compromis. L'omission peut être volontaire, d'ailleurs; il n'importe. L'essentiel n'est pas d'être juste mais de se montrer informé. Un critique — de ces critiques dont je parle! — doit toujours être mieux renseigné que l'auteur du livre, — que tous les auteurs de tous les livres — veux-je dire, — soumis à son jugement.*

*Ainsi ai-je pu me voir reprocher d'avoir oublié de citer, dans le premier tome de cette anthologie, des muses de la valeur de Mme du Boccage, de Mme Guibert, de Fanny Mouchard et une demi-douzaine d'autres, de même importance. Pourquoi ne m'a-t-on pas parlé aussi de Marie-Anne Barbier, de la présidente de Bretonvilliers, de Mme Hourlier-Dourlens, de Mme de Gomez, de Sophie Sanerno, de Mme Bourette, de Paule du Viguier, de la Comtesse d'Houdetot... Je pourrais continuer de la sorte pendant deux pages. — On a mieux aimé sans doute me prendre en faute sur l'œuvre de « haute valeur » d'une poétesse « cependant bien connue » : Clotilde de Surville.*

*Ce reproche, ce n'est pas une fois qu'on me l'a adressé mais* TROIS FOIS.

*Je suis un peu confus d'insister sur cet exemple d'érudition littéraire; pourtant, ce que tous mes lecteurs savent certainement, dois-je le laisser ignorer à mes censeurs désinvoltes? — Commettrai-je un pareil acte de mauvaise*

*confraternité?... Qu'ils apprennent donc que Clotilde de Surville n'exista jamais. Les poésies qui portent son nom sont l'œuvre de Joseph-Etienne de Surville, soldat d'aventure et joyeux mystificateur qui trouva d'ailleurs après sa mort, d'ironiques collaborateurs en la personne de Charles Nodier et de Roujoux.*

*Pour le présent volume, on ne va pas non plus manquer de relever les omissions. Ce sera un travail facile. J'ai réuni ici, en effet, seulement quarante-quatre noms; j'aurais pu porter le nombre à* DEUX CENTS. *— Dois-je dire que je n'ai pas prétendu composer le* BOTTIN *des muses! — Mon intention première, néanmoins, je l'avoue, avait été de grouper toutes les poétesses contemporaines. — Comme si toutes les femmes du monde... et même du demi-monde n'écrivaient pas des vers présentement! — Je connus bientôt mon erreur: je demandai grâce. Et je me restreignis à faire un choix. Je n'affirmerai pas, au surplus, que le lecteur y ait beaucoup perdu. Il se peut pourtant que parmi les noms écartés il y ait des talents sinon encore très mûrs et très originaux, du moins qui ne demandent qu'à mûrir et à se perfectionner. J'ai l'espoir de les retrouver un jour.*

*Le premier volume de cet ouvrage était consacré aux poétesses disparues; le second devait être uniquement réservé aux vivantes. On y trouvera malheureusement deux mortes: Jeanne de la Vaudère et Marie Krysinska décédées récemment.*

*Le tome I était disposé selon l'ordre chronologique; pour le tome II nous avons préféré l'ordre alphabétique. Point n'est besoin de dire pourquoi ..*

A. S.

# LES
# MUSES FRANÇAISES

## EMILIE ARNAL

Mlle Emilie Arnal est née à Millau, en Aveyron.

Elle n'a publié jusqu'à ce jour qu'un volume de poésies : *Vers les Sommets*. Ce seul livre suffit à affirmer son talent. Les beaux vers y abondent. L'émotion du poète éclate en strophes graves, un peu mélancoliques, en méditations empreintes de beauté pensive, de noblesse faite à la fois de stoïcisme sans orgueil et de calme résignation. Il semble que l'auteur ait une préférence marquée pour les poètes philosophiques et qu'elle voue un culte presque exclusif au génie de Vigny et de Sully-Prudhomme. N'est-ce pas à la mémoire de ce dernier que l'auteur de *Vers les sommets* dédie pieusement son recueil ? Les épigraphes et surtout le tour général de la pensée achèvent de nous convaincre. Ces influences expliquent peut-être cette sorte de dogmatisme qui donne çà et là un peu de sécheresse à l'émotion, et qui, parfois, souligne l'idée d'un rigorisme d'expression qui la dépare d'un inutile prosaïsme. Mais ce sont là remarques secondaires, d'importance minime. Beaucoup de poèmes, en effet, abondants, francs, d'une incontestable grâce, réduisent la portée d'une telle observation.

Des citations critiques que l'on pourrait donner du livre de Mlle Arnal, retenons seulement celle-ci, de M. Auguste Dorchain. Elle semble de tout point synthétique :

« On devine qu'elle n'est plus une adolescente, que sa jeunesse a déjà beaucoup pensé, beaucoup lutté, qu'elle a regardé la vie avec des yeux lucides et non à travers la vague illusion de celles qui ont eu tout le loisir de rêver en paix sans avoir jamais à confronter la réalité et le rêve. Dans cette confrontation, la vie lui est apparue d'autant plus digne d'être vécue qu'il y avait plus d'obstacles à vaincre pour la vivre dignement. Aussi point de rêverie imprécise : une claire aspiration vers un très noble idéal fait d'amour s'il se peut, fait de renoncement s'il le faut ; une espérance inquiète, mais fervente ; une volonté généreuse ; une tendresse délicate enfin, et sans égoïsme, à laquelle il serait plus doux encore de donner que de recevoir. »

La vie a peut-être en effet passé sur l'âme de Mlle Emilie Arnal avec l'âpreté douloureuse de ses réalités, mais du moins elle y a éveillé la sonorité grave, la majesté hautaine et parfois attendrie de beaux vers.

Mlle Emilie Arnal appartient incontestablement au groupe parnassien. Elle emploie les rythmes traditionnels et ne semble pas curieuse d'en imaginer de nouveaux.

BIBLIOGRAPHIE.—*Vers les sommets*, E. Sansot et Cie, Paris, 1908, in-18.

CONSULTER.— A. DORCHAIN, *Les Annales*, 28 mai 1908.—E.-HENRI BLOCH, *Cinq langues*, 20 mai 1908. — P.-B., *Journal des Débats*, 7 juillet 1908. — CHARLES DE POMAIROLS, *Journal de l'Aveyron*, 3 mai 1908. — JULES BERTAUT, *La Chronique des lettres françaises*, 20 mai 1908.

## LORSQUE VIENDRA LE SOIR

Que de fois le bonheur, sans détourner la tête,
Sans me voir, sans m'entendre, est passé près de moi,
Je n'ai pas dit le mot par lequel on arrête
L'inconnu dont le pas fait naître tant d'émoi.

Je n'ai pas su crier : « Venez ! Mon âme est pleine
De parfums répandus pour recevoir les dieux !
Venez ! Le réséda, la rose, la verveine
Ont laissé sur mes doigts leurs sucs délicieux ! »

Je n'ai pas su vous tendre au bord de la fontaine
La cruche dont le soir avait bleui le grès ;
Ma fierté me gardait, toute grave et lointaine,
Dans l'ombre que posaient sur moi les longs cyprès.

Et je n'ai pas tissé la guirlande légère
Des fleurs de volupté dont l'arome est si doux
Que, pour les respirer, retournant en arrière,
Vous m'en auriez laissée enchaîner vos genoux.

Car je voulais vous conquérir sans artifice.
Je vous gardais mon front, mes lèvres et mes yeux ;
Comme un lis pur ouvrant au soleil son calice
Je vous offrais mon cœur, fier et mystérieux.

Je voulais qu'en mes mains toutes chaudes et pleines
De caresses, de dons, se posât votre main,
Car mon amour avait, pour apaiser vos peines,
Plus de fraîcheur que l'eau des sources du chemin.

J'étais là ce matin à l'heure radieuse
Où se lève l'aurore ardente sur la mer,
Et le couchant, avec son ciel de scabieuse.
Secouera sur mon front les vents au souffle amer.

Alors je connaîtrai, l'âme tremblante et lasse,
L'angoisse d'être seule et triste, et de m'asseoir
Sur le bord de la route et de suivre la trace
De mon rêve, fuyant sur les ailes du soir.

Je resterai, les bras fermés, les lèvres closes;
Je saurai la cruelle et poignante douceur
De voir, sans les cueillir, mourir toutes les roses,
Et de pleurer sur moi, sur moi qui fus leur sœur.

Je laisserai tomber le voile noir de l'ombre
Sur mes mains, sur ma joue et sur mes cheveux lourds;
Ma robe blanche aura des reflets d'un bleu sombre
Pour le deuil de mon cœur qui n'attend rien des jours.

J'écouterai la nuit m'apprendre le silence,
Le stoïque dédain des caprices du sort;
Je m'envelopperai de calme indifférence
Pour regarder venir la vieillesse et la mort.

Puis je me lèverai dans le matin tranquille;
Personne ne lira la douleur dans mes yeux
Lorsque je reprendrai le chemin de la ville,
Emportant le secret des choses et des cieux.

J'irai vers les cités tristes où le mensonge
Obscurcit le visage auguste du devoir;
Les mains pleines des fleurs de l'amour et du songe,
Au seuil gris des maisons je sèmerai l'espoir.

Un peu d'espoir, un peu de joie ou de tendresse
Pour les cœurs douloureux que la vie a meurtris!
Je leur dirai: « Je suis votre sœur de détresse;
J'ai pleuré comme vous avant d'avoir compris.

« Mais à présent j'ai lu dans mon âme, et pour elle
J'accepte de souffrir, seule en l'obscurité;
Je tourne mon regard vers l'aurore éternelle;
J'aime, et mon cœur est lourd de sa félicité.

« J'aime la solitude aux lumineux silences,
Et l'espace infini des grands horizons clairs ;
J'aime la vie avec ses hautes espérances,
Et le rythme puissant de ses profondes mers.

« J'aime la rêverie aux beaux yeux de caresse,
Et j'aime à voir, tandis que ma douleur s'endort,
Dans les plaines du ciel où se perd ma détresse
Les étoiles briller comme des lames d'or.

« J'aime la paix qui vient, émouvante et divine,
Se poser sur mon cœur, las des travaux du jour,
Et l'âpre sentiment qui remplit ma poitrine,
Plus pur que le désir et plus fort que l'amour.

« Comme un parfum amer et doux de roses sèches
Souvent monte vers moi le regret du bonheur ;
Mais je sais un jardin où, près des sources fraîches,
Ne se fane jamais le lis de la douleur ! »

## VERS LES SOMMETS

Quand je t'ai rencontrée au détour de la route,
O Vertu, sur mes yeux se sont posés tes yeux ;
J'ai lu dans ton regard des ordres qu'on redoute
Et qui dictent pourtant la volonté des dieux.

Tu m'as dit : « Viens, suis-moi ! Qu'importe où je te mène !
Viens dans le tourbillon du vent au souffle amer,
Viens sur les hauts sommets, viens dominer la plaine,
Viens devant le silence immense de la mer ! »

Et je t'ai répondu : « Ma force est peu de chose !
Je ne suis qu'une femme au cœur fait pour l'amour ;
Je peux mourir de joie au parfum d'une rose :
Les vents me briseraient avant la fin du jour.

« Laisse-moi ! Je veux vivre enivrée, éperdue
De tendresse, d'amour, de bonheur, de désirs !
Vois, la terre est si belle ! A travers l'étendue
Roule comme un torrent le fleuve des plaisirs !

*Phot. Reutlinger.*

G. Bland

« Sais-tu qu'il est des soirs où tout l'être se pâme,
Des soirs si doux, si bleus, si lourds de volupté
Que pour un seul baiser l'on donnerait son âme,
Car le pavot du rêve endort la volonté !

« Laisse-moi savourer l'heure trop tôt passée ;
Laisse-moi n'être rien qu'une fleur dans la nuit !
N'allume pas en moi le feu de la pensée,
Et ne m'entraîne pas vers l'Idéal qui fuit.

« Si j'allais ne trouver qu'une ombre, une chimère,
Un fantôme formé des brouillards du matin !...
Je veux être une femme heureuse, amante ou mère :
J'ai peur, en t'écoutant, de changer mon destin. »

Mais tu m'as répété de ta voix grave et tendre :
« Viens dans la solitude où je te parlerai !
Il faut m'aimer pour moi, me choisir sans attendre
D'autres biens que les biens que je te donnerai ! »

Et ta douceur avait tant de force et de charme
Qu'il m'a fallu te suivre, ô déesse aux yeux clairs,
Sans un regret, sans un soupir, sans une larme,
Vers les monts où luttaient les vents et les éclairs.

*(Vers les Sommets.)*

---

# BARONNE DE BAYE

Mme la baronne de Baye, née Marie Béatrice Oppenheim, naquit à Constantinople, en 1854.

Dans les trois recueils de poésies qu'elle a publiés jusqu'ici et malgré les différentes évolutions de sa pensée, — évolutions peu sensibles, d'ailleurs, — Mme de Baye est demeurée strictement parnassienne. Quand je dis « strictement », j'entends pour la forme, car il y a dans les vers de Mme de Baye — et ceci s'applique particulièrement à certaines pièces de son dernier recueil— il y a un sentiment et une sensibilité très modernes, entendez infiniment nuancés, complexes, subtils, des sensations extrêmement menues, des tendresses alanguies, des parfums rares, des demi-jours troublants — tout cela sans préciosité mais non sans raffinement et, assurément, moins éloigné de l'art « décadent » que de l'art parnassien.

Le premier volume de Mme de Baye était heureusement composé de pièces faciles mais jolies ; — le second était plus grave, on y trouvait déjà un certain nombre de poésies inspirées par l'antiquité : *Théodora, Dalila, Vision Grecque, Salammbô*, etc. — comme Mme de Baye devait se plaire à en écrire encore beaucoup pour son troisième recueil. Les pièces de ce dernier volume sont d'ailleurs supérieures aux précédentes du même genre. Ce sont le plus souvent des sonnets. L'influence de J.-M. de Heredia est directe. Au reste, tous les sonnets que l'on fait sur la Grèce, sur l'Espagne et sur l'Italie ne sont-ils pas influencés par les *Trophées* ?! — Aussi, encore que Mme de Baye n'ait pas peu réussi dans ce genre, je préfère la partie sentimentale de son œuvre. Il y a dans l'*Ame Brûlante* des poésies très tendres, un peu tristes, doucement émues et recueillies tout à fait charmantes. — Avant d'être un poète épique, Mme de Baye est un délicat poète de l'amour.

BIBLIOGRAPHIE.— *Grisailles et Pastels*, Lemerre, Paris, 1896, petit in-8.— *Les Heures aimées*, Lemerre, Paris, 1900, in-18.— *L'Ame Brûlante* (couronné par l'Académie française), Perrin et Cie, Paris, 1905, in-8.

## SILENCE

Nous nous taisions : c'était l'heure troublante et chaude
Où le soleil frémit sur les rideaux croisés,
L'heure lourde où l'amour, dans l'air assoupi, rôde...
Une rose effeuillait ses parfums apaisés.

Vous ne me disiez rien de vos tristes pensées,
Je ne vous disais rien de mes amers chagrins,
Mais le temps s'écoulait entre nos mains pressées,
Comme un collier de deuil dont on compte les grains.

Nous nous taisions, penchés sur le silence tendre;
Une caresse errait en cette obscurité,
Et je sentais mon âme éperdument se tendre
Vers votre âme tremblante, éprise de clarté!

L'arome de la fleur passait, tel un sourire;
La chambre s'emplissait d'espoir et de regret:
Nous pensions les mots doux que nous n'osions pas dire;
Nous nous taisions, gardant chacun notre secret...

O silence! c'était l'heure troublante et chaude
Où le soleil frémit sur les rideaux croisés,
L'heure lourde où l'amour, dans l'air assoupi, rôde...
Une rose effeuillait ses parfums apaisés.

*(L'Ame brûlante.)*

## CONFIANCE

Je ferme les rideaux, le soir est monotone;
Le vent fait frissonner les feuilles vers le sol;
Elles vont se poser sur le gazon d'automne
Comme des papillons fatigués de leur vol.

Le feu s'éteint, la chambre est très mélancolique,
En cette ombre indécise où le jour vient mourir,
La fleur semble exhaler un parfum de relique
S'échappant d'un coffret qu'on n'ose pas ouvrir.

Ma pensée est au loin, je m'isole en mon rêve;
Tout ce qui n'est pas vous ne compte plus pour moi;
Les vains bruits du dehors peuvent monter sans trêve:
Rien n'affaiblit mon cœur ni lui cause d'émoi.

Je sais que vous m'aimez, et l'espoir nous rassemble;
Je sais que vous viendrez et je ne pleure pas...
Et chaque heure tintant à l'horloge qui tremble
Me paraît le mot cher que vous dites là-bas...

Je vous vois: voyageur fatigué de la route,
Vous posez votre front brûlant sur mes genoux;
Mon âme vous sent là, frissonne et vous écoute...
C'est encore du bonheur que de penser à vous!

*(L'Ame brûlante.)*

*Phot. Reutlinger.*

## RETOUR

Le crépuscule est fin comme un rideau de soie
Qui tombe lentement sur le bleu de la mer;
Tout mon être frémit de langueur et de joie;
Le vent qui me caresse est tendrement amer...

Je devine une Fée invisible qui rôde,
Poudrant d'un goût de sel les œillets du jardin,
Et dont parfois la robe aux moires d'émeraude
Traîne sur les massifs et s'envole soudain...

Cette Fée invisible a poussé la fenêtre,
Et, preste, a secoué les glycines du mur;
C'est une fraîche odeur de miel qui nous pénètre
Avec une saveur d'algue et de raisin mûr...

De mes doigts inquiets et frémissants je lisse
Le balcon qui s'argente à la pâleur du soir...
Le crépuscule est doux comme un baiser qui glisse,
Le crépuscule est chaud comme un cœur lourd d'espoir.

Je n'ai jamais été plus tendrement heureuse:
Les mots exquis et chers que tu penses tout bas,
Je les entends vibrer dans cette ombre amoureuse...
L'heure est couleur de songe. Oh! viens; ne parle pas!

Extase du retour, félicité profonde!
Laissons vers l'Infini monter nos rêves d'or...
Un souffle d'idéal frissonne sur le monde,
Et je ferme les yeux pour te mieux voir encor!

*(L'Ame brûlante.)*

## LA DANSEUSE

Le vent pleure en glissant sur les fleurs vagabondes,
Le vent chante en glissant dans tes longs cheveux roux;
Tu vas, sans relever ton front lourd de courroux...
Tes sandales de cuir font craquer les noix blondes.

L'automne a secoué ses feuilles sur les ondes;
Tu vas, par le chemin mystérieux et doux

Où jadis tu dansais, le péplos aux genoux,
Sous les rythmes vibrants de mes cymbales rondes...

Hellé ! reviens t'asseoir à mon foyer discret ;
J'ai dérobé pour toi...gardes-en le secret !
Un petit miroir d'or et des colliers d'opales...

Je tairai mon amour afin de t'apaiser...
Des anneaux merveilleux cercleront tes doigts pâles
Et tu me donneras tes pieds pour les baiser !

*(L'Ame brûlante.)*

## MADAME « LILAS BLEU »

Madame « Lilas Bleu » sort de son blanc yamen,
Souple, battant des bras pour garder l'équilibre.
Tel un oiseau captif tout joyeux d'être libre...
Elle mord en rêvant ses lèvres de carmin.

Chez la noire matrone, après lent examen,
Elle a choisi du musc, une horloge qui vibre,
Des bonbons et, merveille ! un éventail en fibre
De lotus, dont se pare et s'anime sa main.

Sur sa coiffure folle et luisante se juche
Un bizarre ornement en forme de perruche,
Dont sourit le passant qui regarde, ébahi !

Madame « Lilas Bleu » s'ennuie ; elle s'arrête
Un instant sur la place où l'on coupe une tête...
Puis va prendre le thé chez son vieux Koutaï !

*(L'Ame brûlante.)*

---

# LYA BERGER

Marie-Thérèse-Léone-Julia Berger, qui signe ses œuvres Lya Berger, est née dans le Berry, à Châteauroux. Elle débuta toute jeune dans les lettres puisqu'elle avait à peine vingt ans lorsqu'elle publia son premier volume *Réalités et Rêves*, pour lequel Sully-Prudhomme écrivit une élogieuse préface. Les critiques signalèrent le recueil et, sans s'attarder aux imperfections inévitables, à l'inexpérience juvénile de l'auteur, ne dédaignèrent pas de lui prédire un légitime succès. C'est qu'en effet ces premiers vers vibraient de sincérité, de curiosité, de sympathie et de ce bel idéalisme irrésistible de la jeunesse.

Les *Pierres sonores* ne furent pas moins favorablement accueillies. « Il y a des qualités charmantes dans ce volume, écrit André Rivoire. Les vers sont quelquefois prosaïques, mais toujours solides et pleins et certains arrangements de strophes qui attirent l'attention par leur aspect la retiennent ensuite par leur délicate harmonie ».

Mais cette harmonie et ces dons d'émotions, cette fervente et débordante pitié que l'on rencontre dans ses poésies, Mlle Lya Berger les dépare trop souvent par une facilité excessive, une abondance trop peu surveillée.

N'est-ce pas Auguste Dorchain qui dit à ce sujet : « Avec des dons magnifiques elle semble écrire, trop souvent, au hasard de la plume, mêlant des déplaisantes rudesses de rythme aux trouvailles rythmiques les plus heureuses, gâtant quelquefois de belles inspirations par une composition par trop défectueuse du poème... N'importe, il y a là des dons très rares et par-dessus tout le don de la vie. »

Ainsi Mlle Lya Berger nous apparaît, comme un poète d'une inspiration abondante, presque prolixe, mais aussi, comme une âme généreuse, simple et sincère, essayant de toucher plutôt qu'étonner ou éblouir. Elle s'adresse à ce qu'il y a de bon en nous. Elle aime la justice, la charité et veut que nous les aimions comme elle.

Malheureusement cette philosophie largement humaine, est diffuse et trop éparse à travers l'œuvre. L'auteur n'a pas su se borner. Il émiette son inspiration. Et ce qu'il gagne en développements, il le perd en profondeur. Il ne suffit pas d'avoir beaucoup d'idées ; encore faut-il les classer, les sérier, les polir et les mettre en valeur.

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE : *Réalités et Rêves*, Sté-Française d'Imprimerie, Paris, 1901, in-18. — *Les Pierres sonores*, Sté-Française d'Imprimerie, Paris, 1905, in-18. — THÉATRE : *L'âme des roses*, un acte, en vers (Théâtre de l'Athénée St-Germain), Sté-Française d'Imprimerie, Paris, 1903. — *Le Rêve au cœur dormant*, un acte en vers (même librairie), Paris, 1904.

COLLABORATION. — Critique littéraire à *La Française*. — *La Femme contemporaine*.

Lyda Berger

CONSULTER. — ERNEST PREVOST, *Revue des Poètes*, 1901. — GUSTAVE LANSON, *Revue universitaire*, 1901. — GABRIEL AUBRAY, *Mois littéraire et pittoresque*, 1905. — ANDRÉ RIVOIRE, *Revue de Paris*, 1905. — CAMILLE PERT, *L'Informateur des gens de lettres*, 1905. — AUGUSTE DORCHAIN, *Les Annales*, 2 juillet 1905. — EMILE FAGUET, *Les Débats*, 13 août 1906.

## LA TRAVERSÉE

Sur l'océan de Vie, un jour, à tour de rôle,
Nous lançons notre barque et nous appareillons
Vers quelque but lointain embué de rayons
Qui darde sur nos yeux l'attraction d'un pôle.

Aux mâts enguirlandés et que la brise enjôle,
Un baiser de soleil rosit les pavillons,
Et le groupe enlacé de nos Illusions
Chante et rit à la proue en dépassant le môle.

Puis, dans ce même port nous revenons un soir...
Le vent du ciel natal se plaint dans le cordage;
Sur le mât défleuri s'enroule un voile noir;

Car une passagère est morte en ce voyage...
Au large de la mer menteuse on l'immergea...
— Et ses sœurs, au prochain départ, rêvent déjà :

*(Les Pierres Sonores.)*

## AMES SŒURS

D'une aube de soleil tissé en pistils d'or,
Des branches d'une étoile incurvée en corolle,
D'un frisson d'harmonie étreint dans son essor,
Dieu, de tout ce qui luit enfin, frémit et vole,
Fit un jour une fleur aux gloires d'auréole.

Dans le calice teint d'un reflet de l'azur,
Du miel de sa douceur il versa l'ambroisie;
Et, parsemant de pleurs humains ce galbe pur,
Il baptisa la fleur entre toutes choisies
D'un nom d'amour et de rêve, — la Poésie!

Ses doigts, l'ayant parée avec des soins d'amant,
De leur parfum d'espoir lui firent un arome...
Fier de son œuvre et la sentant infiniment

Mystique comme un temple et douce comme un baume.
Dieu voulut ici-bas lui choisir un royaume.

Il chercha sur quel sol, l'ignorance et le mal
Ayant voilé son nom de l'ombre du blasphème.
La terre avait plus soif d'un rayon d'Idéal...
Hélas ! l'humanité partout souffrait de même.
Dans un égal besoin de sa pitié suprême !

Alors, sacrifiant son rêve à nos désirs,
Pour que chaque détresse eût sa divine obole,
Il effeuilla, pétale à pétale, aux zéphirs,
Les clartés, les parfums de la fleur qui console,
— La fleur de Poésie aux gloires d'auréole !

Or, ces fragilités, au gré des vents du ciel,
S'éparpillant au loin en lumineuses miettes
— Nostalgiques errants du jardin fraternel —
A la fois âme et fleur, échos de voix secrètes,
Or, ces fragilités devinrent des poètes...

Et le long des chemins, lorsque ces exilés
Se rencontrent dans le hasard d'un vent propice,
Impérieusement l'un vers l'autre appelés,
Ils vibrent du doux vœu que leurs élans s'unissent
Dans un ressouvenir d'initial calice.

*(Les Pierres Sonores.)*

## CONSOLATION EN DOUBLE EFFIGIE

La fleur d'héliotrope enferme, à peine née,
La plus suave arome et le plus doux destin
Sous la mélancolie où son calice éteint
Semble à nos yeux l'avoir à jamais condamnée.

Vers le soleil sa tige incessamment tournée
Gravite sur le sol dès l'appel du matin
Et, d'un lent tournoiement, suit le rayon lointain
Dans son cours lumineux à travers la journée.

Ma vie en robe obscure, au parfum si secret,
Dès son éclosion soumise au même attrait,
A fait ainsi de toi son soleil, ô mon Rêve !

Vers tes seules clartés tendue obstinément,
La grappe de ses jours s'incline ou se relève
Selon l'heure qui glisse en ton rayonnement.

⁂

Dans la douceur d'avril, à l'heure où je suis née,
Une étoile au zénith incarnant mon destin
A brillé sur ma vie, et son pouvoir lointain
Ciel à ciel m'a suivie en égide obstinée.

O mon Rêve, tu fus cette étoile ! Menée
Par toi, nocturne ami, vers mon premier matin,
Je t'ai gardé ce culte exclusif et hautain,
De ne songer qu'au soir en faisant ma journée.

Et si le Doigt glacé, quelque jour en secret,
Pétrifiait mon cœur, ta forme apparaîtrait
Incrustée à jamais sur la pierre, ô mon Rêve,

Comme on voit s'imprimer le fossile segment
D'une étoile de mer aux galets de la grève
Que l'étreinte des flots creuse éternellement.

*(Les Pierres Sonores.)*

---

# JEAN BERTHEROY

Mme Jean Bertheroy — de son vrai nom Berthe Le Barillier — est née à Bordeaux, en 1868. Bien qu'elle soit connue surtout comme romancière, ce fut par des poésies qu'elle débuta dans la vie littéraire. Elle publia deux volumes de vers qui la mirent immédiatement en évidence... Puis elle se consacra entièrement au roman. On sait quel éclatant succès rencontrèrent ses livres, notamment *Le Jardin des Tolosati*, *Les Vierges de Syracuse*, *L'Ascension du Bonheur*, et surtout cette infiniment charmante *Danseuse de Pompéi*. Bien que n'écrivant plus en vers, Mme Jean Bertheroy a fort peu cessé, en vérité, de faire œuvre de poète. Ses romans sont de véritables évocations poétiques où le symbole se mêle à la passion la plus humaine ; le style en est harmonieux et un évident souci du rythme a guidé la plume de l'écrivain. Mme Jean Bertheroy n'abandonna d'ailleurs jamais complètement le commerce des Muses ; c'est ainsi que la Comédie-Française a représenté d'elle, en 1897, un à propos en vers : *Aristophane et Molière*. En 1900, l'Académie française ayant proposé, comme sujet du prix d'éloquence, l'éloge d'André Chénier, Mme Bertheroy, heureuse d'honorer le grand élégiaque et, sans doute aussi, heureuse de parler d'un poète, ce qui était encore un moyen de se rapprocher du Parnasse, concourut et remporta le prix. C'était là sa troisième couronne, l'Académie l'ayant déjà récompensée en 1893, pour son roman *Ximénès* et, en 1890, pour *Femmes antiques*, son second recueil poétique.

En poésie, Mme Bertheroy se rattache à l'école de Leconte de Lisle ; comme chez les parnassiens, on trouve chez elle ce soin extrême à fuir le vers banal et la rime usée. Elle affirme aussi son goût pour la plastique des mots et des choses, — ce qui est encore beaucoup plus d'une âme méridionale que d'un poète parnassien, — elle tourne, avec une douce et pieuse joie, ses yeux et sa pensée du côté de l'antiquité harmonieuse et pure. Le recueil des *Femmes Antiques* renferme de larges fresques, des évocations bien vivantes des grandes héroïnes des temps fabuleux et légendaires. Tour à tour, elle chante Psyché, Circé, Sémiramis, Messaline, Débora, Judith, etc., et, dans de beaux vers lyriques et ailés, elle exalte leur beauté, leur vertu, leurs passions et tout ce qui fit de ces héroïnes des créatures surhumaines, mais aussi des femmes. Car, comme l'a fort bien dit M. Léopold Lacour : « Les types qui semblaient consacrés, elle les a transformés, sans les dénaturer. Retrouvant en eux « l'éternel féminin », elle s'est accordé le droit de les moderniser, en donnant d'eux une interprétation mystique ou passionnée. Elle ne leur a rien ôté de ce qu'ils ont d'éternel ; elle a simplement amené jusqu'à nous leur éternité. »

Je citerai encore les quelques lignes suivantes de M. Lacour qui résument bien ma pensée : « Souhaitons que Mme Jean Bertheroy revienne à la poésie ; car, dans son évolution à travers le roman, le don poétique s'est encore développé en elle ; l'éducation de sa sensibilité s'est achevée ; c'est avec une puissance nouvelle, des ressources infinies, je dirais pres-

que avec une âme agrandie, que le poète reprendrait l'œuvre interrompue ; ce serait aussi avec une science plus parfaite du vers, avec un goût plus épuré et plus hardi, avec une technique plus sûre, une personnalité plus originale et plus vibrante. »

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIES : *Vibrations*, Ollendorff, Paris, 1889. — *Femmes antiques* (couronné par l'Académie française), Ollendorff, Paris, 1890, in-18 ; édition illustrée, Conquet, Paris, 1892. — *Aristophane et Molière*, un acte en vers, Colin, Paris, 1897. — PROSE. — *Cléopâtre*, roman historique, 1892. — *Ximénès*, roman, 1893 ; nouvelle édition 1902. — *Le Mime Bathylle*, 1894. — *Sur la Pente*, 1894. — *Le Roman d'une âme*, 1895. — *Le Double Joug*, roman, 1897. — *La Danseuse de Pompei*, 1899. — *Hérille*, roman, 1901. — *Le Jardin des Tolosati*, roman, 1902. — *Le Mirage*, roman, 1903. — *Les Vierges de Syracuse*, 1904. — *La Beauté d'Alcias*, roman, 1906. — *L'Ascension du Bonheur*, roman, 1906. — *Eloge d'André Chénier*, prix d'éloquence à l'Académie française, 1900. — *Lucie Guérin*, 1900.

CONSULTER. — LÉOPOLD LACOUR, conférence faite à la Bodinière. — E. LEDRAIN, *L'Illustration*, 20 février 1904. — JULES BOIS, *Grande Revue*, novembre 1903.

## PSYCHÉ

Loin des regards méchants sur une cime altière
L'Amour vient d'emporter Psyché.
Là du moins il pourra l'étreindre tout entière
Et sentir s'écrouler la pesante matière
Sous la splendeur de son péché.
Loin des regards méchants sur une cime altière.

Seuls tous deux ! Il leur faut, pour s'aimer, être seuls !
Il leur faut, pour s'aimer, s'écarter de la foule
Dont les flots agités de houle
Servent aux amants de linceuls.
Dans l'éclat bleu du ciel leur hymen se déroule.
Seuls tous deux ! Il leur faut, pour s'aimer, être seuls !

La vierge est inquiète, — elle pense, elle rêve,
Et, tandis que l'Amour la berce en ses bras nus,
Un désir plus haut la soulève,
Et son œil indécis fouille l'immense grève
Des horizons jamais connus.
La vierge est inquiète, elle pense, elle rêve.

Celui qui sur son sein la presse, quel est-il?
Jusqu'où monteront-ils ensemble
A travers les parfums, à travers l'air subtil?
Psyché s'agite, Psyché tremble
Comme la fleur nouvelle au souffle chaud d'avril.
Celui qui sur son cœur la presse, quel est-il?

Dans cette lointaine envolée
Son jeune esprit pressent tout un monde nouveau;
Parmi les clairs rayons de la nuit étoilée
La grâce de l'Amour pleinement révélée
Pour la première fois a ravi son cerveau,
Dans cette lointaine envolée

Psyché, dont la candeur est souveraine encor,
Croit voir en celui qui la guide
Un jeune chérubin aux larges ailes d'or;
Et l'Amour, d'un essor rapide,
Entraîne jusqu'au ciel fluide
Psyché, dont la candeur est souveraine encor.

***

Ils se sont arrêtés au milieu d'un nuage
Et l'Amour s'est penché,
D'une caresse ardente effleurant le visage
De Psyché.
La vierge a tressailli: — Ce n'est donc pas un frère
Cet enfant
Aux larges ailes d'or, qui dans une autre sphère
L'emporta triomphant?

Et son esprit errant flotte dans une extase;
Et ses sens,
Reconnaissant enfin l'Amour qui les embrase,
S'éveillent tout-puissants.
Ses yeux se sont fermés, tandis qu'une harmonie
De frissons et d'accords
Pénètre doucement l'innocence infinie
De son corps.

Les visions du rêve ont maintenant fait place
A l'éblouissement.

Psyché dans le silence éperdument enlace
Son amant,
Et tout a disparu dans cette longue étreinte,
Excepté
Ce qui dans le cœur laisse une éternelle empreinte,
L'unique volupté.

***

Aux doutes, aux regrets, aux deuils la femme est née.
Dès ce jour,
Sans cesse vibreront comme un chant d'hyménée
Les cris de son amour;
Et le frissonnement de son désir qui passe,
Oiseau capricieux,
Emplira l'étendue et comblera l'espace
Des grands cieux.

Et Psyché, les yeux clos, dans les divins exordes
De son premier baiser,
A du luth de son cœur déjà senti les cordes
Se briser;
Elle a, dans cet instant, deviné les tortures,
Les douleurs,
Les désespoirs lointains, les souffrances futures,
Les tourments et les pleurs.

***

L'Amour s'est endormi. — Près de lui Psyché veille.
Elle peut à présent réaliser ses vœux;
L'Amour s'est endormi; — de sa tempe vermeille
Psyché, très doucement, écarte les cheveux.

Pour contempler ces traits, qu'elle entrevit à peine
A la blanche clarté du mobile séjour,
Pour contempler ces traits, retenant son haleine,
Psyché, très doucement, s'est penchée à son tour.

Car c'est sa volonté qui maintenant domine.
L'Amour lassé n'est plus qu'un impuissant vainqueur;
Car c'est sa volonté secrète et féminine
Qui seule a résolu le mystère du cœur.

*Phot. Victoire, Lyon.*

Quoi ! cet adolescent anéanti près d'elle,
Comme un oiseau blessé dans la tiédeur du nid,
Quoi ! cet adolescent sera l'époux fidèle,
Le compagnon du songe et du foyer béni ?

Prise d'un tendre élan de pitié surhumaine
Pour l'être nuptial aux dons mystérieux,
Prise d'un tendre élan, sa lèvre se promène
A travers la toison des boucles d'or soyeux.

Et c'est dans ce baiser de nymphe ou de madone,
Sur le front de l'époux qui dort à son côté,
Et c'est dans ce baiser que l'épouse se donne
En la pleine ferveur de sa mysticité.

Or, vóici que deux pleurs, émanés de son âme,
Des longs cils de Psyché sont tombés tour à tour ;
Or, voici que deux pleurs, brûlants comme la flamme,
Sont tombés sur le corps frais et nu de l'Amour.

L'Amour s'est envolé ; l'Amour, rouvrant ses ailes,
Est monté plus avant dans l'azur réjoui ;
L'Amour s'est envolé vers des plages nouvelles,
— Et Psyché pleure encor son rêve épanoui.

---

# MARGUERITE BURNAT-PROVINS

Fille d'un avocat distingué, Mme Marguerite Burnat-Provins est née à Arras, le 26 juin 1872. S'étant mariée en Suisse, en 1895, elle s'établit dès lors à Vevey. Elle fit ses premières armes littéraires dans la *Gazette de Lausanne*, où elle publia des articles de critique d'art et des études d'esthétique. Car, avant d'être le poète qui nous intéresse ici, avant d'être une amante passionnée, l'Amante ! Mme Marguerite Burnat-Provins est une très pure artiste éprise de tous les arts. Elève, amie et modèle de Benjamin Constant, elle peint des figures, des portraits, des paysages qu'elle expose au Salon de la Société Nationale des Artistes français. Elle dessine aussi des broderies, des cuirs, des bois, des affiches qui lui valent de nombreuses récompenses aux diverses expositions auxquelles elle prend part. Esthéticienne, elle parcourt toute la Suisse pour défendre ses idées ; à Genève, à Lausanne, à Berne, à Zurich.... elle fait des conférences où elle traite de la « Liberté dans l'art et dans la vie », de l' « adaptation de la construction au paysage», de la « défense des sites ». etc... Enfin en 1903, elle fonde la « Ligue pour la beauté » qui est pour la Suisse ce que la « Société pour la protection des paysages » est pour la France.

L'œuvre littéraire de Mme Marguerite Burnat-Provins est fort importante puisqu'elle comprend déjà cinq volumes. Ayant eu à parler des quatre premiers, M. Jules Bertaut disait : « Mme Burnat-Provins est un écrivain d'observation minutieuse, au style précis et serré, mais à la sensibilité d'une délicatesse maladive qui lui permet de percevoir dans leur infinie complexité les mille bruits de la nature et de la vie, d'en noter le son, de le fixer en petites phrases courtes, ou en vers comme découpés à l'emporte-pièce sur de la réalité exacte... Elle est la contemplatrice de ces moments de la campagne où tout se tait, où un grand recueillement nous pénètre, où nous devenons attentifs au plus minuscule bruit, et sa sensibilité exaspérée perçoit tous les froissements, tous les murmures, tous les chuchotements. Je n'ai jamais rencontré à pareil point des sens aussi aiguisés, des nerfs aussi tendus, une telle vie, un tel frémissement dans tout l'être ».

Cette sensibilité, cette vie, ce frémissement voilà encore ce que nous trouvons — mais poussé au paroxysme ! — dans cet extraordinaire et brûlant *Livre pour toi*, véritable cantique des cantiques, mystique autel élevé par une femme à la beauté de l'homme, hymne de voluptueuse adoration échappée à l'âme extasiée de l'Amante, glorification sincère et harmonieuse d'Adam !

Ce *Livre pour toi* a ceci de particulier — et c'est ce qui le fait plus complet, plus nouveau et plus significatif, à mon sens — qu'il n'émane pas seulement d'une âme d'amoureuse passionnée et reconnaissante. Evidemment, il a été inspiré par l'amour, et l'amour avec tous ses plaisirs, ses craintes, ses jeux et toute son ivresse, y occupe la plus grande place. Cependant, et malgré sa passion sans mesure, Mme Marguerite Burnat-

Provins n'aime pas rien que l'amour dans l'homme, elle aime encore sa force et aussi sa beauté.

N'écrit-elle pas :

« *J'ai regardé ton corps debout, simple et altier comme un pilier d'ivoire, ambré comme un rayon de miel* ».

Et ceci encore :

« *Tandis que tu reposais sur mon bras tendu pour te soutenir, j'ai senti contre ma hanche un marbre superbe.*

« *J'en ai suivi la ligne impeccable avec une étrange émotion ; j'ai douté de ta vie, car malgré les battements qui la révélaient, blanche vision revenue de l'âge d'or jusqu'à mes yeux fascinés, tu étais la statue héroïque étendue près de moi, si noble dans son calme absolu, si grande, quoique désarmée, si pure dans son entière perfection.* »

Ce sont là des sensations de peintre ou de sculpteur.

Ce sens de la plastique, Mme Burnat-Provins le tient évidemment de l'éducation artistique qu'elle a reçue. — Elle a pu écrire ainsi quelques pièces d'un accent très neuf et très original en même temps qu'elle faisait vraiment œuvre de femme. Car lorsqu'elle chante l'harmonie du corps de l'homme, c'est avec des mots que seule une femme pouvait trouver, car elle est frappée de beautés caractéristiques que seule une femme pouvait distinguer de suite, parce qu'elles sont à l'opposé de sa grâce et de sa faiblesse — et parce qu'elle en est heureusement séduite.

De même, il y a toute la femme dans sa passion frénétique, dans sa soumission à l'être aimé, dans sa passivité heureuse, dans son plaisir à se sentir protégée, dominée, conquise. « *Je suis ta chose* », écrit-elle.

« *Oh ! être dans tes mains comme une chose toute petite que tu emporterais partout.* »

Ces mêmes mots qui, dits par un homme, seraient presque dégradants, ont la valeur d'une suprême caresse d'amoureuse.

Il n'y a pas dans toute notre littérature un livre semblable au *Livre pour toi*. Aussi bien, fallait-il arriver à nos jours pour qu'une femme ait la belle et sincère audace d'écrire un pareil poème d'ardente passion. C'est un signe des temps.

Nous vivons à une époque où la femme ne rougit plus de ses sentiments si secrets soient-ils. Au contraire, elle se plaît à nous les révéler ; toutes ou presque toutes les poétesses contemporaines sont entrées dans cette voie. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, j'ai toujours souhaité que les femmes de lettres mettent dans leurs écrits plus de franchise, de sincérité... et moins de fausse pudeur. Mais il me sera bien permis de penser que toute l'évolution morale et sociale de la femme tient dans cette évolution sentimentale qui s'exprime si clairement par la voix des poètes féminins.

BIBLIOGRAPHIE. — *Petits tableaux Valaisans*, illustrations de l'auteur, Saüberlin et Pfeiffer, Vevey (Suisse), 1903. — *Heures d'automne*, illustrations de l'auteur, Saüberlin et Pfeiffer, Vevey. — *Chansons rustiques*, illustrations de l'auteur, Saüberlin et Pfeiffer, Vevey. — *Le chant du Verdier*, illustrations de l'auteur, Saüberlin et Pfeiffer, Vevey. — *Le livre pour toi*, Sansot et Cie, Paris, 1907, in-8° carré.

*Phot. F. Boissonnas.*

Mme Bernhardt - Sarah

COLLABORATION. — *Gazette de Lausanne.* — *Voile latine* (Genève). — *Vers et Prose.*

CONSULTER. — GASPARD VALLETTE, *La Semaine littéraire*, 1903 ; *la Suisse*, 1903. — CH. MONNIER, *Journal de Genève*, 1903. — O. SEIPPEL, *Gazette de Lausanne*, 1903. — GABRIEL MOUREY, *Revue universelle*, 1903. — PHIL. GODET, *Bibliothèque Universelle*, 1903. — PAUL ROCHAT, *Tribune de Lausanne*, 1903. — G. BROOKE, *La Patrie Suisse*, 1903. — PAUL PERRET, *Feuille d'Avis de Vevey*, 1903. — PH. LEBESGUE, *La Phalange*, février 1908. — JULES BERTAUT, *La Chronique des Lettres françaises*, février 1908.

## I

## JE T'AIME !

Personne ne m'a appris ce mot. Je l'ai senti venir des profondeurs de ma chair, monter de mon sang à mes lèvres et s'envoler vers ta jeunesse et la force féconde qui est en toi.

Je l'ai entendu sortir de ta bouche avec ivresse. C'est un oiseau doré qui s'est posé sur mes yeux, si doucement d'abord, et puis si lourdement que tout mon être en a chancelé.

Et je me suis abattue dans tes bras, tes grands bras où je me sens fragile et protégée.

La parole qui promet et qui livre, la parole sacrée jaillie de notre vie ardente, planait sur nos têtes dans un clair rayon. Sylvius ! te souviens-tu ?

Alors j'ai vu passer l'Heure, l'Heure unique qui nous souriait et levait dans ses mains un caillou blanc.

Sur sa tunique, une à une, lentement les roses de son front s'effeuillaient.

J'ai vu cela à travers mes paupières fermées, la joue appuyée contre ton cœur qui marque des secondes éblouissantes, comme un balancier de rubis.

## II

J'ai regardé ton corps debout, simple et altier comme un pilier d'ivoire, ambré comme un rayon de miel.

Je l'ai regardé, les mains croisées sur mes genoux, sans l'effleurer, dans la contemplation fervente de sa splendeur, et je l'ai aimé avec mon âme plus passionnément.

Je me sens presque craintive, dominée par ce rythme qui chante à mes sens une mystérieuse musique ; je m'exalte silencieusement devant ce poème de grâce virile, d'élégance hautaine, de victorieuse jeunesse.

O Sylvius, dis-moi que tu me donnes toute ta beauté. Dis-moi qu'elle est mienne, ta tête rayonnante imprégnée de soleil, dis-moi que tu m'abandonnes ta poitrine large où je m'étends pour sommeiller, tes hanches étroites et dures, tes genoux de marbre, tes bras qui pourraient m'écraser et tes mains si chères, où mon baiser lent se dépose au creux des paumes caressantes.

J'ai regardé tes lèvres fières qui plient sous les miennes, tes dents où mes dents se sont heurtées illuminent ton sourire, ta langue chaude m'endort, et quand je m'éveille de mon vertige, c'est pour revoir ton corps triomphant, altier comme un pilier d'ivoire, ambré comme un rayon de miel.

## III

Cette nuit tu as pris ma tête entre tes doigts impérieux et tu disais, les dents serrées : Ne bouge pas.

Et je me suis abandonnée, le front cerclé par la couronne ardente qui se rétrécissait.

Pourquoi n'as-tu pas enfoncé les ongles plus avant ? Je n'aurais pas bougé et la douleur, venue de toi, serait entrée délicieusement dans ma chair.

Ton désir jeune et délirant peut rompre mes muscles, courber mes os, me faire râler d'angoisse, je suis ta chose, Sylvius, ne laisse rien de moi, puisque ma volonté s'en est allée à la dérive, dans l'eau attirante de tes yeux.

Et cette nuit, passive et nue, n'étais-je pas une reine sous la couronne vivante de tes doigts refermés.

## IV

Pendant cette minute inoubliable où nous nous sommes aimés plus loin que la terre, plus haut que le ciel, dans un monde resplendissant j'ai connu toutes les amours.

Un feu surnaturel les a fondues dans mon cœur, comme en un creuset dévorant.

J'ai été la mère, la sœur, l'amante ; j'ai été ta chair, ton sang, ta pensée, ton âme emportée vers l'au delà, vaste et illuminé.

Ton front s'appuyait au mien; qu'est-il venu de ta vie vers ma vie dans cet éclair de radieuse pureté?

Dis-moi Sylvius, quel dieu puissant nous a prêté alors un moment de sa divinité.

## V

Que mon âme murmure autour de ton âme comme une abeille autour d'un calice parfumé.

Que mon amour coule dans ton cœur, comme à travers les menthes bleues, la source innocente qui vit au soleil.

Que ma pensée soit une colombe blanche posée sur ta pensée.

Et que ta vie se referme sur ma vie, comme le cristal sur la goutte d'eau prisonnière qu'il garde depuis de milliers d'années.

## VI

Tu ne me diras pas: Non.

Souviens-toi que j'ai baisé tes lèvres, afin qu'il ne leur échappe que des paroles de douceur.

Tu ne laisseras pas monter la colère dans tes yeux.

Souviens-toi que j'ai baisé tes paupières. pour que ton regard soit une caresse sur le mien.

Tu ne lèveras pas le doigt qui me menace.

Souviens-toi que j'ai baisé tes mains, afin qu'elles ne retiennent que des gestes de tendresse.

Tu ne t'éloigneras pas de moi.

Souviens-toi que j'ai baisé tes pieds, pour qu'ils reviennent fidèles vers ma maison.

Tu fermeras ton cœur à l'amour d'autres femmes.

Souviens-toi que j'ai baisé ton cœur à travers ta poitrine, afin qu'il soit à moi par delà le tombeau.

## VII

Je ne te dirai plus combien je t'aime, Sylvius, je ne sais plus.

Je poserai ma joue sur l'écorce du chêne, l'arbre de force et de fierté, je lui dirai: Que ta feuille s'envole pour lui porter l'orgueil de mon amour.

J'irai vers le bouleau délicat qui palpite, l'arbre rêveur comme un rayon de lune, je lui dirai: Que ta feuille s'en-

GASTON DERYS

# CRUELLE TENDRESSE

*(Palette de sonnets.)*

GASTON DERYS

# Cruelle Tendresse

ROMAN

*Couverture en couleurs de LOBEL-RICHE*

**Un volume de 320 pages. — Prix, franco : 3 fr. 50**

Dans cette œuvre nouvelle, l'auteur traite l'éternelle question de la jalousie amoureuse sous un aspect imprévu et hardi, et, sans craindre de heurter les préjugés du public, remonte jusqu'à la source trouble et mystérieuse de ce sentiment. Il a osé montrer ainsi tout ce qu'il entre de haine et de vanité dans les plus belles amours.

Mais *Cruelle tendresse* n'est pas seulement l'œuvre d'un psychologue perspicace, c'est aussi et surtout un roman attachant, généreux, neuf, frémissant de vie, d'humaine vérité, c'est un récit passionnant et passionné en même temps qu'une œuvre d'artiste et de poète, où la grâce se mêle à la force, le sourire à l'âpre ironie.

En vente dans toutes les librairies, dans les gares et chez l'éditeur Louis-Michaud
168, boulevard Saint-Germain, Paris.

vole jusqu'à celui qui a tout mon amour, pour lui en dire la douceur.

J'irai vers l'alizier qui se dore en automne, l'arbre aux fruits précieux plus beaux que des bijoux, je lui dirai : Que ta feuille s'envole, par elle il connaîtra l'ardeur de mon amour. Tu feras un bouquet des frêles messagères et tu les laisseras se flétrir sur ton cœur.

Qu'y a-t-il au fond des landes tristes à la fin du jour ?

Le dernier rayon du couchant, droit comme un couteau d'or.

Qu'y a-t-il sur les branches des chênes, quand l'ombre verse sa cendre fine sur les marais ?

Des poules noires qui vont dormir.

Qu'y a-t-il vers les cabanes aux toits ondulés, dans le silence gris des brumes ?

Des bergers hauts sur leurs échasses, de longs troupeaux qu'on n'entend pas.

Et dans mon cœur, si lourd de ton absence, qu'y a-t-il ?

Toi, mon grand amour, toujours toi.

*(Le Livre pour Toi.)*

## LA JOCONDE

Femme, il est un serpent blotti dans ton sourire,
Un philtre meurtrier glissé dans tes doux yeux,
Et ta bouche troublante en aurait trop à dire
Si tu n'étais fantôme, au cœur silencieux.

Dans l'immobilité, tu vis, plus que la Vie,
Il plane un charme intense autour de ton front pur.
O sphinx hallucinant qui pense et qui défie,
Fleur au parfum mortel éclose sous l'azur.

Ta robe au ton nocturne et ta main compassée
Sous un calme perfide ont aussi leur pensée
Et ta beauté recèle un insolent mépris.

En vain je t'interroge, ô ma sœur inconnue,
Car le maître a placé son rêve dans la nue
Et nul ne pourrait dire à quel dieu tu souris.

*(Palette de sonnets.)*

## LA PAILLE

Quand le soleil d'été se découvre, émergeant
Du soyeux reposoir que font les brumes floches,
Quand l'angélus chanteur va réveiller les cloches,
Les blés décolorés sont en paille d'argent.

Avec douze chevaux, midi, criant la faim,
Galope dans les champs que sa face irradie,
Au feu jaune volant de sa torche brandie,
Les blés chauds, rallumés, sont en paille d'or fin.

Quand la pourpre grandit, dans le jour décroissant,
Que le soir pâmé tremble, et que les vapeurs bougent,
On voit, dans le couchant, frémir leurs ondes rouges;
Les blés incendiés sont en paille de sang.

Et par les claires nuits que la lune consacre,
Avec leur flux glacé sous son œil souriant,
Leurs épis qu'elle change en perles d'Orient,
Les blés décolorés sont en paille de nacre.

*(Celui qui s'en va.)*

---

# MARGUERITE COPPIN

Née à Bruxelles en 1867, Mlle Marguerite Coppin vit à Bruges ; elle est professeur libre. Conférencière, elle s'est fait applaudir en Hollande et en Belgique. Mlle Marguerite Coppin est l'auteur de quatre volumes de prose, romans et contes, et de trois recueils de poésies.

A mon sens, l'originalité de Mlle Coppin réside dans les sentiments qu'elle exprime en ses vers. Elle n'est pas très artiste, en effet, sa forme manque de souplesse et, aussi, de goût et de sûreté. Elle écrira, par exemple, des vers comme celui-ci:

*De sa mère qui lutte avec ténèbre et flamme !*

Il me semble qu'on lutte *avec courage* et avec ou contre *les ténèbres et les flammes.*

Il est regrettable qu'elle n'apporte pas un plus grand souci artistique à ce qu'elle écrit. Les beaux vers sont légion dans son œuvre ; il y en aurait davantage si elle se montrait plus attentive à se corriger.

Ceci dit, il faut s'empresser de reconnaître chez Mlle Marguerite Coppin un don très réel d'émotion : elle est sincère et elle sent profondément. C'est une âme noble, un esprit sain, un cœur rempli de tendresse. Elle intitule un de ses livres : *Poèmes de la femme*, et c'est bien, en effet, l'expression de vrais sentiments féminins que l'on trouve dans ces poèmes. Par ces temps de féminisme aigu, Mlle Coppin a la *lâche* audace d'être satisfaite du rôle que *l'homme force la femme à jouer dans la Société* (style féministe) Etre la compagne, la consolatrice, l'inspiratrice et l'appui de l'homme aimé, — elle n'aspire pas pour son sexe à une plus belle tâche. Les « ni épouses ni mères » doivent professer un bien grand mépris pour cette simple femme. Pour moi, je lui suis infiniment reconnaissant d'avoir écrit telle pièce : *Notre tâche*, — d'où j'extrais ces vers :

*Si vous avez été sa force, son bonheur,*
*Que pouvez-vous encor demander à la vie ;*
*Et sauriez-vous pleurer, vous dont la voix ravie*
*S'est mêlée à son rire ému parti du cœur.*
*La tâche de la femme est d'aimer, simplement.*
*C'est la plus magnifique — et la plus difficile ;*
*— Et l'on peut résumer, sans rhétorique habile,*
*Sa vie en ces deux mots si doux : aimée aimant.*

Penser cela, écrire cela — c'est très courageux et très original... à force d'être contraire aux révoltes bruyantes et prolixes de tant de femmes assoiffées d'une liberté illusoire.

Au reste, tout son bonheur, Mlle Coppin le place dans l'amour. Elle a une pitié profonde

*Pour les pauvres gens qui n'ont pas d'amour !*

Il n'entre d'ailleurs aucune sensualité dans sa tendresse. Ce n'est pas une mystique, non plus, c'est une spiritualiste. L'amour est à ses yeux la grande source d'idéal et d'énergie. La vie cependant, pour elle comme pour tant d'autres, fut souvent dure et cruelle ; qu'importe, elle étouffe ses souffrances, elle ne se plaint pas. Elle ne se plaint pas parce qu'elle a aimé et parce qu'une heure d'amour suffit à embellir toute la vie, — parce qu'une heure d'amour vaut toute la vie !

De même elle pense :

*Que le génie est peu quand l'amour se révèle,*
*Et que le meilleur livre — et qu'on n'écrit jamais —*
*C'est celui qu'aux yeux chers de l'amant on épelle.*

Pourquoi elle écrit ? — Elle le dira encore, avec une sorte de pieuse humilité. Elle ne se fait pas illusion sur son génie, elle sait qu'elle n'en a pas, mais elle veut qu'un jour il reste d'elle quelque chose. Et c'est pourquoi elle nous donne

*Cet élan simple et pur : un livre écrit d'amour !*

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE : *Poèmes de Femme*, Popp, Bruges, 1896, in-18. — *Maman et autres poèmes*, Bouchery et Cie, Ostende, 1898, in-18. — *Triomphal Amour*, Boucherie et Cie, Ostende, 1899, in-8 carré.

PROSE : *Solesme sceul ayme*, roman, 1891. — *Le Charme de Bruges*, roman, 1892. — *Initiation*, roman, 1898. — *Némésis*, roman, 1908. — *Conte sur l'Histoire de Belgique*, 1905.

COLLABORATION — *Carillon d'Ostende*. — *La Verveine*. — *La Fédération Artistique*. — *La Roulotte*, etc.

CONSULTER. — E. DE LINGE, *l'Art moderne*, juin 1896. — ARTHUR DAXHELET, *Le Petit Bleu ; La Flandre libérale ; Journal de Bruges*, 1896. — EUG. GILBERT, *Le Carillon ; Revue littéraire trimestrielle ; Revue Bibliographique Belge*, 1896. — ARM. DAUBY, *Journal de Bruxelles*, 1900. — EM. PELS, *Tout Louvain*, 1900. — GATTI DE GAMOND, *Cahiers féministes*, 1900. — H. DELCOURT, *Idée libre ; l'Art moderne ; L'Economie*, 1900. — EM. MOREAU, *La Roulotte*, 1900. — E. BAES, *La Fédération artistique*, 1904. — A. BALAUD, *Le Florilège*, 1904, etc.

## LE CHANT DES LABORIEUX

Compagnons de labeur qui revenez le soir,
Le pas long, le pied lourd, d'une allure engourdie,
Suivant, troupeau serré d'hommes las, sans me voir,
Le chemin que la nuit fait d'ombre attiédie ;

Et qui, dans ce beau soir, le regard étranger,
Hâtez vers le repos votre marche cassée,

*Phot. J. Hermans, Bruges.*

Sans rêves, sans espoirs, sans regrets, sans pensée,
N'ayant que cet instinct aveugle : aller manger !

Echangeant rarement quelque mot bref et fort,
Simple et lourd comme vous — et comme vous plein d'ombre ;
Sans un cri de fureur, sans un blasphème au sort
Qui vous fait à la fois la faiblesse — et le nombre !

Sans un appel de lutte et de sombre vouloir
Qui vous redresse tous dans la révolte immense...
Compagnon de labeur, qui revenez le soir,
Redoutables et nuls dans votre inconscience !

*(Maman et autres poèmes.)*

## AUX POETES

Hé bien ! non, hé bien non, je ne vous comprends pas !
Vous vous plaignez, ô grands, que j'admire d'en bas,
Infime, humble, et pourtant plus grande que vous n'êtes !...
Vous tous que je révère, ô divins ciseleurs
Des vers taillés dans l'or ; et vous les fiers penseurs,
Vous qui formez l'élite, artistes et poètes ;

Tous vous pleurez sur vous, sur votre cœur blessé,
Sur la joie envolée et l'amour délaissé,
Sur l'amie oublieuse — ou sur votre âme errante
Qui n'a pas su rester dans le nid que deux bras
Lui faisaient doux et chaud ! Tous vous pleurez tout bas
Ou vous criez tout haut que la vie est méchante !

Hé bien ! non ! je ne puis vous comprendre et saisir
Pourquoi ce dégoût vain après ce vain désir,
Pourquoi ces pleurs de rage après ces cris de joie,
Pourquoi cette amertume immense en votre cœur,
Pourquoi ces fronts pâlis et ces frissons d'horreur,
Où toute volupté dans le mépris se noie !...

N'est-ce donc pas assez d'avoir connu l'amour
D'un élan merveilleux jusqu'au divin séjour
Où le dieu rayonnant sourit à ses fidèles,
N'êtes-vous pas montés, frémissants de bonheur,
N'avez-vous pas goûté l'orgueilleuse douceur
De planer sur la joie et la douleur mortelles ?

N'avez-vous pas baisé des yeux brillants et doux ;
N'avez-vous pas pressé dans vos deux mains, à vous,
Des mains qui se tendaient toutes à vos tendresses ?...
N'avez-vous pas rêvé, le soir, à cœur gonflé
Tout vibrant de bonheur récent, tout affolé
De penser, les yeux clos, aux futures ivresses ?

N'avez-vous donc cueilli la fleur d'or de l'amour
Que pour la voir faner et pâlir en un jour
Que pour que son arome ineffable s'efface ?...
Que pour fouler aux pieds ses pétales brisés.
Et maudire et railler tous les cœurs abusés
Qui n'ont pas su garder la fleur fraîche et vivace ?

Eh ! bien, non, je ne puis vous comprendre, hé bien non !
Car si l'amour demain devait fuir — oh ! pardon,
J'ai peur de t'offenser, dieu cher que je blasphème ! —
Le parfum de la fleur embaumerait mes jours
Et du souvenir doux et cher de mes amours
Je ferais du bonheur encor — sans anathème !...

Si vous pouvez maudire après avoir aimé
Si vous trouvez le mot qui raille ou qui décrie
Sur la lèvre qui dit, dans un soupir pâmé,
Le mot divin « Je t'aime » à la lèvre chérie !...

Si votre cœur regrette un seul de ces instants
Qui font toute une vie infiniment heureuse ;
Si votre chair est froide aux souvenirs brûlants ;
Si rien n'émeut votre âme endormie ou haineuse !...

Si vous pouvez lancer des brocarts de mépris
A la vie ineffablement belle et sacrée
Qui vous donna l'Amour !... le seul trésor sans prix
La joie unique, entière, incorruptible et vraie !...

En suivant de si bas, votre essor acclamé
Dans les cieux où la gloire attend les grandes âmes
Je vous le dis, ô grands ! en vos beaux vers de flammes
Vous avez *dit* l'amour :
Vous n'avez pas aimé !

*(Poèmes de femme.)*

## LE BEAU

Il ne faut point chercher si loin le lac d'azur
Et le mont, et le fleuve, et les sombres vallées
Pour permettre à son cœur les vastes envolées
Et cet amour du Beau, si puissant et si pur.

Mais simplement lever les yeux; et sur le toit
Regarder de la rue obscurément étroite
L'étroit morceau de ciel, qui scintille et miroite
De topaze et de pourpre au soleil qui décroît;

Parfois un lourd nuage y glisse, triste, obscur;
Et tous les soirs, au moins une étoile y vient luire
Et l'infini du Beau, qui ne peut se traduire,
Vibre entier dans cet astre et ce morceau d'azur !...

Ah ! le rêve est partout — et partout l'idéal.
— Et partout le bonheur — pour qui veut le comprendre.
La vie est si remplie; et la main qu'on sait tendre
Peut saisir tant de mains; et guérir tant de mal !

Et les yeux bien ouverts, les yeux qui veulent voir,
Peuvent tant admirer ! Mais, que de fleurs on passe
Qu'on ne regarde pas ! Et que de joies on chasse
Qui naissent tous les jours du plus humble devoir !

Cueillez toutes les fleurs, chacune a sa beauté.
Et regardez le ciel, fut-ce aux fenêtres closes;
Et cherchez — comme en juin vous chercherez les roses —
Les tristes, pour leur voir un éclat de gaîté;

Et prenez à la Vie avec tout votre cœur
Tout ce qu'elle vous offre. Et vivant aux coins sombres,
Levez les yeux, sachant qu'au-dessus de ces ombres
Le ciel brille — et l'amour — dans leur pure splendeur.

*(Poèmes de femme.)*

---

# ANDRÉ CORTHIS

Mlle Andrée Husson, en littérature André Corthis, est née à Paris, le 15 avril 1885. Ses débuts ont été des plus heureux. Lorsque parut son volume de vers *Gemmes et Moires*, au mois de juin 1906, elle était inconnue ; six mois plus tard toutes les revues illustrées publiaient son portrait, tous les journaux imprimaient son nom. C'est que Mlle André Corthis venait d'obtenir le prix de cinq mille francs que décerne chaque année le jury féminin institué par la direction du grand magazine mondain : *la Vie Heureuse*. Ainsi fut désigné à l'attention des lettrés et du public le livre de Mlle Corthis. De toutes parts on s'accorda pour reconnaître le talent — peut-être pas encore entièrement dégagé des influences de certains maîtres : Baudelaire, H. de Régnier, Verlaine surtout, — mais déjà singulièrement fort et souple de la nouvelle poétesse.

A un journaliste qui fut l'interwiever et lui demanda comment elle avait songé à écrire des poésies, elle répondit :

— Comment m'est venue l'idée de faire des vers ? — Je ne saurais le dire. Enfant, j'alignais des rimes pour m'amuser, d'instinct, je composais à douze ans des poésies. Je ne doutais de rien, vous le voyez ! — Et puis j'ai lu beaucoup, j'ai vécu dans l'intimité des grands poètes. J'ai admiré avec eux la nature et la beauté, j'ai partagé leur tristesse, j'ai pleuré leurs deuils. Et j'ai laissé mes émotions, ma fantaisie se graver en strophes, qui finirent par plaire et que l'on jugea, un jour, dignes de l'impression ». D'autre part, Mlle Corthis, sincère et modeste, m'avoue qu'elle n'a point un idéal bien défini, si ce n'est de traiter du mieux qu'elle peut, en vers ou en prose, les sujets qui lui viennent à l'esprit. Quant à son esthétique personnelle, « elle a, dit-elle, très fort changé depuis que j'ai commencé à me soucier d'elle et je ne pense pas qu'elle ait encore rien de bien définitif. »

Il est probable, en effet, que Mlle André Corthis dégagera sa personnalité dans ses prochains livres plus nettement qu'elle ne le fit dans son premier recueil, cependant, et malgré les réminiscences fatales chez un débutant qui a « vécu dans l'intimité des grands poètes » il y a déjà une réelle originalité dans les meilleures pièces de *Gemmes et Moires*. Et tout d'abord, l'inspiration forte et sage de Mlle Corthis diffère bien franchement de l'inspiration désordonnément lyrique du plus grand nombre des poétesses contemporaines. Elle est raffinée, inquiète, mélancolique et moderne, très moderne, dans le sentiment comme dans l'expression. — « Si j'ai bien compris ou bien deviné cette jeune âme que je découvrais ou que je croyais découvrir entre les pages de son livre, comme on devine à son petit bruit une source cachée, — écrit joliment M. Henri Chantavoine, — il m'a semblé que c'était une âme un peu subtile et nostalgique, mais tendre, artiste et chrétienne. Ce sont, à mon gré, les cinq nuances, les cinq aspects de cette nature de poète qui en est encore à ses premières émotions, cinq cordes de cette jeune lyre très féminine, de cette petite harpe suspendue au vent des jours, et que chaque frisson de l'heure qui passe fait chanter ou pleurer alternativement. »

Le talent de l'auteur de *Gemmes et Moires* a quelque chose de viril, — sans doute la grande sûreté des mots, la nette franchise du verbe, la concision aussi, et la précision de l'image et de l'idée ! Il y a, dans les vers de Mlle Corthis un art consommé du rythme, un souci de bien dire très remarquable et fort rare d'habitude chez les poétesses. Mais il y a aussi une tendresse, une émotion, un apitoiement infiniment féminins, et puis de brusques et imprévus *retournements* de pensée qui sont exquisement femme !... Quelquefois, il est vrai, à force de vouloir être sobre et précis, le vers de Mlle Corthis n'est pas loin de friser la préciosité, et plus d'une coupe arbitraire en diminue la musicalité. Mais ce sont là des riens que rachètent de très heureux dons naturels d'évocation, de sensibilité, de goût et une inspiration claire et réfléchie.

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE. — *Gemmes et Moires*, Charpentier, Paris, 1906, in-18. — PROSE : *Mademoiselle Arguillis*, roman, Charpentier, Paris, 1908, in-18.

COLLABORATION. — *Journal des Débats*. — *Le Journal*.

CONSULTER. — HENRI CHANTAVOINE, *Les Débats*, 23 juillet, 1906. — NOZIÈRES, *Gil Blas*, juin 1906. — *Vie heureuse*, novembre 1906. — MARCEL BALLOT, *Figaro*, 13 août 1906. — *Le Gaulois*, 1er décembre 1906. — J. VANNEUR, *Le Penseur*, juillet 1906. — RASTIGNAC, *Madame et Monsieur*, 23 décembre 1906.— ALBERIC CAHUET, l'*Illustration*, 15 décembre 1906. — FERNAND GREGH, *Les Lettres*, 6 octobre 1906. — H. DUVERNOIS, *Fémina*, 15 octobre 1906.

## OFFRANDE AU FEU

O Buveur de Soma, de vins et d'huiles douces,
Agni, Vesta, le pur, le jeune et l'éternel,
Dieu visible qui mords avec tes lèvres rousses
Les prémices du riz, le safran et le sel.

Dieu par qui sont dorés les froments en gâteaux,
Toi, l'âme du soleil, essence des prières,
Dieu des simples qui vont derrière leurs troupeaux,
Dieu des initiés figurant tes mystères.

Toi qui nourris nos corps et qui les purifies,
Dévorateur du germe et des corruptions,
Dieu riche, aérien et beau, qui seul défies
La loi qui nous veut boue et que nous pourrissions.

Dieu Sauveur, dès ce jour à toi nous consacrons,
Pour que le sol pesant jamais ne les réclame,
Nos lèvres et nos yeux, nos membres et nos fronts.
Tout ce qui fut la vie et peut-être fut l'âme.

Que par toi toute chair éclate et se consume,
Que noircissent les os parmi les nerfs tordus !
Dis que nous t'agréons, ô Feu, pétille et fume,
Sois le premier des dieux qui nous ait entendus !

Par quels autres là-bas, serons-nous accueillis ?
Nous t'adorons, toi sûr, qui du moins sauras faire,
Quoique nous puissions être aux vagues Paradis,
De nos cadavres lourds une cendre légère.

## SUR LES BELLES MAINS DE MADAME DE GRIGNAN

Je pense à vous — ce n'est pas à votre renom
De précieux savoir et de beauté parfaite,
Non plus qu'à la façon dont vous dansiez aux fêtes
Et qui fit que le Roi vous regarda, dit-on.

Vous me plaisez — non dans les vers de Benserade,
Ni dans les Lettres, dans ces Lettres vous contant
Les ragots de la cour, les foins et le beau temps,
Et que l'on avait mal à votre cœur malade.

Je pense à vous souvent, à cause de vos mains
Si belles, et du bel air dont vous ripostâtes
Au fâcheux qui vous dit, blâmant vos aromates :
« Madame, mais ces mains iront pourrir demain. »

— Que m'importe ! aujourd'hui elles sont encor fraîches.
Vous me plaisez d'avoir continué d'aimer
Ces mains, de les baigner et de les parfumer.
Je les vois, s'amusant de cueillir une pêche,

Je les vois, feuilletant Descartes et Platon,
Ces mains, où la manchette en vieux point faisait ombre,
Et je les vois froissant les cartes du jeu d'hombre
Ou les billets rimés qu'envoyait le Bien Bon.

Sur la terrasse de Grignan, quand, à l'automne,
Vous traitiez les chasseurs et la société,
Je les vois désignant la table du goûter,
Le vin vieux de Jusclan et le miel de Narbonne.

...Je les vois aujourd'hui, cet aujourd'hui, mon jour
A moi, qui suis vivante et ris de mes mains fraîches.
Que disait-il, déjà, le bon faiseur de prêches?
« Madame, ces mains-là pourriront à leur tour. »

Que disait-il? — Ah! ce que sont, dans le silence,
Vos deux mains en cet aujourd'hui, mon aujourd'hui!
L'une en griffe, une encor plus antique et conduit
La ronde cliquetante et marque la cadence,

Mais l'autre, contournée et sèche et qui s'avance,
Qui donc invite-t-elle à entrer dans la danse?

## BONHEURS

Ne regarde pas trop ton Bonheur, si tu veux
Le bien aimer, et que ta vie en soit meilleure,
Et que, goûtée en lui, la substance de l'heure
Se change dans ton âme en un sang précieux.

Ne le regarde pas, si tu veux croire en lui:
Crains, à t'enquérir trop de la mouvante face,
D'apercevoir sa froide et profonde grimace
Dans les jours qu'elle prend la forme de l'ennui.

Ainsi que la verveine et le basilic fort
Qui parmi les chiffons du grenier et les outres,
Sèchent, et dont l'odeur glisse à travers les poutres
Vers la chambre où l'on file et la chambre où l'on dort,

Enferme ton Bonheur où tu viens rarement;
Qu'il reste là, parmi les choses qu'on dédaigne;
Et si ton cœur distrait d'un bon parfum s'imprègne,
Sache t'en exalter avec étonnement.

## LES TOITS BAS

Les toits bas sont roussis et chauds comme des pains,
Le mûrier bas écrase au sol ses mûres blanches;
Dans les greniers, le foin gris passe au joint des planches;
Un sac crève, filtrant sa poussière et ses grains.

*Daprès le portrait de Mme Beaury-Saurel.*

Du bois sèche. La vigne, au ras du mur, fleurit.
Autour d'un caillou rond tremblote l'herbe mince.
Le vent souffle. Un lambeau s'envole. Un arbre grince.
Dans le seau noir un peu d'eau vaseuse a tari.

La fenêtre est ouverte; au fond, le feu bleuit;
Les verres du repas sont sur la table épaisse;
Le plat fume, un enfant s'assied, quelqu'un se baisse.
— Révérons simplement la bonté d'aujourd'hui.

## RESTE ICI

Reste ici, j'ai besoin de m'expliquer mon âme,
Et la cherchant, j'ai peur du silence irréel
Qui, plein des fleuves morts endormis dans sa trame,
L'absorbe et la dissout ainsi qu'un peu de sel.

Pour m'aider, tu feindras que cela t'intéresse,
Ma vie étroite où peu de chose s'emmêla.
— Un peu de bien, de mal, de gaîté, de tendresse —
Et mon étonnement de n'être que cela !

Ton rêve curieux voudra que je m'applique;
Alors, mieux attentive aux petites clartés,
Je tâcherai de tordre en une tige unique
Les fils disjoints et fous de mes complexités.

C'est afin seulement qu'un autre nous comprenne
Que l'on peut le sincère et le vivant effort.
— Reste ici, puisqu'il faut que mon âme lointaine
Pour m'être proche un peu, te soit proche d'abord.

## UN PEU DE PLUIE...

Un peu de pluie, un peu d'ombre, un peu de tristesse,
Crépuscule. Des murs, des toits, des voix, des pas.
De tous les livres lus comme nous sommes las !
Comme l'hiver mauvais nous tient et nous oppresse !

Fermons les yeux. Rêvons à l'été qui viendra,
Aux figuiers bleuissant sur les montagnes rousses,
A l'odeur du soleil sur les lavandes douces,
Aux fruits qui mûriront, au vent qui passera.

Aimons des durs midis les couleurs violentes,
L'argent noir des lauriers et l'éclair des roseaux,
Aimons les soirs de brume chaude où les troupeaux
S'attardent au fossé que veloutent les menthes.

Vivons l'été futur du fond de notre ennui,
Je sais... nous n'aurons pas de joie à le connaître,
Mais puisqu'en cet instant son amour nous pénètre
Laissons s'exaspérer notre désir de lui.

Car nous mourons ce soir, d'un besoin « d'autre chose »,
Dans l'ombre, sous la pluie, aux rumeurs du faubourg,
Endoloris d'avoir respiré tout le jour
L'air fiévreux de la chambre où s'étiole une rose.

## MA SŒUR L'EAU

Ma sœur l'Eau, ma sœur chère, oh ! docile extatique
Qui riez du cœur stable et de la vie unique,
Et vous désagrégez et vous recomposez,
Et savourez en vous les reflets imposés,

Et courbez votre ligne à la ligne du vase,
Selon la forme qui s'effile ou qui s'écrase,
Et, changeante à chercher quelle âme vous convient,
Vous saturez de tout et ne conservez rien.

Ma sœur l'Eau, ma sœur molle et forte, insatiable,
Vous buvez le ciel blond et vous faites de sable,
Vous vous faites pesante à boire le ciel gris
Comme un Acte d'amour dont les mots sont appris ;

Votre être, voulant mieux, toujours prêt, semble vide...
Ah ! multiple, si froide et doucement avide,
Avec votre cœur vague et votre ennui chantant,
D'où me peut-il venir que je vous aime tant ?

## LA ROBE VERTE

Parce que j'ai, ce soir, mis sur ma robe verte
Des colliers florentins, larges, d'or émaillé,
Près d'une rose noire au cœur de sang caillé
Epaisse doucement et molle d'être ouverte;

Parce qu'aussi le ciel est violent et faux
Sur nous, ainsi qu'au fond des anciennes fresques,
Et que montent du parc et nous suffoquent presque
Les sucs évaporés aux brûlures des faux;

Tu m'as dit: « Le regret des femmes qui sont peintes
Dans les très vieux tableaux, me hante; le regret
De celles dont le nom est au bas du portrait,
Des anonymes en robe d'ange ou de sainte;

Des femmes qui vivaient dans les chaudes cités,
Entre l'alcôve pourpre et le pourpre oratoire,
Et sanglotaient d'étreindre et sanglotaient de croire,
Tant mordait le beau feu de leurs félicités;

Des femmes qu'amusaient les vengeances ardentes,
Qui, dans l'air onctueux des jardins somnolents,
Riaient que fussent vrais certains contes sanglants...
Des très aimantes, des ferventes, des vivantes!

— La vie aiguë, ô mon amour! — J'ai le regret
Des femmes dont l'image aux murs froids des musées
S'allonge, dont la bouche est parfois comme usée
Pour avoir trop souri ses ambigus secrets. »

Tu m'as dit: « Mets tes mains ainsi, c'est là leur geste,
Baisse un peu tes cheveux, car leurs cheveux sont bas
Sur les tempes; et maintenant ne parle pas,
Sois l'une d'elles, pense à cette fièvre, reste... »

Le ciel était celui des fresques d'autrefois,
J'avais le collier large, et la robe effacée,
Et la fleur de sang noir, et tu m'as embrassée.
Et ton baiser ce soir, n'a rien touché de moi.

Mais dans Florence ou Rome, au fond des sépultures,
Sous la dalle sculptée ou sous l'olivier gris,
De fins squelettes ont, ce soir, été surpris
D'un grand frémissement tordant leur pourriture.

Des mâchoires s'ouvrant en un rire, ont craqué;
Aux flancs capitonnés de somptueuses bières,
Les brocarts ont fini de tomber en poussière
Griffés par le jeu fou des longs pieds disloqués.

Et les bras noirs et durs — les bras qui furent tendres —
Secs, contre le couvercle en plomb, se sont brisés,
Pour avoir voulu faire encor — vers ce baiser,
Avec trop de fureur le geste de se tendre.

*(Gemmes et Moires.)*

---

# MADAME ALPHONSE DAUDET

Mme Alphonse Daudet, née Julia Allard, naquit à Paris, en 1847. Elle avait dix-huit ans à peine, lorsqu'elle fit insérer dans l'*Art*, sous le pseudonyme de Marguerite Tournay, ses premiers essais poétiques. « Plus tard, — écrit-elle dans la préface de son recueil de début, — je continuais à des dates éloignées, et je griffonnai des vers comme un peintre des croquis, au bas d'un registre de comptes, au revers d'un devoir de mes enfants, ou de pages lignées d'une fine et serrée écriture qui s'est faite glorieuse. » — N'est-ce pas dire combien peu d'importance Mme Alphonse Daudet attache à ses poésies! Avec une modestie parfaite, elle ne veut y voir qu'une « élévation courte et subite d'une pensée féminine vers ce qui n'est pas la tâche journalière ou l'obligation mondaine : écart, intervalle, minutes de grâce d'une vie pleine, fleurs du champ défriché, assez semblables à ces plantes menues qui, la moisson faite, pointent entre les javelles, à peine assez hautes pour les dépasser. » Pour elle, faire des vers ne constitue pas une occupation ; aucune passion, aucune force intérieure ne l'oblige à écrire des vers : la poésie est une distraction, un agréable passe-temps. Aussi ne faut-il point demander à sa muse de longs poèmes traitant quelque grave et profond sujet, pas même de ces sonnets remis pendant des mois sur le métier. Aucune trace d'effort dans ses vers, pas le moindre vestige d'un laborieux travail. Les jolies pièces de Mme Alphonse Daudet sont d'un art facile, distingué et charmant. D'une main légère, elle esquisse — fraîches aquarelles sur batiste de soie ! — des petits paysages de France ; elle dit avec grâce et simplicité, la douce joie ou la tendre tristesse..... Et tout cela ignore le compliqué moderne et la complexité sentimentale si à la mode depuis quelque temps. Dans un vers clair, Mme Daudet coule sa claire pensée : eau limpide dans un cristal transparent.

Mme Alphonse Daudet fut la collaboratrice dévouée de son mari. Comme l'a écrit J.-M. de Heredia : « elle a sa part, volontairement discrète, dans la gloire du célèbre romancier. »

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE : *Poésies*, A. Lemerre, Paris, 1895, in-12. — *Reflets sur le sable et sur l'eau*, A. Lemerre, Paris, 1903, in-12. — *Au bord des Terrasses*, A. Lemerre, Paris, 1907, in-12.

PROSE : *Impressions de nature et d'art*, Paris, 1879. — *L'Enfance d'une Parisienne*, Paris, 1883. — *Fragment d'un livre inédit*, Paris, 1884. — *Enfants et Mère*, Paris, 1889. — *Notes sur Londres*, Paris, 1897. — *Journées de Femme ; Alinéas*, Paris 1898. — *Miroirs et Mirages*.

COLLABORATION. — *Journal Officiel* (critique littéraire signée Karl Steen). — *Revue de Paris*. — *Revue Hebdomadaire*. — *Revue des Deux-Mondes*. — *Revue Bleue* (1908). — *Gaulois*. — *Figaro*.

CONSULTER. — JULES LEMAITRE, *Les Contemporains*, t. Ier. — HENRY CÉARD, *Introduction aux œuvres complètes d'A. Daudet*, Paris, 1899, in-8°. — *Journal des Goncourt*. — *Les Préfaces d'*ALPHONSE DAUDET *à ses romans*.

## A CASSANDRE, DAME DE PRÉ

Dans les mêmes vallons où j'ai tant promené
Et redit mes douleurs à la belle lumière,
Cassandre, au temps lointain, par votre nom orné,
L'amour vous fut constant, la gloire coutumière ;

Le ciel avait ces bleus, le bois ces verts profonds,
La Loire en une souple et fuyante magie
Mêlait ses roseaux clairs au sable de ses fonds,
Tantôt fougueuse et vive, et tantôt assagie.

Vous, comme elle, suiviez le caprice exaltant,
Et Ronsard, à qui fut chère votre beauté,
Nous fit *juges du mal qu'il souffrit en aimant*
*Votre fière douceur, votre humble cruauté.*

Je le vois en l'allée, où les roses fleurissent,
Cherchant la rime double au vol des scarabées
Dont les ailes souvent se ferment et se glissent,
Au cœur tendre et vermeil de ces roses tombées ;

Je l'entends assembler et vous dire ses vers
Ramassés ce matin dans le filet d'une ode,
Célébrer en vos yeux le splendide univers
En dépit du soupçon et de la mort qui rôde.

Et vous vous promenez sur la terrasse en fleurs.
Légère, vous poursuit l'ombre de la tourelle,
Votre marche a bien l'unisson de vos deux cœurs,
Ronsard était poète et Cassandre était belle.

Ainsi, pensant à vous, je vous revois errer,
Et mon deuil n'assombrit pas votre souvenance ;
Où vous fûtes joyeuse, une autre peut pleurer,
Sous notre ciel changeant et doux de vieille France.

*(Reflets sur le sable et sur l'eau.)*

## EN BRETAGNE

Elle ne s'étend pas comme un manteau qui tombe,
En Bretagne, la nuit ne vient pas du ciel clair,
Elle monte du sol où se condense l'air,
Des champs emprisonnés, de la grève et la combe.

Des rivières suivant le reflux de la mer,
Laissant fuir en son cours les rubans de leur onde,
Et mêlant leur douceur avec le sel amer,
Et leur flot paresseux à la vague profonde.

De l'ossuaire ancien, près du cloître béant;
Des calvaires dressés en branches étagées:
En haut Notre-Seigneur, Sainte-Marie et Jean,
Puis Madeleine et Pierre, et plus bas des rangées

D'apôtres, de soldats, toute la Passion
Emue et figurée en petites images,
Où ne manquent l'étable ou l'Annonciation,
Ni les bergers, montrant le chemin aux rois Mages,

Ni Judas qui trahit d'un baiser le Sauveur.
Chacun portant l'emblème ou sculptant le symbole,
Véronique et le voile, et l'Ange avec sa fleur,
Le bon Samaritain selon la parabole.

La nuit vient du granit qui fait les chemins bleus,
Des tombes dont le deuil est visible à leurs pierres;
Elle vient du passé chrétien ou fabuleux
Emergeant de la lande et des hautes bruyères.

*(Reflets sur le sable et sur l'eau.)*

## MA MÉMOIRE

Ma mémoire est ouverte aux parfums anciens,
Comme une fleur pensive et qui tous les recueille.
Dans le calice et la corolle, et les fait siens,
Sur les moindres replis de sa minime feuille.

Ma mémoire est sensible aux lointaines chansons.
Comme un gosier d'oiseau vibrant sous le plumage.
Qui boit dans l'air vivant la pureté des sons,
Et les accorde, en les mêlant, et les dégage;

Elle est aussi la coupe arrondie aux parois,
Où tombe l'eau du ciel, emplissant son argile,
Et qui déborde en pleurs sur des jardins étroits,
Plus prodigue, d'autant plus qu'elle est plus fragile:

Elle est encor miroir conservant ses reflets,
Tel un fruit endormi dans l'ombre et le mystère,
Dont la fraîcheur jamais ne se mêle à la terre,
Garde des vols d'oiseaux sur des ciels incomplets.

*(Reflets sur le sable et sur l'eau.)*

## FIN DE BAL

C'est fait du bal; parmi la pourpre du rideau
Un rayon blanc se glisse en claire transparence,
Rafraîchissant à voir, ainsi qu'un filet d'eau,
Dans l'éblouissement du lustre et de la danse.

Tout pâlit; la lueur des flambeaux allumés,
Comme en des lacs unis dont la froideur s'irise,
Vers les miroirs profonds tombe et se vaporise
Sur des gouffres d'azur aussitôt refermés.

Les toilettes de bal, légères, lumineuses,
Dans ce regard du jour aérien, charmeur,
Prennent un reflet vague et des teintes peureuses
De nacre qui s'éteint et de perle qui meurt.

La musique paraît plus flottante et lointaine.
Quelle main désunit la chaîne des chansons,
Mit tant d'espace au bord de l'aurore incertaine
Et donna tant de vie à ses premiers frissons?

C'est un dispersement hâtif de toutes choses;
Par la fête de nuit le plaisir attardé
Songe au départ enfin et frappe aux vitres closes,
Honteux et détournant son visage fardé:

« Ouvrez! » Du fond des cieux les dernières étoiles
Vers les diamants fins tournent leurs yeux surpris.
Et les femmes, sous l'or défaillant des lambris,
L'aube se découvrant, s'enveloppent de voiles.

*(Poésies.)*

## SOMMEIL

J'offre au Sommeil qui vient ma fatigue et mon rêve
Et mes actives mains qui se reposeront;
Dans le dernier rayon de ce jour qui s'achève,
Les regards de mes yeux, les pensers de mon front;

Mes cheveux détendus en coiffure sévère
D'éventail qui se ferme ou de vague au repos;
Mon souffle où les chansons eurent la voix légère
Et qu'émut le refrain des fragiles pipeaux;

Le chapelet où tient ma tranquille prière,
Dans le suc hyalin de ses grains transparents;
L'aiguille et les ciseaux de tâche coutumière
Et la plume et le dé, précieux et différents.

J'offre encor mon sommeil que hante l'autre vie,
A ceux aimés qui s'endormirent avant moi
Pour ne plus retrouver la lumière ravie,
Et dont le souvenir est fait de mon émoi,

Afin, s'il se pouvait, les revoir dans un songe,
Bien plus beaux qu'ils n'étaient en leurs jours révolus,
Ou que Dieu me rejoigne à ceux qui ne sont plus,
S'il veut que mon sommeil confiant se prolonge!

*(Au bord des Terrasses.)*

———

# MARIE DAUGUET

Mme Dauguet, née Marie Aubert, naquit le 2 avril 1860 à Lachandeau (Haute-Saône). Élevée très librement, en pleine nature, c'est à la nature que sont allés tous ses goûts et c'est de la nature encore qu'elle reçut le meilleur enseignement. Elle avait quinze ans lorsque son père alla s'établir au Beuchot, une vieille usine un peu perdue dans un coin du pays vosgien: des forêts, des marais, des herbes folles ; une nature vigoureuse et rude, et dont nous retrouverons tous les aspects, tous les bruits et tous les parfums, des plus sauvages aux plus subtils, dans les vers qu'elle fera plus tard. — C'est là qu'elle a vécu depuis, faisant à Paris de courtes apparitions ; c'est là qu'en 1888 elle épousa M. Dauguet, un ami d'enfance dont la tendre affection et la large sympathie ont créé pour elle une atmosphère de confiance dans laquelle elle a pu, comprise et encouragée, développer toutes ses hautes et rares facultés de sensibilité et d'expression.

« Ma curiosité est universelle, m'écrit-elle, j'ai soif de comprendre et je crois aimer presque autant la science, les sciences naturelles, que l'art. J'ai gaspillé beaucoup de temps en dilettantismes divers, allant de la physiologie à la botanique ; intéressée par les plantes, les bêtes, tout ce qui est la vie ; partageant mes heures entre les champs, les jardins, les étables, la peinture, la musique et les livres. »

Elle ne songeait pas encore à écrire. Cependant ni les livres, ni la peinture, ni la musique ne suffisaient à l'absorber tout entière, il y avait de l'inquiétude en elle, un sentiment vague, un besoin quelque peu inconscient d'exprimer quelque chose, des sensations, des émotions, des idées. Tout cela l'opprimait et la mettait dans un état de véritable détresse morale. Et voilà qu'un jour, « un hiver de tristesse et de lassitude », en marge de dessins qui ne la satisfaisaient pas, elle crayonna quelques vers : c'était le *Bon Rouet*, une des jolies pièces de *A travers le voile*, le premier recueil de Mme Marie Dauguet. Cette fois, elle avait découvert le verbe qu'il lui fallait. Elle n'abandonna point pourtant la palette et son piano ouvert l'attirait toujours. — « *Je me suis jouée beaucoup de mes poèmes avant de les écrire* », — dit-elle. Cela n'explique-t-il pas l'harmonie particulière, la musicalité très grande de ses vers !

Ayant demandé à Mme Marie Dauguet quelques renseignements sur ses goûts, sur son idéal artistique et personnel, très franchement, sans fausse modestie, avec une sincérité absolue, elle m'a répondu :

« Mon idéal ? Deviner un peu de l'énigme du monde à travers les *apparences* : lignes, formes, couleurs, parfums, synesthétique vibrance de la Vie. Poursuivre la beauté qui résulte des phénomènes et lui demander son secret. Je suis un miroir amoureux de ce qu'il reflète ; et qui pense...

« Mon idéal ? Jouir infiniment de la vie, avec une chair, avec un cœur tout à la fois mystiques et païens ; l'accepter avec courage tout entière, la chanter passionnément et croire que l'artiste *ayant ainsi fait son devoir* peut se consoler de mourir s'il emporte au front un brin de laurier ou un rayon de gloire.

« Mon idéal purement littéraire. Le rendu sincère de l'émotion, l'abandon à l'inspiration ; avec intervention ensuite de la raison qui corrige organise, équilibre. Le goût de n'être que moi dans l'expression comme dans l'idée. Mon désir encore de fondre en mon art, d'y mêler au moins très intensément tout ce que je dois à la pratique des autres arts : peinture et musique. Un poème ne me satisfait que s'il est très personnel, coloré et d'une harmonie — non pas correctement quelconque — mais en rapport avec ce qu'il exprime. C'est une erreur de l'esthétique classique de croire que la douceur des sons est toujours nécessaire. Nous la tenons de ce Régent du Parnasse, qui a fait quelques-uns des vers les plus rocailleux qui existent et l'influence de Hugo même, du symbolisme après lui, n'a pu encore nous débarrasser de ce préjugé. — Du reste, Boileau était sourd. — Il me déplaît, d'autre part, que le poète s'accorde une liberté trop grande. Je suis partisan d'une dure discipline pourvu qu'il se la crée de lui-même et qu'il ne l'accepte pas d'autrui sans examen. J'admets le vers libre ; mais le vers régulier soumis à un frein rigoureux en devient plus nerveux et plus éclatant. »

Après ce très complet et sincère « examen », quelques lignes des critiques qui ont parlé de Mme Marie Dauguet suffiront, je crois, pour que cette courte notice renseigne parfaitement sur le poète et surtout sur son œuvre.

C'est d'abord M. Emile Faguet qui, en 1902, écrivait : « Voici enfin un vrai poète... Ni classique, ni romantique, ni décadent. S'il ressemble à quelqu'un, c'est un peu à André Chénier. Sa méthode est simple. Marie Dauguet se promène et laisse la nature entrer en elle, et elle cherche à décrire son état d'âme. C'est tout. Une belle plante qui saurait chanter. — Ou je serais bien étonné, ou c'est un vrai. peut-être un grand, à coup sûr un charmant poète qui « va naissant ».

Ensuite, M. Stuart Merrill : « Il y a quelque chose d'âpre, de rèche, de rustique et en même temps de sain, de robuste et de sincère dans la plupart des poésies de Mme Dauguet. On sent « à travers le voile » des phrases, une femme forte et ardente qui pose avec confiance le pied sur la terre où dorment les aïeux. Ses vers sentent le thym, le bois vert et les mousserons, quand ils ne fleurent pas la fraise, l'abricot ou la pomme. Je m'imagine que cette rêveuse, chaque soir, quand elle a secoué de sa robe les feuilles mortes et les herbes folles, s'alanguit à jouer de quelque clavecin vieillot et à chanter dans le crépuscule les chansons de sa province. » — Et, comme M. Faguet, mais avec plus d'assurance, » M. Stuart Merrill écrit : « Un grand et vrai poète nous est né. »

Il faut encore citer quelques lignes de M. Remy de Gourmont. M. de Gourmont a préfacé l'avant dernier volume de Mme Marie Dauguet, *Par l'Amour*, — préface très intéressante et on ne peut plus judicieuse quant au jugement porté sur l'œuvre qu'elle présente. Entre autres choses M. de Gourmont écrit : « Mme Dauguet répond admirablement à l'idée que l'on se fait d'un poète de la nature, chez qui toute pensée, avant de se particulariser, a besoin de s'aller tremper dans les ombres forestières ou dans les herbes ensoleillées, parmi les feuilles vertes et les feuilles mortes. D'instinct, elle fraternise avec la vie végétale et c'est là qu'elle prend ses rimes et ses métaphores, sa philosophie et sa mélancolie. »

Ce qui charme le plus M. de Gourmont, dans l'œuvre de Mme Dauguet,

c'est ce qu'il appelle des images « odorales ». Il est vrai qu'à ce point de vue Mme Marie Dauguet montre une extraordinaire sensibilité, elle sait analyser les odeurs les moins définies comme les plus réelles, les plus douces comme les plus fortes, les plus simples comme les plus compliquées. Et tous ces parfums des bois et des jardins, des moissons et des étables, de la mare et de la ferme, elles les aime, elle les distingue dans l'air et elle les note ou nous les suggère par des mots heureusement accouplés. Elle a alors des vers comme ceux-ci :

*Une odeur de bétail veloute l'air du soir.*

Un beau soir d'été, nous en avons l'impression. Et encore :

*L'accord des buis amers et des œillets musqués.*

Nous peint-elle la forêt :

*...Le mélancolique*
*Encens qu'exhalaient vers les cœurs endoloris*
*Les fossés vaseux et les champignons pourris.*
*Les hêtres s'effeuillaient. Toute une âme sauvage*
*Respirait ; et des mousses et des saxifrages*
*Et des taillis, tout dégouttants d'humidité,*
*Montait aux lèvres une odeur de nudité.*

Mme Marie Dauguet est par excellence le poète, le chantre des parfums de la nature, elle leur a découvert une valeur de signification qu'ils n'avaient certainement pas avant l'impression de certains de ses plus personnels et plus beaux poèmes.

Assurément, de toutes les poétesses contemporaines, elle est celle qui a le mieux, le plus *vraiment* chanté la nature. Car c'est la nature, l'âme et l'aspect de la nature et non pas elle-même qu'elle traduit.

Une poétesse qui a chanté la nature aussi — et même divinement — c'est Mme de Noailles. Mais il manque à Mme de Noailles cette santé physique qui ne fait certes point défaut à l'auteur des *Pastorales* et qui éclate dans ses sains et robustes vers ! Il manque à Mme de Noailles d'avoir vécu toujours au milieu des champs tout contre le cœur de la terre, en vraie paysanne. La comtesse de Noailles n'aperçoit la nature qu'à travers elle-même, à travers sa personnalité intensément artiste et raffinée ; elle crée en quelque sorte une nature à son image... Chez Mme Marie Dauguet, il se produit un travail tout contraire, elle ne se fond pas dans la nature, elle la reflète ; elle ne la cherche pas en elle, elle se cherche dans la nature. Ainsi faisant sa vision des choses est plus forte, plus réelle, plus réaliste aussi, plus *nature* surtout.

BIBLIOGRAPHIE. — *La Naissance du poète*, 1897. — *A Travers le Voile*, Vanier, Paris, 1902, in-18. — *Les paroles du Vent*, 1904. — *Par l'Amour* (couronné par l'Académie française), Société du « Mercure de France », Paris, 1906, in-18. — *Clartés*, Sansot, Paris, 1907, in-18. — *Les Pastorales*, Sansot, Paris, 1908, in-18.

COLLABORATION. — *Mercure de France* (1902-1903-1904-1905-1907). — *La Plume* (1903-1905). — *La Revue Latine* (1903). — *La Fronde* (1902-1903). — *L'Ermitage* (1905-1906). — *Poésia* (1907-1908). — *La Lorraine* (1904). — *Vox* (1904-1906). — *Durandal*, Bruxelles (1905-1906-1907-1908). — *Le Beffroi* (1905-1906). — *Les Lettres* (1902). — *Journal d'Alsace*, Strasbourg (1906). — *La Revue Hebdomadaire* (1902-1905). — *Gil Blas* (1908).

CONSULTER. — EMILE FAGUET, *Revue Latine*, 25 septembre 1902, 25 février 1908. — REMY DE GOURMONT, *Mercure de France*, mai 1904. — JEAN DE GOURMONT, *Mercure de France*, 1er avril 1907. — H. CHANTAVOINE, *Journal des Débats*, 31 août 1904. — STUART MERRILL, *La Plume*, 1er janvier 1903. — RENÉ GHIL, *La Balance* (Moscou), août 1904. — A. RETTÉ, *La Revue*, 1er avril 1905. — CH. FOLLEY, *Echo de Paris*, 8 août 1904. — PAUL MARION, *République française*, juillet 1904. — MAURICE CABS, *Gil Blas*, 4 mai 1907. — ANONYME, *Le Semeur*, 30 mars 1907. — ANDRÉ DU FRESNOIS, *La Phalange*, 15 mai 1907. — HENRI LIEBRECHT, *Le Thyrse*, novembre 1905. — HENRI SPIESS, *La Revue verte* (Genève), 17 février 1906. — EMILE NICOLAS, *La Lorraine* (Nancy), 15 novembre 1904. — PIERRE QUILLARD, *Mercure de France*, septembre 1902, octobre, septembre 1904 — FRANZ ANZEL, *Durandal*, décembre 1904, avril 1905. — FIRMIN VAN DEN BOSCH, *Durandal*, 3 mars 1906. — ALCANTER DE BRAHM, *La Critique*, 20 mars 1903. — OCTAVE UZANNE, *La Dépêche de Toulouse*, 13 mars 1905. — HARLOR, *La Fronde*, octobre 1902. — JANE MISME, *La Fronde*, 1er décembre 1904. — M.-C. POINSOT, *Vox*, janvier 1905-1908; *La Pensée*, octobre, décembre 1903. — FERNAND LARCIER, *La Belgique artistique et littéraire*, avril 1907. — G. WALCH, *Anthologie des poètes français*, 1908. — REMY DE GOURMONT, *Promenades littéraires*, 2e série, 1906. — G. CASELLA ET E. GAUBERT, *La Nouvelle littérature*, 1906.

## AU LABOUR

La terre luit, comme le ventre clair d'un grèbe,
Etalant au bord des forêts son flanc soyeux.
Et voici, retournant patiemment la glèbe,
Le couple angéliquement doux de mes grands bœufs.

Les voici cadencés, majestueux et graves,
S'avançant balancés d'un rythme harmonieux;
Le pied prudent, le front haut sous le joug, la bave
Défilant lentement des mufles spongieux.

Couple pensif et fort qui sait comme on emblave
Et comment on laboure et connaît le chemin
Par où l'on va chercher le maïs et les raves:
Qui ne tolère pas le bâton ni le frein.

Couple qui sait tracer seul d'impeccables lignes,
Epris d'ordre serein, enseignant, rituel,

Comme on souffre la vie et comme on se résigne
Au labeur incessant sous l'impassible ciel.

Les voici, attentifs à la moindre parole,
Grivelot et Pommé, car on mène les bœufs
— Et cette mélopée au fond du soir s'envole —
Sans rudesse, en causant tête à tête avec eux.

Et souvent je les joins l'automne à la charrue,
Leur parlant à leur gré un langage choisi,
Caressant de la main leur figure velue,
Leur front calme, leur flanc que le couchant roussit.

***

O cœur, ô cœur le mien, plein d'inquiète écume,
Bondissant et toujours vide et torrentueux,
Regarde ces bœufs doux et la glèbe qui fume
Comme un paisible autel, sois paisible comme eux.

Sois le cœur ingénu de ces grands bœufs, tes frères,
Qu'aucune vérité n'altère ou ne corrompt;
Sois le cœur infini et profond de la terre,
Mirant un peu de ciel au dos bleu des sillons.

*(A travers le Voile.)*

## AURORE

Dans l'étable nuiteuse encor les bœufs s'ébrouent,
Etirent lourdement leurs membres engourdis,
Reveillés tout à coup par un coq qui s'enroue
Et dont le cri strident semble un poignard brandi.

Trempé d'aube, dehors, le fumier resplendit
Contre un mur délabré qu'une lucarne troue,
Parmi des bois pourris, des socs, des vieilles roues,
Et lance vers le ciel des parfums attiédis.

Cernant une écurie ouverte au toit de mousse,
Qu'emplit un vibrement nuageux d'ombre rousse,
Du purin, noir brocard, s'étale lamé d'or,

Où fouillent du groin activement les porcs,
Et dans la paille humide et qu'ils ont labourée
Le soleil largement vautre sa chair pourprée.

*(Par l'Amour.)*

## CANTIQUES A LA LUNE

O lune qui t'endors à côté des charrues,
Attirant jusqu'à toi, comme d'un sein ouvert,
Les parfums du sillon et des sauges bourrues
Que le soc a fendus aux premiers jours d'hiver,

Tu veilles les troupeaux, broutant près des tourbières
Le thym et les orchis aux grappes de rubis,
Et tu tais tressaillir vers ta molle lumière
Les agneaux enfermés au ventre des brebis,

Lune printanière et maîtresse des germes,
Tu exaltes l'odeur des mares croupissant
Au long des murs d'étable et des portes des fermes
Qu'estompe à ta lueur un ténébreux encens.

Tu fais goûter l'odeur, douce comme une amie,
Qui traverse les toits abritant le bétail,
Celle des bœufs repus, des vaches endormies,
De la paille froissée où plonge leur poitrail.

Tu provoques la forte et sereine ambiance
Qui suinte des blés roux tassés sur les greniers
Et cette odeur de paix, qui donne confiance,
Des meules de fourrage et des tas de fumiers.

***

Lune printanière et telle une déesse
Qui pose sur les joncs l'éclat de tes pieds blancs
Et sème la moelleuse et flottante caresse
De tes cheveux au ras des moires de l'étang.

Lune, tu fais chanter sous l'oseille sauvage
Que frôle ton orteil d'ivoire, les crapauds,
Et pleuvoir la rosée au bleuissant treillage
Des saules prosternés et des tièdes sureaux.

Zébrant de tes lueurs l'ombre chèvrefeuillée,
En ton mauve péplos tu t'assieds sous les troncs
Et parmi l'herbe humide et les sauges mouillées,
Tu penches ton visage et tu baignes ton front.

Marie Dougherty

Lune, voici mon cœur, brin séché de fougère,
Perdu dans l'épaisseur des bois enténébrés,
Lune, voici mon cœur, sombre rameau de lierre
Au pan de ce mur noir durement enserré.

Eclaire-le, ce cœur, mendiant misérable
Et qu'à l'immense fête on n'a point convié,
Triste quand sont joyeux l'églantier et l'érable,
Mon cœur humain qui pense au lieu de verdoyer.

Que ton rayonnement l'apaise et le pénètre,
Ce cœur comblé de nuit, d'un dieu déshérité,
Lune, verse sur lui comme aux branches des hêtres.
Ton calme enchantement et ta sérénité.

*(Par l'Amour.)*

## CROIS-MOI

Crois-moi, ne regarde pas la vie en face,
Mais par les midis clairs ou par les nuits d'étoiles.
Silencieusement quand tu la vois qui passe,
Pour savoir ce qu'elle est n'écarte pas son voile.

Raccroche la tunique à son épaule nue
Et que son pan raidi recouvre la sandale;
Afin qu'elle te reste à jamais inconnue,
Rattache sur son front le lourd manteau d'opale.

Et, si parfois tu la devines familière
Qui s'assied près de toi, plus douce et moins farouche
Avec des fleurs aux doigts, respecte son mystère;
Veut-elle te parler, mets ta main sur sa bouche.

Beaucoup sont morts d'avoir pénétré son langage.
D'avoir un soir de lune, écoutant leur envie.
D'un geste curieux dévoilé son visage,
Car la science de vivre est d'ignorer la vie.

*(Par l'Amour.)*

## JE VIVRAI DANS L'ODEUR DES GLÈBES EMBUÉES

Je vivrai dans l'odeur des glèbes embuées,
Quand on attache, en mars, les bouvaçons au joug
Et qu'ils s'en vont traînant, sous la rose nuée,
La charrue ou la herse aux cahotants écrous.

Je vivrai dans l'odeur du marécage roux,
Lorsque au nerveux soleil, qui sous l'eau les chatouille,
Entre les iris blonds, les carpes dorées grouillent
Et fraient, collant au sol vaseux leur ventre doux.

Quand la sève en vertige, avec des frissons blêmes,
Met au cœur de la plante un sensuel émoi
Et fait jaillir la fleur du bourgeon trop étroit,
Je vivrai dans l'odeur du grand spasme suprême.

Je vivrai dans l'ardeur des succulents épis,
Que nourrit la clarté vivante du soleil;
Dans l'odeur des troupeaux, par les sombres vermeils
Broutant, et des ruchers sous leurs vieux toits tapis.

Je vivrai dans l'odeur des couchants évirés
Sur les marais plaintifs où s'effeuille l'automne
Et dans celle du vent, monotone cromorne,
En hiver poursuivant ses refrains altérés.

Je vivrai dans l'odeur des succulents épis,
Depuis l'avril dansant sa danse orgiastique,
Jusqu'à décembre noir au sommeil léthargique,
Dans l'odeur de la brise et celle des antans.

Pour l'avoir déchiffrée, l'énigme au sens profond,
Et fièrement chantée, mieux que nul autre sur
La musette rustique et le flageolet pur,
Je vivrai dans l'odeur divine des saisons.

*(Les Pastorales.)*

## JE SUIS L'AIRE SONORE

Je suis l'aire sonore aux rythmes des fléaux,
Quand les récoltes en hiver sont engrangées
Et que le grain luisant s'entasse par monceaux
A l'entour des hautes gerbes érigées.

Je suis ces mots très beaux et que l'on chante aux bœufs
Alors que la tiédeur du printemps apparue,
On s'en va retourner le chaume encor fumeux,
Les deux poings appuyés aux mains de la charrue.

Et je suis à travers le gazon rajeuni
Les bonds du poulain vif et que l'on désentrave,
Des brebis nous suivant quand on leur dit : « Véni » (1),
Et le heurt des sabots de la chèvre au flanc cave.

Je suis en juin, le fredon sur les mélilots
De l'abeille enivrée, en la saison charmante
Des cerises, je suis le fifre des loriots ;
Le crisselis des foins que la brise tourmente.

Je suis cet hymne d'or des blés tout crépitants,
Le cri doux des bleuets en foule,
Et ce soupir profond, cet appel haletant
Qui monte de la glèbe où le soleil s'écroule.

Je suis la vigne avec ses résonnants coteaux
Et ses roux néfliers où s'abattent les grives ;
Le chœur des vendangeurs près des rouges cuveaux
Et leur rire que l'air bleu du soir enjolive.

Je suis, dans le jour gris qui mouille les troupeaux,
Le rythme délassant des cloches à la tierce,
Et, se mêlant au vent, dont tremblent les pipeaux,
Par les pâquis, les clapotis lents de l'averse.

---

(1) En patois comtois.

Quand les celliers sont pleins de choux et de navets.
Je suis le clanchement de l'h is que l'on referme ;
Je suis les longs récits, les bourdonnants rouets
Dans la cuisine heureuse et calme de la ferme.

***

Triomphants, familiers, sublimes, tous les sons
Que rend l'âme vibrante et forte de la terre,
Résonnant dans mon âme au même diapason :
Je suis l'âme vibrante et forte de la terre.

*(Les Pastorales.)*

## C'EST L'AZUR COURONNÉ DE CLARTÉ

C'est l'azur couronné de clarté, l'admirable
Odeur des prés mouillés et de la glèbe arable.
Tout fermente, s'anime ; un grand cœur véhément
Dans l'espace ébranlé, palpite immensément.
Les saules ont frémi que la sève enlumine
Et les vastes sapins sous le fardeau du jour
Succombent et, blessés, déversant leur résine,
Semblent voluptueusement pleurer d'amour.
Le mélèze embaumé s'échevèle et s'écrie
Et la voix des coucous dans les bois est fleurie,
Jaune et fraîche, âcrement par leur brise nourrie.
Le lierre soupire et la viorne s'émeut,
Quand autour d'eux l'azur en clapotis clairs pleut.
Comme un cou de ramier l'air rose et bleu se gonfle
Et roucoule. Aux échos un rouet doré ronfle.
En salves des parfums s'élancent des gaulis
Où danse, entre les rameaux bougeants, l'ombre floue ;
Et sur la mousse bleue, dont se parent leurs lits,
Avec des cris légers et vifs, les ruisseaux jouent,
Brisant un arc-en-ciel fragile dans leurs bonds,
Accrochant ses morceaux à l'herbe qui frissonne ;
Et toi, mon cœur, au large orchestre tu confonds
Ton accord. Comme un luth harmonieux tu sonnes,
Cependant que l'espace, où le désir s'explique,
Tout chatoyant s'emplit de gammes prismatiques.

C'est le divin Printemps et son transport sacré;
Sous les cieux en amour tout vacille enivré,
Du pacage où sourient les frêles cardamines
Aux forêts balançant leurs cimes purpurines.
Un inouï bonheur partout, envahissant,
Pénètre intensément les chênes bruissant;
Sur la glèbe, le blé rêveur, l'orge attentive
Et les eaux soulevées dont la couleur s'avive;
Les bœufs cornant le vent et les béliers fougueux;
Les crapauds en rumeur hors du ruisseau vaseux,
Traînant leur ventre ardent où du soleil se mire,
On entend les linots au bord de leur nid rire
Et, dans un grand sanglot bleuâtre et vaporeux,
Parmi les ébéniers aux fleurs de blonde cire,
Des ramiers enlacés, prolongeant leur délire,
Se baiser. Les essaims fous, grisés de soleil,
Ont quitté ce matin les ruches dégourdies
— Flûtes rauques, syrinx et tambourin vermeil —
Et promènent sans fin leurs troubles mélodies
Du murmurant feuillage aux flots chantants de l'herbe.

Chaque soir l'occident d'une pourpre superbe
Se drape, et c'est le seuil d'un temple infranchissable,
De l'encens s'évapore aux branches des érables,
On croirait que les champs fervents sont à genoux;
Puis la lune, songeant, s'avance à pas très doux,
Diadémée d'opale, en sa robe d'étoiles;
Sur les troènes blancs laissant pendre ses voiles.
Les sillons fatigués, où de la brume dort,
La ferme avec son puits sous les vieux noyers tors
Se taisent, mais l'étang, comme en rêve, bégaie,
Ou frôle, chuchotant, à l'entour de ses bords,
Les iris sommeilleux, la fleurissante haie;
Et, tout au fond des prés en troublante clarté,
Dont l'eau parmi l'oseille et le plantain gazouille,
La chanson verte, glauque et fausse des grenouilles
S'élève, préludant au silence enchanté...

Alors l'espace entier s'élargit, s'infinise.
Du mystère est prochain qui se familiarise;

Et dans mon cœur fuyant tremble, réverbéré,
Un fantôme divin ! Qui donc a soupiré
Si tendrement, quelle est la bouche parfumée,
Dont les subtils baisers dans la brise embaumée
Rôdent ? Parlez enfin, lueurs énigmatiques,
Soyez un verbe clair, souffles aromatiques ;
Percez cette cloison : nos sens aveugles, sourds ;
Apparais-nous sans voile, inaccessible Amour !

*(Les Pastorales.)*

## LE SAINFOIN

J'irai avec mon rêve au creux des sainfoins doux
Et la terre me bercera sur ses genoux.
Un lent balancement d'arc-en-ciel en folie,
Tout un prisme fluant dans la brise amollie,
Tremblera sous mes cils. De languides sanglots
Sortiront des épis roses, heurtant leurs flots.
J'aurai l'oreille auprès du cœur fort de la terre
Et je l'entendrai battre à grands coups ; la lumière
S'étendra sur mon corps et j'ouvrirai les bras ;
Tout le ciel, se courbant vers moi, me baisera.
Je ne saurai plus rien de ma vie trop étroite
Et me disperserai aux phrases qui miroitent,
Comme un ruisseau flexible au soleil, des loriots
Venus pour picorer les juteux bigarreaux.
En une averse d'or aux ronflantes rafales,
Autour de moi pleuvront les cris drus des cigales.
Parfois, j'écouterai, quand se tait leur concert,
Que l'espace devient comme un temple désert,
Après un grand silence, où tout semble l'attendre,
Le vent, aux pas rythmés, de l'empyrée descendre ;
Poursuivre par les champs lumineux, noblement,
Excitant des épis la pourpre turbulence,
Sa danse fastueuse à la juste cadence.
Alors te saisirais-je au tourbillonnement
Des forces déchaînées ; en cette griserie
De la terre amoureuse et qui soudain s'écrie
Et se tord de plaisir, innommable idéal,
Toi que j'ai tant guetté en son souffle augural ?
Volupté sans pareille, à mon désir mystique
Inguérissablement, quand te livreras-tu ?

Mon cœur est dénué, avide, dévêtu,
Quand l'ébranleras-tu d'un spasme magnifique?
Idéal inconnu ton parfum tremble-t-il,
Comme une odeur charnelle attachée à nos paumes,
Dans ma main tâtonnant la terre et ses aromes,
Entre mes doigts rejoints sur l'odeur des pistils?
Vraiment quand le ciel penche au niveau de ma bouche,
Ai-je de ton baiser goûté l'ardeur farouche?
M'appartiens-tu? Oh! oui, je te crée par mes vœux;
O toi que j'ai rêvé, existe! Je le veux!

*(Les Pastorales.)*

## LA MEULE

Je veux dormir ce soir en la paix de l'éteule,
Rapprochée du doux ciel de pervenche,
Et parmi les reflets de la lune qui penche,
Au flanc rosé par le couchant de cette meule.

L'air tiède et qui sent bon les chaumes, où l'on glane,
Apporte de très loin les haleines d'étables,
Le souffle de l'étang sur les pourpres érables,
Et roule autour de moi son fleuve diaphane.

Aux tremblants peupliers, des écharpes d'azur
Moelleusement se nouent. Tout mouvement est lent;
Tout bruit meurt; les crapauds taisent leur fifre pur
Aux trois notes d'argent, en mineur, oscillant.

Le ciel flottant m'abrite et j'y mire mes yeux;
Une étoile est éclose à côté de la lune,
Baignant en son halo d'un lilas vaporeux,
D'autres craintivement s'entr'ouvrent une à une.

Le meuglement s'éteint des bœufs que l'on déjoute.
Un troupeau piétinant disparaît sur la route,
Et, seule, trouble encor, le sommeil de l'été
La chanson des grillons aux frêles rancités.

Et moi je veux dormir en la paix de l'éteule,
Comme au seuil d'un palais repose un chemineau,
Je me couche au sommet nuiteux de cette meule,
Près du ciel, déposant mon quotidien fardeau.

Avant le cercueil noir aux impassibles voiles,
Par tous mes sens charmés ardemment je veux vivre ;
Errer dans la nature ainsi qu'une abeille ivre,
Ce soir lever mes mains vers les tendres étoiles.

Recueillir leur parfum, me fondre en la cadence
Des astres fleurissant que le vent bleu balance
Et ne distinguer plus de mon cœur éphémère
Et soupirant, le cœur paisible de la terre.

*(Les Pastorales.)*

---

# LUCIE DELARUE-MARDRUS

Mme Lucie Delarue-Mardrus est née à Honfleur, le 3 novembre 1880. Son père, M. Georges Delarue, avocat à la Cour d'Appel de Paris, appartient à une vieille famille normande; sa mère est Parisienne. — En 1900, elle épousa le docteur J.-C. Mardrus, le traducteur bien connu des *Mille et une Nuits*.

L'œuvre poétique de Mme Delarue-Mardrus compte parmi les plus considérables qu'aient écrites les poétesses contemporaines. — Cette œuvre a inspiré de nombreux articles. Selon la méthode que j'ai adoptée pour cet ouvrage, j'en veux donner ici quelques extraits.

Tout d'abord M. Charles Maurras.

M. Maurras se montre un peu scandalisé des hardiesses de Mme Delarue-Mardrus. Après avoir reproduit les vers suivants :

*Je suis la hanteuse des mers fatales*
*Où s'échevèlent les couchers sanglants...*
*Ma solitude orageuse s'y mêle*
*Au désert du sable vierge de pas*
*Et où, sans craindre d'oreille, je hèle,*
*Je ne sais quel être qui ne vient pas.*

*Oh ! la mer ! la mer ! Toi qui es mon âme,*
*Sois bonne à cette triste au manteau noir,*
*Et de toute ta voix qui s'enflamme et clame,*
*Hurle ta berceuse à son désespoir.*

Après avoir reproduit ces vers, dis-je, M. Maurras ajoute sur un ton que ne désavouerait pas le plus pur romantique :

« Ellipse claire, ellipse obscure ; hiatus doux et hiatus dur ; fines condescendances, ordes vulgarités : les tons fondus et les tons tranchés, ou voyants, se heurtent dans le même vers. La beauté de l'un est faite d'une allusion presque inextricable, la beauté de l'autre, d'une vieille paire d'images très brusquement désaccordées, la laideur d'un troisième, d'une image trop neuve, ou d'un couple contradictoire forgé sur une enclume sourde qui ne connaît point la pitié. Tous ces éléments dont l'auteur qualifierait la rencontre de « spontanée » semblent, au contraire, assemblés par le plus volontaire des jeux, par le plus agressif des défis, dans le plus fantasque des rêves : caprices d'une petite fille, au surplus fort originale, plus désireuse encore de le paraître. » — Et M. Maurras de faire dire à Mme Delarue-Mardrus : « Moi, je parle bizarre, comme d'autres parlent français. » Il y a du vrai dans cette boutade. Vraie aussi en partie la comparaison avec Pétrus Borel. De fait, il semble bien que l'auteur d'*Occident* s'amuse à « épater le bourgeois », amusement romantique s'il en fut ! De romantisme, d'ailleurs, Mme Delarue-Mardrus n'en est point exempte, mais c'est une romantique qui a lu Macterlinck, Verlaine, Mallarmé, Laforgue... et aussi Richepin... et même Bruant. Mais la lecture

qui lui a encore le plus profité — sans doute parce qu'elle portait en elle le goût de l'étrange et une terrible inquiétude — est celle de Baudelaire. L'influence de Verlaine, de Maeterlinck et des autres, elle s'en est petit à petit presque complètement affranchie ; l'influence de Baudelaire, il me semble qu'elle la subit chaque jour davantage, au contraire. C'est que le trouble de son âme devant l'inconnu de sa destinée augmente, c'est que tout le passé qui vit en elle la tourmente, c'est qu'elle a peine à détacher les yeux de l'angoissant Avenir : l'idée de l'au delà l'obsède, la mort est partout présente à ses côtés... Tout cela lui fait un fond d'obscure crainte, d'inquiétude vague et douloureuse d'où naissent sans recherche des accents baudelairiens. Et cependant, il n'y a rien de morbide dans la nature non plus que dans le talent de Mme Delarue-Mardrus : elle déborde de vie, elle a cette frénésie de vivre qu'ont toutes les femmes, plus lâches que nous devant la mort parce que la vieillesse vient pour elles plus vite que pour nous. La vie, vivre, voilà bien, je crois, ce qui domine chez l'auteur d'*Horizons*. Et, n'est-ce pas précisément sa passion pour tout ce qui est la Vie qui met en elle la hantise de la mort ? ! Mais, par un curieux retour de sentiment, cette mort qu'elle redoute, elle finit par l'aimer à cause même de la frayeur qu'elle en a, à cause que ce sûr néant qui l'attend au bout du clair chemin qu'elle parcourt, radieuse, enivrée, lui fait mieux goûter, par opposition, la splendeur du jour, la douceur de l'air, la saveur des fruits, la griserie du baiser : la joie de vivre ! Sachez, dit-elle,

*Que c'est la mort qui fait la beauté de la vie.*

Et, dans son frénétique amour de la vie, elle s'écrie :

*Ah ! se rouler dans la douleur et le plaisir*
*Et dans tout, et dans tout ! avant de ne plus être,*
*Ou bien avant de tout recommencer, peut-être ?...*

Elle n'a pas d'autre morale ! Lorsqu'on aime à ce point la vie, on ne saurait en avoir une autre. Sans doute est-ce pour cela que les femmes, créatures d'instinct qui, dès qu'elles sont livrées à elles-mêmes, montrent une ardeur aux plaisirs que bien peu de nous sauraient atteindre, sont d'une si parfaite amoralité !...

Parce qu'elle aime la vie, Mme Delarue-Mardrus aime aussi la nature, et elle la chante en réaliste. Tout cela, au surplus, me paraît très rationnel. Qui dit réalisme dit réalité : la réalité c'est le vrai, le vrai c'est la nature et la nature, c'est la vie ! Il y a là un enchaînement logique, tout comme il me semble logique de voir dans le talent et les goûts de Mme Delarue-Madrus un ensemble de facultés naturelles à la race normande dont elle est issue. Nous autres Bretons, nés pauvres sur un sol maigre, sous des cieux tristes, nous sommes depuis toujours habitués au sacrifice ; notre bonheur, nous le cherchons volontiers ailleurs que sur terre ; nous sommes des rêveurs, des idéalistes. Mais les enfants de la riche Normandie, quelles raisons auraient-ils de placer le bonheur hors de cette terre pour eux si prodigue !...

Le réalisme de Mme Delarue-Mardrus a, du reste, son bon et son mauvais côté. Le bon côté, M. Paul Flat le signale heureusement lorsqu'il écrit :

« Sa poésie vaut avant tout par le détail minutieusement observé, puis par le groupement de ces détails. » — Oui, Mme Delarue-Mardrus possède à un très haut degré le don, moins commun qu'on ne l'imaginerait, de dire exactement, avec une netteté et une précision remarquables, ce qu'elle ressent, ce qu'elle voit, ce qu'elle pense — en un mot ce qu'elle veut dire. Mais de là aussi, probablement, un prosaïsme regrettable, un manque d'harmonie souvent fâcheux : cela pour le mauvais côté. — M. Catulle Mendès, qui a beaucoup de sympathie pour le fort talent de l'auteur de la *Figure de proue*, ne lui ménage cependant pas les critiques à ce sujet.

« Pas un esprit — dit-il — que Mme Lucie Delarue-Mardrus laisse indifférent. Autour d'elle, vers elle, nulle tiédeur. Elle enthousiasme, ou elle exaspère. C'est qu'elle porte une âme personnelle, soudaine, imprévue, vraiment neuve ; et que son fier talent abonde en téméraires défis, en présomptueuses menaces. Elle ignore les accommodements, ne consent qu'à soi-même ; par l'attitude de sa personne, comme par la carrure de sa pensée et de son vers, elle se campe en face de son propre idéal,— je veux dire de sa Volupté, — sans tenir compte des gens et des choses, vains obstacles, ombres vite traversées..... Et, certainement, Mme Mardrus n'aurait à redouter aucune rivale parmi les poétesses nouvelles, si, par une déplorable paresse, ou peut-être pour le plaisir des dédaigneuses négligences, elle ne se laissait aller si souvent — beaucoup trop souvent — à des rythmes durs, heurtés, que rien n'exige ni n'explique, à des syntaxes douteuses, où se plaisaient les mauvais plaisants du faux romantisme... »

Pour ma part, je l'avoue, Mme Delarue-Mardrus ne m'exaspère ni ne m'enthousiasme. Mais je reconnais avec empressement toutes ses qualités, ce qui ne m'empêche pas de voir ses défauts. Il y a des instants où ce que M. Mendès veut bien appeler de « téméraires défis, de présomptueuses menaces » me gâte véritablement le plaisir que j'aurais pu prendre entièrement à la lecture de tel ou tel poème bien près d'être parfait sans d'inutiles brutalités — (Mme Delarue-Mardrus confond évidemment la brutalité avec la force !) — sans des trivialités choquantes. Mais, cela est visible, la poétesse de *Ferveur* se plaît à être brutale, la brutalité est un des moyens de son originalité...

En résumé, l'œuvre de Mme Delarue-Mardrus est considérable, elle place son auteur au premier rang des grandes poétesses contemporaines. —Mme Mardrus n'a pas le fougueux et prolixe génie d'Hélène Picard, ni le génie charmant et compliqué de la comtesse de Noailles, ni le génie robuste et sain de Marie Dauguet, — elle n'a pas leur inspiration ample, leur envolée lyrique ! — mais elle est plus ingénieuse, mais elle est plus artiste.... *mais elle a plus de talent !*

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE : *Occident*, éditions de la *Revue Blanche*. Paris, 1900, in-8°. — *Ferveur*, éditions de la *Revue Blanche*, Paris, 1902, in-16. — *Horizons*, Fasquelle, Paris, 1904, in-18. — *La Figure de Proue*, Fasquelle, Paris, 1908, in-18. — THÉATRE. *Sapho désespérée*, tragédie antique, théâtre d'Orange, 1906. — *La Prêtresse de Tanit*, poème dramatique, théâtre antique de Carthage, 1907. — PROSE : *Marie fille-mère*, roman, Paris, 1908.

COLLABORATION. — *Gil Blas* (1903-1906), — *Matin* (1906), — *Gaulois* (1907). — *Le Journal* (1907-1908). — *La Vie Heureuse*. — *Revue*

*Blanche.* — *Mercure de France.* — *La Plume.* — *Revue de Paris.* — *Revue des Deux Mondes.* — *La Revue.* — *Le Censeur.* — *Revue Hebdomadaire.* — *L'Ermitage.* — *Antée.*

CONSULTER. — G. CASELLA et ERNEST GAUBERT, *La Nouvelle littérature*, E. Sansot et Cie, Paris, 1906, in-18. — J. ERNEST-CHARLES, *Les Samedis littéraires* (5e série), E. Sansot, Paris, 1905, in-18. — ROBERT DE MONTESQUIOU, *Professionnelles beautés*, Juven, Paris, 1905, in-18. — C. POINSOT, *Anthologie des poètes normands contemporains*, Floury, Paris, 1903, n-18. — CH.-TH. FÉRET, *Poétesses normandes, du Bridet au Pégase*, Rey, Paris, 1908, in-8. — *Madame et Monsieur*, août 1906. —H. BIDOU, *Vie Heureuse* septembre 1905, juillet 1906. — G. CASELLA, *Revue Illustrée*, 5 janvier 1906. — CHARLES MAURRAS, *L'Avenir de l'intelligence*, Fontemoing, Paris, 1905, in-8°. — LÉON PARSONS, *Globe-Trotter*, 12 octobre 1905. — *Fémina*, 1er octobre 1905. — CATULLE MENDÈS, *Le Journal*, 1908. — PAUL FLAT, *Nos femmes de lettres*, Perrin, Paris, 1908, in-18.

## AU MATIN

Parmi la pureté du matin triomphant,
Je vois le souvenir encor si frais dans l'âme
Du temps où je n'étais qu'un embryon de femme,
Qu'il me semble donner la main à quelque enfant.

L'herbe est froide à mes pieds comme de l'eau qui coule,
La mer au bout des prés vient chanter son bruit clair
Et la falaise aussi déferle dans la mer
De tout le terrain jaune et mou qui s'en éboule.

Les troupeaux comme au long d'un poème latin
Paissent avec des ronds de soleil sur leurs croupes,
Et les oiseaux de mer ont abattu des groupes
Que chaque vague berce à son rythme incertain.

Et la prée et les eaux également étales
Sourient si bien à mes matineux errements
Que je voudrais pouvoir entre mes bras normands
Prendre en pleurant ma mer et ma terre natales,

Tout ce coin de nature en qui j'épancherais,
Comme en l'asile offert de quelque sein de femme,
Câlinement, les yeux fermés, toute mon âme
Si lourde de tristesse et de mauvais secrets.

*(Occident.)*

## L'ÉTREINTE MARINE

Une voix sous-marine enfle l'inflexion
De ta bouche et la mer est glauque tout entière
De rouler ta chair pâle en son remous profond.

Et la queue enroulée à la stature altière
Fait rouer sa splendeur au ciel plein de couchant,
Et, parmi les varechs où tu fais ta litière,

Moi qui passe le long des eaux, j'ouïs ton chant
Toujours, et, sans te voir jamais, je te suppose
Dans ton hybride grâce et ton geste alléchant.

Je sais l'eau qui ruisselle à ta nudité rose,
Visqueuse et te salant journellement ta chair
Où une flore étrange et vivante est éclose;

Tes dix doigts dont chacun pèse du chaton clair
Que vint y incruster l'algue ou le coquillage
Et ta tête coiffée au hasard de la mer;

La blanche bave dont bouillonne ton sillage,
L'astérie à ton front et tes flancs gras d'oursins
Et la perle qui prit ton oreille au passage;

Et comment est plaquée en rond entre tes seins
La méduse ou le poulpe aux grêles tentacules,
Et tes colliers d'écume humides et succincts.

Jumelle de mon âme austère et sans plaisir,
Sirène de ma mer natale et quotidienne,
O sirène de mon perpétuel désir!

O chevelure! ô hanche enflée avec la mienne,
Seins arrondis avec mes seins au va-et-vient
De la mer, ô fards clairs, ô toi, chair neustrienne!

Quand pourrai-je sentir ton cœur contre le mien
Battre sous ta poitrine humide de marée
Et fermer mon manteau lourd sur ton corps païen.

Pour t'avoir nue ainsi qu'une anguille effarée
A moi, dans le frisson mouillé des goémons,
Et posséder enfin ta bouche désirée ?

Ou quel soir, descendue en silence des monts
Et des forêts vers toi, dans tes bras maritimes
Viendras-tu m'emporter pour, d'avals en amonts,

Balancer notre étreinte au remous des abîmes ?...

*(Occident.)*

## LA FIGURE DE PROUE

La figure de proue allongée à l'étrave,
Vers les quatre infinis, le visage en avant
S'élance, et, magnifique, enorgueilli de vent,
La bateau tout entier la suit comme un esclave.

Ses yeux ont la couleur du large doux-amer,
Mille relents salins ont gonflé ses narines,
Sa poitrine a humé mille brises marines,
Et sa bouche entr'ouverte a bu toute la mer.

Lors de son premier choc contre la vague ronde
Quand, neuve, elle quitta le premier de ses ports
Elle mit, pour voler, toutes voiles dehors,
Et ses jeunes marins criaient : « Au nord du monde ! »

Ce jour la mariait, vierge, avec l'Inconnu,
Le hasard, désormais, la guette à chaque rive.
Car, sur la proue aiguë où son destin la rive,
Qui sait quels océans laveront son front nu ?

Elle naviguera dans l'oubli des tempêtes
Sur l'argent des minuits et sur l'or des midis.
Et ses yeux pleureront les haures arrondis.
Quand les lames l'attaqueront comme des bêtes.

Elle saura tous les aspects, tous les climats,
La chaleur et le froid, l'équateur et les pôles ;
Elle rapportera sur ses frêles épaules
Le monde, et tous les ciels aux pointes de ses mâts.

Et toujours, face au large où neigent des mouettes,
Dans la sécurité comme dans le péril ;
Seule, elle mènera son vaisseau vers l'exil
Où s'en vont à jamais les désirs des poètes ;

Seule, elle affrontera les assauts furibonds
De l'ennemie énigmatique et ses grands calmes ;
Seule, à son front, elle ceindra, telles des palmes,
Les souvenirs de tant de sommeils et de bonds.

Et quand, ayant blessé les flots de son sillage,
Le chef coiffé de goémons, sauvagement,
Elle s'en reviendra comme vers un aimant
A son port, le col ceint des perles du voyage,

Parmi toutes les mers qui baignent les pays,
Le mirage profond de sa face effarée
Aura divinement repeuplé la marée
D'une ultime sirène aux regards inouis.

***

... J'ai voulu le destin des figures de proue
Qui tôt quittent le port et qui reviennent tard.
Je suis jalouse du retour et du départ
Et des coraux mouillés dont leur gorge se noue.

J'affronterai les mornes gris, les brûlants bleus
De la mer figurée et de la mer réelle,
Puisque, du fond du risque, on s'en revient plus belle,
Rapportant un visage ardent et fabuleux.

Je serai celle-là, de son vaisseau suivie,
Qui lève haut un front des houles baptisé,
Et dont le cœur, jusqu'à la mort inapaisé,
Traverse bravement le voyage et la vie.

*(La Figure de Proue.)*

## MÉDITATION SUR UN VISAGE

J'ai douloureusement médité devant vous
Et j'ai pleuré sur vous, vieille dame étrangère,
Qui ne pouviez savoir ma jeunesse légère
Occupée à fixer vos traits pâles et mous.

Lucia Velarue Hardin

Je m'étonnais si fort que vous fussiez rieuse,
Moi qui d'abord pensais que vous n'aviez plus rien
Ayant à tout jamais perdu l'unique bien
D'être tentante, d'être étrange et vaporeuse.

La vie est-elle donc moins dure qu'on ne croit,
Puisqu'elle soigne encor comme une bonne mère,
Qu'elle sait égayer cette vieillesse amère
Où tout semblait devoir n'être que morne et froid ?

Et pourtant avec quelle épouvante cachée
Je regardais, songeant à la blancheur des lis
De nos âges, la peau ravagée et tachée
De ce masque qui fut jeune femme, jadis !

— Moi qui veux vivre jusqu'au bout ; est-il possible
D'imaginer qu'ainsi je pourrai rire un jour
Lorsque je n'aurai plus ce trésor indicible :
L'audace, la beauté, l'entrain, l'orgueil, l'amour ?...

*(La figure de Proue.)*

## LE POÈME DU LAIT NORMAND

Intarissable lait de velours blanc qui sors
Des vaches de chez nous aux mamelles gonflées,
Lait issu de nos ciels mouillés, de nos vallées,
De nos herbages verts et de nos pommiers tors,

Je pense en te buvant à ces bonnes nourrices,
Trésor très précieux entre les bestiaux,
Je revois les beaux jours tranquilles des génisses,
Les taches de rousseur sur le blanc de leur dos.

Je crois reconnaître en toi le goût des paysages
Traversés de soleils couchants et de matins,
Si bleus sous le duvet de prune des lointains
Et parfumés de fleurs, de fruits et de fourrages.

Louange à toi, beau lait généreux qui jaillis !
En vérité je bois avec toi mon royaume
Riche en clochers à jour et riche en toits de chaume.
Louange ! car je bois avec toi mon pays,

Mon cher pays, le seul où mon cœur se retrouve
Chez lui, sans plus songer à revendiquer rien,
Mon cher pays, le seul où je me sente bien
Comme un petit contre sa mère qui le couve.

Louange à toi, beau lait, ô mon lait maternel !
Donne-moi la vigueur qui menait mes aînées.
Puisses-tu me nourrir encor bien des années
Avant l'ennui profond du repos éternel.

*(La figure de Proue.)*

## COLLOQUE

La mort m'a dit : « Poète, il est temps ! si tu veux,
« Doucement je mettrai mes doigts sur tes paupières,
« Et tu t'endormiras dans la pleine lumière,
« Avant d'avoir perdu le souvenir des dieux.

« Ainsi, devançant l'heure où les êtres se couchent,
« J'offre à ta jeune vie un émouvant destin ;
« Car je vais, d'un ciseau funèbre et clandestin,
« En pleine passion sculpter ta belle bouche.

« Je suis douce. Mon lit est mol, ample, profond ;
« Dans mon parterre en fleurs un beau soleil se joue.
« La place est déjà creuse où tes cendres seront,
« Je sens déjà fleurir mes roses dans tes joues. »

— Mais moi j'ai dit : « Je veux rester encore un peu
« A l'étroit de mon corps païen, près de mon âtre.
« Car j'aime le luth courbe et l'amphore d'albâtre
« De ma forme, et mon front natté de petit dieu.

« Car j'aime mon esprit ivre de solitude,
« Tout le mal qui m'est fait, tout le mal que je fais,
« La joie et la douleur, le plaisir et l'étude,
« Et le Pour, et le Contre, et la Cause et l'Effet.

« J'aime... J'aime !... Je veux m'unir aux paysages,
« Je veux la nuit, je veux le vent, je veux la mer,
« Et baiser tour à tour sur leurs quatre visages
« Les exactes saisons au regard sombre ou clair.

« J'aime... J'aime !... Je veux la musique des lignes,
« L'océan des regards, tout le parfum, l'émoi
« Des soirs, et la douceur flexible autour de moi
« Des purs bras féminins pareils aux cous des cygnes.

« J'aime... J'aime !... Je veux à l'heure où meurt le jour,
« Sentir mon front brûler mes paumes insensées,
« Et, séraphiquement, nourrir dans ma pensée
« Pleine d'astres, l'effroi d'éternelles amours. »

— Elle m'a dit : « Il faut mourir avant la honte
« De vieillir dans ta chair et ta pensée. Il faut
« Tomber, chantant encor, comme Orphée et Sapho,
« Quand ton désir de tout t'accable et te surmonte.

« Je te délivrerai du doute de ton cœur.
« Tu seras dans la terre ainsi qu'une semence,
« Tu sauras tout ce qui finit et recommence,
« Tu connaîtras l'Après dont les vivants ont peur. »

— J'ai dit : « La fin hâtive est un destin qu'on vante,
« Mais je renonce à son prestige funéral.
« Car l'horreur de vieillir est encore vivante,
« Et je crains mon néant encor plus que mon mal.

« J'ai peur de ne plus rien connaître dans ta fosse !
« A quiconque est passé, qu'importe l'Avenir ?
« La vie a beau durer, ma sensation fausse
« Dit vrai : « Le monde meurt de mon dernier soupir.

« Si loin qu'on se souvienne et si longtemps qu'on pleure,
« Quels longs regrets vaudront jamais mon cœur battant ?
« La mort ! La mort ! Recule encor ma dernière heure,
« Laisse-moi vivre pour t'aimer. Je t'aime tant !

« Partout se dresse en moi ta suprême pensée.
« C'est toi qu'en toute chose étreint ma passion.
« L'amour même me montre, aux faces renversées
« Des femmes, ta tragique et pure expression.

« Sans toi rien ne me plaît, sans toi rien ne m'étonne :
« Rythmes, parfums, couleurs, paroles ou contours
« Te doivent le trésor de ne durer qu'un jour,
« C'est ton enchantement qui ravage l'automne.

« Ah ! Je te cherche dans l'automne ! Les chemins
« Abandonnés me voient étreindre l'or d'octobre,
« Et c'est toi seule, amante austère, ardente et sobre,
« Qui craques toute avec les feuilles dans mes mains.

« Tu ne trouveras pas d'âme plus amoureuse
« Que la mienne, d'amant plus grave et plus hardi,
« Qui saurait comme moi t'aimer, Mystérieuse,
« Seule inconnue, ô toi qui n'as encor rien dit ?... »

— Elle a repris : « Regarde encor mon spectre insigne,
« Car je m'éloigne avec un doigt contre les dents.
« T'imposé-je silence ou bien te fais-je signe ?
« Cherche le sens du geste, ironique ou prudent ! »

Elle a ri. Je n'ai su ce qu'elle voulait dire.
J'ai vu derrière moi s'effacer son contour.
Est-elle absente pour cent ans ou pour un jour ?
Suis-je dans son oubli ? Suis-je son point de mire ?

Comme jadis, la route est offerte à mes pas,
Mon être audacieux pense, aime, rit et pleure...
Est-ce un commencement ? Est-ce une dernière heure ?
Je ne sais pas... Je ne sais pas... Je ne sais pas.

*(Horizons.)*

## RACES

Vous autres qui traînez vos généalogies
A travers les bonheurs et les malheurs
Des âges, et croyez savoir par cœur
Quel sang vous bouillonne ou vous stagne au cœur,

Vous ne me direz pas, vous, de quelles orgies
De misère et d'orgueil je sors,
Ni quels vivants furent les morts
Dont je suis descendante au soleil d'aujourd'hui.

Ainsi, l'énigme de moi-même me fuit,
Mais je sens en moi des millions d'aïeux
Se battre. Et sais-je bien ce que je veux et peux,
Debout sur cette foule profonde ?

Or, sur la berge où les usines grondent,
Si, des soirs, j'ai compris que je sortais des reins
Des gueuses et des gas manieurs de surins
Dont je frôle en passant le cousinage sombre,

Et si, dans l'oreiller de soie,
Inerte d'indolente et délicate joie,
J'ai frissonné tous les frissons subtils,
Un regard autocrate et peureux dans les cils,

Maintenant je demande, — et de toute mon âme ! —
Votre mort dans ma chair, votre mort dans mon âme,
Tas de femelles et de dames
Qui me circulez dans le sang,

Garces d'amour, de rêve et de sang,
Filles d'honneur, filles de joie
Horde en tumulte, horde interne qui s'éploie,
Femmes de mer, femmes de terre,

O contradictoires, mes Mères !

*(Horizons.)*

## MUSIQUE

Puisque nous nous sentons ce soir troublés et tristes,
Quelle que soit notre souffrance,
Viens, consolation sans paroles, Musique !
Et que tes beaux sanglots et ta mathématique
Versent leur sortilège à nos cœurs qui t'attendent.

Chante !... Un respectueux silence te reçoit
Dans notre être, et l'orgueil s'y assouplit et ploie
Au souffle génial et rauque de ta voix.

Chante ! Chante, Musique !... Ah ! sois notre David !
Car en nous quelquefois s'assied un sombre roi
Fixant des yeux si noirs et si durs sur la vie
Que nous ne pourrions plus jamais pleurer, sans toi...

*(Horizons.)*

## L'INJUSTICE

Pendant que notre corps et notre âme se donnent
Librement à notre seul homme,
Que pures, fraîches, libres,
Riches du trésor d'être honnêtes,
Nous contentons aussi le rêve de nos têtes
Et de nos fibres,

Je pense, avec un cœur serré,
A vous qui, malgré vous, faites l'amour, les filles !
A votre pauvre corps de louage qu'on pille,
Et mon être est meurtri des maux que vous souffrez.

Les instincts ont croisé leurs lames de duel :
Le mâle que tourmente une bête cachée
S'approche. On lui vendra le geste naturel.
L'un cherche son plaisir, l'autre cherche son pain,
Chacun sa faim !
C'est la quotidienne bouchée.

Or les épouses sont, dans leur lit bienheureux,
Avec l'homme choisi roulé dans leurs cheveux,
Celles qu'on respecte et qu'on berce et qu'on soigne...
Les filles ! Vous aussi êtes celles qu'on soigne,
Mais c'est au fond des lupanars !
Pour que tout homme de hasard
Puisse en sécurité vous broyer dans ses poignes.

Ainsi l'amour public déferle sur vos corps
Sans que jamais personne vous aime.
Et vous ne savez plus vous-mêmes
La profondeur d'horreur de votre sort.

— Très précieuse chair dont on a perdu l'âme,
Ah ! combien dans mon cœur s'amasse de rancune
Contre votre fatale et mauvaise fortune,
Filles qui malgré tout, êtes ma sœur, la femme !

*(Horizons.)*

---

# EDMÉE DELEBECQUE

Mme Edmée Delebecque est née à Paris, le 9 avril 1880.

« Mme Edmée Delebecque, remarque M. Pierre Quillard, est nourrie de Shelley et de Leconte de Lisle ; mais elle s'en inspire intimement plutôt qu'elle ne les imite dans la forme et l'expression. » — D'ailleurs, l'idéal littéraire et esthétique de Mme Delebecque semble assez peu défini. Sa grande règle doit être uniquement d'exprimer sincèrement sa pensée et ses émotions diverses. C'est de cette règle que sortira sa vraie personnalité. Il serait même juste de dire que cette personnalité s'est déjà très nettement affirmée. Le talent fort et un peu heurté de Mme Delebecque n'a pas son semblable dans la poésie féminine contemporaine. — Au premier moment ses vers âpres et presque aigres, souvent, nous surprennent et même nous indisposent contre leur auteur, mais lorsqu'on s'est familiarisé avec cet esprit hautain, désabusé et cependant si vibrant, on revient sur la première impression et l'on se sent alors une réelle sympathie, un véritable goût pour cette poésie sincère, émue, belle de forme et fortement pensée. — Au reste, il ne faut pas s'y laisser prendre, Mme Delebecque n'a pas de mépris ou de haine pour la vie et l'humanité, elle n'a pas de la pitié non plus : ce qui est en elle, c'est de la désillusion. Elle s'était élevée trop haut sur les ailes de la Chimère !... Le rêve s'est évanoui au contact de la réalité.

*Toujours imaginée au lieu d'être vécue* telle fut sa vie de femme ardente et sensible : trop d'imagination et pas assez d'action. Ecoutez-la s'écrier, dans des strophes magnifiques :

*Ce qu'il me faut, ce ne sont pas vos plats amours,*
*Vos bonheurs languissants ou vos chagrins vulgaires,*
*Non ! c'est un infini plus glorieux, un jour*
*Plus éclatant, un songe, une extase, un mystère ;*
*C'est quelque Dieu, puissant et tendre, un idéal,*
*Un inconnu que l'âme enfin vivante adore,*
*C'est le jaillissement d'un amour triomphal*
*Que je cherche partout, que j'attends, que j'implore !...*

C'est là le cri d'une passionnée jusqu'ici déçue, incomprise, insatisfaite. Il ne serait d'ailleurs pas surprenant qu'une évolution se produisît chez Mme Edmée Delebecque. Sans doute nous trouverons toujours chez elle cette tristesse qui me paraît être le fond de sa nature, mais peut-être son esprit et son cœur nous apparaîtront-ils alors moins sombres, moins tourmentés.

BIBLIOGRAPHIE. — *Poèmes*, Messein, Paris, 1905, in-18. — *Je meurs de soif auprès de la fontaine*, Sansot et Cie, Paris, 1907, in-18.

CONSULTER. — P. QUILLARD, *Mercure de France*, du 1er mai 1907.

## AUX HOMMES

Vous m'avez regardé d'un air effarouché,
Et vous avez, quand j'ai passé, tourné la tête,
Parce que je n'ai pas voulu me rapprocher
De vous, ni rire et chanter gaîment dans vos fêtes.

Parce que mon esprit n'est pas semblable à vous,
Vous méconnûtes ma fierté qui vous irrite;
Mais ce n'est pas l'affection ou le courroux
De vos âmes que je redoute ou sollicite.

Moi qui suis ivre des sommets, d'air vierge et pur,
Vous supposer m'est une amère servitude,
Et j'enferme jalousement dans mon cœur dur,
Comme un trésor, ma douleur et ma solitude.

Ce qu'il me faut, ce ne sont pas vos plats amours,
Vos bonheurs languissants ou vos chagrins vulgaires,
Non! c'est un infini plus glorieux, un jour
Plus éclatant, un songe, une extase, un mystère;

C'est quelque Dieu puissant et tendre, un idéal,
Un inconnu que l'âme enfin vivante adore,
C'est le jaillissement d'un amour triomphal
Que je cherche partout, que j'attends, que j'implore!...

Hélas! dans mon désert immense et mon tourment,
Nul ne vient m'arracher à l'ennui qui me pèse;
Je me torture, et je me consume âprement
Dans un désir que rien n'éteint, que rien n'apaise.

Laissez-moi me plaire en mon mal! Laissez-moi seul!
Loin de vous, loin du monde étranger, je me voile
Dans les plis de mon rêve ainsi qu'en un linceul,
En contemplant la clarté froide des étoiles.

*(Je meurs de soif auprès de la fontaine).*

## A UN FRÈRE

Il est, dans la riante immensité des choses.
Dans le bruit de la vie et de la volupté,
Sous le ciel clair, parmi les parfums et les roses,
Un cœur toujours rongé d'angoisse et tourmenté;

Un cœur que tout irrite et tue, et qui promène
Partout l'orgueil et la tristesse d'un vaincu,
Qui se sent étranger à toute joie humaine,
Cœur déjà vieux et qui pourtant n'a pas vécu.

Ce cœur qui voudrait enflammer tous les espaces
De la folie impétueuse de ses vœux,
Et qui n'a pu saisir même une ombre qui passe
Du bonheur indicible et surhumain qu'il veut,

Ce cœur est mien : Tout mon trésor et ma misère,
A la fois ma torture et mon obscur amour,
Mon univers et mon poème et mon mystère...
Ce cœur, je viens vous l'apporter, frère d'un jour ;

A vous qui l'avez su, de par votre sagesse,
Calmer une heure, ainsi qu'un enfant qu'on endort,
Et qui fîtes fleurir, en ses blancheurs de mort,
Le rosier pâle et précieux de la tendresse.

*(Je meurs de soif auprès de la fontaine).*

## LA VIE NOUVELLE

Une enfance chétive à qui nul n'a souri ;
Qui, pour chauffer son cœur transi, n'eût point de flamme,
Et, sans connaître aucun intérieur abri,
Usa ses jours, faible de corps et triste d'âme.

Et la plus déplorable existence qui soit !
Une solitude absolue, avec l'orgie
Des sentiments croissants dans la pleine anarchie ;
Pas la moindre contrainte et pas la moindre loi.

La Volonté, dès les premiers efforts, vaincue ;
Nul souci d'un labeur ou d'un but généreux ;
Une vie engagée au hasard, comme un jeu,
Toujours imaginée au lieu d'être vécue.

Et tous ces douloureux vices spirituels :
L'orgueil de la faiblesse et l'ironie amère,
L'impuissance d'aimer, l'égoïsme mortel,
Le maladif amour de sa propre misère.

Pourtant, des facultés brillantes, mais si tôt
Au caprice inconstant du rêve gaspillées !
A quoi servit tant de richesse éparpillée ?
Mieux vaudrait le néant de tous les dons plutôt !

Et puis, souvent, l'horreur d'un sort si lamentable,
Le désespoir de n'avoir pas un idéal,
La conscience d'un désastre irréparable,
Et ces retours affreux sur soi-même et son mal !

Ainsi, dans un désert de toute noble ivresse,
Dans une lassitude, un désarroi navrants,
Dans un oubli complet que l'on peut être grand,
J'ai traîné, j'ai perdu ma vivante jeunesse.

— Mais, au moment où je croyais évanoui
Pour jamais tout vestige en moi de la lumière,
Sur cette route où je gisais dans la poussière,
Soudain, par un miracle à mon cœur inouï,

Voici qu'une âme, la plus pure, la plus belle,
Se penche sur mon âme aux troubles profondeurs,
Non par pitié, non par charité fraternelle,
Mais afin d'y puiser sa vie et son bonheur.

Ah ! moi ! l'être malade, indigne et vain qu'emportent
Tous les désirs incohérents, tous les tourments,
Moi qui m'abandonnais comme une épave morte
Et qui ne savais plus où m'accrocher vraiment,

Moi, de tant de péchés la misérable proie,
Moi qui reçois, ainsi qu'un héros triomphal,
Ce rayonnant bienfait qui n'a pas son égal,
Ce suprême trésor : pouvoir donner la joie !

Quel chant sacré pour célébrer un tel destin
Faudrait-il susciter du fond de ma souffrance ?
Quelle brûlante effusion de mots divins ?
Quelles larmes d'amour et de reconnaissance ?

N'est-ce pas un rachat de mes sombres Passés ?
N'est-ce pas un appel pressant qui me convie
Aux florissants futurs où mon âme ravie
Pourra se dérober à ces mondes glacés ?

Ah ! vous qui ravagiez ma néfaste existence,
Soyez vaincus enfin, cauchemars d'autrefois !
Je ne subirai plus votre ingrate puissance,
Je veux me conquérir sur vos hideux effrois.

Comme un jeune soleil qui 'u't dans la rosée
Un sentiment nouveau vient trembler dans mon cœur ;
Sa force a terrassé mes anciennes rancœurs ;
Par sa fraîcheur toute mon âme est arrosée !

*(Poésie inédite).*

## LA CONQUÊTE

Sitôt que ta pensée hâtive fut éclose
Et que ta passion commença de chanter,
Tu te précipitas sur l'infini des choses
Avec une fureur tragique d'exister.

Le monde était pour toi comme une immense proie :
Tu désirais en arracher les plus chers biens :
Et, sans songer qu'il est d'autres droits que les tiens,
Tu voulais t'engloutir en un gouffre de joies.

Quelle était ta cruelle et torturante ardeur !
N'aurais-tu pas, dans ton ivresse inassouvie,
Meurtri des cœurs aimants et ravagé des vies
Pour apaiser ta soif féroce du bonheur ?

Il te fallait des emportements inouïs ;
Tu voulais des torrents d'émotions profondes
Qui, pour laisser ton être à jamais ébloui,
Te fissent palpiter avec le cœur du Monde.

Tantôt ici, tantôt là-bas, par tous chemins,
Tu bondissais avidement vers ta chimère...
Et lorsque le fantôme échappait à tes mains
Tu t'irritais en accusant la Vie entière.

Ainsi, dans un tourment sans cesse renaissant,
D'une inquiétude éternelle dévorée,
Ton seul souci, dans cette existence égarée,
N'était que de ravir ton instinct frémissant.

— Pourtant, comme il faut bien qu'un jour se ressaisisse
Une âme où tremble encore une ombre de beauté,
Tu vis, ayant souffert, qu'au fond la Vérité
Etait de renoncer à ses propres délices.

Ah ! quel effort et quel combat ! Un mal si grand,
Et toi, si faible, pour remporter la victoire !
Il n'aurait pas semblé plus insensé de croire
Qu'un pic aigü pût être atteint par un mourant.

Mais ton Vouloir, plus fort en toi que ta faiblesse,
Sut de ta passion être dominateur ;
Malgré la sombre route aux blessantes rudesses,
Il te guida vers ces lumineuses hauteurs.

Et maintenant, dans l'air harmonieux qui vibre,
Tu respires sur la montagne, auprès des cieux,
Ayant anéanti dans ton âme enfin libre
Le désir égoïste et trompeur d'être heureux.

*(Poésie inédite.)*

---

# JEAN DOMINIQUE

Jean Dominique n'est qu'un pseudonyme, un masque derrière lequel se dissimule une jeune femme belge, Mlle Marie Closset, née à Bruxelles, en 1875.

On ne s'étonnera pas, j'imagine, de trouver dans cet ouvrage le nom de Jean Dominique non plus que celui de Mlle Marguerite Coppin : ne sommes-nous point, en effet, habitués à donner place dans les Lettres françaises aux littérateurs belges qui écrivent notre langue. Il s'agit d'ailleurs beaucoup plus ici, d'un ouvrage consacré aux poétesses d'*expression française* qu'aux poétesses uniquement nées en France. S'il en était autrement, nous n'aurions pas pu y inscrire les noms de Mmes Hélène Vacaresco, Renée Vivien... et à peine celui de Mme de Noailles, Française par le mariage seulement.

Les débuts littéraires de Jean Dominique remontent à 1895, époque à laquelle elle collabora à divers périodiques belges. Comme bon nombre de poétesses françaises, Jean Dominique appartient à l'enseignement ; elle est actuellement professeur de littérature du Cours Normal Supérieur des jeunes filles, à Bruxelles.

Un écrivain très distingué, M. Francis de Miomandre, dans une intéressante étude consacrée à Jean Dominique et à son œuvre, a écrit fort justement : « Jean Dominique n'est pas un poète dont on puisse se flatter de donner une idée avec les mots de la critique. Tout au plus est-il possible d'indiquer son œuvre à ceux qui aiment les beaux vers, la musique et la tendresse et qui s'imaginent peut-être que l'Art ne donne plus que des formules. Ils chériront cette œuvre mélancolique et harmonieuse, où toute la tristesse et la ferveur de l'Amour se consument, mais en secret, et cachées dans les blancheurs vagues et profondes de l'idéalisme, de la pudeur et du silence. » Il n'est point possible de mieux dire.

Encore que certains chercheront chicane à Jean Dominique à cause de son vers « libéré », on ne saurait en vérité, rester insensible à cette poésie un peu complexe — beaucoup même ! — très subtile et infiniment charmante, en fin de compte. On n'est point sûr toujours de bien comprendre, mais qu'importe, il se dégage de ses vers simples et compliqués à la fois une musique un peu monotone qui berce délicieusement. A la suite de l'auteur, on se trouve transporté dans des pays de rêve et l'on ne s'étonne pas qu'il fleurisse tant de roses et que tant d'anges battent l'atmosphère idéale de leurs larges ailes. — Mots très doux, pâleurs très pâles, soirs nostalgiques, couleurs délicates infiniment, de la tristesse, une douleur contenue, un cœur tout petit mais débordant de tendresse.... il y a tout cela dans la poésie de Jean Dominique. — Tout cela, je l'ai écrit déjà, ne va pas sans quelque monotonie, tant de douceur tourne un peu à la fadeur : un mot rude, voire même un mot grossier soulagerait de cette grisaille d'expression et de sentiments. Mais, pris à petite dose, goutte à goutte, — si on lit quelques pages, le soir, auprès du feu, dans la chambre bien close, à la lueur tiède de la lampe, — on trouve un délicieux charme à cette poésie tendre et doucement mélancolique.

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Ombre des Roses*, éditions du « Cyclamen ». Bruxelles, 1901, in-16. — *La Gaule Blanche* « Mercure de France ». Paris, 1903, in-18. — *L'Anémone des Mers* « Mercure de France », Paris, 1906, in-18.—*L'Aile Mouillée* « Mercure de France », Paris, 1908, in-18.

COLLABORATION. — *La Revue Blanche.* — Revues Belges : *L'Art jeune.* — *Le Coq Rouge.* — *Le Réveil.* — *L'Art moderne.*

CONSULTER. — FRANCIS DE MIOMANDRE, *Visages*, un vol. in-18. — BLANCHE ROUSSEAU, *Antée*, 1er août 1906 (Bruges).

## LA MAUVE ROSE ET BLANCHE

La mauve rose et blanche et le pois de senteur
Ont la forme allégée et frêle du bonheur.

Rien n'a de poids dans l'air où l'été bleu miroite
Jusque sur l'aile noire de l'hirondelle étroite,

Et la rose n'est plus qu'un parfum rose et rond
Qui remplit le jardin, le mur et l'horizon.

Le ciel pâle et vermeil comme une perle vide
Du côté du soleil seulement semble vivre;

Et dans la mauve rose et le pois de senteur,
L'air transparaît et coule jusqu'au bord de la fleur.

Maintenant j'ai cueilli pour ton pur souvenir
Une mauve et des roses qui vont bientôt mourir,

Et la plus douce forme du plus tendre bonheur
Déjà se fane un peu, frêle, contre mon cœur.

*(L'Anémone des Mers.)*

## DANS LA CHALEUR MUETTE...

Dans la chaleur muette le ciel lisse ses plumes
Comme un grand épervier aux ailes floconneuses;
Mais ce soir, l'oiseau d'or entravé dans les brumes,
Blotti contre la serre humble et délicieuse,
Dormira sur le cœur des femmes amoureuses.

Jean Dominique

C'est là le nid étroit plus mouvant que la mer
Où, quand les soirs d'été inquiètent les colombes,
Le soleil délicat ferme ses yeux déserts,
Puérilement fixes, et doux comme une tombe,
Où se couchent soudain toutes les joies du monde.

Il palpite puis rêve au cœur chaud de leur âme,
Epervier d'or venu des cieux égyptiens,
Sa tiédeur est toujours celle de Cléopâtre
Qui mourut caressant son cou de ses deux mains :
Il garde dans ses plumes son immense parfum.

Dans leur songe flottant où la nuit se balance
Toutes les amoureuses, comme des fleurs de miel,
Reçoivent dans un nid de terre et de silence
Le grand épervier d'or qui formait tout le ciel
Et dont l'aile pliée opprime leur sommeil.

C'est dans ce lit étroit, chagrin comme la mer,
Chaque soir, chaque soir, quand l'été brûle et fume,
C'est là que vient dormir le grand soleil désert
Comme un oiseau farouche qui couve sous ses plumes
Tous les rêves profonds des filles de la Terre.

*(L'Anémone des Mers.)*

## JE METTRAI MES DEUX MAINS...

Je mettrai mes deux mains sur ma bouche, pour taire
Ce que je voudrais tant vous dire, âme bien chère !

Je mettrai mes deux mains sur mes yeux, pour cacher
Ce que je voudrais tant que pourtant vous cherchiez.

Je mettrai mes deux mains sur mon cœur, chère vie.
Pour que vous ignoriez de quel cœur je vous prie !

Et puis je les mettrai doucement dans vos mains,
Ces deux mains-ci qui meurent d'un fatigant chagrin !...

Elles iront à vous, pleines de leur faiblesse,
Toutes silencieuses et même sans caresse,

Lasses d'avoir porté tout le poids d'un secret
Dont ma bouche, mes yeux et mon cœur parleraient.

Elles iront à vous, légères d'être vides,
Et lourdes d'être tristes, tristes d'être timides;

Malheureuses et douces et si découragées
Que peut-être, mon Dieu, vous les recueillerez !...

*(L'Anémone des Mers.)*

## MES ARBRES DANS LA PAIX DU CIEL

Mes arbres, dans la paix du ciel et de l'automne,
Commencent à mourir devant mes yeux frivoles;
Il est temps que je sois plus seul et sans paroles,
Que j'écoute les simples choses monotones
Qui vivent de lumière et perdent leur couronne
Sous le baiser mortel du pâle vent d'automne.

Il est temps que je rouvre, sous ma lampe, un vieux livre,
Et qu'avec grand'pitié de moi-même je livre
Ce que j'ai de meilleur et de plus chevalier
A sa candeur, dans ma détresse d'écolier.

C'est la mélancolie au cœur adolescent
Qui s'est, peut-être bien pour la dernière fois,
Blottie, avec ses douces ailes, près de moi,
Parce que je ne puis cesser d'être un enfant.

Elle a tourné vers moi ses yeux de clématite,
Puis nous sommes restés muets comme la tombe,
Et je sentais peser sa tête si petite
Sur mon cœur, dans une confiance profonde.

Pour un automne encore elle s'est endormie,
Contre mon cœur d'enfant, cachant son front d'enfant.
Et pour être fidèle à ma fidèle amie,
J'enchante le silence avec des airs dormants.

*(La Gaule Blanche.)*

## JE NE SENS POINT PASSER..

Je ne sens point passer ce qu'on nomme les jours;
Ils font si peu de bruit, marchant comme des ombres
Autour de ma douleur ou de ma joie profonde,
Que je ne sais ni leur fuite, ni leur retour.

Ils viennent jusqu'au seuil de ma vie endormie,
Et leurs visages blancs se tournent un à un
Vers elle qui ne bouge, doucement accroupie
Contre un rosier d'automne au nocturne parfum.

Ils viennent, soulevant de leurs pieds silencieux,
Autour d'elle qui dort, bohémienne et charmante,
La poussière éternelle des routes décevantes
Qui remplit sa main vide, sa robe et ses cheveux.

Peu à peu, la poussière, légère et solennelle,
Montera jusqu'aux lèvres, jusqu'aux yeux, jusqu'au front
De ma vie puérile et pauvre, et fera d'elle
Une momie étroite, parfumée et sans nom.

(*La Gaule Blanche.*)

## J'AI DONNÉ MA DOUCEUR

J'ai donné ma douceur, je ne l'ai pas gardée,
Me voici seul à seul avec mon âme nue
Comme une chambre vide où l'ombre s'est accrue
D'un reflet d'occident, pâle, sur la croisée...

Et j'ai donné mes fleurs. La chambre est toute nue
Et frissonne sans joie de la douceur perdue,
Des parfums oubliés, des choses entendues
Que ne rediront plus mes lèvres étonnées.

Il ne faut pas en croire mes lèvres désolées,
J'avais tant de douceur... J'ai voulu la donner!
Je ne sais pas pourquoi, l'ombre s'étant accrue,
Et mes fleurs souriant toutes vers la croisée,
Je les ai prises là et je les ai données
A quelqu'un qui sortait et qui venait d'entrer.

J'ai donné ma douceur ; ne la demandez pas :
Ma tristesse est encore ici, l'autre est là-bas,
Où s'en vont les colombes qu'on a dépareillées !
Ne la demandez pas. Et quand vous entrerez
Dans la chambre déserte où je n'ai plus de fleurs.
Approchez-vous de moi avec *votre* douceur...
Et puis !... N'en croyez pas mes lèvres désolées.

(*La Gaule Blanche.*)

## QUAND JE SERAI SEULE A T'AIMER...

Quand je serai seule à t'aimer, ma petite Ame,
Qu'est-ce que cela nous ferait, vraiment ?
Je te sens si mortelle ! Comme un jonc dans le vent,
Ou comme une petite mouche misérable.

Mon Ame, tu n'es pas plus haute qu'un enfant ;
Et va ! ne boude pas, ô petite malade,
Devant moi, ce n'est pas la peine, non, vraiment.
— Je t'apportais, d'ailleurs, des Rêves adorables...

Tu mourras, Passagère, mais nous aurons aimé
Des histoires divines et deux belles colombes
Pareilles à nous-mêmes et tout apprivoisées,
Et qui viendront un jour se nourrir sur ma tombe.

Ma pauvre petite Ame, mortellement chérie,
Ne me tourmente plus, contente-toi, vraiment,
De ce que je te donne : le beau temps et la pluie.
Et des vers doux comme la pluie et le beau temps.

Nous resterons tout seuls, ne pleure pas, Petite
Cela n'est pas si long jusqu'à la mort, vraiment.
Tu verras, tu verras, cela passera vite
A regarder dehors la pluie et le beau temps !

(*La Gaule Blanche.*)

---

# TOLA DORIAN

Mme Tola Dorian est Russe. Fille du prince Mestchersky, elle vint très jeune en France où elle devait épouser M. Charles Dorian.

Mme Tola Dorian entra dans la vie littéraire en donnant des traductions de Shelley (*Les Cenci*, *Hellas*, *Prométhée délivré*), traductions qui furent très remarquées et qui lui valurent les précieux éloges de Swinburne, l'illustre poète anglais. — Victor Hugo qu'elle connut dans les derniers temps de sa vie, voulut bien aussi encourager ses débuts en poésie.

Mme Tola Dorian est une personnalité opiniâtre et forte, sa foi en l'art pur et moralisateur est admirable, son activité inlassable. Avec un désintéressement et une confiance jamais démentis, elle a aidé à presque toutes les jeunes entreprises littéraires et dramatiques de ces quinze dernières années. Toutes ces qualités morales, on les retrouve à la base même de son talent d'écrivain, elles concourent à créer son originalité. Sa « langue suggestive et vaporeuse », où flottent on ne sait « quels roses nuages de l'Orient » — selon les expressions de M. Laurent Tailhade — est opiniâtre et volontaire comme elle-même. Dans ses vers comme dans sa prose, dans le livre comme à la scène, un grand souffle d'enthousiasme passe et l'idée s'élève vers les plus hauts sommets de l'idéal. Ce que l'on pourrait reprocher au style de Mme Tola Dorian c'est quelquefois un certain manque de clarté et, aussi, l'emploi de néologismes d'un goût douteux. Cela nuit à l'harmonie de la phrase ou du vers. Mais on ne peut que louer la belle sonorité de son verbe, la richesse de ses images poétiques, et le robuste lyrisme de son inspiration.

Mme Tola Dorian qui s'est essayée avec un très louable effort dans tous les genres — poésies, romans, théâtre — n'a pas toujours rencontré le succès que méritait sa ténacité et son talent. Il faut chercher la raison de cela, semble-t-il, dans la valeur même de ce talent qui répugne à la médiocrité et aux banales entreprises. L'amour du beau, le désir de n'aborder que les grands sujets l'ont conduite à tenter la réalisation d'œuvres sans doute trop vastes, trop lourdes pour ses épaules de femme : l'exécution n'a pas entièrement répondu à la conception. Du moins aime-t-on ce courageux écrivain qui ne se contente pas comme tant d'autres de faciles victoires !...

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE : *Poèmes lyriques*, A. Lemerre, Paris, 1888, in-18. — *Vespérales*, Mercure de France, Paris, 1894, petit in-16. — *Roses remontantes*, Ollendorff, Paris, 1897, petit in-16. — *Cendres des Anciens Jours*, éd. de l' « Œuvre d'art international ». Paris, in-16, — *Poésies complètes*, Beaudelot, Paris, 1908, in-18. — TRADUCTIONS : *Les Cenci*, Lemerre, Paris, in-18. — *Hellas*, Lemerre, Paris, in-18. — ROMANS : *L'Invincible Race*, Pelletan, Paris 1899. — *Félicie Ariescal-Gheira*, Ollendorff, Paris. — *Ames Slaves*, Paris, 1890, in-18. — THÉATRE : *Revanche de l'Aigle*, drame en cinq actes. — *Domitien*. — *Le Précurseur*. — *Georges Carel*. — *L'Ensorceleuse*. — *Virginité fin de siècle*, drame en quatre tableaux. — *Mineur et Soldat*. — *Mater*. — *Le Rocher de Sisyphe*.

## LA FORÊT D'AUGSBOURG

J'étais seul dans la nuit : la Forêt m'a parlé.
Les Pins perpétuels s'entre-choquaient, tragiques.
Et je voyais monter sous le ciel étoilé
La grande vision des Passés héroïques...

Les vieux Teutons étaient de rudes chevaucheurs,
Justiciers de l'épée ; à l'ombre de leur heaume,
Fils du terroir Germain où toutes les blancheurs
Du rêve avaient surgi sous l'olive et le chaume,

Leur route était l'abîme âpre de l'Idéal,
Où flamboyait le fer qui blesse et tue ou sauve ;
Ils étaient le Lion héraldique et féal
Que le peuple dressait contre l'empereur fauve.

Les yeux vers le soleil, ils ne regardaient pas
Si leurs chevaux foulaient la pourpre ensanglantée ;
Le sol universel résonnait sous leurs pas.
Plus tard, l'Asie entière accourut ameutée :

Les races se ruaient comme un flot de démons
Contre ces rocs d'acier, trouant la mer humaine ;
Et les Preux, sous le nombre écrasés, loin des monts
Que baise l'or du Rhin, s'enfonçaient dans la plaine

Près d'Augsbourg. Ce fut l'heure. Un par un décimés,
Ils ne voulurent point joncher la lande noire,
Tels que des vils cailloux par les déserts semés,
Ni sombrer dans l'horreur de défaites sans gloire.

Evoquant par trois fois le Principe des Temps,
Alors que le trépas, d'un souffle aquilonaire,
Passait sur les cimiers et les destriers blancs,
Ils ont crié : Très Pur, que le sage vénère,

Recueille-nous, soldats vaincus de l'Equité,
Source primordiale, en ton giron énorme !
Que notre Etre en ton Etre, esprit illimité,
Que notre essence en toi se fonde et se transforme !

Ils furent exaucés, ayant assez vécu.
Absorbés dans l'Unique ils revivent encore
De toute la vigueur de leur cœur invaincu,
Et montent glorieux vers l'azur et l'aurore.

Ils croissent dans le rêve et les enchantements,
Suprêmes floraisons des morts sérénissimes,
Leurs fronts sacerdotaux touchent les firmaments;
L'âme des Paladins a fait surgir leurs cimes.

Ils sont pensifs, debout, ils sont les noirs géants;
Leurs harnais sont rouillés au soleil comme au givre.
Seuls, leurs sombres cimiers se penchent quand les vents
Troublent leur deuil antique avec des airs de cuivre.

Ces Muets, flagellés par les siècles jaloux,
Hérissent, ténébreux, leurs chevelures rudes;
Leur impassible armée est impassible aux coups
Sous l'enveloppement des vastes solitudes...

La pensée est en eux, latente. — Ces grands corps,
Ces macabres profils ont le frisson. — Athlètes
Aux fronts ensoleillés! Tel, parfois, sur les morts
Glisse un rayon céleste illuminant leurs têtes.

Vous êtes beaux, vieux Pins, spectres des chevaliers!
Vos légions font vivre et font fleurir leurs gloires,
Vous étendez au loin vos larges boucliers,
Ces noirs Palladiums de leurs hautes mémoires!

Vous faites et la joie et les rébellions!
Vous bravez le tonnerre inapaisé des âges;
Vous triomphez des temps sous lesquels nous plions;
Vous ignorez l'oubli des funèbres rivages!

Panoplie arrachée aux parois de la nuit!
Tabernacle où l'aurore entonne ses cantiques!
Le feu de vos autels c'est l'étoile qui luit,
C'est l'âme des Aïeux et des races antiques.

La Vie et le Néant ont roulé sous vos yeux,
Leur haleine a courbé vos torchères d'ébène,
Et vous avez germé sous les larmes des cieux,
Aux clartés de l'amour, aux éclairs de la haine!

Nous venons, épuisés de dégoûts et de fiels,
Nous jeter éperdus sous vos graves égides,
Respirer l'ineffable arome de vos miels,
Et nous plonger en vos suavités placides !

Religieux repos du sanctuaire épais,
Charme silencieux des dormantes demeures,
O bois profond ! Mystère ! Inépuisable paix !
Rendez-nous la beauté de nos premières heures.

Nos corps sont asservis, nos âmes sont aux fers ;
Le sang est une flamme usant la chair fragile ;
L'Idée est l'Aigle, amant des cieux et des éclairs,
Qui bat l'azur de l'aile et tombe dans l'argile.

Mais toi, Forêt des Morts, sans souvenirs, sans vœux,
Sans deuils des jours perdus, hors des lois et des formes,
Aux soleils renaissants qui baisent tes cheveux
Comme aux pâleurs des soirs il semble que tu dormes.

*(Poèmes lyriques.)*

## ÉTERNITÉ

Lourde et lente comme une incoercible roue
Tu tournes en broyant silencieusement,
Tu mêles l'eau, le sang, l'âme humaine et la boue,
L'ilote avec le dieu, le cycle et le moment.

Ta meule énorme écrase un fétide mélange,
Germes et détritus de la Création,
La poussière sacrée et le fœtus étrange,
Des Esprits et des Corps grouillante fusion.

Ah ! broie et broie encore au hasard, dans le vide,
L'univers dévasté sans fin, sans loi, sans but ;
Moteur inconscient, force aveugle et stupide,
D'où monte du malheur l'universel tribut !

Les vents hurleurs sont tes clairons et tes cymbales,
Le tonnerre est l'écho de ton courroux hagard...
La nature subit tes sinistres cabales,
La peste est ton orgie et la mort ton regard.

Et nous, Mortels mort-nés, décrépits et débiles,
Spectres déshérités de surhumains débris !
Nous creusons, nous semons nos champs noirs et stériles
Sans moissonner jamais que nos pleurs et nos cris !

*(Poèmes lyriques.)*

## L'HONNEUR

C'est la pudeur virile et la chose sacrée,
C'est le dernier flambeau des temples dévastés,
Nuls rites — nul encens — nuls fastes ; elle crée
Un plus haut tabernacle avec nos volontés.

C'est la vertu bizarre et qui croît de nos vices ;
Dans le naufrage immense un port improvisé,
Un inflexible instinct, amoureux de supplices,
Un sourire sans fin d'orgueil symbolisé.

Dans les écroulements des antiques croyances,
C'est la foi qui refait à nos faims les festins,
Des Dieux évanouis comme des souvenances !...
Le phare froid et clair sur les bûchers éteints.

C'est la clarté qui va devant nous... La fervente
Foi neuve... c'est l'idole implacable des forts.
Des cœurs d'acier rivés à la lutte vivante,
C'est la lampe de vie illuminant les morts.

Son nom est une force et rend graves les foules,
Sa religion mâle et qui n'a point d'autel,
C'est un souffle inconnu poussant les sombres houles
De la marée humaine au rivage immortel.

Du temple de l'esprit c'est la pierre angulaire ;
Le soldat, sur le sol, l'inscrit avec son sang :
Cri venu des sommets ! mot d'ordre ! appel stellaire !
L'honneur est une alfange au poing d'un bras puissant !

*(Poèmes lyriques.)*

---

# JEANNE DORTZAL

Mlle Jeanne-Françoise Thomasset qui signe Jeanne Dortzal, est née à Nemours, Algérie, le 24 janvier 1878. La première fois qu'elle fit imprimer quelques poésies — c'était dans une petite revue — elle avait dix-sept ans. Quelques années plus tard, en 1899, elle donnait un recueil de vers sous ce titre infiniment modeste : *Vers sur le sable.*

Et puis, Mlle Jeanne Dortzal dont la souveraine beauté a inspiré à M. Dagnan-Bouveret quelques superbes toiles, entre autres une admirable *Méditation*, songea au théâtre ; nous l'avons applaudie au Vaudeville et à l'Odéon. Aujourd'hui, il semble qu'elle ait définitivement quitté la scène, se réservant tout entière pour la poésie.

La spontanéité, la sincérité, l'émotion, voilà, semble-t-il, les mots qui caractérisent le plus exactement le talent de Mlle Dortzal. Déjà, lors de la publication de son second volume, M. Nozière avait parfaitement dégagé cette caractéristique de son talent, la sincérité, cette sincérité que j'ai été le premier à souhaiter dans la préface de la présente anthologie. « Sans fausse honte, écrivait M. Nozière, Jeanne Dortzal dit les souffrances que lui réserva l'amour... » — C'est une amoureuse qui se donne sans arrière-pensée et qui garde dans son cœur et son esprit le souvenir attendri des êtres chers trop tôt partis. Au reste, qu'elle s'écoute rêver, qu'elle chante sa tristesse ou sa joie, qu'elle décrive une petite ville engourdie dans la campagne, un intérieur de village au bord de la mer, quelque thème poétique qu'elle ait choisi, on retrouve toujours, au fil des vers, la même âme compatissante, volontiers attendrie sur elle-même, sur les êtres et sur les choses. Ses dons de lyrisme naturel la guident, l'emportent, la bercent tour à tour. Les champs, les bois, les jeux de lumière, et d'ombre tout l'enchante, l'émeut, la captive. Sans calcul elle se livre, elle abandonne son âme mélancolique ou passionnée, sentimentale et toujours harmonieuse, au gré de l'heure, des saisons, des années. Parfois c'est un souvenir ancien qui la hante, un air d'autrefois pelotonné dans sa mémoire qui se déroule :

*J'ai là toujours dans la tête*
*Un vieux refrain plein de printemps,*
*Un vieux refrain plein de mots bêtes,*
*De mots enfantins et charmants...*

Parfois c'est une image d'enfant qui traverse son rêve, et elle évoque la joie grave de la maternité :

*Jeunes filles, déjà, nous caressons un rêve,*
*Cet adorable espoir de la maternité.*

Et encore :

*Enfants, je vous bénis ! Je vous salue, ô mères,*
*Qui bercez dans vos flancs leurs sublimes chimères.*

On peut reprocher à Mlle Jeanne Dortzal de ne pas s'astreindre à un labeur volontaire, correctif nécessaire à un talent aussi spontané que le sien. Un artiste doit toujours quelque peu se défier de sa trop grande facilité.

BIBLIOGRAPHIE. — *Vers sur le sable*, Per-Lamm, Paris, 1899, in-18. — *Vers l'Infini*, Lemerre, Paris, 1904, in-18. — *Le Jardin des Dieux*, Sansot et Cie, Paris, 1908, in-18. — *Stenio*, un acte en vers, Sansot, Paris, 1908.

COLLABORATION. — *Le Journal*. — *Le Gil Blas*.

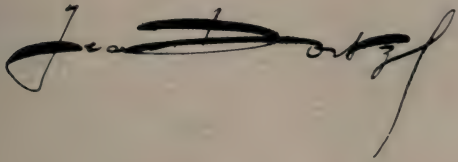
CONSULTER. — RICHARD O' MONROY, *Gil Blas*, 19 février 1902. — ROBERT DIEUDONNÉ, *La Presse*, 1er avril 1902. — PIERRE QUILLARD, *Mercure de France*, 1902. — NOZIÈRE, *Gil Blas*, 16 juin 1904. — ED. SARADIN, *Journal des Débats*, 5 juillet 1904. — GASTON DESCHAMPS, *Le Temps*, 8 juillet 1904. — RICHARD O' MONROY, *Ruy Blas*, 14 mai 1904. — LÉON RIOTOR, *Le Rappel*, 19 mai 1904. — JULES BERTAUT, *La Vie Illustrée*, 1er mai 1908 ; *La Chronique des Lettres françaises*, mai 1908. — EM. GLASER, *Le Figaro*, 10 avril 1908. — JULES CASE, *Gil Blas*, 22 mai 1908. — LYA BERGER, *La Française*, 7 juin 1908. — PH.-EDOUARD HERVÉ, *Le Messager de Paris*, 1908. — HENRI DUVERNOIS, *Femina*, avril 1908. — *L'Intransigeant*, 29 avril 1908. — RENÉ SANGY, *Madame et Monsieur*, 10 septembre 1908. — CHARLES LE GOFFIC, *Revue Hebdomadaire*, 19 septembre 1908.

## LE RETOUR

Salut, terre adorable et triste où je suis née !
Toi, dont le chant profond berça ma destinée !
Je veux, en gravissant ton sentier rude et fier,
Saluer d'un regard tes grands bois et la mer !
Arbres, cyprès hautains qui bordez ces rivages,
Vous qui semblez monter plus haut que les nuages,
Salut ! car je retrouve en vos rameaux puissants
Ce qui fit sangloter d'extase tout mon sang.
Oui, je retrouve en vous, ineffable et profonde,
La Voix qui dut bercer les hommes et le monde :
Chant de gloire et d'amour, Voix que l'éternité
Nous apporta jadis du grand Large enchanté
Et qui, passant le soir sur les forêts désertes,
Mêle tous nos soupirs au chœur des branches vertes.

Tressaille sous mes pas, terre ardente et sacrée !
Soulève autour de moi ta poussière adorée
Et que tes champs, tes monts, tes collines, tes bois,
Gardent jalousement mon rêve d'autrefois.

*Phot. Femina*



Tu peux sourire, ô ciel, moi je m'incline et passe,
Car mon rêve, ce soir, a frémi dans l'espace.
Je sais que ma maison m'attend au fond des nuits,
Merveilleuse, et gardant à l'ombre de son puits
Mes oiseaux et mes fleurs, mes nids, toutes mes roses
Et que je vais souffrir en regardant ces choses;
Pourtant je marcherai bravement vers ton seuil,
O demeure! oui, je veux, malgré mes jours en deuil
Sourire à chaque objet, caresser chaque pierre,
M'enivrer du parfum qui monte de la terre,
Accueillir tous ces riens qui résument mes jours,
Et n'ayant pour seul bien qu'un immortel amour,
Attendre sans tristesse à l'ombre de mes arbres,
L'heure où je dormirai dans la blancheur des marbres.

## ACCALMIE

La lune, en fin croissant, dans l'air bleu se balance;
Le soleil, dans les flots, vient de mourir là-bas;
Le paysage rêve en un profond silence:
C'est l'heure appesantie au long des chemins las.

On se sent devenir simple parmi ces choses;
La mer retient son souffle et les bêtes leurs cris,
Cependant que notre âme, associée aux causes,
A, sans aucun effort, gravement, tout compris.

Les champs, fauchés d'hier, forment des taches grises;
Une lourde chaleur émane des foins blonds
Et le cerveau soudain s'imprègne de ces brises
D'où naîtra la splendeur de nos demains féconds!

La vieille église en pleurs fait résonner sa cloche;
Une chèvre attardée en douceur lui répond,
Et, tandis que la nuit de plus en plus approche,
Je cherche à rassembler mes pensers sous mon front.

## INTÉRIEUR D'UN VILLAGE AU BORD DE LA MER

Le tout petit village aux fenêtres mal closes,
Avec ses vieux volets, sa fontaine, ses roses,
Sa rue au fond du soir, ses arbres, son clocher,
Ses maisons où la joie a l'air de se cacher,

L'air recueilli des vieux raccommodant leurs voiles,
Les femmes en béguin, le front sous les étoiles,
Disant leur chapelet d'érable avec ferveur,
Tout cela prend un air si tendre et si rêveur.
La grosse lampe verte, avec calme, promène
Sous le toit vermoulu sa lueur incertaine;
Des papillons de nuit frissonnent alentour;
Le chat, près du berceau, ronronne avec amour;
Soudain l'horloge grince et l'heure qui s'éraille
Fait trembler les objets pendus à la muraille.

Ah! comme il ferait bon attendre ici la Mort!

Regarder tendrement le petit qui s'endort,
Fumer au coin du feu quand la femme tricote,
Prêter l'oreille au vent qui s'engouffre et sanglote;
Voilà toute leur vie! et n'ont-ils pas raison?
Pour moi, j'envie, hélas! la petite maison
Où l'on aime, où l'on meurt sans chercher autre chose
Car à quoi bon, ô Dieu, chercher toujours ta cause?
Le bonheur n'est-il pas le plus divin secret?
Je n'emporterai donc qu'un immense regret,
Celui de n'être pas aux pauvres gens semblable,
Et, n'ayant pour tout bien que mon cœur misérable,
Je m'en retournerai vers mes jours les plus las,
Peut-être encor vers Toi qui ne comprendras pas.

———

# MARTHE DUPUY

Mlle Marthe Dupuy est née à Blois — petite ville blanche aux jardins verts — sous le ciel délicat et nuancé de la Touraine. C'est là, sans doute, dans ce joli décor où ses yeux se sont ouverts, qu'elle a puisé cet amour des belles lignes, ce culte de l'expression élégante et choisie, cet équilibre de pensée et cette harmonie calme et grave dont ses poèmes sont presque toujours empreints. L'*Idylle en Fleur*, particulièrement, qui valut à Mlle Marthe Dupuy d'obtenir en 1904 le prix Sully-Prudhomme, semble une évocation, un clair reflet de ces paysages dont on retrouve partout, au cours du livre, la lumineuse inspiration. Il n'est pas jusqu'aux sonnets antiques, d'une maîtrise et d'une grâce à soutenir la comparaison avec les *Idylles grecques*, de Samain, qui n'aient gardé comme un parfum natal, comme une subtile joliesse moderne, dont l'Hellade ne pouvait toute seule être l'inspiratrice et le modèle. C'est même là l'incontestable originalité de Mlle Marthe Dupuy qui mit à profit, volontairement ou non, le précepte de Chénier :

*Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques...*

Mais déjà, dans le même recueil, après avoir marché le long des « chemins souriants », le poète s'engageait dans la « voie douloureuse », c'est-à-dire à travers la vie. Ici ce n'est plus seulement une âme qui recherche et qui rêve, mais un cœur qui souffre et qui s'étonne de pleurer. Aussi le dernier volume de Mlle Marthe Dupuy — *la Volupté de souffrir* — apparaît-il comme un prolongement immédiat et nécessaire, comme le commentaire douloureux de ces premiers désenchantements, que certaines pièces de *l'Idylle en fleur* nous faisaient pressentir. *La Volupté de souffrir* nous dévoilera cette longue série d'épreuves, d'amertumes, de solitude navrante, qui attendaient le poète au seuil de la vie :

*Ma compagne est en noir, elle a nom la Douleur,*
*Et, sous mes vêtements de deuil, je lui ressemble.*
*Elle a pris mon visage et j'ai pris sa pâleur,*
*Tant nous avons vécu d'heures lentes ensemble.*

« Marthe Dupuy, écrit M. Dorchain, chante la douloureuse attente de l'amour dans un cœur qui a vu fuir déjà les premiers printemps de l'âge d'aimer et qui, de printemps en printemps, a senti s'accroître toujours sa soif de tendresse. Quiconque aura vécu par le cœur sera frappé de tout ce qui se cache de passion ardente et de pudique mélancolie dans ces très simples vers, où l'art n'est point artifice, et qui fait penser à certaines pages inimitables de Marceline Desbordes-Valmores... » Peut-être conviendrait-il d'ajouter, sans souligner le parallèle, que Mlle Marthe Dupuy montre davantage de contrainte dans l'émotion, moins de lyrisme aussi que l'illustre poétesse ; mais qu'en effet, la commisération pour les autres et sa propre souffrance lui font parfois

Marthe Mugny

rencontrer de ces beaux vers, jaillis du fond de l'âme, qui sont comme le privilège du talent, à défaut d'un prodigue et plus vaste génie.

Mlle Marthe Dupuy appartient au groupe parnassien par la technique du vers, par la correction de la rime et aussi, il faut bien le dire, par l'exiguité volontaire des sujets qu'elle traite.

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Idylle en fleur*, Ollendorff, Paris, 1904, in-18 (ouvrage ayant obtenu le prix Sully-Prudhomme). — *La Volupté de souffrir*, A. Lemerre, Paris, 1906.

CONSULTER. — EMILE COMBE, *Le Petit Niçois*, 1er juillet, 1904. — AUGUSTE DORCHAIN, *Les Annales*. 15 mars 1906. — *Le Figaro*, 29 juin 1904. — JULES LEMAITRE, *La Prensa* (Buenos-Ayres), 16 mars 1904.

## BONHEUR TARDIF

Bien qu'il soit resté vain, le beau rêve enchanté
De l'amour à vingt ans dans le mois des pervenches,
Je prends plaisir encore, aux claires fins d'été,
A regarder les nids oubliés dans les branches.

Puisque ce n'est point l'Aube au geste diligent
Qui de mes jours heureux doit ouvrager le tulle,
Peut-être ce sera le Soir aux doigts d'argent :
Mon Bonheur pour venir attend le crépuscule.

Je le pressentirai, le voyageur prochain,
Avant qu'il ait tourné l'angle de la vallée ;
Et je comprimerai mon cœur avec ma main.
Mon Bonheur pour venir prendra la grande allée.

Il sourira de loin, d'un doux air éperdu,
Et je défaillerai de muette allégresse.
J'aurai les cheveux blancs de l'avoir attendu :
Le Bonheur pour venir ne veut pas qu'on le presse.

Sans l'avoir jamais vu, je le reconnaîtrai.
Il clôra d'un baiser ma paupière inquiète
Et de l'étroit logis où j'aurai tant pleuré
La Douleur s'en ira sans retourner la tête.

*(La Volupté de souffrir.)*

## POURQUOI, MON CŒUR...

Pourquoi, mon cœur, gonflé comme une voile au vent,
Souffrez-vous pour si peu de chose, et si souvent?
Pour si peu, pour un rien que je n'oserais dire,
C'est un émoi cruel qui va jusqu'au martyre :
Le ciel à l'aube était trop pâle ; au soir, trop bleu ;
On murmure « au revoir » et j'ai compris « adieu » ;
On n'a pas semblé voir ma nouvelle toilette ;
On a pris mon baiser sans lever ma voilette ;
On a mal respiré la fleur de mes cheveux ;
On a ri, l'on n'est pas triste au gré de mes vœux ;
On est pensif alors qu'il eût fallu sourire ;
L'air qu'on a n'est jamais celui que je désire...

O mon cœur ! soyez doux, soyez juste, pensez
Que nos seuls chagrins vrais sont les chagrins passés.
Nous aimons, on nous aime, et cela seul importe :
La robe la plus belle est celle que je porte ;
La pâleur sied à l'aube et le bleu sied au soir ;
Si l'on murmure « adieu » je comprends « au revoir » ;
La voilette ne fait pas un baiser moins tendre ;
On n'a point respiré la fleur, on veut la prendre ;
C'est de mes yeux rêveurs qu'on était inquiet ;
Et c'est que j'avais ri si l'on me souriait.

L'avenir est si beau qui pour nous se dévoile !...
Mon cœur, gonflez-vous comme à la brise une voile !

*(La Volupté de souffrir.)*

## LE DÉPART

Mon fils aimé des dieux, le bel adolescent
De qui les yeux sont purs comme l'eau des fontaines,
Part sur la nef rapide aux légères autennes.
Il part pour accomplir un destin florissant.

Les dieux l'ont fait poète. Il dira, chérissant
La lyre, les héros et leurs courses lointaines,
Mais, ô sage Pallas, qui veilles sur Athènes,
Déesse, rends-le nous les mains vierges de sang.

Que, des femmes aimé, que, béni par les mères.
Désapprenant l'angoisse et les larmes amères
Aux souffrants, il console en vers harmonieux !

Et qu'un jour, plein de gloire et couronné de roses,
Il revienne, dans des splendeurs d'apothéoses,
Baiser nos cheveux blancs, mon fils aimé des dieux !

*(L'Idylle en Fleur.)*

## MA COMPAGNE

Ma compagne est en noir, elle a nom la Douleur ;
Et sous mes vêtements de deuil je lui ressemble.
Elle a pris mon visage et j'ai pris sa pâleur,
Tant nous avons vécu d'heures lentes ensemble.

Elle veille avec moi, dort sur mon oreiller,
Elle est la sœur fidèle et l'amie assidue.
La Providence eut soin de nous appareiller.
Pour qu'à la sentir là toujours je m'habitue.

Sur un signe, parfois, elle feint un départ ;
Mais, sachant qu'il n'est pas utile qu'elle sorte,
S'éloigne seulement un peu, si, par hasard,
Me visite un bonheur qui s'est trompé de porte.

Comme j'ai pris la joie en horreur, elle fuit
Les fêtes qui ne sont pas celles de l'enfance ;
Car, femme ainsi que moi, le beau rire qui luit
Aux dents des tout petits la laisse sans défense.

Voilà déjà longtemps que je la tiens de Dieu.
Dès le premier moment je crus la reconnaître ;
C'était un soir, j'avais gémi le triste : Adieu !
Le mot à peine dit je la vis apparaître.

Quand meurt le jour nous nous regardons longuement,
Ses mains ont pour mes mains des étreintes pieuses
Et cependant que l'ombre afflue au firmament,
Nos larmes dans la nuit coulent silencieuses.

*(L'Idylle en Fleur.)*

## MEZZA VOCE

Ris chaque jour, afin de cacher que tu pleures
Chaque soir, seule à ton foyer silencieux ;
Tandis que, sombre et doux, un doigt mystérieux
Pousse l'aiguille calme et hâtive des heures.

Qui sait ? ta part peut-être est parmi les meilleures,
Lorsque après le devoir humble et laborieux
Tu peux t'asseoir enfin, lasse, et fermer les yeux
Pour écouter en toi les voix intérieures.

Qui sait si celui-là que ton cœur triste attend
Saurait trouver le mot qui consolerait tant ?
Laisse couler des soirs la lenteur monotone.

Oh ! n'aimer pas, ne souffrir pas, n'espérer pas !
Ne plus trembler, ne plus pâlir au moindre pas,
Sentir son cœur tranquille et n'attendre personne !

## PREMIER TROUBLE

Thyrsis, salut ! — Phœbus dore le front d'Egine ;
Les chevriers voisins ont rentré leur troupeau,
Ils devisent assis à l'ombre d'un bouleau ;
Et Pan rêve, assoupi, là-bas sur la colline.

Tout à l'heure, au sortir de l'ombreuse varine,
J'ai délassé mes pieds dans la fraîcheur de l'eau ;
Et, regarde, on croirait voir trembler sur leur peau
L'argent d'un filigrane où court la perle fine.

Ami, je te saurai gré vraiment si tu veux
Essayer avec moi de natter mes cheveux :
L'épine de la haie a dénoué leur touffe.

D'un petit citronnier poussé sur le chemin,
J'ai détaché ces fleurs. Reçois-les de ma main.
Mais quel trouble t'émeut ? — Je ne sais pas ; j'étouffe !

*(L'Idylle en Fleur.)*

## L'INITIATEUR

Où vas-tu, brun Thyrsis ? — Paître mes bœufs aux champs,
— Le lézard dort, parmi la ronce, dans les haies ;
La lèvre d'Hélios sèche le sang des baies ;
L'alouette par bonds monte aux cieux éclatants.

Viens m'aider ! De roseaux cueillis dans les étangs,
J'ai fait cette syrinx dont mon esprit s'égaie,
Quand je vais de loisir errer sous la futaie.
— Non ! je me sens en proie aux pensers irritants.

— Mais de quoi souffres-tu ? — D'un mal intraduisible.
On dirait que mon cœur à quelqu'un sert de cible ;
Que Pluton s'ingénie à calciner mes os.

— Quand te survint, dis-moi, le tourment qui t'oppresse ?
— Hier, en aidant Phée à rajuster sa tresse.
— Bénis les Dieux, Thyrsis, car ton mal vient d'Eros !

## L'ÉPOUSÉE

Mon époux est pour moi le chêne tutélaire ;
Pour lui je suis le lierre aux tenaces vrillons ;
Et c'est autour de nous un vol de papillons
Et d'abeilles, dans l'herbe où fleurit la stellaire.

Mon époux est le ciel qu'emplit l'ardeur solaire ;
Je suis, moi, l'humble étang que dorent ses rayons.
A l'heure de l'aurore aux roses pavillons,
Je reflète le ciel heureux dans mon eau claire.

Si la foudre touchait le beau chêne puissant,
Fidèle dans la mort, le lierre l'enlaçant,
Mourrait dans la langueur de caresses funèbres.

Si la lumière d'or au ciel pouvait finir,
Pour en rêver sans fin et mieux s'en souvenir,
L'étang se couvrirait d'un voile de ténèbres...

*(L'Idylle en Fleur.)*

---

# LUCIE FÉLIX-FAURE-GOYAU

Mme Félix-Faure-Goyau (Lucie-Rose-Séraphine-Elise) est la fille de l'ancien Président de la République ; née le 4 mai 1866, elle a épousé un homme de lettres des plus distingués, M. Goyau.

Mme Félix-Faure-Goyau, précédemment à la publication de son volume de vers *La Vie nuancée*, avait commencé à se faire connaître comme poète en insérant quelques poésies dans divers journaux et, particulièrement, dans la *Revue des Deux Mondes*. D'autre part, ses travaux sur Newman et sur Dante nous avaient révélé la haute culture philosophique de son esprit et son sens profond de la beauté littéraire et morale. Les fortes qualités dont elle a témoigné dans ses ouvrages de littérature, nous les retrouverons dans ses poèmes, elle forme le fond même de son beau talent. Or, le talent poétique de Mme Félix-Faure-Goyau est tout intellectuel, artistique et *nuancé* de philosophie, —une philosophie doucement chrétienne. — « Cette poésie si simple et si fortement religieuse, — écrit M. Emmanuel des Essarts — s'élève dans la région de l'art pur jusqu'aux sommets de l'Idéal .» Sans doute. Il ne faudrait cependant pas s'imaginer que l'auteur de la *Vie nuancée* est une grande mystique ! — pas même une moyenne : c'est seulement une âme sereinement croyante. Il n'y a chez elle ni inquiétude torturante, ni transports extatiques. Sa foi est calme comme elle-même, comme son talent. Ce n'est pas une lyrique ni une passionnée. Elle écrit dans une langue harmonieuse, sonore, précise, et inspirée. Sa pensée, sans avoir cette élévation et cette profondeur qui étonne et subjugue chez les grands poètes, est toujours réfléchie, pleine et forte. — Les beaux vers, les vers admirables même, ne sont pas rares dans l'œuvre de Mme Félix-Faure-Goyau, mais jamais on ne rencontre de ces trouvailles de mots ou d'idée, de ces traits inattendus, spontanés dont les meilleures poétesses contemporaines sont si aisément prodigues. Il manque à ces vers de femme un peu de fantaisie, ils marchent d'un pas trop habituellement grave et majestueux.

« Tout s'épanouit en symbole ou en image dans les visions de Mme Goyau-Félix-Faure, — dit M. Eugène Gilbert, auquel j'emprunte ces lignes éloquentes — et ces images, peu à peu, sont devenues plus grandioses ou plus graves, comme l'accent même de sa poésie, dont, à part quelques-unes, de circonstance, les pièces les plus significativement religieuses comptent parmi les meilleures. Voyageur intrépide, aux curiosités multiples, le poète est venu des jardins fleuris où la gloire des lis, des lauriers et des chrysanthèmes éveilla ses plus attachantes réminiscences classiques, il s'en est venu des salles ombrées où s'attardent les sourires rococo des pastels et l'énigme impassible des miroirs ; il s'en est venu des boudoirs où semble résonner encore, en murmure affaibli, l'âme des clavecins frivoles... Il s'en est venu vers la mer, éternelle vocératrice, et vers les terres légendaires de Grèce et d'Italie... »

J'admire tout le premier, certes, les belles évocations plastiques de l'Antiquité grecque et de la Renaissance Italienne que réalise, dans une

forme un peu impersonnelle mais très pure, Mme Félix-Faure-Goyau ; je leur préfère pourtant certaines pièces où *l'artiste* laisse davantage deviner le *poète*, ici, la femme — avec sa tendresse, son émotion, son amour ému des choses, comme dans ces délicieux *Printemps*, ces *Automnes* très doux, ces *Crépuscules* doucement tristes.

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE : *La Vie nuancée*, Plon, Paris, 1905, in-18. — PROSE : *Newman, sa vie et ses œuvres*, Perrin, Paris, 1901, in-18. — *Les femmes dans l'œuvre de Dante*, Perrin, Paris, 1903. — *Méditerranée* (paru d'abord hors commerce en 1894) Perrin, Paris, 1904, in-18. — *Vers la joie, âmes païennes, âmes chrétiennes*, Perrin, Paris, 1906, in-18.

COLLABORATION. — *Revue des Deux Mondes*. — *La Quinzaine*. — *Le Correspondant*. — La *Grande Revue*. — *Femina*. — *La Femme contemporaine*. — *Revue hebdomadaire*.

CONSULTER. — EMMANUEL DES ESSARTS, *Moniteur du Puy-de-Dôme*, 9 décembre 1905. — PIERRE QUILLARD, *Mercure de France*, 1er septembre 1905. — *Les Annales*, 1er juillet 1905. — H. BRÉMOND, *Demain*, 16 novembre 1906. — FIDAO GIUSTINIANI, *Gaulois du dimanche*, 16 septembre 1906. — EUGÈNE GILBERT, *Journal de Bruxelles*, 15 octobre 1906. — JULES BOIS, *Gil Blas*, 11 décembre 1907. — L. D. *Action sociale de la femme*, 26 juillet 1906. — SAINT-SAVIN, *Mode Illustrée*, août 1905. — H. DUVERNOIS, *Femina*, 15 septembre 1905. — *Z. A. Semaine religieuse*, 15 juillet 1905. — ABBÉ DELFOUR, l'*Univers*, 20 août 1905. — ANDRÉ BEAUNIER, *Figaro*, 2 septembre 1902.

## LE GRILLON ET LA MER

J'ai vu le jour s'éteindre au cœur profond des eaux.
Et la mer enchantait de sa voix infinie
La falaise sanglante et l'immense agonie,
Et le désert mourant, nu de mâts ou d'oiseaux.

Les vagues ont sculpté le hardi promontoire,
Car la mer est artiste, ainsi que la douleur ;
L'une modèle un cap, l'autre cisèle un cœur :
En ces lignes du cap, un cœur lit son histoire.

Le triste, l'impuissant, le misérable cœur,
Sans relâche hanté par les voix en détresse,
Enveloppé de tout l'Infini qui l'oppresse,
Et bravant la souffrance au long assaut vainqueur.

J'ai vu d'âpres rochers, puis des herbes chétives,
Des herbes qui tremblaient au souffle de la mer ;

Phot. Eug. Pirou.

Lucie Félix-Faure Goyau

Dans l'effrayant décor du paysage amer,
Ces herbes pâlissaient, ainsi que des captives.

Le Ciel mystérieux n'avait plus un rayon;
Et la mer sanglotait sa détresse infinie;
L'écho retentissant de l'immense agonie
Ne couvrait pas la voix sereine du grillon.

LE GRILLON

« Pourquoi pleurer? Demain l'aurore
Doit fleurir aux champs de l'éther.
J'en ai la confiance, ô mer;
Nous verrons le soleil encore.

« Dans ses arpèges étoilés,
La nuit meurt. L'aube va renaître,
Prélude qui se fait connaître
Par ses trilles d'or emperlés. »

LA MER

« Qui donc est assez grand pour savoir ma détresse?
Un être infime osa, je crois, parler d'espoir,
Après la mort du jour et le tomber du soir:
Je méprise les mots que cette voix m'adresse.

« L'atome n'a rien su de mon immensité:
Je veux pleurer et me briser, inapaisée.
Ton océan serait la goutte de rosée,
O toi qui du rivage insultes ma fierté. »

## LYSIDICE

Femmes qui parlez tant, songez à Lysidice,
Car elle sut garder un silence prudent:
Songez à l'imiter, femmes qui parlez tant!
Au bonheur du foyer le silence est propice.

Elle fut parmi nous celle qui veille et tisse
Des fils couleur de neige ou d'azur éclatant,

Et sourit sans murmure à l'époux qu'elle attend.
Sans doute elle a rejoint, chez Hadès, Eurydice.

Elle a bien gouverné sa langue et sa maison.
L'artiste, lui rendant hommage à sa façon,
Comme emblème grava sur le cippe une rêne.

Et pour ceux dont le cœur ne lui fut pas ingrat.
Puisqu'elle devançait l'aube, active et sereine.
Sculpta le matinal oiseau de Tanagra.

## LA JEUNE DAME PÂLE

Oui, les yeux trop aimants lisent la destinée
Des aimés : je peux lire un signe de malheur ;
Béatrice eut la gloire et je veux la douleur,
Sainte douleur que j'aï seule ambitionnée.

Ta douleur est à moi, car tu me l'as donnée,
Comme un vaste royaume et comme une humble fleur.
Un royaume infini que j'arrose d'un pleur,
Une fleur ignorant le déclin de l'année.

C'est assez : toute gloire est un présent moins haut,
Je cache dans mon cœur suave et sans défaut
La fleur dont le parfum monte jusqu'à Dieu même.

Et le rêve est de ceux que rien ne doit troubler,
D'essuyer sur ta joue, ô mon orgueil suprême !
Des larmes que jamais je n'aurai fait couler.

## LA DERNIÈRE ROSE

Crépuscule d'automne et temps gris au jardin ;
Sous la brume, un seul point lumineux, une rose.
Rose d'un blanc rosé, qui fleurit ce matin :
Jamais si douce fleur au printemps n'est éclose.

Elle paraît planer dans l'air sombre du soir.
Au sommet du rosier défleuri par l'automne ;
La brise qui l'agite en fait un encensoir ;
Elle est douce comme un sourire qui pardonne.

Papillon radieux ou lueur voltigeant,
On hésite, et la nuit s'abaisse comme un voile;
Les feuilles pavent d'or le clair bassin d'argent;
Cette fleur balancée a tout l'air d'une étoile.

Car elle a revêtu la grâce du Printemps,
Et cet enchantement des pâles roses mortes
Qui parfument les cœurs aux matins éclatants,
Si les beaux souvenirs défilent en cohortes.

Trop délicate sous la menace du ciel,
Elle apparaît, ainsi qu'une réminiscence,
D'un charme vague et fin, presque immatériel,
Victime du destin: l'heure de sa naissance.

Une rose de rêve a fleuri ce matin,
Et, comme elle n'est pas étoile inaccessible,
On la cueillit pour moi dans le sombre jardin;
Elle fait l'ornement de la chambre paisible.

Le décor est d'hiver: bien clos, tiède, abrité;
Rideaux baissés, feu, lampe, atmosphère étouffée;
Nous constatons mieux la défaite de l'été:
De l'automne vainqueur la rose est le trophée.

## CIMETIÈRE DE VILLAGE

Des croix humbles. Ici l'échappée infinie
Sur le grand paysage effacé dans le soir;
Au centre, un vieux clocher. Le jour à l'agonie,
Et ce mur bas qui nous invite à nous asseoir.

Ah! ces croix! On dirait... Que sais-je? Une flotille,
Ayant plus qu'à demi sombré dans le gazon.
L'église est close enfin. Là-bas un feu scintille,
Le reflet d'un foyer qui charme la maison.

Puis des parfums de fleurs montent du sol antique,
Ils montent des tombeaux de ces morts inconnus.
Et je penche mon âme où s'exhale un cantique,
Sur le sommeil de ceux qu'un beau soir n'émeut plus.

Ces morts, ils ont vécu dans l'amour, dans la haine :
Ils parlaient, souriaient, eux, les gens du pays ;
Tout cela fit un peu de tragédie humaine,
Au cœur des champs, car ils se sont aimés, haïs.

Auprès d'eux maintenant règne enfin le silence,
Puisqu'ils dorment en paix sous le même gazon,
Et la fumée aux toits bleuit, plane ou s'élance,
Et passe comme fait la vie, à l'horizon.

Tout repose, les croix ont des mots de prière,
Des mots qu'emplit un au delà mystérieux,
Répétés, mots inscrits sur le bois, sur la pierre ;
C'est comme une clameur s'élevant jusqu'aux cieux.

« Priez pour le repos de son âme ! » Ces âmes
Ont-elles pardonné ? Le pardon, c'est la paix.
Les pauvres yeux humains dénués de leurs flammes
Attendent le réveil sous les gazons épais.

Il est bon de redire à voix basse et pieuse
Le psaume lent et doux, le chant : *De profondis !*
Qui promet à ces morts la grâce copieuse,
Et donne à leur couchant l'aube du Paradis.

## SUAVE MARI MAGNO

### VARIANTE CHRÉTIENNE

Si ton cœur est blessé, va t'asseoir en silence
Devant la mer qui songe à l'infini des cieux,
Et laisse-toi bercer du chant harmonieux,
A l'heure où nul esquif sur les flots ne s'élance.

Si ton cœur a souffert l'humaine perfidie,
Va parmi les rochers où se brise la mer,
Afin de contempler, d'une pointe hardie,
L'onde tumultueuse en proie aux souffles d'air.

Vois des flots soulevés l'immense inquiétude,
Et saisis en passant les échos du chemin.
L'accent de la tempête est sauvage, il dénude
Ton âme des rancœurs ou du mensonge humain.

Mais ton regard pensif entrevoit dans l'espace,
Sur les flots en courroux, l'aspect inattendu
D'un fragile bateau qui s'avance et qui passe,
Si faible, si vaillant à son labeur ardu !

Ah ! comme elle a vibré, ton âme fraternelle,
Omettant de haïr un peu l'humanité !
L'esquif dont le danger fascine ta prunelle
Est le seul point vivant de cette immensité.

Quel flot d'amour a pris ton âme et la soulève ?
Ton regard, éperdu, suit passionnément
Le combat ignoré, visible de la grève,
Que cet homme inconnu livre à cet élément.

Battu des vagues sur l'étroite passerelle,
Il apparaît un pauvre enfant tout délaissé.
Ton ennemi ne fut qu'un lutteur aussi frêle...
Et l'heure du pardon fleurit ton cœur blessé.

La cause du passant n'est-elle point ta cause ?
Oui, l'ouragan te prêche à son rude contact,
Toute une aube d'extase et de joie est éclose
En ton cœur triomphant pour ce navire intact.

L'homme vaut la pitié beaucoup plus que la haine ;
Dieu qui juge a béni l'ineffable transport,
Grâce auquel tu revins à la tendresse humaine,
Pour un pêcheur sauvé qui rentrait dans le port !

*(La Vie Nuancée.)*

---

# CLAUDINE FUNCK-BRENTANO

Parce qu'elle n'a été mariée que deux mois à un ingénieur russe Eugène de Tannenberg, l'auteur des *Appels* signe de son nom patronymique : Claudine Funck-Brentano. Née à Luxembourg, en 1853, elle suivit son père en France, après 1870. Pour son dévouement comme médecin ambulancier, Théophile Funck-Brentano avait d'ailleurs reçu le titre de citoyen français et la croix de la Légion d'honneur.

Par sa mère, Mme Claudine Funck-Brentano est la nièce du célèbre poète romantique allemand Clément Brentano, le collaborateur d'Arnim (son beau-frère aussi) pour le recueil de vieilles chansons populaires le *Cor merveilleux de l'enfant*, un des précurseurs de Uhland dans la ballade. Elle est la sœur de M. Frantz Funck-Brentano l'érudit historien du *Drame des Poisons* et de l'*Affaire du collier*.

Avant de publier sous son nom et pour son propre compte — si je puis dire — Mme Claudine Funck-Brentano collabora aux principaux ouvrages de philosophie de son père qui était un économiste et un métaphysicien de haute valeur. — Aussi bien, cette collaboration a grandement profité au poète, le commerce de la philosophie a donné à son esprit de l'amplitude en hauteur comme en profondeur. Je suis intimement persuadé que l'étude de la métaphysique a particulièrement aidé Mme Claudine Funck-Bruntano à reconnaître en elle le sens mystérieux de la poésie. Car, ce sens poétique, Mme Brentano le possède à un degré remarquable. Tandis que tant de gens font admirablement le vers sans être poète le moins du monde, l'auteur des *Appels*, qui, elle, pécherait peut-être un peu par le métier, a ce qui est infiniment préférable, ce qui est si rare, le don poétique, c'est-à-dire l'art de faire chanter les mots, d'évoquer des images et des sensations, de faire passer toute son âme dans notre âme, de nous bercer, de nous faire rêver, penser, de faire tenir toute l'humanité avec ses douleurs, ses tristesses, ses joies et ses passions — dans quelques strophes émues, dans quelques vers harmonieux.

Rendant compte du volume de Mme Claudine Funck-Brentano, M. Auguste Dorchain disait, mêlant les reproches aux éloges : « Tout y frémit de passion, de tendresse et de douleur, sans aucun souci de métier, car tantôt le poète s'y exhale en strophes admirables, d'une perfection toute classique et, ainsi, entre en communauté immédiate avec ceux qui le lisent et l'entendent ; tantôt il balbutie son émotion en alinéas amorphes qui n'ont pour nous, ni le charme d'une belle prose cadencée, ni celui d'un vers véritable, de vagues assonances où d'intermittentes cadences régulières venant gâter le plaisir que nous donnerait l'une ou l'autre forme, franchement élue... »

Mme Claudine Funck-Brentano semble avoir voulu répondre par avance à ces critiques lorsqu'elle écrit : « La Poésie est de par sa nature musicale. » Ce qui sans doute, dans sa pensée, implique ce commentaire certaines licences, dangereuses et mauvaises lorsque des poètes sans talent se les permettent, sont cependant tout à fait acceptables, vraiment

créatrices d'harmonie et d'émotion, quand de vrais poètes les emploient avec discernement, avec art.

La formule, sans doute, n'est pas sans ambition, mais, en vérité, il faut se hâter de dire que Mme Claudine Funck-Brentano n'a point failli à son idéal. Il me paraît même qu'elle use plus aisément du vers libre que du vers régulier. Le seul reproche que l'on puisse faire à sa poésie libérée c'est d'avoir la période courte; les vers sont trop souvent des versiculets. Cela diminue le mouvement, nuit au développement cadencé de la pensée. On se prend malgré soi à songer à de jolies traductions..... Une critique que l'on peut faire aussi à Mme Claudine Funck-Brentano, une critique qui vise l'inspiration même de son œuvre, c'est de côtoyer trop fréquemment l'abstrait. Il en résulte parfois une certaine obscurité, une nébulosité, plutôt, qui étonne un peu un esprit français épris d'ordre et de clarté. Mais ce sont là questions de détails qui ne portent aucune atteinte sérieuse au talent ému et sincère, charmant et personnel, tendre et vibrant de Mme Claudine Funck-Brentano.

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE : *Les Appels*, Sansot et Cie, Paris, 1906, in-18. — PROSE : Ouvrages de Théophile Funck-Brentano auxquels Mme de Tannenberg a collaboré : l'*Homme et sa destinée*, 1893. — *Méthode et Principes des sciences naturelles*, 1894. — *La Science sociale*, 1896. — *Sophistes français*, 1903.

CONSULTER. — AUGUSTE DORCHAIN : *Les Annales*.

## LE PAYSAGE

Te souviens-tu du paysage d'amour,
Du paysage chantant?
J'ai sa lumière dans mes yeux,
J'ai sa musique dans mon oreille;
Le paysage évanoui
N'est plus que dans mon souvenir.
L'as-tu connu toi-même?
Y vins-tu près de moi?
L'ai-je rêvé?
Je lisais dans tes yeux
Comme en un livre ouvert,
J'y lisais toutes tes pensées.
Oh! les jolis chemins que tes pensées!
Voici que je les ai perdus.
Ta main s'est échappée,
Où donc es-tu?
Ensemble nous avons passé la grille,
Et nous nous sommes arrêtés
Devant les grands sphinx de l'entrée.

Claudine Finck-Brentano

Tu me parlais et j'écoutais,
Le soleil était pâle et blond,
Et le ciel doux comme un rêve d'amour.
Oh ! le chant de tes lèvres,
La lumière de tes paroles !
J'ai tout perdu,
Me voici seule
Dans le paysage enchanté.
Venez, les inconnus,
Prenez tout mon bonheur !
Jouissez de mes fleurs
Et de mes doux gazons !
Ecoutez mes oiseaux
Et l'amoureux murmure
De tout ce qui respire en moi.
Mon orgueil veut jouir,
Mon amour veut donner ;
Je veux que d'autres voient,
Je veux que d'autres aiment,
Et ne plus rester seule
Dans le beau paysage enchanté.

## TROP LOIN

Mon bien-aimé, qui m'aime bien,
N'aime pas mes larmes.
Je dois sourire pour le rendre heureux,
Je dois lui sourire malgré ma tristesse.
Mon bien-aimé ne m'entend pas,
Il est trop loin de moi !

Il n'aime pas les larmes et le deuil,
Il aime le sourire et le printemps ;
S'il savait qu'un seul mot
Peut réveiller les chants de la forêt,
Il le dirait, il guérirait mon âme.
Mon bien-aimé ne m'entend pas,
Il est trop loin de moi !

Il veut me voir sourire et je souris,
Et la blessure s'ouvre inguérissable.
Elle grandit, elle m'envahit toute,
Et nul, hélas ! ne pourra me guérir.
Mon bien-aimé ne m'enteud pas,
Il est trop loin de moi !

## INTERMEZZO
*(fragments)*

Sois belle, ô mon amie, pour que je souffre davantage ;
Pour que, plus près du ciel,
Mes mains se tendent vers l'inaccessible ;
Pour que le chant des anges
Me rende plus cruelle
La solitude humaine ;
Pour que je sache mieux que le bonheur est vain,
Et que joie et souffrance,
L'une à l'autre mêlées,
Ne sont qu'un même appel vers le divin.

⁂

La beauté monte dans mon âme,
La beauté, aurore de ma vie.
Que tu fus longue à venir,
Déesse, grâce du ciel !
Que tu fus longue à attendre !
Tu n'es point jeune, Aphrodite !
Comme un fruit mûr, tu tombes de ma vie.
Salut, pourtant Bienfaitrice,
Créatrice,
Baiser de Dieu...
Monte à mon firmament, étoile du bonheur !

⁂

Dis-moi les mots délicieux,
Diamants, perles et rubis,
Que tes lèvres savent dire.
Les mots rares et précieux,
Qui, tels des joyaux,
Ruissellent joyeux.
Sous l'averse heureuse,
Mon âme, étonnée,
Tremble de bonheur...
Redis-les-moi, les mots charmants,
Perles, rubis et diamants.

⁂

Si Dieu n'avait pas mis
Les fleurs dans la nature,
Ni l'azur transparent,
Ni l'herbe verte et tendre,
Ni les petits agneaux
Qui broutent dans les prés;
Ni le rayon qui chante
Ni le vent qui murmure,
Combien je serais pauvre
Pour dire que je t'aime!

***

Oh ta beauté!
Le baume de mes membres las,
Oh ta beauté!
L'aliment de mon âme,
Oh ta beauté!
Le chant de mon sommeil,
Oh ta beauté!
Le rythme de mon pas,
Oh ta beauté!
La force de ma joie
Et l'ambroisie de mon amour.

***

Je veux être belle,
Pour que tu le sois.
Ma beauté, n'est-ce pas ton sourire?
Ton sourire, n'est-ce pas ta beauté?
Et ta beauté, voilà tout mon bonheur.

***

Ah! qu'ils sont durs les sanglots
Qui ne veulent pas monter;
Qu'ils sont douloureux, les sanglots
Qui ne veulent pas parler.
O larmes de mon âme!
Pourquoi ne coulez-vous pas?
Ne savez-vous pas votre puissance?
Où vous tombez, se lèvent des célestes fleurs!
Où vous brillez, se mouille le doux sourire
De la compassion.

Coulez, mes larmes, et délivrez mon cœur,
Pleurez, mes yeux, et délivrez mon âme
Ah ! qu'ils sont cruels les sanglots qui s'arrêtent,
Ah ! qu'ils sont douloureux, les sanglots
Qui ne peuvent pas s'échapper !

***

Ma tristesse est profonde,
Muette et prisonnière,
Et, comme en un tombeau,
Repose mon amour.
Les fleurs s'ouvrent et se fanent,
Le sourire s'allume et s'éteint,
Les oiseaux chantent et se taisent,
L'hirondelle vient et s'en va,
Et la tristesse ne fuit pas.
Hôte mélancolique et mal venu,
Que veux-tu faire en mon logis ?
Viens-tu porter le deuil et le mensonge,
Viens-tu porter la mort à mon bonheur ?
Reste, si tu le veux,
Assieds-toi sous ma porte.
Dieu t'envoya pour vaincre mon orgueil.
Prends place, sombre messagère !
Où tu demeures, les couleurs pâlissent,
Et toute joie s'évanouit.
Messagère de Dieu, prends place cependant :
Ton maître trouvera sa servante fidèle.
Voici mes yeux, mon front, mes lèvres, ma pensée.
Et laisse mes deux mains te serrer sur mon cœur.

## CŒUR FRILEUX

J'ai mal, je souffre, et, par moments, je pleure ;
Ainsi je sens toujours un vague émoi
Quand, par hasard, un souvenir m'effleure...
Ne veux-tu pas avoir pitié de moi ?

Quand je pleurais autrefois, ton épaule
Etait pour moi le plus moelleux coussin ;
Je m'y penchais, comme penche le saule
Vers l'onde claire et pure d'un bassin.

Mes yeux plongeaient dans l'azur pâle et tendre
De tes beaux yeux, comme dans un miroir,
Et je sentais un grand calme s'étendre
Sur moi, pareil à la fraîcheur du soir.

Je me sentais alors enveloppée
De ton amour comme d'un chaud manteau;
J'oubliais là ce qui m'avait frappée
Et me tenais blottie en ce berceau.

Mais aujourd'hui qu'un plus grand mal tourmente
Mon front brûlant que ta caresse fuit,
Tu n'es plus là pour couvrir de ta mante
Le cœur frileux sur qui tombe la nuit.

## AZUR

Oh ce regard dont je me suis vêtue,
De la couleur suave et diaphane,
Le bleu d'azur que nul souffle ne fane,
C'est la couleur divine qui me tue.

J'en ai fait un manteau royal et bleu,
Et sous la tunique de Déjanire,
Je sens mon cœur qui brûle et le délire
M'enveloppe d'un nuage de feu.

Oh! qui pourrait éteindre l'incendie
Qu'un bleu mortel alluma dans mon cœur?
Qui détruira la funeste couleur
Et pour jamais taira sa mélodie?

J'entends partout ses éclats triomphants,
Je vois partout sa splendeur délétère,
Qui rend les fleurs trop douces sur la terre
Et rit aux yeux des tout petits enfants.

# ROSEMONDE GÉRARD

Née à Paris en 1872, Rosemonde-Etiennette Gérard, fille du colonel comte Maurice Gérard, petite-fille du maréchal Gérard, arrière-petite-fille de Mme de Genlis, a épousé, en 1890, M. Edmond Rostand.

On a dit de Mme Mathieu de Noailles qu'elle fut la première à chanter « l'humble beauté de nos légumes » ; — la première à les chanter à sa façon, il est vrai, — mais, avant elle, dans *Les Pipeaux* parus en 1889, Mme Edmond Rostand, alors Rosemonde Gérard, s'était essayée à traduire la familière poésie du jardin potager...

*Dans une plate-bande à bordure d'oseille*
*Majestueusement poussaient les artichauts ;*
*Et tout le long du mur où serpentait la treille*
*Pendaient les chasselas poudrerizés de chaux.*

Le ton est simple, bon enfant : on songe à du Coppée harmonieux et féminin...

*Alignés, bedonnant sous leur cloche de verre,*
*Les melons presque mûrs avaient de beaux tons roux ;*
*Des mouches bourdonnaient aux portes de la serre*
*Et les papillons blancs voltigeaient sur les choux !*

Le tableau est bien observé, spirituel et charmant.

Le petit volume de Mme Edmond Rostand se divise en trois parties. Dans la première, *Rustica*, après la Vie du potager, elle nous dit la silhouette heureuse de la chaumière, la paresse voluptueuse du lézard, la gaîté fraîche et jeune du printemps, le chant du rossignol

*Plus doux que le chant des hautbois,*

et les ébats des petits canards « barboteurs et frétillards », et la mélodie des cigales :

*Les cigales, ces bestioles,*
*Ont plus d'âme que les violes,*
*Les cigales, les cigalons,*
*Chantent mieux que les violons.*

La seconde partie du livre est faite de *Petits Poèmes* où s'évoque le charme désuet des vieilles choses : vieux bahuts, vieux pastels, vieux gilets,

*Le clavecin aux notes grêles,*

ou bien

*La chaise à porteurs d'un bleu tendre.*

Enfin voici l'*Eternelle Chanson* : des vers d'amour, émus, tendres infiniment, mélodieux et qui grisent comme une musique voluptueusement mélancolique et lointaine.

Le talent de Mme Edmond Rostand est fait d'une charmante facilité française, avec une exquise pointe de tendresse et d'esprit.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Pipeaux*, A. Lemerre, Paris, 1889, in-18, ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Archon-Despérouses).

## LORSQUE TU SERAS VIEUX

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encore de jeunes amoureux ;
Et je te sourirai, tout en branlant la tête,
Et nous ferons un couple adorable de vieux.
Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.

Sur notre banc ami, tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.
Nous aurons une joie, attendrie et très douce,
La phrase finissant souvent par un baiser.
Combien de fois jadis j'ai pu dire : je t'aime !
Alors, avec grand soin nous le recompterons ;
Nous nous ressouviendrons de mille choses, même
De petits riens exquis dont nous radoterons.
Un rayon descendra, d'une caresse douce
Parmi nos cheveux blancs, tout rose se poser,
Quand sur notre vieux banc, tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.

Et, comme chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,
Qu'importeront alors les rides du visage.
Mon amour se fera plus grave et plus serein.
Songe que tous les jours des souvenirs s'entassent.
Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens,
Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent
Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens.

Rosemonde Rostand

C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis par l'âge,
Mais plus fort chaque jour je serrerai ta main;
Car, vois-tu, chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

Et de ce cher amour qui passe comme un rêve
Je veux tout conserver dans le fond de mon cœur;
Retenir, s'il se peut, l'impression trop brève,
Pour la ressavourer plus tard avec lenteur.
J'enfouis ce qui vient de lui comme un avare,
Thésaurisant avec ardeur pour mes vieux jours;
Je serai riche alors d'une richesse rare;
J'aurai gardé tout l'or de mes jeunes amours!
Ainsi de ce passé de bonheur qui s'achève
Ma mémoire parfois me rendra la douceur;
Et de ce cher amour qui passe comme un rêve
J'aurai tout conservé dans le fond de mon cœur.

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encore aux heureux jours d'antan
Et je te sourirai tout en branlant la tête,
Et tu me parleras d'amour en chevrotant.
Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.

## CECI EST MON TESTAMENT

Je vous laisse, ami cher, la très mignarde estampe
Que vous aviez trouvé me ressembler beaucoup,
La mèche de cheveux qui frisait sur ma tempe,
Les médailles d'argent que je portais au cou.

Et je vous laisse aussi ma robe en mousseline,
Celle que vous aimiez, — mes souliers de satin,
Et mon petit manchon, et puis la capeline
Dont je m'emmitouflais pour sortir le matin.

Je vous laisse mes gants et mon ombrelle rose,
Et je vous laisse encor, n'ayant pas autre chose,
Tous mes petits rubans de toutes les couleurs,

Le missel que pour vous je lisais à la messe,
L'anneau d'argent bruni, sceau de notre promesse,
Et ma tombe, ami cher, avec toutes ses fleurs.

## TOI DONT LA ROBUSTE TENDRESSE

Toi dont la robuste tendresse
Me soutient, ô doux compagnon
Des jours de joie et de tristesse,
Je viens te demander pardon.

Ami, les femmes sont frivoles
Et parlent sans savoir pourquoi...
Pardon de toutes les paroles
Qui ne s'adressent pas à toi.

Les femmes, pauvres insensées,
Ont l'esprit toujours en émoi...
Pardon de toutes les pensées
Qui ne s'envolent pas vers toi.

Les femmes devraient être nées
Rien que pour aimer ici-bas...
Pardon de toutes les années
Où je ne te connaissais pas.

*(Les Pipeaux.)*

# MADAME FERNAND GREGH

Mme Fernand Gregh, née Harlette Hayem, est Parisienne ; elle naquit au mois d'octobre 1881. Mme Gregh a signé divers articles de critique du pseudonyme d'Henry Chalgrain, sous lequel son mari avait débuté à dix-huit ans. Ses premiers vers, — ses premiers vers publiés mais non pas les premiers écrits — parurent en décembre 1905, dans *La Revue de Paris*.

Puisqu'elle n'avait rien édité avant son mariage, il était naturel qu'elle signa son premier livre de son nom de femme, cependant, prenant exemple sur tant d'autres écrivains féminins, elle aurait pu joindre son prénom au nom de son mari. Or, pas du tout, l'auteur de *Jeunesse* a préféré signer son livre : Madame Fernand Gregh. Il y a, à mon sens, toute une profession de foi dans le choix de cette signature, tout un idéal social et moral qui s'affirme. Dès l'abord, et avant même d'avoir ouvert le livre, il m'a semblé reconnaître là la modestie et l'effacement volontaire de la femme aimante, aimée et heureuse qui oublie sa personnalité le plus qu'elle peut pour se fondre mieux dans la personnalité plus forte de l'homme auquel elle a voué sa vie ; il m'a semblé qu'il y avait, dans cet effacement, comme un désir de faire savoir qu'on ne regrette rien d'un passé encore proche, que jamais on ne tourne la tête avec mélancolie vers la gracieuse et insouciante jeune fille qui respirait les fleurs avec délices, courait dans le clair matin... portant en elle tout un essaim de rêves merveilleux.

La lecture du recueil de Mme Fernand Gregh n'a rien changé de ce premier sentiment. Ces poèmes, graves et familiers à la fois, nous révèlent une âme exempte de tout romanesque et même de tout romantisme, une âme sensible, charitable et heureuse sans débordement lyrique. Le bonheur, Mme Gregh le trouve tout autour d'elle, dans sa maison, dans les livres, dans la nature, dans elle-même ; elle le trouve dans son dévouement maternel, dans l'affection profonde qu'elle porte à son mari.

« Ce qui m'a frappé, d'abord, en Mme Fernand Gregh, — écrit M. Dorchain, — c'est que, très artiste, l'art ne lui semble point, pourtant, devoir passer avant la vie : la vie vaut par elle-même ; la bien vivre vaut mieux encore que la bien chanter ; au-dessus de la gloire, il y a l'amour. »

Oui. Cependant, Mme Fernand Gregh n'a rien d'une grande amoureuse : elle est pleine d'une infinie tendresse, mais elle est sans passion. Si elle veut aimer et qu'on l'aime, c'est qu'elle sait que rien n'égale l'amour dans la vie... dans la vie d'une femme surtout ! Des Hélène Picard, des Jeanne Catulle-Mendès, des Burnat-Provins, des Valentine de Saint-Point, sont plus amantes encore que femmes : l'auteur de *Jeunesse*, elle, est plus femme qu'amante, c'est-à-dire qu'elle est avant

tout l'*épouse*, celle qui se dévoue et tire toute sa joie de son dévouement et de sa confiance en l'homme qu'elle a choisi :

*Pour les femmes encor, la suprême victoire,*
*Est de trouver la vie à qui se dévouer !*

C'était déjà là son idéal, alors qu'elle était jeune fille, que son « âme inhabitée était avide d'amour » et qu'elle interrogeait son cœur.

Elle disait :

..... *Je ne réclame*
*Que de me blottir toute en un seul cœur humain !*

Et, lorsqu'elle eut réalisé son cher et tendre vœu, il y eut tant de calme joie en son âme, qu'elle fut sans désir devant la vie. Connaissant tout le prix de son bonheur, et peut-être pour en jouir davantage, elle recueillit sa pensée, ses yeux prirent une expression plus grave, elle aima la méditation. Alors elle entendit chanter la Muse.

Le don de poésie lui était venu avant l'amour, mais l'amour en fit plus abondante la source, en lui révélant tout son cœur. Et comme elle eut toujours le goût très moderne de la nature, cet amour des choses, elle l'associa à ses sentiments les plus intimes, faisant de tout cela de la beauté, trouvant dans tout cela son bonheur. M. Marcel Ballot dit très justement à son propos : « Sa personnalité, toujours à demi-voilée, s'estompe, se disperse en un rayonnement sans cesse élargi ; et, pour ce cœur très féminin, riche d'enthousiasmes ou de compassions, la vie intime, ou amoureuse, ou familiale tient étroitement à celle de la Nature et de l'Humanité. Fraternisant avec la souffrance et la beauté universelles, il ne sera troublé que par l'angoisse de la course à la mort, par l'effroi de l'irrémédiable isolement et du perpétuel devenir auxquels nous sommes condamnés. »

Les vers de Mme Fernand Gregh, où l'influence heureuse de l'auteur de la *Maison de l'Enfance* se retrouve ici et là, sont quelque peu parnassiens par la forme, mais ils joignent à la plastique des mots et des images une émotion personnelle très moderne. Le sens descriptif de Mme Gregh est évident, elle voit la nature et la vie d'une façon objective, cependant, par un retour brusque de pensée, elle ramène toujours à elle ses sensations et, souvent, elle tire de ce rapprochement, du parallélisme des choses et de ses sentiments, une philosophie infiniment douce et compatissante.

BIBLIOGRAPHIE. — *Jeunesse*, Sansot et Cie, Paris, 1907, in-18' ouvrage couronné par l'Académie française.

COLLABORATION. — *Revue de Paris*. — *Les Lettres*. — *Le Mouvement*. — *Revue des Poètes*.

CONSULTER.— MARCEL BALLOT, *Figaro*, 7 octobre 1907.— *La Vie Heureuse*, juin 1907. — MAURICE LEVAILLANT, *Revue des Poètes*, 1907. — JOACHIM GASQUET, Les *Lettres*, juillet 1907. — AUGUSTE DORCHAIN, *Les Annales*, décembre 1907. — G. DE LAUTREC, *Le Monde Moderne*, septembre 1907. — G. LANSON, *Revue Universitaire*, 15 décembre 1907. — M. GAUCHEZ, *Revue de Belgique*, octobre 1907. — ARMAND BOURGEOIS, *Causeries Mensuelles*, février 1908. — HENRI DUVERNOIS, *Femina*, juin 1907.

## SUR LA FLUTE FLEURIE

Tous les livres encor n'ont pas usé les mots,
Et le plus vieux d'entre eux nourrit toujours le rêve,
Comme un arbre ancien laisse aux jeunes rameaux
Fleurir le plus secret, le plus pur de sa sève.

Et tous les mots n'ont pu tuer l'antique amour
Qu'on évoque bien bas comme un dieu de mystère :
Car le voici bondir et danser sous le jour,
Si fort, qu'il va marquer de son poids sur la terre.

Oui, le voici danser et chanter ce matin :
Il tient comme un sylvain une flûte à ses lèvres,
Un fin roseau, fleuri d'un bouquet argentin ;
Pour réjouir le cœur des biches et des lièvres.

Le doux souffle qu'il roule à travers ses roseaux,
Profond et modulé comme un chant dans la gorge,
S'accompagne du mol égrènement des eaux
Qui tige à tige au loin courbent l'avoine et l'orge.

Il s'élève, il s'arrête, il est rire, il est pleur,
Et toujours si suave est la flûte feuillue,
Qu'elle semble la voix divine de sa fleur,
Son odeur en frisson musical résolue !

Viens écouter plus près ce thème matinal
Qui s'enroule aux rameaux tout emperlés de pluie.
Si dans ton âme lasse hésite un ancien mal,
Viens, que la tendre brise y pénètre et l'essuie.

Les souffrances n'ont pu si bien pâlir nos fronts
Qu'un fraternel émoi ne nous saisisse à l'aube ;
Je sais encor danser avec mes sœurs en rond
Et dans les vents légers faire ondoyer ma robe ;

Viens, je nouerai la fleur de gloire à tes cheveux,
Tu plieras à ma taille une svelte liane,
Et nous irons errer et rêver, si tu veux,
Perdus sous bois ainsi que Phœbus et Diane ;

Viens, toute la forêt s'ouvre heureuse à nos pas,
Les mots n'ont pas vieilli l'amour, il nous regarde,
Il nous fait signe encor sous ses roses, là-bas;
Viens, et que la forêt dans ses ombres nous garde!

## JEUNES FILLES

Leurs mains ont très souvent le geste de se prendre,
Et les doigts enlacés, elles s'en vont ainsi,
Et l'ombre du jardin unit leur groupe tendre
Aux formes des buissons entremêlés aussi.

Le front touche le front et l'épaule l'épaule;
Entre elles passe un nom, deux noms entre elles deux;
Et, dans le vent subtil et tiède qui les frôle,
Palpitent mollement des songes amoureux.

Elles vont, sans savoir rien d'autre que leur rêve
A l'horizon doré du bonheur ingénu;
Et leur marche parfois s'interrompt et s'achève,
Comme hésitent des pas sur un seuil inconnu.

Elles vont, sans rien voir des choses de la vie,
Elles qui sauront plus qu'un homme les douleurs!
Et leur âme légère et jeune, heureuse, envie
L'aube du jour obscur où couleront leurs pleurs!

## SONGE AU CRÉPUSCULE

Je rêve avec le jour qui meurt, avant la lampe.
Ma fenêtre est ouverte aux souffles du jardin;
On est en mai, la brise est plus tiède à ma tempe,
Et le songe, en mon cœur, plus fort et plus soudain.

Jusqu'à moi vient de feuille en feuille, par bouffées,
Un chœur de tendres voix dans les cours d'un couvent,
Tandis que l'angelus, à notes étouffées,
S'égrène, aérien rosaire, dans le vent.

Voici bleuir la nuit sur les demeures closes;
Tous les bruits qu'exaltait la clarté se sont tus.
Voici l'heure où la vie est grave dans les choses,
Où s'inquiète en nous un besoin de vertus.

On ne voit plus changer les aspects de la terre;
C'est l'heure où s'interroge et se juge l'esprit,
Où l'homme se mesure à son propre mystère,
Et s'effraye soudain de son néant compris.

C'est ainsi, chaque soir, une angoisse tragique
Qui saisit à la gorge et dont l'étreinte mord:
Il semble que notre âme avec le jour abdique,
Et que tout l'univers soit penché sur la mort.

Et dans ce cœur, craintif toujours de ce qu'il aime,
Crédule par la vie aux tourments condamné,
C'est la double terreur du monde et de moi-même,
Du doute et de l'espoir sans relâche alternés!

J'ai la pudeur souffrante et chaste de mon âme,
Une sorte d'étrange orgueil faux et honteux,
Et je tais à chacun la ferveur qui m'enflamme,
Comme un enfant trop vif cache parfois ses jeux.

Mais pourquoi dérober sous un morne silence
La juvénile ardeur de ce cœur que voici?
Comme en la neige un feu, sous la froide décence
Pourquoi l'ensevelir et l'étouffer ainsi?

Bien d'autres ont livré leur secret à la foule,
Et lyrique sanglot, drame noir, vers doré,
Selon que l'éternel poème se déroule,
Les hommes, entendant pleurer l'homme, ont pleuré.

Oui, d'autres ont paré de magnifiques charmes
La peine et les plaisirs dont leur âme vivait:
Pourquoi ne pas chanter ton bonheur ou tes larmes,
Puisque c'est le destin que ton désir révait?

Car ton silence ment, car ta réserve abuse,
Car il t'est naturel de raconter ton cœur,

*Phot. Henri Manuel.*

Barbette Gresh

Comme il est naturel qu'un jet d'eau monte et fuse,
Comme il est naturel qu'un rosier ait sa fleur...

Ah ! quelque jour, aurai-je enfin l'auguste audace,
Mon courage ira-t-il jusqu'à la loyauté,
Et sans vaine hauteur, mais sans baisser la face,
Oserai-je avouer un jour ma vérité ?

## INVOCATION

O mon enfant ! O toi qui vis en moi peut-être,
Incertain, et si vague, et déjà mon enfant !
Ma tendresse, tremblante et grave, te défend,
Et veut n'avoir vécu que pour te voir paraître...

J'ai senti dans ma chair, à son tour asservie,
Deux races susciter le grand miracle humain ;
Le joug délicieux, et neuf à chaque hymen,
M'a révélé le sens et l'ordre de la vie.

Je fais l'acte divin de créer, je suis femme,
Tout l'avenir du monde est dans mes flancs meurtris ;
O mon enfant, en toi les destins sont inscrits,
Le fruit des temps nouveaux est en fleur dans ton âme !

Moi je ne sais encor que mon amour précoce,
Qui te suit dans la nuit et les feux du matin,
Epiant s'il se forge aux chantiers du destin
Des actes de beauté dédiés à ta force.

Je ne sais si tes doigts sauront filer la laine,
Ou soutenir un front par le rêve alourdi,
Cher enfant, ni dans l'or du foyer attiédi
Quel espoir hantera ton cœur, ou quelle peine.

Qu'importe, peine ou joie, inépuisable sève,
Mon amour maternel te sera dévoué :
Si, quelque jour, le sort hasardeux t'a joué,
Je t'aimerai pour ceux qui tromperont ton rêve.

Cher enfant, je t'évoque en des temps que j'ignore,
Mais, quel que soit l'aspect où mon songe te voit,

Toujours plus fermement je me dévoue à toi,
Et toujours davantage, et davantage encore...

Et, d'une âme instinctive, et seconde à seconde,
Comme mon grand amour lui-même, ô mon enfant!
Je t'aime, avec un cœur profond et triomphant,
Ainsi que Dieu d'avance aurait aimé le monde!

## FOI

Ce soir, je suis heureuse au delà de mon doute.
Que m'importe le mal souffert ou deviné?
Si du bonheur, ce soir, sans regret m'est donné.
Qu'ai-je à me soucier des ronces sur ma route?

Je ne veux plus penser qu'au présent adorable:
Demain sera ce qu'il pourra, je suis sans peur
Viennent les mauvais jours qu'escorte la douleur,
J'aime ce simple soir comme un éden durable.

Il est vrai, je ne puis y retenir ma marche,
Et cette heure va fuir et grossir mon passé,
Avant que mon plaisir s'en soit même lassé,
Que mon flot ait fini de rouler sous son arche.

Je sais trop bien, ce n'est qu'une pauvre seconde,
Un bref répit de joie accordé par le sort;
Mais il peut me changer l'âpre goût de la mort,
Et par lui mon cœur touche à la bonté du monde.

Ce n'est pas qu'évoquant la mort, je la redoute;
Mais j'irais plus paisible à son seuil si, parfois,
Prémisse de sa paix, et promesse de foi,
J'étais un peu sereine au delà de mon doute.

Car chaque heure de vie infime ou solennelle
Va dans l'ombre ériger la forme du tombeau.
Selon que nous vivons un destin triste ou beau,
Se fixe obscurément notre forme éternelle.

Chaque pierre à nos pas par le chemin ravie,
Sculpte dans l'absolu notre humble humanité
On se fait chaque jour sa propre éternité
Et la mort est la somme auguste de la vie.

## EFFUSION

Sans doute le destin de l'homme est le meilleur.
Et, jadis, j'ai souffert de ne pouvoir le vivre;
Mais ma chair désormais, plus tendre, pleur à pleur,
De sa faiblesse même, heureuse enfin, s'enivre.

Il est doux de trembler auprès d'un cœur viril,
Qui rit à sa conquête, et grave la protège,
Prince d'amour, venu vers notre tour d'exil
Avec un jeune essaim d'espoirs dans son cortège.

Il est doux de plier sous la main qui nous presse,
D'avouer, dans la fièvre et l'étreinte, son cœur...
O volupté de fondre en sanglots, sa tendresse,
Les deux bras enroulés sur le cou du vainqueur !

Et cette grave joie est mienne désormais,
Moisson de sûr bonheur pour mon âme en révolte,
Et qui, loin des saisons de l'amour, blasphémait,
Ignorant en avril la prochaine récolte.

Ah ! l'amour dans la vie est l'unique oasis,
Et qui vaut que pour elle on traverse les sables !
O fraîcheur des palmiers ! O premiers fruits saisis,
Dont les sucs savoureux semblent intarissables !

Languide après-midi ! parfums d'âme et de vent !
Long repos côte à côte en la tiédeur des mousses;
Langoureux infini des voluptés rêvant
Parmi le chant nacré des sources aux voix douces.

C'est ici que la femme a la meilleure part:
Elle attend que l'on baisse à sa hauteur la branche.
Mais le beau fruit cueilli, s'il n'est goûté que tard,
Pèsera mieux son or mûri dans la main blanche.

La femme donne plus, et c'est sa sainteté !
Et, c'est pourquoi, depuis que s'exalte en mon âme
La divine douceur d'être toute bonté,
Je me bénis de vivre un simple sort de femme !

## PAYSAGE

Notre siècle est le siècle exquis du paysage :
Nul n'aura mieux que nous chanté les floraisons,
La naissance, la vie, et la mort des saisons
Attestant aux frissons de l'azur leur passage.

Les odeurs, les couleurs, les eaux et les nuages,
Ce qui vit un instant, les ombres et les bruits,
Auront en nous laissé d'invisibles sillages
Avant d'être à jamais loin du présent enfuis...

L'air diaphane, où rôde un vent plein de caprices,
L'air parfumé d'été, l'air cristallin d'hiver,
L'air matinal avec ses senteurs de délices,
Et l'air tendre des nuits qui baise l'univers ;

Les flamboiements de l'aube, et l'ampleur des journées,
Le silence qui fait si divin le couchant,
La nuit, où nous laissons dormir nos destinées
Au clair de lune grave, ainsi qu'un front penchant !

Surtout le crépuscule alangui, large et triste,
Ah ! les beaux soirs surtout, les soirs mystérieux,
Auront à déborder rempli nos cœurs d'artiste,
Et caressé la fièvre inquiète de nos yeux !

Car rien ne fut jamais plus semblable à nous-mêmes,
A nos émotions changeant comme les vents,
A l'âme aussi profonde et lente à ce qu'elle aime
Que les lentes saisons et leurs aspects mouvants.

Et toujours, dans l'espace, en lui continuée,
S'exhalait de la nuit et du jour, et du soir,
Des miroitements d'eau, de la claire buée
Qui s'élève du sol comme d'un encensoir ;

De tous les doux confins, — fluide, indéfinie,
De partout s'exhalait comme un parfum nouveau

Notre âme harmonieuse à la nature unie,
Notre âme au goût d'automne, amoureuse du beau !

Oui, nos cœurs ont hanté les formes de la terre,
Et vécu les plaisirs variés des saisons ;
Chacun de nous a su que le même mystère
Fermente dans l'amour et dans les floraisons.

Et pour toujours aux feux d'une ardeur amicale,
Les sites et notre âme enlacés dans nos vers,
Seront comme une plaine humaine et musicale,
Nous aurons mis un peu de nous dans l'univers !

Et ce sera si bien la marque de notre âge
Que l'on ne saura plus juger à l'avenir,
Tant aux grâces du monde elle aura pu s'unir,
Si notre âme n'est pas l'âme du paysage ?

*(Jeunesse.)*

---

# NICOLETTE HENNIQUE

Héritière d'un nom cher aux lettres, Mlle Nicolette Hennique est née à Paris, le 17 avril 1886. Elle a déjà publié trois recueils de poésies, dans lesquels elle s'est montrée fermement éprise de l'antiquité grecque héroïque et mythologique. — « L'étrange phénomène! — écrit M. Emile Bergerat — chanter grec, penser grec, voir grec, rêver grec, ainsi que la grande Sapho de Mitylène et s'appeler florianesquement Nicolette ! »En vérité, ce n'est pas seulement à cause de son nom que cela est étrange de voir une jeune fille consacrer tous les chants de sa lyre aux héros de la Grèce et aux dieux de l'Olympe, c'est aussi parce que la plupart des poétesses contemporaines nous ont accoutumés à des cantiques entonnés en l'honneur de dieux plus accessibles et bien vivants... Elles sont peu, parmi les muses françaises, à fouler le sentier où passèrent avant elles Chénier, Leconte de Lisle, de Hérédia ; il n'y en a pas qui se bornent *uniquement* à chercher l'inspiration dans l'évocation patiente de l'histoire et de la légende helléniques. Du moins nous n'en connaissions pas jusqu'au jour où il a plu à Mlle Nicolette Hennique de s'affirmer l'harmonieuse prêtresse de cette antiquité fabuleuse. — « Le monde olympien — écrit un critique — s'est révélé à elle et, pareille au grand homme qui se fit, devant l'Acropole, l'idée du monde antique, Mlle Hennique, devant les bas-reliefs et à la vue des marbres, imagina les dieux. Telle une centauresse de qui les effluves des forêts sacrées ont fait bouillonner l'être, elle a été l'ardente confidente des arbres, des astres et de la mer. A la façon des signes zodiacaux tressés autour d'un vase, elle a chanté les douze travaux herculéens, elle a vanté les Grâces. Enfin, d'un plectre habile et sur une lyre d'or, elle a chanté les dieux : Jupiter victorieux, Junon jalouse, Vulcain heureux... »

A parler franc, j'avoue, pour ma part, ne pas aimer beaucoup toutes ces réminiscences antiques, le jeu m'en paraît un peu vain... Combien je préfère que l'on dise la vie moderne, celle que nous connaissons vraiment pour la vivre. Cependant, j'adore les beaux vers, sonores, purs, frappés comme des médailles, ciselés comme des bagues d'or fin. Aussi ma sévérité désarme-t-elle devant les vers de Mlle Hennique, parce qu'ils portent en eux, le plus souvent, ces qualités d'ordre, d'harmonie et de plastique que j'aime. Je sais qu'il serait aisé de lui reprocher l'emploi de quelques néologismes ,d'assez mauvais goût, certaines hardiesses qui jurent et s'étonnent d'être là... Je sais que l'on peut reprocher aussi à son œuvre de manquer de véritable originalité. N'est-ce pas le défaut du genre ? Et puis, il faut le dire, Mlle Nicolette Hennique ne s'est pas encore complètement dégagée de l'influence de l'auteur des *Trophées* et de l'auteur des *Poèmes barbares*. Il convient de lui faire crédit. Elle fait d'ailleurs, montre de beaucoup d'art dans sa forme ; elle prend plaisir, on le sent, à jouer avec les mots, avec les rimes, elle se plaît à de savantes combinaisons de rythmes... A cet

égard encore, c'est une digne émule des parnassiens. Au reste, les pièces parfaites ne sont pas rares dans son recueil ; elle a écrit entre autres quelques très beaux sonnets.

BIBLIOGRAPHIE. — *Des Rêves et des Choses*, éditions de la *Revue Blanche*, Paris, 1900.—*Les douze Labeurs héroïques*, illustration de Gaston Bussière, préface de Mme Alphonse Daudet, Terrond, Paris, 1902, in-8. — *Des Héros et des Dieux*, Fasquelle, Paris, 1904, in-18.

COLLABORATION. — *L'Ermitage*. — *L'Hémicycle*. — *La Revue Blanche*. — *La Revue*. — *Le Gaulois*. — *Femina*.— *Le Soleil*.— *Je sais tout*. — *Simple Revue*. — *Nos loisirs*. — *Le Penseur*, etc.

CONSULTER. — M. C. POINSOT, *Pages modernes*, janvier 1908. — CATULLE MENDÈS, *Le Journal*, 7 juin, 1907. — TOUT-PARIS, *Le Gaulois*, 28 mai 1907. — JULES BOIS, *Gil Blas*, 11 décembre 1905. — HENRI HERTZ, *La Chronique des Livres*, octobre 1904. — MARIUS-ARY LEBLOND, *Petite Gazette*, 2 octobre 1904. — PIERRE QUILLARD, *Mercure de France*, mai 1904. — JEAN DE FOVILLE, *Les Essais*, avril 1904. — HENRI DUVERNOIS, *La Presse*, 3 avril 1904. — E. LEDRAIN, *L'Illustration*, 16 avril 1904. — LAURENT TAILHADE, *L'Action*, 21 mars 1904. — PAUL REBOUX, *La Nation*, 7 mars 1904. — *Le Figaro*, 8 février 1904. — HENRI BARBUSSE, *Femina*, 15 juin 1903. — THÉODORE DURET, *Le Siècle*, 2 octobre 1904. — ED. ROCHER, *Simple Revue*, 15 mai 1900. — GUSTAVE KAHN, *Revue Blanche*, 1er décembre 1900. — R. DIEUDONNÉ, *La Presse*, 4 avril 1902. — *Album Mariani*. — E. GAUBERT et J. CASELLA, *Revue Illustrée*, 15 avril 1905.

## PRIÈRE AUX DIEUX

O Dieux ! pour le tribut d'encens que je vous brûle,
Pour la myrrhe, le nard, la cannelle, le thym,
Et les vers parfumés que j'offre, ce matin ;
Pour ces branches de lys, pour ces fleurs d'aspérule.

Donnez-moi, Dieux puissants, jusqu'à mon crépuscule,
Un égoïsme épais, un repos surhumain ;
Car, je voudrais, au long du terrestre chemin,
Avoir contre l'amour le bouclier d'Hercule.

Faites-moi tout entière et de glace et de roc,
De métal. Que mon cœur ne reçoive aucun choc ;
Qu'aucune passion jamais ne le harcèle,

Ne puisse le tiédir même d'une étincelle !
Ainsi, je garderai le calme triomphant
Qui me berçait hier, lorsque j'étais enfant.

Nicolette Jennique

## MÉDIOCRITÉ HEUREUSE

Avoir un petit lac et le pêcher soi-même,
Un verger plantureux, des poules, une cour,
Et sentir bien lever par la terre, alentour,
La luzerne ou le blé que notre labeur sème;

Ne garder comme amis que les amis qu'on aime;
Mener d'un cœur joyeux son cheval au labour;
Connaître la beauté de la plaine et du jour
Assez profondément pour bâtir un poème;

Mépriser l'orde ruse et détester l'envie,
Ecouter la maison, tout le long de sa vie
Pleine d'un seul amour et de rires d'enfants;

Etre pur; être bon, loyal, être robuste,
Et retenir ainsi les lares triomphants
Sur la poutre de bois où miroite leur buste.

## BAS-RELIEF

On voit, au Parthénon, sculptés contre des pierres
Les deux premiers chevaux que Neptune créa,
Un matin gai, chevaux à très longues paupières,

Chevaux hardis, chevaux rétifs, Syphus, Phœa,
Chevaux que font cabrer, noués à leurs crinières,
Les doigts impérieux de Minerve Hygœa.

Et celle que tous prient: rois, guerriers, agronomes,
Est si pleine de force en un beau mouvement,
Qu'à regarder l'image on aperçoit comment,

Virginale et sévère, elle domptait les hommes.

## LA BONNE CÉRÈS

J'aime, sur les coteaux où la vigne mûrit,
Tordant ses pampres gais autour d'un cep morose,
Voir le raisin en grappe ouvré de couchant rose
Et les derniers talus que le soleil fleurit.

J'aime Anna Claudia... J'aime l'aube ingénue,
Quand nul souffle n'émeut le repos des forêts,
Quand l'alouette grise et les chardonnerets
Trillent comme un bouquet de chansons vers la nue.

J'aime les ciels peuplés d'astres, peuplés d'oiseaux,
L'ombre, l'azur, le vent, — qu'il caresse ou décime,
Les fleuves écumeux, la brume, au ras des eaux,
Et j'aime encor les monts de leur base à leur cime.

Mais lorsque j'aperçois les orobes, les blés,
Les seigles, les maïs, les épeautres gonflés,
Les avoines, les lins touffus, les orges blondes,
La luzerne et le trèfle échelonnés par ondes,
Sous des clartés à pic, de l'amour à torrent;
Lorsque j'ai, face au cœur, ton royaume odorant,
— De la plaine où jaunit la moisson généreuse
Jusqu'au riche vallon qui serpente et se creuse
Afin d'épanouir plus de fertilité, —
O Cérès, je connais en moi la volupté

D'être pleine de joie et d'or comme un été.

## LE RÊVE DES BACCHIS

J'ai rêvé du pompeux monarque de la mer!
Il était contre moi; sa paume redoutable
Avait abandonné le trident et la table
De cristal opalin que lèche un flot amer.

Attentif et superbe, il étreignait mes gestes.
L'oubli n'étreint pas mieux les ombres du Léthé;
Je sentais à mon cœur battre son cœur capté,
Et ses regards valaient deux étoiles célestes.

Sur ma nuque, sa barbe ordonnée en anneaux
Rendait, je me souviens, plus torride et plus large
Sa caresse. Pareil à quelque lourde charge,
Le poids de ses baisers faisait craquer mes os.

Les phrases qu'il me dit arrivaient suppliantes,
Humainement, et, très bas, chacun de leurs mots
Etait ainsi que l'air ému dans les rameaux,
Le soir, quand un parfum s'exhale hors des plantes...

Et mon amour alla, sans inutile effroi,
Vers Neptune, — qu'à peine, ô ma bouche, tu nommes, —
Car, malgré notre orgueil et malgré notre foi,
Nous préférons les Dieux, lorsqu'ils semblent des hommes.

## NÉMÉE

Le ciel ombrait déjà ses voiles fleurissants,
Ombrait les bluets bleus et le rouge gingembre,
Lorsque Hercule étreignit la robe couleur d'ambre
Du monstre Néméen, soûl des crimes récents.

Tous deux lourds et pelus, et tous deux rugissants
S'acharnent au combat mortel... L'effort les cambre,
Homme, lion, poitrine à poitrail, membre à membre...
L'herbe, le sol buvaient, rapides, leurs deux sangs...

O lutte mémorable ! ô Mars, quelle tempête
Gronde ? Enfin ! le héros put étouffer la bête ;
Puis, acceptant le joug fraternel et les lois

Qui l'obligeait à vaincre ainsi qu'un astre éclaire,
Il repartit, malgré l'heure crépusculaire,
D'un long pas décidé, pour de nouveaux exploits.

---

# GÉRARD D'HOUVILLE

Marie-Louise-Antoinette de Heredia est née à Paris le 20 décembre 1875. Elle a épousé, en 1896, M. Henri de Régnier. Sous le pseudonyme de Gérard d'Houville, elle a publié trois romans dans lesquels, tout comme dans les vers qu'elle a donnés jusqu'ici, elle s'est montrée éprise d'ordre et de clarté classiques.

Les vers de Mme de Régnier ont paru surtout dans la *Revue des Deux Mondes*, ils seront recueillis bientôt en volume.

A l'apparition de ses premières poésies ce furent de véritables délires de joie dans le clan néo-classique et antiromantique que préside M. Charles Maurras. Après avoir cité ces deux vers, tirés de l'*Ombre* :

*Le rameur qui m'a pris l'obole du passage*
*Et qui jamais ne parle aux ombres qu'il conduit.*

M. Maurras écrivait : « Quelle noblesse d'agencement ! Quelle simplicité ! D'où nous vient ce génie-enfant qui a su concevoir l'abstrait au milieu d'écrivains qui se noyaient dans le flot du particulier ? Engendrée par un romantique, épousée par un romantique, quel est ce classique naissant ? Ah ! petit philosophe, petit sculpteur, Ah ! grand poète, que d'espérances au creux des repos de ces deux grands vers ! »

M. Henri de Régnier un romantique ?!...

M. Maurras disait encore, continuant le parallèle entre José-Maria de Heredia, M. de Régnier et Gérard d'Houville :

« A la différence de son père, elle préférera la vie des choses à la sonorité des mots. A la différence de son mari, elle cherchera dans la vie des points d'appui solides, dessinés, définis, des idées plutôt que des songes, des mots et des phrases plutôt que des airs de musique ».

M. Charles Maurras n'aurait-il pas pris quelque peu son désir pour la réalité ? Certes Mme de Régnier écrit dans une forme impeccable et très voisine de la perfection classique, mais, si elle est assez distante des romantiques, est-elle véritablement si éloignée des parnassiens ? — Des vers comme ceux-ci :

*Son corps svelte vêtu d'une soie à rosaces*
*Traîne l'obscur velours d'un ourlet empourpré*

sont-ils donc tellement dénués d' « épithètes », de « mots sonores ou colorés » ? ne sont-ils pas admirablement plastiques ? — Au vrai, avec un évident retour vers le classicisme, l'art de Mme de Régnier — sobre, grave, profond — est très voisin de l'art parnassien.

BIBLIOGRAPHIE. — Les poèmes de Gérard d'Houville ont paru sans autre signature souvent que trois étoiles, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1894, 15 février et 15 juin 1895, 15 décembre 1896, 1er février 1899, 15 décembre 1900, 15 janvier 1902, 15 janvier 1903, 1er janvier 1905,

15 mai 1907. — dans la *Renaissance Latine*. — dans un numéro de Noël du *New-York Herald*.

PROSE. — *L'Inconstante*, roman, Paris, 1903. — *Esclave*, roman, Paris, 1905. — *Le Temps d'aimer*, roman, Paris, 1908.

CONSULTER.— LÉON BLUM, *En lisant, réflexions critiques*, Paris, 1906, in-18. — G. CASELLA et E. GAUBERT, *La Nouvelle littérature*, Paris, 1906, in-18.—J. E.-CHARLES, *Les Samedis littéraires*, 2e série, Paris, 1904, in-18. — GILBERT DE VOISIN, *Sentiments* (une princesse de lettres), Paris, 1905, in-18. — G. CASELLA, *Revue illustrée*, 15 juin 1905. — G. DESCHAMPS, *Le Temps*, 19 avril 1903. — JEAN DE GOURMOND, *Mercure de France*, juillet 1903. — CHARLES MAURRAS, *L'Avenir de l'Intelligence*, Paris, 1905, in-18. — A.-M. SOREL, *Gaulois*, 23 avril 1903. — PAUL FLAT, *Nos Femmes de lettres*, Paris, 1908, in-18.

## SALOMÉ

Son corps svelte vêtu d'une soie à rosaces
Traîne l'obscur velours d'un ourlet empourpré.
Sur le dallage blanc des plus hautes terrasses
Où l'arabesque luit dans le marbre nacré.

Au rebord du balcon où son rêve l'exile
Elle étend ses bras frais et joue avec ses doigts ;
Son attitude semble une danse immobile,
La fleur de ses cheveux s'effeuille à ses pieds froids.

Sans doute courtisane et surtout enfantine,
Etre doux et pervers et toujours trop aimé,
Insensible sourire, orgueil de la narine,
Charme de ce qu'on sent perfide, Salomé !

Sa taille ploie, et sous le long sourcil qui s'arque
Son regard est cruel, innocent et lascif ;
Est-ce d'avoir dansé devant le vieux tétrarque
Ou d'avoir soupesé le plat deux fois massif ?

Elle regarde au loin. D'un argent mat et terne,
La lune, au ciel couvert, s'arrondit lentement.
Elle écoute. Le vent gronde dans la citerne
Ou quel râle lointain en monte sourdement ?

Quel morne chef coupé, — souvenir ou présage, —
Flotte dans le halo de l'astre pluvieux ?
Mais Salomé n'a pas détourné son visage,
Nul effroi ne la trouble et n'obscurcit ses yeux.

Qu'importe que la tête horrible roule, et saigne,
Et pèse un poids trop lourd à son geste ingénu,
Et que son pas dansant de ce sang noir s'imprègne
Et qu'un roi paternel convoite son corps nu?

Sa figure naïve est puérile et claire
Entre l'écartement lisse de ses bandeaux,
Et sa robe revêt la grâce singulière
D'un torse adolescent qui cambre un souple dos.

Elle s'attarde ainsi sur la terrasse blanche,
— Qu'est-ce que tout cela, petite fille? Rien. —
Et songe, en admirant son sein rond et sa hanche,
Qu'elle se trouve belle et qu'elle danse bien.

## L'OMBRE

Au seuil noir de l'oubli, souterraine exilée,
Seule avec mon miroir familier, j'y revois
Le prestige lointain de ma vie écoulée;
Nul écho dans le vent ne me redit ma voix.

Le rameur qui m'a pris l'obole du passage
Et qui jamais ne parle aux ombres qu'il conduit,
Me laissa ce miroir aimé de mon visage;
Je ne suis pas entrée entière dans la nuit.

Mon front encor fleuri par ma mort printanière
Sur l'immobile flot se pencha, triste et doux;
Mais nulle forme pâle, image coutumière,
Ne troubla l'eau sans plis, sans moire et sans remous.

Les cygnes loin des flots où sombre la mémoire,
Les cygnes léthéens ont fui, vols oubliés,
Las d'avoir si longtemps cherché dans l'onde noire
Le flexible reflet de leurs cols repliés.

O pâles sœurs! petites âmes fugitives,
Ne tendez pas les bras vers les flots oublieux,
Détournez-vous du fleuve aux ténébreuses rives;
Vos yeux toujours en vain y chercheraient vos yeux.

Mes sœurs, ne brisez pas aux roches de la grève
Les fidèles miroirs amis de vos destins;

De ce qui vous fut doux gardez encor le rêve
Et de vos sorts divers les reflets incertains.

Restez auprès de moi qui vous suis fraternelle,
De moi qui fus vivante et déjà m'en souviens
Et qui pourtant heureuse et par l'amour plus belle,
Hélas ! craignis d'errer sur les bords stygiens.

J'ai connu le frisson de l'aile irrésistible
Et le grand vol obscur s'est fermé sur mon front,
Je sais la route aveugle et l'empreinte invisible ;
Vous y venez vers moi et d'autres y viendront.

Le sable noir n'est pas foulé par vos pieds d'ombre,
Car nul pas ne se grave au sable du Léthé.
Venez vers la Songeuse ou puisez l'oubli sombre
Aux taciturnes flots qui n'ont rien reflété.

## CIEL NOCTURNE

Vos invisibles mains, ô Fileuses de l'Ombre,
Des voiles constellés entremêlent sans bruit
Les fils étincelants, et tournent dans l'air sombre
Les funèbres fuseaux des rouets de la Nuit.

Dans la trame éclatante où palpitent les astres,
Ensevelissez les destins mystérieux,
D'héroïques espoirs et d'orgueilleux désastres
Ou la cendre d'un songe à jamais glorieux.

Mais pour le mal secret d'une âme tendre et fière
Et pour l'obscur tourment dont souffre un cœur troublé,
Silencieuses sœurs douces à ma prière,
N'ourdissez pas les fils du suaire étoilé.

Fileuses, attendez que la lune illumine
Le ciel pur du reflet de sa pâle clarté,
Et chargeant vos fuseaux de la lueur divine,
Filez diligemment un linceul argenté.

Afin que la douceur de l'inutile rêve
Repose ensevelie au plus nocturne pli,
Aux rouets ténébreux entremêlez sans trêve
Le rayonnant silence et l'éternel oubli.

*Phot. P. Boyer.*

Gérard d'Houville

# MARIE HUOT

Quoi que puisse écrire Mme Marie Huot, son œuvre restera toujours au-dessous du haut pittoresque qui s'attache à sa vie et à sa personne. — Née à Tonnerre, en 1846, elle descend, par son père, d'une très ancienne famille, les de Baon, grande lignée espagnole d'origine probablement sarrasine. Par sa mère, elle est alliée aux Trubert d'Ancy-le-Franc. A l'hospice de Tonnerre l'on voit la statue de marbre blanc d'un de ses aïeux, secrétaire et conseiller de Louvois. — La vie de Mme Marie Huot a été très agitée ; c'est que Mme Huot possède une âme d'apôtre ; elle est persuadée qu'elle a une mission à accomplir sur cette terre et elle s'y est consacrée avec l'enthousiasme et l'opiniâtreté des croyants... et des femmes ! Mme Marie Huot s'est instituée la grande amie et protectrice des animaux. Elle a mené des campagnes anti-vivisectionnistes qui firent beaucoup de bruit dans leur temps et, non contente de défendre ses idées par la parole, Mme Huot ne craignit pas d'en venir aux actes. En 1886, un jour que Pasteur présidait, à la Sorbonne, une conférence sur la découverte de la prophylaxie de la rage, elle proteste si énergiquement que, sans M. de Lesseps qui prit sa défense, les deux mille étudiants présents lui eussent fait passer un fort mauvais quart d'heure ; un autre jour, au collège de France, elle se précipite sur le professeur Brown-Séquard, au moment où il s'apprêtait à viviséquer un singe, et le larde de coups d'ombrelle. Une autre fois, c'était en 1899, en compagnie d'un peintre suédois, elle se rend aux Arènes de Deuil, près d'Enghien, où on avait organisé des courses de taureaux, et blesse à coups de revolver deux toréadors. A la suite de ce « geste » les courses furent interdites. Mme Marie Huot a encore donné aux bêtes des preuves de sa maternelle sollicitude en fondant, en France, les premiers refuges d'animaux. J'ajouterai que Mme Huot est végétarienne et disciple convaincue de Malthus — encore que, sur ce dernier point, ce soit surtout au profit de son idéal zoophile que la doctrine malthusienne l'intéresse.

« Il est entendu — m'écrit-elle — que je suis personnage excentrique et le docteur Magnau m'a même classée dans ses dégénérés supérieurs — ça console ! »

A lire ses vers, on a l'impression que Mme Marie Huot a l'âme triste, assolée et pleine d'un vague ennui. Sans indulgence pour l'humanité et l'égoïsme des hommes, toute sa tendresse c'est sur les bêtes qu'elle la reporte. Les bêtes — les chats — lui inspirent des vers qui ne sont pas toujours à vrai dire, sans naïveté.... Certaines pièces cependant, comme les *Litanies des bêtes*, par exemple, sont pour le moins curieuses.

Mme Marie Huot possède un métier très sûr. Son talent descriptif et la plastique de sa forme l'apparentent aux parnassiens ; son goût pour l'expression rare et son pessimisme douloureux font un peu songer à Baudelaire.

BIBLIOGRAPHIE.— *Le Missel de Notre-Dame des Solitudes*, Sansot et Cie, Paris, 1908, in-18.

CONSULTER. — CHINCHOLLE, *Les Mémoires de Paris*. — RACHILDE, *Marie Huot* (préface au *Missel de Notre-Dame des Solitudes*.)

## LA COURSE

### I

La cavale hennit dans l'étroite écurie
Et frappe du sabot la paroi de mon cœur :
Sous l'orage, quittons l'infâme hôtellerie,
O bête impatiente ! et partons pour ailleurs.

Hors la turpide loi du valet, lâche et ivre,
Dont le fouet insolent commande la maison,
Nous irons, par delà les choses qu'on peut suivre,
Chercher des infinis, percer des horizons.

Nous nous enfoncerons là-bas, au pays vaste
Où les choses n'ont plus la forme et la couleur,
Où l'explorateur, las, retrouve la nuit chaste
Et le sommeil profond du limbe antérieur.

### II

A quoi bon s'attarder, épique et somnambule,
Dans ce bouge rempli de mauvais voyageurs,
A la prouesse du chevalier ridicule
Que blesse le premier son espadon vengeur ?...

A quoi bon promener, royal et solitaire,
Sur un visage amer un amour outragé,
Une beauté brûlée et creuse de cratères
Où l'oiseau du baiser ne viendra plus manger ?...

### III

Holà !... voici l'hiver... Frimaire et Pluviôse...
N'attends pas l'angelus et n'attends pas le coq !...
N'attends pas que le vieux souffleur d'apothéoses
Chasse un vivant cadavre agrippé sur le roc !...

### IV

Emporte-moi, Cavale, à ta crinière épaisse ;
Je veux fuir avant l'heure et les bras à ton cou ;

Notre fierté n'est pas faite pour les vieillesses,
Mais pour vivre un vertige et pour mourir debout !

V

En route sous l'éclair, le tonnerre et la flamme,
En route sous le cri des mondes écroulés,
En route sous la joie infernale, ô mon âme !
De tes noirs désespoirs courant échevelés.

En route sous la nuit fumante de décombres,
Sous la gifle du vent, le rire des hibous ;
En route sous les bras appeleurs du bois sombre,
La bénédiction des squelettes debout !

En route sur la barque, immobile et sans voile,
A côté du Pilote impassible et sans yeux ;
En route sur la mer, sans rive et sans étoile,
Dont le temps n'a jamais fauché les vastes cieux !

En route sur la nue et la gloire héroïque
Où l'extase a dressé sa croix et son menhir !
En route sur l'Iris ovale et magnifique
Qui cintre le portail du céleste avenir !

VI

O ma Grande ! plus vite ! encor, encor plus vite !...
Ne laisse pas le chien mordre ton jarret fier !...
Regarde !... les champs bleus sont pleins de marguerites ;
Ici, tout est brûlé par la bise d'hiver.

Les rats et les mulots ont sali ton avoine,
Empesté le bon foin qui grisait ton galop ;
Le jeûne réduirait au vol de la cétoine
Ton aile de chimère, ô ma Cavale !...
— Hop !...

## LES LITANIES DES BÊTES

### SELON LE RITUEL DU GRAND PRÊTRE BAUDELAIRE

Doux anges, que l'Archange a sous sa dépendance,
Que sur terre entraîna sa sombre déchéance,

Marie Thiot

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, que le vieux Caïn, bourreau des innocences,
Immole à ses faux dieux, ses plaisirs, ses vengeances

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, dont l'instinct est droit et clair comme une lance,
Et qu'un Dieu de bonté fit à sa ressemblance,

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, qui gardez du ciel l'obscure souvenance
Et reflétez son jour dans votre Transparence,

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, qui dormez en paix avec la Conscience
Où Bien et Mal ont la même insignifiance,

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, dont l'esprit médite au fond des somnolences
Et prend le large avec les âmes en partance,

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, qui sentez dans l'air le Malheur qui s'avance
Et voyez de la Mort l'invisible présence,

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, qui savez d'Eros les affres et les transes,
L'enfer de la luxure et le ciel du silence,

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, qui nous apprenez le pardon des offenses
Et nous initiez à la reconnaissance,

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, devant qui je suis pleine d'obéissance,
Ainsi qu'une servante, une humble providence,

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, avec qui je suis en tendre confidence,
En adoration et en intelligence,

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, en qui je revois mon cher pays d'enfance,
Mes limbes, mon aurore et ma sainte ignorance,

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, dont la faim repue est une récompense,
Et dont la sieste met du rêve à ce qu'on pense,

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, pour qui j'ai vêtu la toge, pris la lance,
Réveillé, des aïeux la fougue et la vaillance,

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, pour qui j'ai rampé, renié mes décences,
Egorgé mes orgueils, fouaillé mes répugnances,

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, pour qui j'ai prié, mains jointes, les Puissances
Et pleuré des minuits sous mes poings d'impuissance,

Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur !

Vous, pour qui j'ai souffert de la Grande Souffrance
Et devant qui je suis toujours en repentance,

Chères bêtes, buvez et mangez tout mon cœur !

*(Le Missel de Notre-Dame des Solitudes.)*

---

# COMTESSE EUGÉNIE KAPNIST

D'origine grecque par son père, la comtesse Eugénie Kapnist est née en Russie. Dès sa plus tendre enfance, elle apprit notre langue, « je priais en français », dit-elle. A douze ans, son père lui donne à lire Chénier, qui était pour lui — comme pour elle aujourd'hui — « le cher, le divin André Chénier ». Le comte Pierre Kapnist aimait les lettres ; — n'était-il point d'ailleurs le petit-fils de deux poètes russes renommés ! — Lui-même écrivait ; il composa une tragédie sur « Cinq-Mars » qui fut représentée après sa mort, avec un retentissant succès, au Théâtre Impérial de Moscou.

Toute jeune, Mme Kapnist vint en France et y demeura de longues années. Maintenant encore, elle partage son temps entre Paris, Athènes et Pétersbourg.— « La France, écrit-elle — patrie intellectuelle de mon esprit, la France qui m'apprit à penser et à travailler, car c'est en France que je fus élevée depuis mon enfance — recevra toujours l'hommage de ma reconnaissance et de mon admiration ».

Avoir choisi le français pour exprimer ce qu'on a de plus profond en soi, n'est-ce pas le plus bel hommage qui puisse être rendu à notre pays ! Mais la comtesse Kapnist tient encore à honorer la France dans ses poètes, elle voue un véritable culte à celui qui, entre tous, eut le plus tragique destin, au pur génie qui écrivit les *Bucoliques*, à André Chénier. Ayant découvert l'endroit, au cimetière de Picpus, où dort le doux élégiaque, elle eut une pieuse et poétique pensée : elle rapporta d'Athènes une plaque de marbre blanc sur laquelle elle fit graver ces mots : « André de Chénier — fils de la Grèce et de la France — 1762-1794 — servit les muses — aima la sagesse — mourut pour la vérité », — puis, elle fit sceller cette plaque au mur du petit enclos où repose auprès de treize cents victimes de la Terreur, l'illustre chantre d'*Hermès*.

Rendant compte du livre de Mme Eugénie Kapnist, M. Auguste Dorchain écrivait : « L'auteur n'est pas un artiste patient et volontaire, ni un capricieux dilettante, mais un poète vraiment soulevé par les grandes houles intérieures, et à qui l'on souhaiterait seulement de connaître davantage les strictes disciplines qui, jointes aux exaltations spontanées, font les chefs-d'œuvre. N'importe ! Admirons en lui des dons précieux : une belle chaleur d'âme, un souci des grands sujets, l'amour des causes justes et vaincues, l'indéfectible espoir qu'un jour elles seront victorieuses. Cette inspirée véritable est digne d'être la prêtresse du culte d'André Chénier ».

Il y a du vrai dans ces éloges et ces critiques et pourtant, il semble bien que M. Dorchain n'a point rendu justice complète à l'auteur de l'*Acropole*. Ce qui paraît avoir retenu plus particulièrement son attention, ce sont ces pièces d'inspiration antique où l'influence de Chénier se lit à tout moment — qui forment la première partie, partie la plus volumineuse, du recueil

*Phot. Bohringer.*

poétique de la Comtesse Kapnist. — Loin de moi l'idée de contester le mérite de ces poèmes, celui qui ouvre le livre et qui lui donne son titre, l'*Acropole*, est assurément d'une tenue parfaite, d'une architecture très pure, et il est soutenu et emporté par un large souffle lyrique qui fait trop souvent défaut à ces sortes évocations d'une beauté disparue. Voyez plutôt :

*..... Les yeux sur l'horizon, j'écoute les accents*
*Qui descendent des cieux et qui montent des choses.*
*Autour de l'Acropole ils vibrent, caressants,*
*L'enveloppant de vapeurs roses.*
*Et la sereine voix, faite de mille voix,*
*Dit : « Je suis la Beauté, à mes paisibles lois*
*Le temps est asservi. De l'oubli, du barbare,*
*De la destruction, — j'ai triomphé !*
*Les chapiteaux sculptés ont étouffé*
*Le feu ; la touffe en fleur répare*
*Le mur troué par le canon.*
*Tous ces héros tombés autour de moi sans nom,*
*Ne les voyez-vous pas comme en une éclaircie ?*
*Ne sont-ils pas vivants de poésie,*
*Avec la liberté montant au Parthénon ?*
*Si le boulet en marbre a laissé son outrage,*
*Le fronton, comme un front, sous le sillon de l'âge,*
*Paraissant plus sévère a pris un air sacré ;*
*Et quand l'homme à présent s'arrête et le contemple,*
*Sans prêtre, sans autel, il reconnaît le temple*
*Du sublime malheur, de la pure beauté.....*

De tels vers sont beaux, mais, malgré leur plasticité, malgré tout l'enthousiasme dont l'auteur les a chargés, ils ne laissent pas d'être froids ; peut-être nous intéressent-ils, à coup sûr ils ne nous émeuvent aucunement. — Je dirai la même chose des autres pièces inspirées de l'antiquité : ce sont des poèmes bien composés, mais laborieux et sans vraie originalité Aussi combien je leur préfère ceux qui ont pour titre *Nature et Homme*, *Devant un mort*, *Le Vent*, *Oukraina*..... Ces poèmes-là, tous ceux qui ont parlé de l'œuvre de la Comtesse Kapnist ne les ont pas lus, autrement comment expliquer qu'ils n'aient point été frappés de leur grande beauté. Ici, plus de réthorique, le poète se laisse guider par sa seule inspiration ; sa personnalité puissante s'affirme ; sa pensée robuste, le tour philosophique de son esprit ne sont plus entravés par rien. Le vers est plein, nerveux, nombreux, rythmé d'une main sûre, sonore, réfléchi, évocateur et imagé.

Dans ces pièces — avec moins d'originalité sans doute, avec moins de nouveauté, moins de modernisme surtout, — Mme Eugénie Kapnist approche les meilleures poétesses de notre temps. Depuis Mme Ackermann, seules Mme Daniel Lesueur et elle ont écrit des poèmes aussi volontaires, et d'une aussi forte trempe. Et, malgré soi, lorsqu'on lit les strophes vibrantes et harmonieuses de la Comtesse Kapnist, un nom s'évoque en notre esprit, celui de Leconte de Lisle. Certaines pièces de l'*Acropole*, notamment

*Oukraina* et le *Vent*, sont dignes, à tous les points de vue, de l'auteur des *Poèmes Barbares*. — Ceci dit d'ailleurs sans dissimuler la critique qu'un tel éloge porte en soi....

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Acropole*, A. Lemerre, Paris, 1908.
CONSULTER. — AUGUSTE DORCHAIN, *Les Annales*, 29 mars 1908. — EMMANUEL GLASER, *Le Figaro*, 1er février 1908. — JULES CASE, *Gil Blas*, 13 mars 1908. — CHARLES LE GOFFIC, *Revue Hebdomadaire*, 19 septembre 1908.

## ATHÉNA

Sois Phidias, et fais de moi ton Athéna !
Ton rêve, chaste et fier, doit me donner ma forme,
Sculpte, d'un ciseau fin, au bouclier énorme
L'impur géant qu'à Zeus mon bras subordonna.

Dans les parois du roc ton œil me devina :
En un marbre divin que ta main me transforme,
Mets sur mon sein l'égide, et qu'en mon sein s'endorme
La fureur que l'amour d'Héfestos déchaîna

Comme en de longs plis blancs, que ta douce caresse
M'enveloppe à la fois de force et de tendresse ;
Dans mon regard serein, qu'on voie aimer ton cœur !

En m'élevant très haut, élève-toi toi-même,
Posant à la beauté pensive le problème
Qui des deux fut plus grand, l'œuvre ou le créateur.

## OUKRAINA

Steppe, lande infinie où l'océan roula
Sous le regard tranquille et lointain des étoiles,
Au sombre écroulement des flots porteurs de voiles
Le chatoîment des blés nourriciers succéda.

Sous le sable et le sel la conque ensevelie
Heurte le soc où fut le fond muet des mers,
Mais les souffles ardents, les murmures amers,
Flottent sur cette plaine immense et dépâlie.

La mouette au cri rauque habite le marais,
Se berce sur les joncs et bat l'air blanc de l'aile,
Mais à travers les temps son instinct lui révèle
L'énorme nappe d'eau, les mâts et le vent frais...

Et lorsque la tourmente au-devant des orages
Avance en tourbillons comme au siècle marin,
L'oiseau des mers qui rêve au choc des flots d'airain
S'élance et jette au ciel le cri des autres âges.

L'homme, fils de la steppe, a l'instinct du passé.
Son âme écoute encor le silence et l'espace.
Sur son front affaibli si l'aile libre passe,
Il se souvient qu'il vit, il sait qu'il a pensé.

La paix riche en blés d'or, une lente existence,
Ont plus usé son cœur que les grands jours anciens,
Quand chacun combattait pour tous qu'on disait *siens*,
En appelant au ciel et à leur longue lance.

On résistait au monde : on en était plus fort,
Sur la brèche d'Europe on contint le Tartare,
Et par Byzance instruit on n'était pas barbare.
C'était la vie immense en face de la mort !

Mais, aujourd'hui, l'effort ne trempe plus les âmes ;
Le pain n'est plus vital ; un océan lointain
Râle en l'esprit stagnant... La nation a faim
De glorieux exploits et de lustrales flammes !

## LE VENT

Où va le vent qui passe et sur la plaine informe
Qui roule comme un flot son souffle révolté ?
D'où vient son chant lointain, en un soupir énorme
Montant, emportant tout, fléau qui se transforme
Soudain, comme un sorcier, en souffle de l'été ?

Où va son aile blanche, où va son aile noire,
Quand, passant sur la terre en son ennui divin,
Il cherche quelque mer que son tourment ne moire,
Un roc plus fort que lui, cet heureux promontoire
Du paisible rivage où son effort soit vain ?

Mais il voit s'incliner partout, sur son passage,
La cime des forêts, et fuir les vertes eaux
Et tout ce qu'il croyait de bon, de fort, de sage.
Devant sa vaste épreuve a changé de visage,
Et n'a point mesuré son âme à ses assauts.

Il n'a trouvé dans rien le calme qui repose;
Il fuira donc toujours plus loin, plus haut, là-bas,
Renversant le géant, épargnant quelque rose,
Ayant connu, hélas! qu'épuisant toute chose,
L'éphémère est à lui, — l'éternel ne l'est pas...

## ÉLÉGIE

La vague au front pâli parle au soir solitaire,
Et rien ne les entend pleurer dans l'infini,
Ils sont très près des cieux, oublieux de la terre,
Et voici, qu'insondable en sa tristesse austère,
Dans l'humide brouillard leur baiser s'est uni.

Et mourante en son ombre, elle lui dit: « Je t'aime
Plus que les astres d'or qui veulent m'éclairer;
Pour eux mon onde est glauque et mon écume blême,
Mais notre solitude, ô soir sombre, est la même;
En buvant ton soupir, je puis mieux soupirer! »

Et le soir solitaire écoute son murmure,
L'entoure, la caresse en ses vastes reflets,
Dans l'instant éternel que leur étreinte dure.
La nuit, entre Orion et le géant Arcture,
Descend sur ses chars d'or, d'étoiles attelés;

Mais leur regard brillant glisse en vain sur l'abîme,
La vague n'ouvre pas son sein à leur lueur,
A son trouble houleux, à son tourment intime,
Leur calme est étranger; un autre esprit l'anime;
Et seule la douleur répond à la douleur.

## DEVANT UN MORT

Comme après la pleine victoire
On vient sur les champs des combats,
Reconnaître, en pleurant, les pas
Terribles mais beaux de la gloire,

Devant l'argile où ne bat plus
Un cœur répondant à la vie,
Devant ces traits que nul n'a lus,
Gravés au front par l'agonie,
Le doigt sur la bouche, arrêté,
Ecoutant la voix des pensées,
Moi, je crois voir la Liberté
Déployant ses ailes blessées.
Comme un ramier emprisonné
Qui perd le chemin de l'espace,
D'abord elle hésite, très lasse,
Pleurant l'asile abandonné.
Ou, parfois, de lointaines plaintes
Semblent rendre incertain encor
Son vol. Une rigide empreinte
Creuse les yeux cernés du mort;
Mais soudain, rayon invisible,
S'allumant au monde inconnu,
L'aube d'une joie indicible
Eclot au front du pâle élu.
Dans le morne silence vibre
L'hymne d'or d'un soleil levant,
Et j'ai compris que l'âme libre,
S'est éclairée en s'en allant!

## NATURE ET HOMME

### I

A cette heure ignorée où, sur le globe obscur,
Le feu seul travaillait pour engendrer la vie,
Quand l'écorce terrestre, à peine refroidie,
Au fluide central fendait son dôme dur,

En abîme profond, en longue déchirure,
En roche primitive, en cratère fumant,
Se façonnait le monde, et dans l'embrasement
Les métaux se mêlaient aux flancs de la nature.

Rien encor ne naissait. Vers la lourde vapeur
Flottant dans l'atmosphère, un âge, puis un autre,
Levait un front moins chaud, plus rapproché du nôtre,
Et perçait du ciel noir le mystère oppresseur.

L'onde précipitée inonda la surface
Du globe; le déluge eut l'aspect de la mort
Couvrant de son linceul quelque titan qui dort,
Et voilant, de ses plis, la terreur de sa face.

Mais c'était l'aube d'or, le sol vert et les jours
Que promettaient ces eaux sombres, tumultueuses,
A la terre, élevant ses strates somptueuses,
Escaliers de géants, soudés de métaux lourds.

Et la conception se féconda dans l'onde,
La flamme, unie à l'eau, s'épanouit en fleur.
La vie était venue, écartant la pâleur
Brumeuse, et dénouant sa chevelure blonde.

## II

L'histoire de ces temps, au sein des profondeurs,
Est gravée en argent, en cuivres, en galène,
Et dans la mine passe encor l'antique haleine,
Les soupirs étouffants des premières chaleurs.

La fougère féerique y dort parmi la houille,
Le feu plutonien éclate aux cristaux longs,
Et sur le lit de schiste ondulent les filons
Où s'égare souvent une pioche qui fouille.

Laurium, encerclant de ton anneau rocheux
Le golfe bleu, tout plein de reflets, de murmures,
Tu connais ce labeur, au cœur des roches dures,
La sueur et la soif, et le soin soucieux

Que prit pour l'étancher un ami de la terre,
Un esprit absorbé par l'étude du bien,
Du devoir social, qu'il voulut faire sien,
Offrant la coupe fraîche et pleine à ta misère !

Et l'âme de la source, et le feu du travail,
Animent Laurium où les grands treuils se meuvent
Le peuple l'a compris, et ses yeux clairs s'émeuvent
Quand passe l'homme droit, qui fut au gouvernail.

Au chant de la fontaine emplissant leur amphore,
Les femmes ont parlé : « Que Dieu rende à ton cœur
La paix et l'onde vive, et sa claire fraîcheur,
Et nous te rendons grâce en puisant à l'aurore. »

## III

Mais Athéna s'appuie à son stérile roc;
Pâle, altérée au cœur de ces puissantes âmes
Qui des mâles vertus rallumeraient les flammes,
Rouvriraient le sillon, en conduisant le soc!

Elle attend, se consume: où donc est le génie?
Tous les pleurs de ses yeux pour étancher ses maux?
Pour faire reverdir les défaillants rameaux
Du civique laurier que l'archonte renie?

Seule en son Parthénon fleurissant des granits,
Elle songe à cette heure, embrasée, inconnue,
Quand le feu jaillissait, en implorant la nue,
Pour que l'onde, la vie, et le sol soient unis!

Du centre en fusion coulait la rouge lave,
La terre se tordait, s'élevait en fumant,
S'effondrait dans la mer et grondait en tonnant
Cherchant l'espace libre et l'air, comme un esclave.

Tout périssait, brové. par le destin fatal,
Mais renaissait plus beau, grandi par l'espérance.
Sur un type plus pur appuyant sa puissance,
A l'homme-dieu rêvé posant un piédestal.

Elle songe... ô Destin, ce que peut la nature,
Par son sublime effort, l'homme ne doit-il pas
Le créer par l'esprit, surmonter le trépas,
Ouvrant la voie ardente à la race future?

Il l'a fait, — il le peut. Dans l'ombre du présent,
Ses yeux sondent; pourquoi cet élu se dérobe?
Pourquoi ne vient-il pas, aux plis blancs de sa robe,
Chercher l'égide d'or que la patrie attend?...

---

# MARIE KRYSINSKA

Marie Krysinska fut en son temps — le beau temps où Rodolphe Salis triomphait à Montmartre — une manière de révolutionnaire littéraire. Elle publiait alors dans le *Chat Noir* et dans la *Vie Moderne* des vers qui, en vérité, pour tout vers qu'ils fussent n'en étaient pas moins tenus pour de la simple prose par beaucoup de gens. Quand je dis de la « simple prose », j'exagère, les vers de Mme Krysinska s'apparentant bien plutôt à de la prose très compliquée. Aujourd'hui qu'a sévi le symbolisme, aujourd'hui que quelques-uns des adeptes de cette école proclamée « décadente » se sont imposés et nous ont donné de belles œuvres, les innovations de Marie Krysinska nous trouvent moins étonnés, plus disposés à les comprendre et, de fait, ses petits poèmes sans rimes, à peine assonancés, d'un rythme assez peu sensible, nous paraissent curieux, ingénieux et non sans grâce. On comprend toutefois qu'à l'origine du mouvement verlibriste et symbolique, ces poésies aient pu sembler incompréhensibles et sans doute aussi incohérentes. Ce reproche d'incohérence, MM. Jean Moréas, Henri de Régnier, Gustave Kahn, Stéphane Mallarmé... bien d'autres encore, ne se le sont-ils point vu d'ailleurs lancer à la tête ! Au surplus, le principal mérite du travail prosodique de Mme Krisynska est d'avoir paru tout au début des premiers efforts des poètes symbolistes. MM. J.-H. Rosny ont raison d'écrire : « Ce travail vint à son heure : pour le juger, il faut qu'on se replace en 1882-83, époque où il *innovait* ».

Bien que Marie Krysinska tînt beaucoup à situer son œuvre, pour qu'on ne l'accusât point d'avoir imité personne, le contraire lui paraissant la vérité ! elle entendait rester indépendante et ne voulait être d'aucune école. Elle estimait « qu'un artiste ne vaut que par la miette de sa personnalité propre ».

Au fait, ce mot de « miette » lui convient à merveille, car, c'est de miettes toutes menues qu'est faite son originalité, son frêle talent, sa personnalité naïve et compliquée.

Son idéal littéraire, elle nous l'a confessé dans la préface d'un de ses recueils; elle veut « atteindre au plus de beauté expressive possible, par le moyen lyrique, subordonnant le cadre aux exigences *imprévues* de l'image, et rechercher assidûment la *surprise de style* comme dans la libre prose avec, de plus, le souci d'un rythme particulier qui doit déterminer le caractère poétique déjà établi par le *ton* ou pour mieux dire le *diapason* ÉLEVÉ du langage ».

Plus tard, M. Jean Moréas écrira lui-même : « ... Ce dont nous voulons enchanter le rythme, c'est la divine surprise toujours neuve ! »

Que Marie Krysinska soit la grande inspiratrice du mouvement symboliste et verlibriste, on ne l'assurerait pas sans exagérer; du moins,

ayant été à la prime origine de ce mouvement, il paraît vraisemblable que son œuvre ait pu exercer une certaine influence sur l'esprit des poètes contemporains.

Marie Krysinska est morte en 1908.

BIBLIOGRAPHIE. — *Rythmes pittoresques*, Vanier, Paris, 18 ?, in-18. — *Intermèdes*, Vanier-Messein, Paris 18 ?, in-18.

## RONDE DE PRINTEMPS

Dans le Parc, dans le Parc, les glycines frissonnent,
Etirant leurs frêles bras —
Ainsi que de jeunes filles
Qui se réveillent d'un court sommeil
Après la nuit dansée au bal,
Les boucles de leurs cheveux
Tout en papillotes
Pour de prochaines fêtes —
Dans le Parc.

Dans les Prés, dans les Prés les marguerites blanches
S'endimanchent, et les coquelicots
Se pavanent dans leurs jupes
Savamment fripées,
Mais les oiseaux, un peu outrés,
Rient et se moquent des coquettes
Dans les Prés.

Dans les Bois, dans les Bois les ramures s'enlacent :
Voûte de Cathédrale aux silences
Où le pas des Visions se fait pieux et furtif.
Parmi les poses odorantes des Hêtres
Et les blancs surplis des Bouleaux —
Sous les vitraux d'émeraude qui font
Cette lumière extatique —
Dans les Bois.

Dans l'Eau, dans l'Eau, près des joncs somnolents
Tremblent les étoiles plues du soleil
Dans l'Eau,
Et la Belle tout en pleurs
Tombe parmi les joncs somnolents,
Et la Belle
Meurt parmi la torpeur lumineuse des flots :
La Belle Espérance
S'est noyée, et cela fait des ronds
Dans l'Eau.

## LA GIGUE

Les Talons
Vont
D'un train d'enfer,
Sur le sable blond,
Les Talons
Vont
D'un train d'enfer
Implacablement
Et rythmiquement,
Avec une méthode d'enfer,
Les Talons
Vont.

Cependant le corps,
Sans nul désarroi,
Se tient tout droit,
Comme appréhendé au collet
Par les
Recors
La danseuse exhibe ses bas noirs
Sur des jambes dures
Comme du bois.
Mais le visage reste coi
Et l'œil vert,
Comme les bois,
Ne trahit nul émoi.

Puis, d'un coup sec
Comme du bois,
Le danseur, la danseuse
Retombent droits
D'un parfait accord,
Les bras le long
Du corps.
Et dans une attitude aussi sereine
Que si l'on portait
La santé
De la Reine.

Mais de nouveau
Les Talons
Vont
D'un train d'enfer
Sur le plancher clair.

## LE POÈME DES CARESSES

Inoubliables baisers qui rayonnez
Sur le ciel pâle des souvenirs premiers !
Baisers silencieux sur nos berceaux penchés !

— Caresses enjouées sur la joue ;
Tremblantes mains des vieux parents, —
Pauvres chères caresses d'antan,

Vous êtes les grandes sœurs sages
Des folles qui nous affolent
Dans les amoureux mirages.

Baisers ingénus en riant dérobés,
Moins à cause de leur douceur souhaités,
Que pour s'enivrer de témérité.

Premières caresses, vacillantes —
Comme, dans le vent âpre,
Des lumières aux lampes ;

Caresses des yeux, caresses de la voix,
Serrements de mains éperdues
Et longs baisers où la raison se noie !

Puis, belles flammes épanouies,
Sacrilèges hosties
Où tout le Dieu vainqueur avec nous communie !

Caresses sonores comme des clochettes d'or,
Caresses muettes comme la Mort,
Caresse meurtrière qui brûle et qui mord !...

Baisers presque chastes de l'Amour heureux,
Caresses frôleuses comme des brises,
Toute-puissance des paroles qui grisent !

Mélancolique volupté des bonheurs précaires.
Pervers aiguillon du mystère,
Eternel leurre ! ironique chimère !

Puis, enfin, dans la terre —
Lit dernier, où viennent finir nos rêves superbes, —
Sur notre sommeil, la calmante caresse des hautes herbes.

## LES PETITS CHEMINS

Ils ont une grâce enjôleuse,
Tendre à la fois et railleuse,
Des airs galants, persuasifs et mutins,
Les petits chemins.

Leur ruban clair se déroule —
Comme une eau lente —
Le long des prés, joyeux des fleurs en foule,
Et dans le bois qui chante.

Ils invitent à suivre leur fortune,
Le pas des rêveurs, le pas des amoureux
Que la route battue importune.

Ainsi les doux entretiens,
Aveux discrets murmurés en tremblant,
Du cœur effarouché qui se défend
Sont les petits chemins.

L'Amour alors, se faisant bon apôtre,
Gentiment nous prend par la main
Et nous conduit dans la forêt profonde
Par les petits chemins.

---

# DANIEL LESUEUR

Daniel Lesueur, née Jeanne Loiseau (Mme Henry Lapauze), naquit à Paris, en 1862. — Bien qu'elle ait acquis une très grande renommée comme romancière, ce fut par un livre de poésies qu'elle débuta dans les lettres. Il y a toujours quelque puérilité et un peu de ridicule à dire d'un écrivain qui a brillamment réussi dans un genre, qu'il eut tort de ne pas en cultiver un autre, et cependant — sans oublier le succès des romans de Mme Daniel Lesueur — on ne peut s'empêcher de regretter qu'elle ait cessé brusquement d'écrire en vers. Sans nul doute le nom qu'elle s'est fait dans la littérature populaire — elle se le serait fait en poésie, Mme Daniel Lesueur porte en elle le cadavre d'un grand poète tué de ses propres mains ! Et cela, on est d'autant mieux autorisé à le proclamer que l'unique recueil poétique qu'elle a publié suffit à lui assurer une place à part dans la poésie féminine contemporaine. Aucune femme, depuis Mme Ackermann, n'a trouvé de plus virils accents, n'a témoigné d'une plus forte culture et d'une pensée plus robuste et sereinement affranchie. Mais si l'on trouve dans ses vers, ainsi que chez Mme Ackermann, un perpétuel souci philosophique, si leur forme, à l'une et à l'autre, témoigne d'un même effort artistique, d'une pareille précision, d'une force d'expression semblable — Mme Daniel Lesueur, par la direction de sa pensée, par l'originalité de ses préoccupations philosophiques, s'écarte résolument de l'auteur de la *Nature à l'homme* et de l'*Amour et la Mort*. Au pessimisme de Mme Ackermann, elle oppose, non pas à proprement parler un optimisme volontaire, mais une volonté de bonheur absolue. Elle voit bien le monde et la vie tels qu'ils sont dans leur implacable réalité ; nourrie de science moderne, ayant audacieusement scruté les cieux, elle pense que l'homme ne peut plus douter que sa croyance en Dieu ne soit le fruit d'une illusion de son esprit, mais elle lui conseillera pourtant de conserver cette illusion sans laquelle il ne saurait être heureux

*Vois, tous nos dieux brisés ont glissé dans l'abîme :*
*Pourtant nous ne pouvons désapprendre à prier.*

Elle dit encore :

*Et puisque la Nature aux lois mystérieuses,*
*Nous donnant la douleur, nous livra l'infini,*
*Pourquoi briserions-nous les ailes radieuses*
*Qui nous portent plus haut que notre ciel terni !*
*Pour moi, je te salue, illusion féconde,*
*Qui, seule, à nos efforts viens prêter ta grandeur !*
*Sur les antiques fronts de tous les dieux du monde,*
*C'est toi dont, à jamais, j'adore la splendeur.*

En dépit de ce qu'elle sait, elle manifeste néanmoins le désir

*De croire, malgré tout, qu'il est un grand mystère*
*Que notre âme verra quand nos yeux seront clos !*

« Ainsi, écrit M. Henry Bordeaux, elle se plaît à chanter le *sublime néant* des visions antiques et divines, comme un croyant attardé aimerait à prier dans une chapelle désaffectée. »

Un « sublime néant » — voilà bien en effet comment elle envisage l'au delà — ne dit-elle pas dans un des plus beaux sonnets qu'elle ait fait :

*J'ai tant chéri la beauté du mystère,*
*Qu'il me plaira de mourir sans savoir,*
*Sans rien savoir de notre but sur terre,*
*Ni du bonheur dont nous gardons l'espoir.*

*Néant sublime !... Oui, le sphinx peut se taire,*
*Oui, je te veux muet, sépulcre noir,*
*Du moins l'erreur de mon cœur solitaire*
*M'enchantera jusqu'en l'éternel soir.*

*Rien ne viendra démentir ma pensée*
*Ni condamner ma chimère insensée.*
*Ce que j'aimai fleurira mon tombeau.*

*Aucun réveil n'humiliera mon rêve ;*
*Je dormirai, n'ayant eu qu'un flambeau :*
*L'éclair d'amour jailli d'une heure brève.*

« Mais — écrit un critique — ce poète philosophe est surtout un poète de l'amour. Le mot seul le met en émoi. Il ne vibre jamais plus saintement que lorsqu'il en parle. » — En vérité pour Mme Daniel Lesueur l'amour résume toute la vie. Il faut aimer pour vivre et vivre pour aimer, tel paraît bien être le principe fondamental de sa philosophie, le grand ressort de son énergie, la source pure et profonde de son bonheur.

Nous devons à Mme Daniel Lesueur une admirable traduction de lord Byron. Leconte de Lisle, son maître en poésie, disait qu'elle seule avait rendu dans notre langue la splendeur du poète anglais. — En 1885 l'Académie française lui décerna le grand prix de poésie pour son poème *Sursum Corda* ; elle a obtenu, depuis, le prix Vitet pour ses romans. Enfin cette romancière et cette poétesse est aussi un auteur dramatique et une économiste distinguée ; une pièce audacieuse *Hors du Mariage* jouée au Théâtre Féministe, remporta un succès considérable, et ses travaux sur l'*Evolution féminine*, ont prouvé la justesse de ses vues en matière de sociologie.

Depuis 1900, Mme Daniel Lesueur est chevalier de la Légion d'honneur. En 1908, elle a été élue vice-présidente de la Société des gens de lettres.

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE : *Fleurs d'Avril*, réédité en 1896 dans la collection Elzévirienne Lemerre, sous le titre *Poésies de Daniel Lesueur*.

— PROSE : Traduction de lord Byron, trois vol., bibliothèque Elzévirienne, Lemerre, Paris. *L'Evolution féminine*, Lemerre, Paris. — ROMANS : *Marcelle ; Un mystérieux amour ; Amour d'aujourd'hui ; Névrosée ; Une nuit tragique ; Passion slave ; Justice de femme ; Haine d'amour ; A force d'aimer ; Invincible charme ; Lèvres closes ; Comédienne ; Au delà de l'amour ; l'Honneur d'une femme ; Fiancée d'outre-mer ; Le cœur chemine ; La Force du passé. — Lointaine revanche* : I. *L'Or sanglant ;* II. *La Fleur de joie. — Mortel secret* : I. *Lys Royal ;* II. *Le meurtre d'une âme. — Le masque d'amour* ; I. *Le marquis de Valcor ;* II. *Madame de Ferneuse. — Calvaire de femme* : I. *Le fils de l'amant ;* II. *Madame l'Ambassadrice.* — Vingt-cinq vol. in-18, Lemerre, éd., Paris. — *Nietzschéenne*, Plon, Paris, 1908, in-18.

THEATRE. — *Fiancée*, Théâtre de l'Odéon, 1894. — *Hors du mariage*, Théâtre féministe, 1899. — *Le Masque d'amour*, Théâtre Sarah-Bernhardt, 1905.

COLLABORATION. — L'*Indépendance Belge* (critique littéraire). — *Le Temps.* — *Figaro.* — *Gaulois.* — *La Fronde.* — *Femina.*

CONSULTER. — JULES BOIS, *Revue Illustrée*, 5 avril 1907. — MAXIME FORMONT, *Le Journal*, 7 décembre 1895. — LÉON CHAPELLE, *Revue Illustrée*, 1er avril 1903. — HENRY BORDEAUX, *Revue Hebdomadaire.* — E. LEDRAIN, *L'Artiste*, 50e année, 413-418, etc.

## LA VOIX DES MORTS

Morts qui dormez, couchés dans nos blancs cimetières,
Parfois, en relisant tous vos noms oubliés,
Je songe que nos cœurs à vos froides poussières
Par des fils infinis et puissants sont liés.

Muets, vous dirigez nos volontés altières.
Par vos désirs éteints nos désirs sont pliés ;
Vos âmes dans nos seins revivent tout entières,
En nous vos longs espoirs vibrent, multipliés.

Bien que nous franchissions une sphère plus haute.
Vos antiques erreurs nous induisent en faute,
Nous aveuglant encor malgré tous nos flambeaux,

Car le passé de l'homme en son présent subsiste,
Et la profonde voix qui monte des tombeaux
Dicte un ordre implacable, auquel nul ne résiste.

*(Sonnets philosophiques.)*

*Phot. Nadar.*

Damet Lebaudy

## ÉTERNEL DÉSIR

Qui donc inventera des syllabes nouvelles,
Troublantes pour le cœur comme un parfum pervers,
Avec le charme atroce et les douceurs cruelles
De nos longs souvenirs en ce vieil univers ?

Qui donc découvrira des mots subtils et rares
Dont nos fibres tout bas vibrent à se briser,
Puisque le sourd écho de nos langues barbares
Ne dit point l'infini du songe et du baiser ?

L'excès de notre ivresse et de notre souffrance
Semble animer la voix des forêts et des flots,
Mais nous, pour égaler leur sauvage éloquence,
Nous n'avons que l'accent éperdu des sanglots.

Oh ! je voudrais trouver des paroles légères
Dont le son vague et doux, suave et déchirant,
Dise au cœur ce que dit sous les longues fougères
La bise qui, le soir, les frôle en murmurant.

Et je voudrais rimer des vers dont la magie
Ferait défaillir l'âme, avec l'aigu frisson
Qu'éveille, fredonné vers la fin d'une orgie
L'air tant aimé jadis d'une ancienne chanson.

Et je voudrais encore, oh ! je voudrais connaître
Un langage disant les infinis regrets
Et l'éternel désir de ce qui pourrait être,
Du bonheur inconnu qui ne viendra jamais.

*(Souvenirs.)*

## LE PROGRÈS ET LES DIEUX

Aux temps anciens, le monde existait dans un rêve ;
Les cieux élargissaient le terrestre horizon ;
L'espoir d'un avenir plein d'extases sans trève
Consolait de la vie incertaine et trop brève,
Et le désir vainqueur supplantait la raison.

Hélas ! il est des cœurs que le Progrès consterne,
Des lèvres qui toujours invoqueront les dieux.

La Science à l'œil froid conduit l'esprit moderne,
Pourtant plus d'un genou dans l'ombre se prosterne,
Plus d'un regard encor monte aux cieux radieux.

C'est que, nous retirant l'espérance qui charme,
Dévastant à jamais nos lointains paradis,
La Science n'a pas effacé toute larme;
En nos mains, au contraire, elle aiguise chaque arme,
Et nous rend sans pitié pour les combats maudits.

L'antique Illusion, qui nous devient néfaste,
Ne veut plus sans péril embellir le chemin.
Notre champ de bataille est si sombre et si vaste
Que jamais nulle haine ou de peuple ou de caste
N'en ouvrit de pareil au désespoir humain.

Le sang n'y coule point: la lutte pour la vie
N'offre point la grandeur des glorieux trépas;
Les morts, nul ne les chante et nul ne les envie.
Et l'effrayant clairon qui tous nous y convie,
C'est le cri de la faim, qui ne pardonne pas.

Nos tournois acharnés ont l'univers pour lice.
Sous nos efforts géants tout rempart est tombé.
Le salaire est une arme, un mot d'ordre, un complice.
Ni repos, ni pitié! si son pied manque ou glisse,
Le lutteur le plus fort a bientôt succombé.

Car le travail, facile aux époques naïves,
Est pour nous l'incessant et terrible labeur.
L'esclave d'autrefois, dans nos cités actives,
Frémirait à l'aspect de nos races chétives,
Qu'asservissent le fer et l'or et la vapeur.

Il rirait de dédain quand leur foule pâlie,
Quittant le puits de mine ou l'obscur atelier,
Lui dirait: « Nous, au moins, sommes libres. » Folie!
Vous, libres?... Mais la loi qui vous dompte et vous lie
Plus qu'aucun joug humain vous contraint de plier.

Dans sa marche en avant le Progrès implacable,
Comme l'âpre Nature, écrase aveuglément
Le faible, l'impuissant, le rêveur, l'incapable,
Pour qui veut éluder son ordre redoutable,
Honte, misère et mort sont un sûr châtiment.

Pourtant l'homme jamais ne vivra sans chimère.
Nous aussi, nous avons notre espoir insensé :
Le rêve social, en son ardeur amère,
Prend des religions la puissance éphémère
Et remplace à lui seul tous les dieux du passé.

Nous le verrons bientôt plus qu'eux impitoyable,
Car il met l'idéal ici-bas près de nous.
Pour toucher à ce but, qui paraît saisissable,
Le combat grandira, tellement effroyable
Que les maux d'aujourd'hui pourront nous sembler doux.

Puisque telle est la loi, courbons donc notre tête ;
Mais ne maudissons pas, dans notre vain orgueil,
En face des douleurs que demain nous apprête,
Les dieux, dont la raison proclame la défaite,
Mais dont nos cœurs meurtris portent encor le deuil.

*(Visions divines.)*

## L'ILE AUX MOUETTES

Sur l'eau du lac, — trop bleue, — un géranium rose
Jaillissant de la vasque en marbre, d'un blanc pur.
S'érige... Et, rose aussi, le laurier, dans l'azur,
Jette ses vifs bouquets où l'abeille se pose.

Trop de beauté !... trop de couleurs !... Les monts moroses,
Eux-mêmes, de vapeurs drapant leur fronton dur,
Vibrent, fluide écharpe aux plis d'un mauve obscur.
Un lumineux silence enveloppe les choses.

Pourtant voici passer dans l'air un doux sanglot.
Une aile tremble... une autre... sur le lapis du flot,
Une neige vivante et brûlante floconne.

Les mouettes, pâmant d'amour, vont se griser
De l'éternelle joie. Et sur mon cœur rayonne
Le splendide matin, tendre comme un baiser.

*(Pièce inédite.)*

## IMPRESSION D'ÉTÉ

Le soir d'été brode d'or vert le coteau noir.
Il pleut des roses
Sur l'eau qui fuit, qui brille et fuit, comme l'espoir.
Vers le lointain, vers l'inconnu, tout plein de choses...
Et c'est le soir.

Sous le balcon, la fraîcheur sombre et balancée
Des fins tilleuls
Exhale une âme, et dont notre âme est oppressée.
Que de parfums pour engourdir en ses linceuls
L'heure effacée !...

La clématite, et le troène, et le jasmin
Et la verveine
Font l'air si fort qu'il s'est posé comme une main...
Main sur mon cœur, main sur mon front, main sur ma [peine,
Par le chemin.

Sur l'autre bord du fleuve obscur, voici la ville.
Juillet en feu
L'embrase encor de lampions. Ivre, fébrile,
Paris crible d'ardentes fleurs l'horizon bleu.
L'étoile file...

Mais mon silence et le cri fou de la cité
Font un seul rêve.
L'amour est là... dans l'ombre, et là... dans la clarté.
Aimons ce soir... Il vient un soir où tout s'achève.
Et c'est l'été.

*(Pièce inédite.)*

## LA FORÊT

La forêt dort. Elle est, sur les coteaux, en face,
Drapée en plis profonds, en plis verts, en plis lourds.
Midi, dans son creuset, la dissout et l'efface,
Voilant d'un or poudreux sa nappe de velours.

Je la vois s'étaler comme un lac immobile.
La distance fait d'elle, où vibrent tant de cris.
Une chose muette, un vaste, un morne asile.
Où se perd le ruban mince des chemins gris.

Pourtant elle est plus vive et plus pleine d'extase
Qu'un cœur où tous les dieux et l'amour sont entrés.
Avec plus de chansons, plus d'orgueil, plus d'emphase,
Elle fait l'œuvre utile et les labeurs sacrés.

Elle tend vers le ciel ses rameaux en prières,
Plus beaux que des doigts joints, car ils portent des nids.
Elle ouvre vers l'azur la douceur des clairières,
Plus candides que l'âme aux tourments infinis.

Frémissante, elle agite un peu toutes ses branches...
Mais c'est un rideau d'ombre aux pauvres fronts humains,
Aux fronts lassés, aux fronts suants, aux tempes blanches,
Pour qui ses feuilles sont plus tendres que des mains.

Lorsque le malheureux, que sa douleur étouffe,
Se jette en sanglotant sur l'herbe du talus,
Il sent, au souffle frais remuant chaque touffe,
S'engourdir ses regrets des bonheurs révolus.

Magique apaisement, que la forêt dispense.
Des paroles d'amis, cela n'est rien auprès.
L'angoisse irrémédiable a peur de ce qui pense.
Pour la bercer, les bois ont des calmes secrets.

Ah ! combien dans la chair dardé la vie aiguë
Quand, le cou renversé sous l'arbre plein de ciel.
De la nuque écrasant la menthe et la ciguë,
On glisse jusqu'au fond du rêve universel.

On juge alors, — car tout n'est que sève et que force. —
La vanité d'être homme, et qu'un chêne vaut mieux.
Un chêne peut tenir mille ans dans son écorce,
Mille ans d'illusions humaines et de faux dieux.

Forêt, houleux manteaux de la colline ronde,
Qu'un nuage, en passant, tache comme la mer,
Et sur qui le soleil met une écume blonde,
Mon hommage est, vois-tu, digne de t'être offert.

Car ma ferveur, vraiment, se mesure à ta gloire.
Vivre étant le seul bien que l'on sache ici-bas,
J'abdique la raison et l'orgueil dérisoire
Devant ce qui vivra quand je ne serai pas.

*(Pièce inédite.)*

---

# MADAME CATULLE MENDÈS

Mme Jane Catulle Mendès a publié, en 1906, un premier recueil poétique ; il se pourrait, d'ailleurs, qu'au moment où cette anthologie verra le jour, un second recueil de vers signé de Mme Mendès ait paru. De ce nouveau volume, on pourra se faire une idée — on pourra juger de sa très haute valeur — par les pièces reproduites ici qui en sont extraites.

Lors de l'apparition des *Charmes*, un critique des plus distingués, M. Marcel Ballot, écrivait : « Voici de beaux et vrais vers de femme, de femme comprenant, acceptant, magnifiant son rôle et sa mission ; et, depuis le pur gémissement de colombe blessée qu'exhala au siècle dernier Marceline Desbordes-Valmore, je ne crois pas qu'on ait entendu l'Enfant, l'Amante et la Mère, trinité féminine en une seule personne — confesser plus sincèrement, plus triomphalement, plus douloureusement aussi, ses désirs et ses extases, ses orgueils et ses détresses, ses sollicitudes et ses abnégations. »

Assurément, le rapprochement de Mme Mendès et de Marceline est heureux ; on ne saurait, en effet, lire les poésies de la première sans songer de suite aux poésies de la seconde. Il en est ainsi d'ailleurs pour toutes les femmes qui ont mis dans leurs vers beaucoup de passion, beaucoup de bonté, beaucoup de tristesse et beaucoup d'humaine douleur. Pour avoir été la première à montrer son cœur à nu, l'auteur des *Pleurs* se trouve être la mère de toutes les poétesses, grandes et petites, qui se sont confessées sincèrement.

Il serait, d'ailleurs, téméraire de prétendre pousser trop loin le parallèle entre Mme Jane Catulle Mendès et Marceline Desbordes-Valmore, il existe entre elles une certaine affinité de sentiments qui est loin pourtant d'être une ressemblance véritable. — L'une est plus douloureuse, plus faible, plus plaintivement touchante ; l'autre — l'auteur des *Charmes* — est plus hautaine, plus âpre ; sa douleur, elle s'efforce de la dissimuler sous une impassibilité qui va bien, au reste, à sa beauté. Et puis, l'art de Marceline était tout spontané,— son génie lui révèla la forme qui convenait à l'expression de son âme ; — au contraire, Mme Mendès est une parfaite artiste qui apporte à l'écriture de ses poèmes une conscience et une volonté continues. Son originalité est d'ailleurs complexe : à une pureté toute parnassienne — malgré quelques insignifiantes licences — elle joint une sensibilité moderne très aiguë et un lyrisme éminemment romantique. Il ne serait même pas impossible de rencontrer chez elle, quelques accents d'un classicisme rajeuni, — le classicisme de Chénier. — Elle possède au plus haut point l'art difficile des nuances, sa connaissance de la valeur musicale et morale des mots est admirable. Voyez comme elle sait parler à l'amour, avec quelle tendresse de mère, quelle émotion d'amante, quelle douceur de jeune femme !...

*Impétueux, léger, dominant les fleurs fraîches,*
*Mon bel enfant, mon petit dieu, mon jeune roi,*
*Hélas ! mon Adoré, sans avoir peur de toi,*
*Je touche ton front clair, tes cheveux et tes flèches.*

L'amour, les vers de Mme Catulle Mendès en sont tissus, si l'on ose dire. Et c'est par là, sans doute, qu'elle s'apparente le plus à la grande Marceline Desbordes-Valmore. Tout entière elle s'est soumise à la puissance du despotique dieu.

*Le rêve de l'amour m'a faite étrange et pâle,*

dit-elle. — Enfant, l'amour était déjà sa grande inquiétude; il fut son ineffable bonheur, plus tard,— et puis son inquiétude encore,—inquiétude de le perdre cette fois ! C'est que l'amour est tout pour elle, c'est lui qui rend belle la nature à ses yeux, qui embellit sa vie et elle-même, car n'est-ce pas pour l'amour qu'elle se pare ?... Aussi quelle tristesse lorsqu'elle regarde vers le soir, quelle crainte de voir se ternir sa beauté....

*Plus tard, ô ma beauté, vous m'abandonnerez...*
*Je ne serai plus rien, sous le ciel, sur la terre,*
*Qu'un cœur mélancolique, épars et solitaire,*
*Où tout est en déclin des passés adorés.....*

*Dépossédée un jour de vous, l'unique bien !*
*Je ne serai plus rien qu'un pauvre être en détresse,*
*Un être sans douceur, sans douleur, sans caresse,*
*Un cœur tout fait de rêve et qui ne rêve à rien.....*

*J'aurai de chaque chose un grand regret mystique,*
*De l'amour souverain par qui l'on est brisé,*
*Et du trouble regard expansif et rusé,*
*Qui vous jette en passant son désir parodique.*

Si bien créée pour l'amour, il lui semble presque extraordinaire de mourir un jour :

*Et malgré que l'amour m'avait éternisée,*
*Ignorant qui l'exige, il me faudra mourir.*

Comment l'amour ne la protégera-t-il pas ? elle a comme une révolte contre l'aveugle et absurde destinée.

Mme Catulle Mendès est la poétesse de l'amour, plus encore peut-être que Mme Hélène Picard ; elle n'a point, il est vrai, l'admirable *jaillissement* lyrique de cette dernière, mais son art volontaire et discipliné est supérieur.

Ainsi que la plupart des poétesses contemporaines, Mme Mendès aime la nature, le charme des jardins, la grâce des fleurs, les jeux de l'ombre et de la lumière sur les feuilles, l'eau, le sable des allées... tout cela émeut son âme d'artiste mais, je l'ai dit, si la nature est belle et douce à ses

*Phot. Femina.*

Jane Caballe Mendès

yeux c'est que dans le ciel et dans l'air, dans l'arbre et dans la plante elle devine la secrète présence de l'amour. C'est lui qu'elle cherche partout, partout c'est lui qu'elle rencontre. De là cet attendrissement voluptueux en face de la nature ; de là son panthéisme magnifique, la fusion, la communion de tout son être avec les choses.

Pour aimer mieux, pour jouir de l'amour toujours et partout, et, aussi, pour qu'on l'aime davantage, elle se fond, elle se mêle, elle se confond avec les éléments eux-mêmes :

*Mon amour est un arbre et mon cœur est un fruit,*
*Que ton désir changeant peut savourer et mordre.*
*Je te donne avec moi le soleil et la nuit,*
*Le ciel et la nature en un fougueux désordre !*

Dirai-je encore que Mme Catulle Mendès n'appartient à aucune école, elle l'a confessé à un journaliste : « Je ne suis d'aucune chapelle et je n'ai point de théories. J'aime les cadences nettes, la forme rude de Leconte de Lisle ; j'écoute avec bonheur la grande voix d'Hugo ; la poésie grisâtre et doucement mélancolique d'Henri de Régnier a beaucoup de charme à mon gré ; Albert Samain me plaît souvent par ses vers,

*Où la rime sans bruit glisse comme une rame.*

« Je sais qu'il faut des règles : on n'imagine pas un fleuve sans rives ; si l'on ne prenait soin de canaliser le courant, l'eau vive se changerait peut-être en eau stagnante... »

Le premier volume de Mme Jane Catulle Mendès bien que très beau, ne laissait point de présenter de l'inégalité; le *Cœur Magnifique* est plus parfait. La pensée du poète s'est fortifiée, elle est plus continuement claire aussi; la forme s'est faite plus large, plus souple et plus sûre.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Charmes*, Fasquelle, Paris, 1904, in-18. — *Le Cœur Magnifique*, A. Lemerre, Paris, 1909, in-18.

COLLABORATION. — Mme C. Mendès a fait la critique dramatique à *La Presse* (1906).

CONSULTER. — Xanrof, *Ruy-Blas*, 26 janvier 1905. — Marcel Ballot, *Le Figaro*, 1905. — Octave Uzanne, *Dépêche de Toulouse*, 18 mars 1905. — Martin Gale, *La Presse*, 20 juin 1905. — Albert Boissière, *Nouveau Précurseur*, (Anvers), 5 janvier 1905. — P. M., *République Française*, 1er janvier 1905. — *La Revue Hebdomadaire*, 31 décembre 1904. — *L'Illustration*, 14 janvier 1906. — Paul Reboux, *Le Soir*, 1904. — Pierre Quillard, *Mercure de France*, 1905. — Gaston Deschamps, *Le Temps*, 11 décembre 1904. — Louis Lumet, *La Petite République*, 28 novembre 1904. — Camille Duguet, *Le Journal*, 24 décembre 1905. — Edmond Stoullig, *Le Monde Artiste*, 8 janvier 1905. — H. Lapauze, *Le Gaulois*, 5 novembre 1904. — Ernest Vincent, *La Presse*, 29 novembre 1904.

## LA MUSIQUE

O musique ! recherche et trouve ma douceur,
Rends-moi faible, rends-moi fragile, rends-moi tendre,
Insinueux enchantement, et qu'à t'entendre
Fonde la douleur de mon cœur.

O musique ! je suis rigoureuse, obstinée,
Droite au bord de la vie avec mon grand fardeau ;
Pareille à l'iris bleu penché sur un cours d'eau,
Fais que je me sente inclinée.

Toujours prêts à blesser ou prêts à se briser,
Mes nerfs fins et tordus sont l'orgueilleuse corde
D'un arc vers le ciel d'or ! oh ! fais que je m'accorde
Aux passages de ton baiser.

De l'arc raide et sans voix fais une souple lyre,
Puis ayant démêlé tout l'enchevêtrement,
Use de moi, chante sur moi, sois mon amant,
Et conte un inspiré délire.

Chante ! il me reviendra des espoirs éperdus,
Je n'ai nul souvenir qui n'aime et ne réclame
Ton charme, et le contour indécis de mon âme
Est plein d'échos qui se sont tus.

Oh ! que je sois encore et coupable et naïve,
Et qu'enfin j'abandonne un peu de mon secret,
Que j'aime le bonheur qui sur le cœur paraît
Un vent d'été sur de l'eau vive.

Guéris-moi d'adorer la rigide douleur,
De rechercher ce qui fait mal et ce qui souffre,
De fouiller les fonds noirs de la nuit et du gouffre,
D'aimer la plus étrange fleur.

Guéris-moi de ma foi, de mes vœux, de moi-même,
De mon front, juge impartial, vain maître actif,
Et de mon cœur visionnaire et sensitif
Si chargé de tout ce que j'aime.

O musique ! surtout distrais-moi de l'amour
Qui me fait un destin royal et solitaire,
O promesse du ciel et soupir de la terre
Croisés et mêlés tour à tour,

O plainte de la mer, ô rêve de Cécile,
Vibration de grâce au céleste chemin,
Suprême expression de tout l'essor humain,
Que je te sois humble et docile.

Musique, n'est-ce pas toi qui fais scintiller,
En descendant des cieux, les sensibles étoiles,
Et, montant de la mer, toi qui gonfles les voiles
De hauts cris qui vont s'exhaler ?

Rythme de l'espérance et des miséricordes,
Rythmes cruels, rythmes fervents, rythme sacré,
Rythme voluptueux, dansant, rythme paré,
Et rythmes déchirés des hordes,

Rythme plus cher d'amour tendre et d'intimité,
O musique ! voix de la main, toucher de l'âme,
Son du regard et du songe, cri de la flamme
Vers des paradis de clarté,

Fais, ô magicienne, ô subtile harmonie,
Que, mêlée aux secrets extrêmes des accords,
Je sache le moment des bienheureux transports
Et que je me rêve infinie...

La vie est un chemin qui veut ce qu'on lui doit,
Et bientôt tous mes sens où tu jouais divine
S'éteindront d'un seul coup sous l'ordre qui domine
Comme un cristal touché du doigt.

*(Les Charmes.)*

## QUE VOUS AI-JE DONC FAIT ?

Amour, voici l'été, ses grâces et ses dons ;
Dans le tendre jardin, les belles giroflées,
Brunes et couleur d'or, semblent des assemblées
D'abeilles au travail, de guêpes, de bourdons.

Orné de vert feuillage et de fleurs de grenade,
Le mur a retrouvé son instant éternel,
Et le glaïeul campé, élancé, solennel,
Est un adolescent donnant la sérénade;

Les roses sont un cœur que vous avez touché,
Un cœur de femme aimant ses blessures ouvertes;
L'arbre retient le vent de toutes ses mains vertes
Comme le souffle cher d'un visage penché.

Amour, tout vous pressent, Amour, tout vous évoque,
Je pense à Lespinasse, à la belle Aïssé,
Au grand destin d'Yseult qu'on n'a pas surpassé,
A ce qui vous détient, à ce qui vous provoque.

Surtout je songe aux temps où vous saviez charmer,
Briser, martyriser ma douceur violente.
Amour, que je suis calme, égale, nonchalante;
Que vous ai-je donc fait pour ne plus vous aimer?

Impétueux, léger, dominant les fleurs fraîches,
Mon bel enfant, mon petit dieu, mon jeune roi,
Hélas! mon adoré, sans avoir peur de toi,
Je touche ton front clair, tes cheveux et tes flèches.

Mes yeux ne craignent pas tes regards résolus,
Toi-même tu n'as l'air que d'un enfant qui joue
Et c'est en souriant que tu baises ma joue,
Que vous ai-je donc fait que vous ne m'aimez plus?

Souveraine et sujette et servante prêtresse,
Toi qui m'avais choisie afin de te choisir,
Amour n'étais-je pas ta grâce et ton désir,
O maître, et que peux-tu faire sans ta maîtresse?

Avant de te donner tout ce que tu me prends,
Et pour t'offrir aussi l'âme des belles choses,
J'essayais ma langueur sur la fierté des roses
Et mes doigts en gardaient les parfums délirants.

Amour par qui j'ai su ces heures torturées
Où magnifiquement on croit qu'on va mourir,
Que vous ai-je donc fait pour ne plus en souffrir
Quand tombent dans la nuit ces heures déchirées?

Tout est neutre et parfait, tout me semble normal;
Sans me plaire l'instant qui passe me contente
Et plus rien ne me blesse et plus rien ne me tente,
Ce cœur n'est plus à moi qui ne me fait plus mal.

Je ne suis plus malade de délicatesse,
J'ai l'esprit simple et net et presque impertinent,
D'un regard exalté, lumineux, fascinant,
Je ne sais plus nourrir la royale tristesse.

Sous les tilleuls rythmant l'air qu'ils vont embaumer,
Près de toi, cher Amour, je ris, je suis heureuse,
Je ne regarde pas ta bouche dangereuse,
Que vous ai-je donc fait pour ne plus vous aimer?

Qu'as-tu? tu deviens pâle et plus beau que toi-même;
Tu n'as plus un sourire et plus un mouvement.
Ah! ne me croyez pas, Amour, Amour charmant,
Impérieux Amour, Ah! comme je vous aime.

*(Le Cœur Magnifique.)*

## CRÉPUSCULE

Le léger tamaris et les fusains luisants
S'éteignent, le beau jour range tous ses présents,
Un à un, lentement sous des voiles de brume,
Et tout ce qui rayonne et tout ce qui parfume
Rentre en soi comme ceux qui voient partir l'amour.
Un peuplier hautain évident est la tour
D'où guettera la nuit, le veilleur qui l'habite.
La forêt m'apparaît plus sombre et plus petite;
L'espace qu'elle occupe est comme rétréci;
Qu'a-t-elle donc ce soir? son aspect est transi;
Les feuilles pour dormir ne trouvant pas leur place,
Pendantes, sont des mains qu'une main désenlace.
Elle qui m'interroge et me répond toujours
N'a même pas d'écho ni de murmures sourds,
Et si d'un doigt subtil j'essaye une caresse,
Ce que je veux toucher s'écarte ou se redresse
Avec ce doux chagrin qu'on ne peut consoler.
Une branche a bougé pour ne pas me frôler.
Toutes les plantes sont défiantes, craintives,

On dirait la forêt faite de sensitives;
Au pied des vieux ormeaux, reclose, chaque fleur
A l'air d'un œil d'ami qui retiendrait un pleur,
Et des acacias, du mélèze, des charmes,
De lourdes gouttes d'eau tombent comme des larmes;
Je ne me souviens pas cependant qu'il ait plu.
Qu'as-tu donc ma forêt? Ton grand front chevelu,
Plus somptueux que ceux de toute une peuplade,
Est incliné sur moi comme sur un malade
Ignorant le danger et qu'il en peut mourir
Et qui s'étonne à voir les autres en souffrir.
Ainsi qu'autour des condamnés, tout est silence.
Le saule n'ose plus avoir de nonchalance;
Un frêne a retenu son fin frémissement
Qui faisait le clair bruit d'un ruisselet charmant;
Au creux des troncs moussus chaque bête est tapie
Sans remuer, aucun oiseau vif ne pépie.
Je voudrais seulement entendre les grillons
Poursuivant de cris stricts les suprêmes rayons!
Mais la cigale dure elle-même s'est tue.
O torturante voix si souvent entendue,
Du rossignol d'amour, à ce tendre moment
Où chaque cœur humain devient un cœur d'amant,
Pourquoi te regretter ainsi, pourquoi donc croire
Que tu n'existes plus qu'en ma douce mémoire?
Ce silence est chargé de mystère; on dirait
Que tout craint de laisser échapper un secret
Affreux qu'il ne faut pas à jamais que je sache.
Et que c'est par pitié tendre qu'on me le cache.
L'Etoile du Berger qu'on nomme aussi Vénus
Brille au ciel. N'est-ce pas l'heure de l'Angélus?
Cependant nulle cloche, à travers la clairière,
Ne nous jette sa voix d'espoir et de prière
A moins que la forêt, la redoutant pour moi,
Ne l'étouffe en son cœur. O ma forêt, pourquoi
M'épargnez-vous avec ce grand air de tristesse?
Autant que vos douceurs, j'aime votre rudesse,
Vous en qui je versais toute ma passion,
Pourquoi me pleurez-vous avec précaution,
Comme un visage aimé qu'un chagrin décolore,
Dites, forêt? — et qui donc me trahit encore?

*(Le Cœur Magnifique.)*

## QUAND ?

Ainsi ce jour existe en l'avenir voilé,
Rien ne l'indique encor, mais il viendra si vite !
Aucun geste ne peut faire que je l'évite,
Et par lui mon destin sera soudain scellé.

D'une pensée intense, attentive, épuisante,
Je suppose ce jour, la tête dans mes mains,
Ce jour après lequel il n'est plus de demain ;
Mais j'ai beau l'évoquer, rien ne le représente.

Quel sera-t-il ? fera-t-il beau ? fera-t-il froid ?
Seront-ce des jasmins, des iris ou des roses,
Ou bien des fleurs d'hiver, rigides et moroses,
Dont mes amis viendront parer mon lit étroit !

Aurai-je près de moi celui que l'on escorte
A réfréner le mal de son déchirement ?
— Nul ne peut m'enseigner le suprême moment,
Et seulement je sais qu'un jour je serai morte.

Ainsi j'ai ce front clair qui veut et réfléchit,
Cette tempe qui bat, ce sang vif dans mes veines
Et ce cœur débordant comme des coupes pleines,
Esclave et magnifique et que rien n'affranchit.

Le rêve de l'amour m'a faite étrange et pâle
Et résistante avec la douceur des roseaux,
Mes frémissantes mains sont un couple d'oiseaux
Et quelquefois ma voix s'émeut dans un grand râle.

J'ai chanté mon plaisir et celui de mes sœurs,
J'ai saigné ma douleur et j'ai pleuré leur peine,
J'ai mis sur des cheveux le myrte et la verveine,
J'ai tenu des enfants dans mes deux bras berceurs ;

Répandant mon immense et fastueux délire,
Avec de grands regards choisis par le soleil,
J'ai pu me croire digne, en un divin éveil,
D'élever mes deux bras et de porter la lyre ;

J'ai refleuri d'espoir les cœurs humiliés,
Je sais en tous les yeux faire affleurer une âme,

Tant de désirs vivants m'ont dédié leur flamme !
Et c'étaient des instants plus jamais oubliés ;

Les velours de la nuit et l'azur m'ont aimée.
Les fleurs sont dans mes mains lentes à se faner
Et semblent au jardin vouloir m'environner ;
Puis, c'est près de la mer que ma voix s'est rythmée ;

Plus sublime que tout ce que l'on peut savoir,
La mer par qui le ciel incliné, ressuscite,
La mer qui, comme un dieu créateur, me visite
Et qui m'a délégué son plus charmant pouvoir ;

Je redonne la vie aux perles que je porte.
Et dans un lit, un jour, rien ne peut l'empêcher,
Ne sachant plus subir un soupir, un toucher,
Inerte, supprimée, un jour, je serai morte.

Sans me blesser vraiment, sans même m'amoindrir,
Les plus vils des humains m'ont méchamment visée.
Et malgré que l'Amour m'avait éternisée,
Ignorant qui l'exige, il me faudra mourir.

*(Le Cœur Magnifique.)*

## UNE FEMME PARLE

Quand je mourrai
Viens à mon chevet
Regarde-moi
Et je ne pourrai plus mourir.
JOTA D'ANDALOUSIE.

« Sans aveux, sans soupirs, tous deux inaltérables,
Dans la complicité d'un silence inouï ;
Parmi le monde épars et comme évanoui,
Nous avons confondu nos cœurs incomparables.

« L'espace d'un instant qui ne peut pas finir,
Nous avons délivré notre âme solennelle ;
C'est toujours le présent pour la joie éternelle,
Nous ignorons l'espoir comme le souvenir.

« Aucun mot n'a capté le feu de notre ivresse,
Aucun embrassement ne contint notre amour,

Le monde peut s'éteindre avec la fin du jour,
Nous, nous n'avons pas pu cerner notre tendresse.

« Ni l'espoir de nos fronts, ni la chair de nos corps,
Dans la confusion factice de l'étreinte,
N'ont jamais annulé notre sublime crainte;
Pourtant nous avons su les infinis accords.

« Mais pouvions-nous songer au baiser inutile
Où s'arrête le cœur des amants imparfaits,
Puisque ineffablement rien ne valait le taux
De ton regard posé sur ma bouche immobile.

« Puisque, sans me parler de ma douce beauté,
Subissant un désir qui surpasse l'audace,
Pour m'avoir contemplée un moment face à face,
Nul n'aura plus que toi pâli de volupté.

« Comme autour de nous deux l'air est divinatoire!
Nous sommes imprégnés d'un secret merveilleux,
Nous sommes ceux pour qui nul mal n'est périlleux,
Nous vivons une grande et facile victoire.

« Nous sommes l'un pour l'autre un héroïque honneur,
En tous tes mouvements je suis essentielle.
Quand je ne te vois pas, ta présence est réelle,
Et de nous chaque chose est le plus grand bonheur.

« C'est à cause de toi qu'un matin je suis née,
Et seul, mon cœur puissant t'a pleinement conçu,
Que je t'ai possédé, toi que je n'ai pas eu,
O mon unique amant, que je me suis donnée!

« De t'avoir rencontré mon destin est sauvé,
C'est l'heure de ma vie où je fus la plus belle;
J'errais à l'aventure et je fus comme celle,
Qui cherchait son salut et soudain l'a trouvé.

« A cause de ton choix je suis plus qu'une femme,
Je règle comme un dieu ta force et ta douleur,
Par toi, je ne puis pas douter de ma valeur
Puisque je suis ta chair et que je suis ton âme.

« Nous sommes à nous deux toute l'immensité
Rien n'est si beau que toi quand je vois que tu m'aimes,
Nous sommes un amour au-dessus de nous-mêmes,
Indicible, immuable, extrême, innocenté.

« Qui connaîtra jamais la muette musique
Emanant de nous deux quand nous nous regardons,
Et même détournés, figés, sans abandons,
Ah ! notre grand plaisir idéal et physique.

« Le monde désormais n'existe pas pour moi.
Il est comme un objet construit à ton usage ;
En chaque être vivant je cherche ton visage,
Ce qui m'émeut de lui, c'est un reflet de toi !

« Sans qu'ils en puissent rien deviner ni comprendre,
Je choisis mes amis selon l'affinité
Qu'ils ont ingénûment avec ta royauté,
Et c'est encore par toi que mon cœur leur est tendre.

« C'est à toi seul que je réponds, que je souris,
En écoutant leur voix, en regardant leur geste,
Parce qu'un peu de toi soudain se manifeste,
Et que j'adore en eux l'un de tes traits surpris.

« Et le Temps qu'a peuplé ton innombrable image
N'est plus comme un trésor qu'on a dilapidé,
Foyer inextinguible, utile, intercédé,
Il dispense vers toi son radieux hommage.

« Cœur divin de mon cœur, fais ce que tu voudras
Que m'importent tes mots, que m'importent tes actes,
Seule, ne sais-je pas tes volontés intactes ;
Qui que ce soit, c'est moi que tu tiens dans tes bras.

« Les choses ne nous sont que de pauvres modèles
Où rien de notre amour ne saurait s'abolir,
En tout, c'est toujours lui qui se veut accomplir,
Car nous ne pouvons pas être des infidèles ! »

*(Le Cœur Magnifique.)*

---

# Mme AMÉLIE MESUREUR

Mme Mesureur, qui signa d'abord de son nom de jeune fille Amélie de Wailly, est Parisienne, elle est née non loin du Luxembourg, dans la vieille et longue rue du Cherche-Midi.

Mme Mesureur, poète et prosateur, a une originalité : à une époque où l'enfant tient une si petite place dans les productions des écrivains féminins, — dans ses livres, l'enfant a presque uniquement ses soins. Elle écrit pour lui et de lui, son œuvre entière, elle la lui a consacrée. Les jeux, les caprices, les espièglerie, les premiers sourires et les premiers pas de l'enfant, sa joie et ses pleurs —voilà le sujet de ses poésies toutes pleines d'un art très simple, toutes pleines surtout d'une exquise tendresse. Mme Mesureur est véritablement le poète de l'enfance et, comme elle est mère, je ne pense pas qu'il puisse y avoir un plus beau titre pour une femme.

Que dire de son discret talent qui n'ait été dit cent fois et beaucoup mieux que je ne saurais faire. François Coppée a écrit, dans la préface de *Nos Enfants*, un des premiers recueils de Mme Mesureur :

« Ces vers-là — en même temps qu'ils sont de très bons vers — sont bien ceux d'une femme aimante, d'une excellente mère, qui aime ses enfants et tous les enfants, qui leur parle et qui en parle avec une émotion sincère, profonde, partie du cœur et destinée à aller aux cœurs. »

De son côté, Alexandre Dumas fils dit dans la préface à *Rimes Roses :*

« Après avoir lu tous ces vers pimpants, frais, clairs, il m'a semblé, madame, que vous étiez non seulement un poète, mais un philosophe, dans le bon sens du mot, en même temps qu'une personne heureuse, ayant cherché et trouvé le bonheur là où il est sûrement, dans le bien. Tout votre livre respire la sécurité des jours loyalement remplis par l'incessante sollicitude de la mère, par le travail, les jeux et les baisers des enfants. »

C'est bien cela, en effet, et Mme Mesureur le confesse volontiers — ces vers, ces poésies, dont le premier mérite est la simplicité, sont bien l'œuvre d'une femme heureuse, heureuse parce qu'elle a fait noblement, avec piété et tendresse, son devoir dans la vie, et pour qui, en juste retour, la vie n'a pas été trompeuse : « Je voulais, dit-elle, des rimes, des enfants et des fleurs. Mes deux enfants sont tels que mon désir les apercevait. J'ai fait des vers, j'ai dit mes joies de jeune maman, dans mes poèmes j'ai tenté de dépeindre mes enfants, et je ne sais plus si ce ne sont pas mes enfants qui ressemblent à mes poèmes. »

Tout le cœur de Mme Amélie Mesureur est là — et, son cœur, c'est son talent.

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE. — *Nos Enfants*, préface de François Coppée, mentionné par l'Académie française, Lemerre, Paris, 1885, in-18. — *Rimes roses*, préface d'Alexandre Dumas fils, couronné par l'Académie française, prix Archon Despérouses, Lemerre, Paris, 1895, in-18. — *Gestes d'Enfants*, préface de Paul Deschanel, couronné par

*D'après un portrait de Paul Thomas.*

Amélie Mesureur

l'Académie française, prix Lefèvre-Deumier de Pons, Lemerre, Paris, 1902, in-4°. — *Garden-Party Elyséenne*, un acte en vers, Stock, Paris, 1907.

PROSE. — *Histoire d'un Enfant de Paris* (1870-1871), un vol. couronné par l'Académie française. — *Le Petit Monde*, un vol. — *Voyage à la mer*, un vol. — *Le Dernier des Pifferari*, un vol. — *A la recherche d'une Source*, un vol. — *Rêve fantastique*, un vol. — *Les Châtaignes*, un vol.

CONSULTER. — M. L. VILTART, *Mme Amélie Mesureur*, Arras, 1902. — L.-V., *La France du Dimanche*, 13 décembre 1903. — SÉVERINE, *Le Gil Blas*, 23 avril 1903. — E. GLASER, *Figaro*, 27 janvier 1903 — LEDRAIN, *Illustration*, 7 février 1903. — *La Vie Heureuse*, avril 1903, etc.

## PORTRAIT

Elle est toute petite, et déjà pour son âge
Elle a des qualités de femme de ménage.
Elle prend une aiguille et me dit : « Bébé coud ! »
En lissant ses cheveux qui bouclent sur son cou,
Elle a des airs coquets de grande demoiselle.
Si nous nous promenons, pour me montrer son zèle,
Elle porte en chemin sa pelle avec son seau
Et relève sa robe en passant un ruisseau ;
C'est plaisant, son jupon étant si court qu'il cache
A peine ses genous. Elle abhorre une tache ;
Très studieuse, elle ouvre un livre et fait semblant
De lire ; elle noircit d'encre le papier blanc.
Sans savoir la valeur des sous elle les nomme
Et les met dans sa poche en fillette économe.
Comme pour un baiser son cœur est réjoui,
Je la crois douce et tendre ; enfin, charme inouï,
Ses goûts seront constants, voici deux ans qu'elle aime
Le chocolat au lait et la tarte à la crème.

*(Nos Enfants.)*

## MES PETITS OISEAUX

Mes oiseaux à moi, ce sont,
Mieux que pinson et fauvette :
Deux enfants, un brun, un blond.
Mes oiseaux à moi ce sont :
Un garçon, une fillette.

Ils ont un joli babil,
Quand le matin les éveille;
Voix d'oiselets en avril,
Ils ont un joli babil,
Qui caresse mon oreille.

Ils ont toujours soif ou faim,
De tartines, fruits, ou crème;
Leurs souhaits n'ont point de fin,
Ils ont toujours soif ou faim,
L'oiseau butine de même.

Quand vient l'heure du repas,
Qu'il soit, ou non, délectable,
L'appétit ne manque pas.
Quand vient l'heure du repas,
Ils sont les premiers à table.

Leur bouche a plus d'un refrain,
Tout de joie et de tendresse;
Sans soupçonner le chagrin,
Leur bouche a plus d'un refrain;
Chant d'oiseau n'est qu'allégresse.

Ils professent le bonheur;
Les âmes d'oiseaux sont nées
Avec ce seul point d'honneur.
Ils professent le bonheur,
Ce lot des jeunes années.

Le vent berce les oiseaux
Dans le nid qui les abrite;
Sur la branche ou les roseaux,
Le vent berce les oiseaux,
Pour qu'ils s'endorment plus vite.

Je berce mes oiselets
D'une chanson maternelle;
Dans leurs nids chauds et mollets,
Je berce mes oiselets;
Ils s'endorment sous mon aile.

*(Rimes Roses.)*

## PARODIE

Souvent de pauvres gens viennent à la maison,
Humbles solliciteurs, et toujours ma Suzon
Ecoute avec respect leur lugubre oraison.

Elle s'en inquiète et paraît toute triste;
Et, lorsqu'ils sont partis, comme une moraliste,
Elle imite leur jeu navrant et réaliste.

« Monsieur le Député, soyez compatissant,
Veuillez prendre en pitié mon sort intéressant;
Il faudrait agir vite et le cas est pressant.

Je n'ai plus de mari, voilà ma grande fille,
J'ai beaucoup de soucis, une lourde famille,
Et j'implore de vous un mot, une apostille.

Vous pouvez, s'il vous plaît, me tirer d'embarras;
A mon âge, six ans, j'ai déjà sur les bras
Ces deux bébés jumeaux qui sont rouges et gras,

Puis, cette enfant boiteuse et de santé mauvaise. »
Et murmurant tout bas: « Chut! il faut qu'on se taise. »
Elle assied sa poupée infirme sur la chaise.

« Je ne suis pas de ceux qui vont tendre la main.
Je suis seule aujourd'hui; si je mourais demain,
Qui donc à mes petits voudrait donner du pain? »

Et les montrant tous trois, et d'une voix plaignarde:
« Vous voyez, avec eux, j'habite une mansarde;
Ce qu'ils ont sur leur dos est leur dernière harde.

Je sais qu'au Parlement votre influence est grande,
Vous pourriez m'obtenir, pourvu qu'on vous entende!
Une place, un emploi, j'en ferai la demande.

Surtout, pas de secours et pas de charité;
Tout ce que je requiers est juste et mérité.
Y souscrire, c'est faire un acte d'équité.

Ainsi, mon Député, faites donc que j'obtienne... »
Mais papa l'interrompt, fatigué de l'antienne,
Et dit: « Embrassez-moi, chère comédienne! »

*(Rimes Roses.)*

# JEANNE NEIS

Parce qu'elle est très jeune et qu'elle a peu écrit, Mlle Jeanne Neis n'a pour ainsi dire pas d'histoire. — Elle dit elle-même : « Je suis née en 1883 à Pont-Croix, petite ville bretonne, chef-lieu du cap terminé par la pointe du Raz. J'ai grandi parmi les petits paysans. puis j'ai passé mon adolescence dans un vieux couvent cloîtré — de là en Angleterre. — Au retour, j'ai donné une plaquette de vers à laquelle M. Anatole Le Braz a fait une préface beaucoup plus jolie que mes vers. — Puis j'ai vu l'Allemagne ; enfin, j'ai fait deux ans de Sorbonne et me voilà. » — Très simplement, avec une juvénile sincérité, Mlle Jeanne Neis confesse qu'elle ne se permet pas encore d'avoir un idéal littéraire et esthétique : elle se cherche. Son second recueil ressemble assez peu au premier et, sans doute, quand paraîtra le troisième, trouverons-nous encore une différence plus marquée. — *Les Silences Brisés* contiennent un certain nombre de poésies tout à fait charmantes d'intimité émue. D'ailleurs, comme la plupart des femmes, c'est surtout lorsqu'elle parle sentiment que Mlle Jeanne Neis rencontre le plus aisément l'inspiration.

Ses *Carnets d'une morte* sont pleins de « jolis airs ». Elle a peu de passion, mais une infinie tendresse. C'est une amoureuse de l'amour,

*Vous avez fait l'amour si doux !*

dit-elle au Seigneur.

BIBLIOGRAPHIE. — *Humble Moisson*, Le Dault, Paris, 1903, in-18. — *Silences-Brisés*, Sansot et Cie, Paris, 1908, in-18.

CONSULTER. — A. LE BRAZ, préface à *Humble Moisson*. — PIERRE QUILLARD, *Mercure de France*, 1908. — ROBERT CATTEAU, *La Dernière Heure* (Bruxelles).

## PLUS TARD

Plus tard, quand je serai la « Vieille Demoiselle »
Quand mes cheveux enfin seront devenus gris,
Vous laisserez venir sans que je les appelle
Les chers petits enfants dans mon triste logis.

Dans la grande maison quand je serai trop seule
Oh ! vous me les prêterez bien par charité !
Je les adorerai comme une douce aïeule
Dont la tendresse est presque une maternité.

Je les laisserai tous envahir les armoires,
En tirer pour jouer mes trésors d'autrefois :

Mes robes, mes bouquets, mes beaux livres d'histoires,
Je mettrai mon vieux cœur entre leurs petits doigts.

Ils le déchireront en riant, feuille à feuille,
Mes pauvres souvenirs par eux dévalisés,
Ces miettes de bonheur qu'en pleurant on recueille,
Je les leur donnerai pour un de leurs baisers.

Je serai la crédule et tendre vieille fille
Ayant peur, oh ! si peur de les faire pleurer,
Et donnant cet amour infini qu'on gaspille
Pourvu que les enfants se laissent adorer.

Je veux avoir beaucoup d'innocentes manies,
Une chatte angora viendra sur mes genoux
Et je la bercerai d'étranges litanies
En lissant doucement son poil soyeux et roux.

Des fleurs, beaucoup de fleurs ! l'ombre d'une tonnelle
Où monte avec la vigne un peu de blanc jasmin ;
Je veux que ma maison soit près d'une chapelle
Dont je prendrai, les soirs plus tristes, le chemin...

Oh ! je rêve à ces soirs d'oubli, pleins de mystère,
Où j'irai chevrotant prier près d'un autel,
Mon corps émacié tremblera sur la terre
Comme un oiseau déjà prêt à l'essor du ciel,

Quand on ne saura plus que je fus jeune, belle,
Pareille à ces enfants rieuses qui, là-bas,
S'étonneront de voir la vieille demoiselle
Ridicule et touchante aller à petits pas...

Je n'aurai pas goûté la douceur de la vie
Puisque au temps de l'amour je n'aurai pas aimé,
Puisqu'en cette heure unique où le bonheur convie
J'aurai tenu mon cœur comme un jardin fermé.

Alors faites, Seigneur, ah ! faites que j'oublie,
Que j'aille vers le soir inconnu de la mort,
Sans révolte, songeant avec mélancolie
Que la vie, après tout, ne vaut pas cet effort !

Qu'on ne doit pas pleurer sur une heure aussi brève,
Que mieux on a souffert, plus fort on a vécu,
Qu'après tout, le meilleur de l'amour, ce qu'on rêve,
Mon cœur l'a possédé, mon cœur l'a toujours eu...

## SOYEZ MON REFUGE...

Soyez mon refuge à l'instant suprême,
Quand, impérieuse et tendre à la fois,
Après si longtemps j'entendrai sa voix
Me dire : « Je t'aime ! »

O Dieu ! vous savez ma fragilité,
Entre ses deux mains ferventes et vives
Mes deux mains seront bien vite captives
Et sans volonté.

Faites qu'éblouis de peur et d'ivresse
Mes yeux sous ses yeux ne se ferment pas,
Ne me laissez pas tomber dans ses bras
Sous une caresse...

Quand de ses baisers il me baisera
Mettez votre sceau d'airain sur ma bouche,
Mettez près de moi votre ange farouche
Quand l'ombre viendra...

N'abandonnez pas mon âme perverse
Quand il posera cruellement doux
Son front lourd d'amour entre mes genoux
Pour que je le berce...

Seigneur ! hâtez-vous de me secourir,
Contre sa fureur j'aurais bien des armes,
Mais jamais encor rien contre ses larmes
N'a pu m'aguerrir...

Il est temps ! ma force au vent s'évapore,
Le soir fait mourir les rouges glaïeuls,
Il est temps... il vient déjà... nous sommes seuls
Et je l'aime encore !...

# COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES

Grecque et Roumaine d'origine, fille du prince G. Bibesco, née à Paris, élevée en France, Anne-Elisabeth de Bassaraba de Brancovan est devenue Française par son mariage avec le comte Mathieu de Noailles.

De toutes les femmes poètes contemporaines, Mme de Noailles est la plus célèbre, et si personne ne fut plus louée qu'elle, personne ne fut plus décriée aussi. Peut-être la gloire lui est-elle venue trop vite ; — il faut beaucoup d'habileté pour se faire pardonner cela. Sans doute aussi eut-elle des amis trop enthousiastes et qui ne firent pas montre d'assez de réserve dans leurs éloges. De l'autre côté, on n'eut pas davantage de retenue.

Une des meilleures pages et l'une des plus pondérées qui ait été imprimée sur son œuvre, on la doit à M. Robert de Montesquiou. Cette page est à citer :

« Bittô (Bittô est le nom d'une petite bergère grecque dont Mme de Noailles nous a dit les jeux amoureux en vers délicieux,—M. de Montesquiou se plaît à désigner la poétesse du nom de son héroïne), Bittô n'est pas chrétienne. Pas une seule fois, elle ne prononce le nom de Dieu.

« Mais bien qu'elle les nomme souvent, Junon, Eros, Priapos, les dieux ne sont pour elle que de poétiques mythes. Sa déesse, la seule qu'elle invoque avec foi, c'est la Nature. Quand nous nous exclamons : « Seigneur ! » elle s'écrie : « Nature ! » Elle n'aime, elle n'adore que Gaïa, la Terre.

« Son art maintenant. Il est, comme elle, vêtu à l'antique. A l'ancienne quelquefois, notamment dans cette charmante pièce le *Pays*, qui résonne comme d'un accent de la Pléiade. Partout ailleurs, son vers résonne d'un timbre qu'il emprunte à cette épigraphe de Taine : « L'antiquité est la jeunesse du monde. » — On dirait une transposition de la poésie grecque, avec parfois une attitude de Chénier, une intonation de Keats. Ses strophes sont des frises de vases où jouent des bergers tendres et tristes, vivants et rêveurs, rieurs et sérieux. Elles sont enguirlandées de mélisse et de réglisse, de cytises et de citrons, de résine et de menthe dont elle excelle à pénétrer, à saturer ses poèmes, comme des sachets avec un sens de l'olfactif qui aromatise le terme et donne à l'expression quelque chose d'odorant qui ne se rencontre avec cette intensité que dans le style de d'Annunzio. »

Une chose que tous les critiques s'accordent à reconnaître chez Mme de Noailles, une chose assurément qui prime de beaucoup le sentiment très pur qu'elle a de l'antique et son goût pour Ronsard et les poètes de son école, — c'est l'influence profonde des romantiques sur sa pensée,

sur son inspiration et sa forme. — « C'est bien d'eux — écrit M. Charles Maurras — que Mme de Noailles a mémoire quand elle songe, écrit et vit. La face épanouie de la lune l'émeut à peu près des mêmes pensées qui auraient visité l'imagination d'une affiliée du Cénacle. C'est la rêverie de Musset devant Phœbé la blonde. A propos d'animaux, des « sobres animaux », quand elles les admire et les salue un à un, en suppliant une divinité champêtre de la rendre elle-même pareille à ces bestiaux suaves,

*Rendez-nous l'innocence ancestrale des bêtes !*

le souvenir de Baudelaire s'entrelace à celui de Vigny, qui voulait que les animaux fussent nos « sublimes » modèles. Enfin, elle s'est exercée à fusionner, sur les savants exemples de Victor Hugo, le matériel et le mystique, le pittoresque et le rêvé, le sentiment et la chair... »

Dans le même ordre d'idées, M. Léon Blum écrit ces lignes excellentes :

« Mme de Noailles n'est guère qu'une romantique, et c'est de Musset que je la verrais proche, un Musset qui ne cherche pas l'esprit, un Musset sans sa grâce allante et sa plaisanterie désinvolte, sans son penchant oratoire, sans toute sa facilité française, un Musset plus âpre, plus chargé, plus fiévreux, plus complexe, au sang plus lourd, je voudrais pouvoir dire un Musset barbare. »

Et pour en terminer avec les citations, encore ces lignes d'un jeune écrivain de talent, M. René Gillouin.

« Je ne sais qui a dit que, s'il était une petite fille qui fût née sous un chou, c'était certainement Mme de Noailles. Le mot est joli, mais un peu injuste. Sans doute les jardins, même potagers, ont leur part dans l'amour de Mme de Noailles ; et ne faut-il pas remercier le poète qui le premier sut dégager l'humble beauté de nos légumes ? »

L'humble beauté... Au fait pourquoi ne chanterait-on pas aussi bien les légumes que les fruits ? — la tomate rouge n'a-t-elle point sa beauté tout comme la pêche ou la grappe de raisin, et le superbe artichaut aux larges feuilles découpées n'est-il point aussi bellement décoratif que tant de plantes grasses souvent affreuses !... En quoi des vers comme ceux-ci ne sont-ils pas exquis :

*Dans le jardin, sucré d'œillets et d'aromates,*
*Lorsque l'aube a mouillé le serpolet touffu*
*Et que les lourds frelons, suspendus aux tomates,*
*Chancellent de rosée et de sève pourvus,*
. . . . . .

*Des brugnons roussiront sur leurs feuilles collées*
*Au mur où le soleil s'écrase chaudement,*
*La lumière emplira les étroites allées*
*Sur qui l'ombre des fleurs est comme un vêtement.*

Au milieu de cet Eden familier, au milieu des doux parfums s'exhalant de la « courge humide et du melon », des coings savoureux et des framboises fraîches, le poète se sentira heureux, bon et reposé :

*Mon cœur, indifférent et doux, aura la pente*
*Du feuillage flexible et plat des haricots*
*Sur qui l'eau de la nuit se dépose et serpente*
*Et coule sans troubler son rêve et son repos...*

*Je n'aurai pas d'orgueil, et je serai pareille,*
*Dans ma candeur nouvelle et ma simplicité,*
*A mon frère le pampre et ma sœur la groseille*
*Qui sont la jouissance aimable de l'été...*

M. Charles Maurras, on l'a vu, signale l'amour de Mme de Noailles pour les « sobres animaux » et son désir d'être pareille aux « bestiaux suaves », — dans cette jolie pièce du *Verger*, son humilité panthéiste la pousse jusqu'à se comparer, à se confondre avec le pampre et la groseille. Il ne faut pas sourire, cela n'est point puéril puisque cela est délicieux !

Mais, comme l'ajoute encore M. R. Gillouin : « en vérité, ce n'est pas assez dire que d'appeler Mme de Noailles la Muse des Jardins...

« ... Ce que Mme de Noailles apporte de nouveau, et par quoi elle se manifeste bien de ce temps où Baudelaire et les naturalistes ont joint leurs influences à celle des grands romantiques, c'est une sensualité inépuisable, unie à une extrême précision descriptive. Elle jouit et souffre de la nature par tous les sens, par le goût surtout, l'odorat et la vue, et par cette sensibilité générale et profonde, particulièrement abondante chez la femme, jusqu'à former comme un sixième sens, à la faveur duquel les sensations des autres se mêlent, se confondent et se multiplient. »

Poète de la Nature, Mme de Noailles a une façon toute spéciale de voir et de sentir la Nature. Dans un paysage, alors que nous distinguons les grandes lignes des différents plans, que chaque chose, étant à sa place, concourt à former l'harmonie de l'ensemble qui nous charme, nous transporte, nous éblouit, elle, au lieu d'embrasser l'horizon d'un seul coup d'œil, s'arrête à tous les détails, s'émerveillant de chaque fleur, s'enivrant de chaque parfum, se berçant de chaque bruit, se grisant de la saveur de chaque fruit... Et c'est alors un véritable délire de sensations, une débauche de comparaisons, un incroyable flot d'images, tout cela mêlé, superposé, confondu, tantôt admirable, tantôt invraisemblable, presque toujours interminable, mais toujours aussi infiniment harmonieux, je veux dire : toujours infiniment musical.

*O mon jardin divin, j'écoute tes parfums*
*Flottants dans l'air doré qu'aucun geste ne fauche,*
*Voici l'abricotier, le muguet, l'œillet brun,*
*A droite les jasmins, et le lilas à gauche.*

*Sur la pelouse molle où le soir complaisant*
*Jette ses pâles bras, ton magnolia rose*
*Est juvénile et beau comme un roi de quinze ans*
*Qui sait déjà la force et l'orgueil de ses poses.*

*La sombre giroflée a sa rêveuse odeur*
*Qui délicatement comme un balcon avance ;*
*Voici l'acacia penché, dont la langueur*
*A la lune d'argent chaque nuit se fiance.*

*Aromes que je sens, que j'entends, que je vois,*
*Je m'élance, m'arrête, et m'enivre et m'enflamme !*
*Je souris, je réponds à d'invisibles voix ;*
*O jeune, jeune Amour, c'est donc ici ton âme !*

Voilà la débauche des épithètes, la hardiesse souvent heureuse des images, mais quelquefois aussi bien excessives : *écouter* les parfums, — l'odeur de la giroflée qui *avance comme un balcon*, — ne sont-ce pas de bien grosses témérités ! Peut-être, sûrement même, mais il y a une telle musique dans ces vers, on est si heureusement bercé par leur rythme enchanteur et chantant, qu'à peine prend-t-on la peine de réfléchir à ce qu'ils disent.

Mme de Noailles possède le don musical à un extraordinaire degré. Par là, elle nous fait aimer jusqu'à ses défauts. Il n'est point rare de trouver dans ses poèmes toute une suite de mots jetés comme au hasard, égrenés comme les notes d'une gamme, une suite de mots n'ayant qu'un sens assez vague souvent, mais bercés, cadencés, harmonisés délicieusement. On est ravi de cette musique. Cette poésie s'adresse plus à notre sensibilité qu'à notre esprit. — Vous surprendrez, dit-elle au printemps :

*Vous surprendrez mon cœur jusqu'au jour de la mort,*
*Vous êtes chaque fois plus enroulé d'abeilles,*
*Plus semblable à la joie, au rêve, à la corbeille,*
*Plus parfait, plus secret, plus évident, plus vert,*
*Plus léger, plus serré, plus fermé, plus ouvert.*

Cela pourrait continuer ainsi longtemps...

Mme de Noailles a souvent le génie de dire de jolies choses qui ne disent rien. C'est que son art est fait tout entier de littérature. Et la preuve, je la trouve non pas seulement dans son extraordinaire facilité, dans son incroyable faculté de créer à l'infini des images qui ne sont le plus ordinairement que des à-peu-près ingénieux et charmants, non, cette preuve de littérature découle de certaines pièces comme *Paysage persan*, *Iles bienheureuses*, *Jardin au Japon...*, paysage, îles, jardin que Mme de Noailles ignore, qu'elle n'a vus qu'en rêve et que, pourtant, elle nous décrit avec les mêmes mots, la même précision qu'elle apporte à nous dire les beautés et les parfums de paysages et de jardins qui lui sont familiers.

Elle dit :

*La tortue assoupie erre sur la rocaille,*
*Où le ruisseau bondit sur sa pesante écaille ;*
*Une servante rôde et prépare le thé*
*Dans un kiosque léger comme un chapeau natté.*

*C'est une délicate et suave besogne.*
*Sur les murs de papier, l'ombre de la cigogne,*
*Du papillon volant et du vert oranger,*
*Tremble comme un tableau sous un zéphir léger...*
*Ah ! vivre quelques jours dans ces minces demeures,*
*Aux branches du prunier, voir s'égoutter les heures,*
*Errer dans les chemins poudrés de sable doux ;*
*Les figuiers accroupis nous viendraient aux genoux,*
*Paysages rempants sous un azur trop vide !*
*Des enfants danseraient, les pieds dans l'eau limpide,*
*En faisant osciller, sur leur bouche qui rit,*
*L'ombrelle écarquillée, astre en papier fleuri...*
*O nuit d'été, flottant dans les maisons ouvertes !*
*Parfums aigus, tendus au bout des branches vertes,*
*Que de corps allongés, que de corps caressés*
*Sur les tapis de joncs et de bambous tressés,*
*Tandis que de la basse et nocturne colline*
*Descend le chant d'une aigre et mince mandoline...*

Le tableau n'est-il pas charmant, parfait ; ne dirait-on pas que Mme de Noailles a promené longtemps sa rêverie au pays du mikado. C'est que pour elle, le rêve et la réalité ne font qu'un : le rêve est même la seule réalité ! Voilà-t-il pas pourquoi la nature qu'elle chante a toujours quelque chose d' « enchanté » ? C'est trop joli, cela grise trop profondément, il y a trop de soleil, trop de fleurs, trop de parfums, trop de délices... il ne manque plus qu'une fée. Que dis-je ? la fée n'est-ce point le poète qui a su imaginer, créer le décor inouï dont il s'enivre jusqu'à pâmer et dans lequel il se confond corps et âme ? ! Car, comme la plupart des poètes contemporains qui ont cherché l'inspiration dans la nature, Mme de Noailles est panthéiste. Elle croit au Grand Tout universel, elle se découvre la sœur des plantes, on l'a vu, elle accorde aux choses ses propres facultés et ses propres sentiments : l'ombre se *recueille*, la maison *respire*, les rosiers *sanglotent*...

*Tout ce qui vit ici, la fontaine, le banc,*
*La cloche du jardin qui sonne,*
*Le délicat cerfeuil qui frise sous le vent*
SONT POUR MOI DE DOUCES PERSONNES.

Voilà. Il n'y a rien de plus délicieux. Mais, vraiment, malgré le goût très vif que l'on peut avoir pour la poésie de Mme de Noailles, malgré tout l'enthousiasme que peut susciter en nous son charmant génie, il faut pourtant bien avouer que tout cela n'est pas très profond, que cette nature est un peu musquée, pommadée, poudrerizée. L'enivrement de Mme de Noailles est sincère,— mais c'est l'enivrement d'une femme du monde qui se risque au milieu des prés. Elle est si frêle, si délicate, sensible à l'extrême, — l'odeur des foins, des herbes écrasées, des fleurs épanouies, des feuilles tombées, le chaud soleil, la fraîcheur humide des forêts—ses sens chavirent, sa tête tourne. Et, lorsqu'elle écrira, lorsqu'elle

Geneviève de Noailles

s'imaginera chanter la nature, elle ne fera que traduire ses sensations, ses émotions, ses éblouissements, elle ne fera que se chanter elle-même, car c'est elle-même, ce sont ses désirs, sa volupté, et son cœur, et son âme qu'elle cherche dans la nature extasiée de sa présence !...

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE : *Le Cœur innombrable*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, in-18. — *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, 1902, in-18. — *Les Eblouissements*, Calmann-Lévy, Paris, 1907, in-18. — PROSE : *La Nouvelle Espérance*, roman, Paris, 1903. — *Le Visage émerveillé*, roman, Paris, 1904. — *La Domination*, roman, Paris, 1905.

CONSULTER. — LÉON DAUDET, *Le Gaulois*, 2 juillet 1902. —EMILE FAGUET, *Revue Latine*, juillet 1903. — LUCIEN CORPECHOT, *Le Soleil*, 28 juin 1904. — PIERRE HEPP, *La Grande Revue*, juin 1907. — EMILE RIPERT, *Revue Hebdomadaire*, 13 juillet 1907. — A. DORCHAIN, *Les Annales*, mai 1906. — MAURICE BARRÈS, *Le Figaro*, 9 juillet 1904. — CHARLES MAURRAS, *l'Avenir de l'Intelligence*, Paris, 1905, in-16. — G. CASELLA et E. GAUBERT, *La Nouvelle Littérature*, Paris, 1906, in-12. — MARCEL PROUST, *Figaro*, 15 juin 1907. — LÉON BLUM, *Revue de Paris*, 15 janvier 1908. — RENÉ GILLOUIN, *La Comtesse Mathieu de Noailles*, E. Sansot et Cie, Paris, 1908, in-16. — PAUL FLAT, *Nos Femmes de Lettres*, Paris, 1908, in-16. — EDMOND PILON, *Les Annales des lettres françaises*, Paris, 1908, in-12.

## L'OFFRANDE A LA NATURE

Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent,
Nul n'aura comme moi si chaudement aimé
La lumière des jours et la douceur des choses,
L'eau luisante et la terre où la vie a germé.

La forêt, les étangs et les plaines fécondes
Ont plus touché mes yeux que les regards humains,
Je me suis appuyée à la beauté du monde
Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains.

J'ai porté vos soleils ainsi qu'une couronne
Sur mon front plein d'orgueil et de simplicité,
Mes jeux ont égalé les travaux de l'automne
Et j'ai pleuré d'amour aux bras de vos étés.

Je suis venue à vous sans peur et sans prudence,
Vous donnant ma raison pour le bien et le mal,
Ayant pour toute joie et toute connaissance
Votre âme impétueuse aux ruses d'animal.

Comme une fleur ouverte où logent des abeilles,
Ma vie a répandu des parfums et des chants,
Et mon cœur matineux est comme une corbeille
Qui vous offre du lierre et des rameaux penchants.

Soumise ainsi que l'onde où l'arbre se reflète,
J'ai connu les désirs qui brûlent dans vos soirs
Et qui font naître au cœur des hommes et des bêtes
La belle impatience et le divin vouloir.

Je vous tiens toute vive entre mes bras, Nature,
Ah ! faut-il que mes yeux s'emplissent d'ombre un jour,
Et que j'aille au pays sans vent et sans verdure
Que ne visitent pas la lumière et l'amour...

*(Le Cœur Innombrable.)*

## LE VERGER

Dans le jardin, sucré d'œillets et d'aromates,
Lorsque l'aube a mouillé le serpolet touffu
Et que les lourds frelons, suspendus aux tomates,
Chancellent de rosée et de sève pourvus,

Je viendrai, sous l'azur et la brume flottante,
Ivre du temps vivace et du jour retrouvé ;
Mon cœur se dressera comme le coq qui chante
Insatiablement vers le soleil levé.

L'air chaud sera laiteux sur toute la verdure,
Sur l'effort généreux et prudent des semis,
Sur la salade vive et le buis des bordures,
Sur la cosse qui gonfle et qui s'ouvre à demi ;

La terre labourée où murissent les graines
Ondulera, joyeuse et douce, à petits flots,
Heureuse de sentir dans sa chair souterraine
Le destin de la vigne et du froment enclos.

Des brugnons roussiront sur leurs feuilles, collées
Au mur où le soleil s'écrase chaudement,
La lumière emplira les étroites allées
Sur qui l'ombre des fleurs est comme un vêtement,

Un goût d'éclosion et de choses juteuses
Montera de la courge humide et du melon,
Midi fera flamber l'herbe silencieuse,
Le jour sera tranquille, inépuisable et long.

Et la maison avec sa toiture d'ardoises,
Laissant sa porte sombre et ses volets ouverts,
Respirera l'odeur des coings et des framboises,
Eparse lourdement autour des buissons verts;

Mon cœur, indifférent et doux, aura la pente
Du feuillage flexible et plat des haricots
Sur qui l'eau de la nuit se dépose et serpente
Et coule sans troubler son rêve et son repos.

Je serai libre enfin de crainte et d'amertume,
Lasse comme un jardin sur lequel il a plu,
Calme comme l'étang qui luit dans l'aube et fume,
Je ne souffrirai plus, je ne penserai plus,

Je ne saurai plus rien des choses de ce monde,
Des peines de ma vie et de ma nation,
J'écouterai chanter dans mon âme profonde
L'harmonieuse paix des germinations.

Je n'aurai pas d'orgueil, et je serai pareille,
Dans ma candeur nouvelle et ma simplicité.
A mon frère le pampre et ma sœur la groseille
Qui sont la jouissance aimable de l'été,

Je serai si sensible et si jointe à la terre,
Que je pourrai penser avoir connu la mort,
Et me mêler, vivante, au reposant mystère
Qui nourrit et fleurit les plantes par les corps

Et ce sera très bon et très juste de croire
Que mes yeux ondoyants sont à ce lin pareils,
Et que mon cœur, ardent et lourd, est cette poire
Qui mûrit doucement sa pelure au soleil...

*(Le Cœur innombrable.)*

## LES REGRETS

Allez, je veux rester seule avec les tombeaux.
— Les morts sont sous la terre et le matin est beau,
L'air a l'odeur de l'eau, de l'herbe, du feuillage,
Les morts sont dans la mort pour le reste de l'âge...
Un jour, mon corps dansant sera semblable à eux,
J'aurai l'air de leur front, le vide de leurs yeux,
J'accomplirai cet acte unique et solitaire,
Moi qui n'ai pas dormi seule, aux jours de la terre.
— Tout ce qui doit mourir, tout ce qui doit cesser,
La bouche, le regard, le désir, le baiser
Etre la chose d'ombre et l'être de silence,
Tandis que le printemps, vert et vermeille, s'élance
Et monte trempé d'or, de sève et de moiteur
Avoir eu comme moi le cœur si doux, le cœur
Plein de plaisir, d'espoir, de rêve et de mollesse
Et ne plus s'attendrir de ce que l'aube naisse :
Etre au fond du repos l'éternité du temps.
— D'autres seront alors vivants, joyeux, contents,
Des hommes marcheront auprès des jeunes filles,
Ils verront des labours, des moissons, des faucilles,
La couleur délicate et changeante des mois.
Moi, je ne verrai plus, je serai morte, moi,
Je ne saurai plus rien de la douceur de vivre...
Mais ceux-là qui liront les pages de mon livre,
Sachant ce que mon âme et mes yeux ont été,
Vers mon ombre riante et pleine de clarté
Viendront, le cœur blessé de langueur et d'envie,
Car ma cendre sera plus chaude que leur vie...

*(L'Ombre des jours.)*

## LA PRIÈRE DEVANT LE SOLEIL

Ma joie est un jardin dont vous êtes la rose,
Enorme soleil d'or, flamme en corolle éclose,
Héros, d'ardents regards et de flèches armé,
Soleil, mille soleils en vous seul enfermés !
Immobile splendeur dont la face tournoie
A force de plaisir, de rayons et de joie !...
Archange au seuil du jour, soleil essentiel
Dont les rayons glissants, comme des fils de miel
Pendent dans les jardins et se tissent au lierre ;
O soleil bourdonnant, cymbale de lumière,
Fanfare étincelante, élan de flûtes d'or,
Laissez que, les deux bras levés, en quel essor !
Je vous répète un chant, infini, monotone...
Peut-être qu'autrefois Sophocle et Antigone
Vous ont d'un même amour impétueux servi ;
Mais depuis, dans le temps indolent où je vis,
A l'époque d'orgueil amer où je suis née,
Au travers de la molle et pliante journée,
Nul ne vous a d'un geste ardent et sybillin
Entouré de ses bras, gerbe de blé divin !...
Moi seule, en vous voyant, je prie et je chancelle.
Il semble qu'en mon cœur un aigle ouvre ses ailes,
Et qu'en roses l'été fait éclore mon sang,
Quand vous apparaissez, beau soleil jaillissant !
— O masque d'or par où l'éternité regarde,
Quand mon trop doux plaisir au bord de vous s'attarde,
J'ai quelquefois souffert d'indicibles tourments,
D ailleurs je ne veux pas qu'on vous aime autrement
Que d'un âpre vertige et d'une ivresse telle
Que, la sentant si vive, on la sente mortelle...
O lumière ! ô science, ô source ! ô vérité !
Rien, hors vous, n'est pareil de ce qui a été ;
La face juvénile et chantante du monde
N'a plus sa même grâce au miroir vert de l'onde,
Les forêts d'autrefois jettent d'autres rameaux,
D'autres vaisseaux s'en vont et passent sur les eaux,
La secrète montagne a sa robe défaite,
Des trains sourds ont ému les routes inquiètes,
Des villes sans douceur baignent leur flanc amer
Dans le regard vivant et sacré de la mer

— Mais vous, attendrissant, inlassable, fidèle,
Vous êtes demeuré le même au-dessus d'elle !
Vous, assis dans l'espace où nul oiseau n'atteint,
Vous brillez comme aux cieux de Jupiter latin ;
Vous êtes comme au temps où, dans la belle Athènes,
La coupe de sagesse et de joie était pleine ;
Comme au jour où dansait l'enfant Septentrion
Dans Antibes, plus rouge et jaune qu'un brugnon ;
Vous êtes comme aux jours des étés de Touraine
Qu'enivrait la pléiade éclatante et sereine,
Comme au jour où les Grecs, au bord d'un sable clair,
Voyaient luire et fleurir Marseille de la mer...
Azur, soleil, azur, ébloui de soi-même !...
Soleil, geste de joie et d'ivresse qui sème
Des grains de seigle d'or aux clairs horizons bleus,
Ah ! soleil ! que je sois belle devant vos yeux !...
— Voyez comme ma main dans l'air suave passe
Afin de caresser vos rayons dans l'espace ;
Je sais que je mourrai, que rien ne peut rester
De ce qui fut si vif sur le monde enchanté,
Que tout va se brisant de mémoire en mémoire ;
Satisfaisant pour moi ma détresse de gloire,
Je veux, pour toute douce et vaine éternité,
Avoir été le cœur d'où ce cri est monté !...

Que je meure n'est rien, mais faut-il qu'elle meure,
Elle, la Terre heureuse et grave, la demeure
Des humaines ardeurs, des travaux et des jeux !
Tant de fois caressée et rose de vos vœux,
Elle, si tendre, si dansante et si profonde,
Faut-il qu'elle s'épuise, ô la belle du monde !
Faut-il qu'elle, si chaude et si fraîche au matin,
Porte des fleuves secs et des volcans éteints,
Et que, morte, elle soit d'une blancheur de craie,
Elle qui respirait des roses dans la haie !...
— Elle, Vous, Soleil, Terre, ineffable douceur !
Soleil, vous la verrez, votre émouvante sœur
Qui, ce matin, dans l'or de vos baisers se pâme,
Lassée et froide ainsi que la lune sans âme,
Les veines et le cœur lugubrement ouverts...
O fragile ! ô penchant ! ô petit univers !
Que toute chose soit mouvante, périssable,
Que les tombeaux aussi soient mortels, que le sable

Soit fait de la victoire éteinte des jours grecs,
Que l'avenir, inerte et froid, soit fait avec
Les bras de Desdémone et les soupirs d'Hélène...
Savoir qu'un jour la Terre, aride et sans haleine,
N'aura plus d'eau, plus d'air, plus d'ombre et de chaleur,
Nul homme pour pleurer sur l'homme, nulle ardeur
Par quoi l'esprit était plus beau que les étoiles,
Nulle mer, nul vaisseau glissant avec ses voiles
Et passant lentement sur le ciel triste et doux...
— Et nous ! avoir été tous amoureux de vous.
Avoir chanté, avoir aimé plus que les autres ;
Avoir été le tendre et véhément apôtre
De la ferveur, de la pitié, de la beauté,
Et que le temple soit brisé de tous côtés !...
Que ma cendre n'ait plus même la Terre ronde
Quand ma mélancolie est grande comme un monde !

— Et pourtant, je le sens, vive et lasse de pleurs,
J'ai vécu si profonde et si haute en douleurs,
J'ai, dans les soirs pensifs, sous les blanches étoiles,
Des bords de mon esprit écarté tant de voiles,
J'ai fait de mes deux bras, dans l'aube et dans le soir,
Des gestes d'un si vif et si doux désespoir,
Que dans l'éther divin où monte toute image
Mes désirs se feront un éternel passage !...
— Il n'est point ici-bas d'effroi naissant ou vieil
Où ma tendresse n'ait porté son doux soleil.
J'ai vécu, habitant le secret de ma vie,
Chancelante et debout au bord de toute envie.
Avant qu'au mol néant tout amour soit diffus
Des hommes viendront boire aux sources que je fus ;
Ceux qui, cherchant des bois d'incessante verdure,
Se presseront au goût que j'eus de la nature,
Resteront parfumés d'égile et de cerfeuil ;
Et ceux qui toucheront à ce que j'ai d'orgueil
Sentiront leur front las se dorer comme un dôme.
Ceux qui, dans les soirs clairs, évoquant mon fantôme
Qu'un éternel regret de vivre fait languir,
Afin d'unir aux miens leur peine et leur désir,
Baisseront vers mon front leur main triste et lassée,
Pleureront, non sur eux, mais sur moi, plus blessée...
— Nul cœur humain jamais n'eut autant de frissons ;
Mon rêve est un si vif et si ardent buisson,

Que, si j'ouvre mes bras où la tendresse abonde,
Il tombe malgré moi de l'amour sur le monde !...
Amoureuse du vrai, du limpide et du beau,
J'ai tenu contre moi si serré le flambeau,
Que le feu merveilleux ayant pris à mon âme,
J'ai vécu, exaltée et mourante de flammes...

— Pourtant, Soleil, ayant oublié tout cela,
Tout ce qu'au beau plaisir la science mêla,
Je reviens devant vous, ignorante, priante,
Soleil des verts tilleuls, Soleil de l'amarante !
Soleil de la fougère et des reines-des-prés,
De la bardane d'or et des mûriers pourprés
Soleil des clairs cailloux où pleuvent des pétales,
Soleil du romarin, Soleil de la cigale !
— Soleil de l'aube rose au bord du Pont-Euxin,
Soleil d'Ino tenant Bacchus contre son sein,
Soleil du vieux cadran des petits presbytères,
Soleil de tout amour et de toute la terre !...
— Ah ! que vous vouliez bien, vous, dieu vivant, venir
Entre les volets blancs que ma main vient d'ouvrir ;
Que vous veniez, buveur des belles sources bleues,
Vers moi, brisant l'azur, franchissant tant de lieues !...
— Vous, porteur du réveil, de l'orgueil, de l'espoir,
Votre face n'est pas plus grande qu'un miroir
Où je regarderai ce matin mon visage,
Et pourtant, une telle éblouissante rage
De rayons, de plaisir, s'anime autour de vous,
Que je défaille, étant, pour mieux vous voir, debout...
— N'est-ce pas, vous savez à quel point je vous aime,
Tout mon désir nombreux et lumineux essaime
Vers l'espace où mon rêve et vous tremblez tous deux.
Laissez qu'à vos cheveux je mêle mes cheveux.
Voici qu'à l'aube douce où vous venez de naître,
Toute avide de vous je suis à ma fenêtre,
Ma joie est aussi claire, aussi chaude que vous,
Quelque chose est en moi qui vous aime à genoux.
— Fronton d'or, dont mes bras sont les vivants pilastres,
Vous êtes comme un cœur, mon cœur est comme un astre,
Si bien que je crois voir, dans le matin vermeil,
Luire et se saluer l'un et l'autre Soleil...

## NATURE, VOUS AVEZ FAIT LE MONDE POUR MOI

Nature, vous avez fait le monde pour moi,
Pour mon désespoir et ma joie;
Le soleil pour qu'il glisse entre mes bras étroits,
Et l'air bleu pour que je m'y noie!

Vous avez fait l'odeur du lin, du mélilot
Et de la verveine si bonne,
Pour que mon âme soit comme un riant îlot
Que l'immense ivresse environne.

Vous avez fait pour moi le sensible oranger,
Les soirs percés d'étoiles vives,
La feuille courbe où la cigale vient loger,
Les eaux avec leurs belles rives!

Mais quand je suis, si chaude et tout ivre de moi,
Debout dans les jardins du monde,
La rose de mon rêve enfonce dans mon doigt
Son épine la plus profonde:

Savoir qu'un jour ma tiède et légère beauté
N'aura plus ses rayons qu'on frôle,
Savoir que je n'aurai plus l'âge de l'été,
Cela fait si mal aux épaules!

Cela blesse le cœur, la langueur, le désir,
Le sang, plus qu'on ne pourrait croire!
O juvénile ardeur, voluptueux plaisir,
C'est vous la seule verte gloire.

O animale terre, amoureuse du jour!
O soleil fier d'un beau visage!
Vous savez que je n'ai d'orgueil, de grave amour,
Que le doux honneur de mon âge.

Que ferai-je plus tard du délicat dédain
    Qui gonfle mon cou vif que j'aime?
Vous verrai-je souffrir pendant le bleu matin,
    Mon orgueil plus fort que moi-même?

Attendrai-je que l'ombre atteigne mes genoux?
    Que les regrets sur moi s'avancent?
Il faudrait, quand on est aussi tendre que nous,
    Mourir au cœur des belles chances...

*(Les Éblouissements.)*

---

# JEANNE CHARLES-NORMAND

Madame Jeanne Charles-Normand née Jeanne-Marie Petit, est originaire d'Aix-les-Bains. Professeur agrégé de l'enseignement secondaire des jeunes filles, et ancienne élève de l'Ecole Normale de Sèvres, elle a débuté dans la vie littéraire par quelques poésies insérées dans la *Revue Latine* que dirige M. Emile Faguet. En 1905, elle prend part au concours Sully-Prudhomme ; son manuscrit obtint la première mention. C'est ce manuscrit qu'elle édita l'année suivante sous ce titre poétique et discret : *Le Jardin caché.*

Il semble à lire les vers de Mme Jeanne Ch.-Normand qu'on assiste à une confidence intellectuelle, intime et discrète. C'est toute son âme qu'elle raconte, et cette confession à mi-voix est empreinte d'un charme mélancolique, d'une grâce douloureuse que nulle banalité, nulle facilité de rythmes ne déparent. « Hantise douloureuse des joies révolues, écrit d'elle un critique, lassitude d'un présent sans fraîcheur, résignation qui veut être calme, tout cela est senti sans révolte bruyante ; la mélancolie coule, discrète, à travers les strophes, faite d'espoirs déçus et d'intime écœurement. »

Certaines pièces, comme *Reliques*, font songer à Louisa Sieffert qui savait si tendrement, si joliment parler de ces « chiffons » de femmes, de ces menus riens qui parent et font aimer. Certaines autres, plus recueillies, d'une philosophie plus grave, évoquent — je ne dis pas qu'elles l'égalent! — la maîtrise amère de Charles Baudelaire, mais avec quelque chose de moins fébrile et de moins désordonné dans l'inspiration.

Elle se souvient de ses heures d'enfance, de ses primes joies — de tous ses beaux souvenirs qu'elle enveloppe de ses regrets, de ses tristesses. Puis soudain son vers s'égaie, et, facile et léger, toujours tendre, il chante la jolie chanson d' « avril »; mais ce n'est qu'un éclair, un rayon vite évanoui. Aussitôt Mme Jeanne-Ch. Normand revient à ses thèmes préférés : *Confidences d'automne, – Printemps d'autrefois — Nuits de Lune* — et ce très beau poème *Sagesse* qu'elle adresse à son corps, à sa beauté fragile et périssable.

Mme Jeanne-Ch. Normand s'efforce visiblement à écrire avec précision et à composer des vers avec soin. Elle soigne sa forme. Elle s'exerce aux rythmes nouveaux, cherche des combinaisons de mots et de mètres. « Il me semble, écrit-elle, que la poésie est avant tout, comme tout art véritable, une réalisation. L'émotion intérieure, sensation, passion, sourde rumeur de la pensée, l'inspiration poétique, en un mot, ne peut être rendue sensible, ne peut vivre et durer qu'en s'ordonnant sous l'influence souveraine d'une loi, en l'espèce, du rythme. Tout ce qui reste informe, chaotique, peut être matière à poésie, mais n'est pas poésie. »

C'est dire que l'auteur du *Jardin caché* adhère à l'œuvre et à la doctrine des grands lyriques du XIXe siècle et à la forte discipline des

Parnassiens qui n'a fait que resserrer et épurer la poétique du Romantisme.

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Jardin caché*, Société française d'imprimerie et de librairie, Paris, 1906, in-18.

COLLABORATION. — *Revue Latine*. — *Revue de Lyon*.

CONSULTER. — ANDRÉ PERRET, *Pages libres*, 6 avril 1907. — *Le Penseur*, 1907. — *Pages modernes*, 1907.

## RELIQUES

Les parures des jours défunts
Qui, pour l'amour, nous faisaient fortes,
Qu'on les couche dans les parfums,
Semblables à de tendres mortes !

Costumes aux clairs falbalas,
Dont, tantôt, ce n'est plus la mode,
Jupe à longs plis du haut en bas,
Ou corsage à manche pagode !

Que nos doigts s'attardent, rôdeurs,
A frôler la blouse de soie,
La fourrure aux fauves odeurs...
De l'amour dort là ! de la joie !

J'ai gardé la robe d'hier,
D'un sachet d'iris embaumée,
Sous ce chapeau de velours clair,
Mon amour, vous m'avez aimée.

Et je fus triste tout un soir,
En ce tulle, couleur d'aurore,
Que le temps ronge et décolore,
Dans le cercueil d'un vieux tiroir...

Le tombeau des amours ferventes,
Ce n'est pas le cœur des amants,
Ce n'est pas le cœur des amantes,
C'est le bois des coffres dormants.

Là, nos mains les ensevelissent,
Dans les plis des satins fanés,
Qui, muets, furent les complices
Des bonheurs reçus et donnés.

Quels hasards vers eux nous ramènent ?
Nous les ouvrons d'un doigt distrait,
Mais le coffre est plein de regret,
Et les étoffes se souviennent !

## SILENCE

J'aime voir dans vos yeux qui gardent les secrets
Ce trouble, par moments, farouche plus que tendre.
J'ai le goût du mystère et des plaisirs muets,
Et maintenant je sais que rien n'est doux « qu'attendre ».

J'aime les mots d'amour que vous ne dites pas,
Et leur caresse, en moi, subtilement, s'achève,
Parfois, je me les dis, puérile, tout bas...
Ils ont ainsi la forme et l'accent que je rêve.

Vos silences souvent sont comme des aveux ;
Mais le mensonge triste et glacé des paroles
Gâterait la douceur de cet amour peureux
Qui se blottit au creux d'ombres tièdes et molles.

Je ne veux pas savoir ce que serait demain.
Ne parlez pas ! Vraiment, quelquefois il me semble
Que j'ai pris votre cœur et qu'il est dans ma main
Comme un oiseau volé qui s'effare et qui tremble.

Mais parfois je ne sens plus rien... un souffle amer,
Sans doute a traversé nos ivresses fragiles,
Je ne retrouve pas le trouble qui m'est cher
Dans votre voix unie et dans vos yeux tranquilles.

Comment pourrions-nous mettre en cet amour chétif,
En cet amour tremblant le poids de nos deux âmes,
Tout ce qui rêve en moi d'encor fol et naïf,
Et votre ferveur jeune et neuve aux dures flammes ?

Ah ! ne le blessons pas de mots ardents et lourds.
Que cet émoi soit faible et doux, mais qu'il demeure !
Il vous sera donné de meilleures amours,
Moi, c'est mon dernier bien, je ne veux pas qu'il meure.

## CONFIDENCE D'AUTOMNE

« Tout est silence : viens vers la plaine apaisée,
Près des arbres muets, nous allons nous asseoir.
Il flotte sous le ciel couleur d'ambre, ce soir,
D'amers parfums qu'avive encore la rosée

« Penche-toi sur mes yeux, doucement ; tu la vois,
Cette ombre que laissa le mal que rien n'efface ?
Je t'apporte un cœur las, troublé, pourtant vivace.
Le doute et le désir y parlent à la fois.

« Toi parle, parle aussi : j'ai vu tant de mes songes
Effeuillés durement que j'en garde un effroi.
Déjà je sais le mal qui me viendra de toi,
Les lèvres changeront, mais non pas les mensonges.

« Pourquoi tes yeux charmants si tard sont-ils venus ?
Et que n'ont-ils fixé mon rêve errant et tendre,
Le jour où de mes bras ingénus j'allais tendre
Pour la première fois mon offrande à Vénus ?

« Mais j'ai peur aujourd'hui, je crois te reconnaître.
Ne viens-tu pas à moi du fond de mon passé ?
Avec les mêmes mots dont tu m'auras bercé,
Vois-tu, je fus trahi, je trahirai peut-être !...

« Et tu veux que l'amour avec ses durs combats
M'abuse encor, m'enchante et puis me désespère.
Je sens peser si lourd mon cœur avide et las
Que nul serment, que nul espoir ne désaltère.

« Et tu le veux pourtant, ô mon dernier péché,
Tu veux ce pauvre cœur : prends-le, je te le donne,
Il est grave et meurtri comme ce soir d'automne
Qui dans la brume et l'or et le sang s'est couché. »

## SAGESSE

Mon corps, vous me pesez parfois d'un poids bien rude.
Vous êtes inquiet, tyrannique et pressant,
Même j'ai souhaité de vous voir vieillissant,
Tant vous me tenez l'âme en dure servitude.

Vous vieillirez, mon corps ; un jour vous ne serez,
Vous dont la jeunesse ivre aujourd'hui fait sa proie,
Sans mal et sans désirs, et même sans regrets,
Qu'un fantôme apaisé que l'habitude ploie.

Car le temps bercera de son bras endormeur
La fièvre dont l'ardeur vous plaît et vous tourmente,
Et les jours neigeront sur cette chair fervente.
Mon corps, vous vieillirez comme tout ce qui meurt !

Patientez encor quelques brèves années,
Frémissez, palpitez encore un peu de jours,
Fragile corps vibrant d'angoisses obstinées,
Et ne demandez pas la mort à des dieux sourds ;

Car la Mort vient à vous chaque heure, mais berceuse,
Sans l'horreur du rictus et du squelette nus :
La vieillesse ressemble à l'enfance peureuse,
Elle refait le cœur et les yeux ingénus.

La jeunesse nourrit sa chimère affamée.
Au lieu de vivre, elle interroge les destins ;
Elle veut être belle, elle veut être aimée,
Et s'use de désirs âpres et clandestins.

Mais vieux, on n'a sujet ni d'espoirs ni de peines,
Alors tout vous sera calme renoncement,
Le sang coulera tiède et léger dans vos veines,
Et vous vous en irez vers l'ombre, doucement.

Le joug sera rompu qui tint l'âme asservie,
Et luttant contre vous... mon corps, peut-être bien
Que seulement alors nous goûterons la vie,
Recevant encor d'elle et n'attendant plus rien.

*Phot. A. Michel, Grenoble.*

On voit, quand on regarde aux portes des chaumières,
Des vieux, morts à demi, les mains sur leurs genoux.
Bien souvent j'ai pensé qu'à leurs mornes paupières
Mieux qu'à nos yeux brûlants les matins étaient doux.

...Oui, nous butinerons encor, en ces jours pâles,
Les biens où le désir ne met plus d'aiguillon.
Et l'esprit délivré des angoisses brutales,
Quand il se tournera vers le passé profond,

Ne voudra plus revoir que souriants et tendres
Les rêves qui, jadis, vous brisaient, pauvre chair !
Et vous réchaufferez mollement votre hiver
Aux tièdes souvenirs sommeillant sous la cendre.

Mon corps, vous serez vieux alors, et vague, et doux,
Et pour cacher la Mort qui vient et ses yeux graves,
Comme on fait pour les vieux, les enfants et les fous,
Le Passé vous dira des paroles suaves.

---

# ANNE OSMONT

Mme Anne Osmont est née à Toulouse, le 2 août 1872. Elle vint à Paris en 1898 et collabora à la *Fronde*. Mais, ses débuts elle les avait faits primitivement dans des journaux du Midi : *l'Art Méridional* et le *Messager de Toulouse*. En 1907, le jury féminin de la *Vie Heureuse* couronna et édita son recueil de poésies : *Nocturnes*. Depuis quelque temps, Mme Anne Osmont est fixée à Bruxelles ; elle collabore au *Journal du Matin*, tant sous son nom que sous le pseudonyme de Parabesse.

Méridionale, Mme Anne Osmont a choisi pour ses vers la forme qui convenait à sa nature sobrement lyrique : la forme parnassienne. Son talent est très sûr, fort et sain. Elle chante magnifiquement la nature qu'elle aime non seulement pour la radieuse majesté de ses paysages, mais parce qu'elle trouve en elle la grande consolatrice..... « Femme et souvent attristée par la vie, — dit-elle— j'ai trouvé de grandes consolations dans la Nature, surtout aux heures intimes du soir, et dans la musique qui leur ressemble si étrangement. Le soir est l'heure où l'on pense à Dieu et la musique porte vers lui. » Et, précisant son idéal littéraire, Mme Osmont ajoute : « Je crois que les œuvres de femmes gagnent à laisser deviner leurs sentiments sans les montrer. Il faut se tenir dans ses vers comme on se tient dans une église. Cela permet les larmes, non la sensiblerie ; l'extase et non la pâmoison. »

On ne cherchera donc pas dans l'œuvre de Mme Anne Osmont ces confessions sentimentales qui sont tant de mode dans la littérature contemporaine des femmes.

Les étangs, les roseaux, les peupliers, les sapins et la lune, voilà les motifs — d'ailleurs assez romantiques — de ses purs chants parnassiens. Très artiste, l'œil continuellement cligné pour jouir des plus fines nuances du ciel, elle aime, remarque justement M. P. Quillard, « elle aime, ainsi que Whistler en un autre art, indiquer la couleur de ses symphonies nocturnes ou crépusculaires et les images visuelles surtout lui ont révélé le monde sensible, plus que les odeurs et que les sons... » Mme Osmont voit la nature avec des yeux de peintre. Sa poésie est plus plastique que sensible, elle ne manque cependant pas d'émotion. « Une âme farouche, délicate et tendre s'avoue dans ces poèmes, capable d'aimer et de souffrir et de ne pas garder rancune de sa souffrance. »

BIBLIOGRAPHIE. — *Nocturnes*, Hachette, Paris, 1907, in-18.

COLLABORATION. — *L'Art Méridional*.— *Messager de Toulouse*. — *La Fronde*.— *Journal du Matin* (Bruxelles).

CONSULTER. — PIERRE QUILLARD, *Mercure de France*, 1er août 1907. — A. DORCHAIN, *Les Annales*, 13 janvier 1907.

## BALLADE DE L'ÉPÉE

Les joailliers, grands preneurs d'âmes,
Peuvent dans un subtil décor,
Sertir les feux en folles gammes.
D'autres, plus habiles encor,
Sur la panse d'un vase d'or,
Font rugir une priapée;
Mais l'âme, l'orgueil du trésor,
La fleur des joyaux, c'est l'Epée.

Nul ne saurait ternir de blâmes,
Fût-il Lovelace ou Lindor,
Le forgeron des fières lames
Qui, toujours, au conquistador,
Prêta l'aide de son bras fort.
C'est l'artisan de l'Epopée.
Telle aux murs où le passé dort,
La fleur des joyaux, c'est l'Epée.

Elle est pareille aux nobles dames,
Tout semblable est leur double sort.
N'inspirant que de belles flammes
Dont Dieu seul a connu l'essor,
— Tel Garin chérit Blancheflor;
Ce n'est Armide ni Popée,
Mais, vierge comme Aliénor,
La fleur des joyaux, c'est l'Epée.

ENVOI

Vierge en fleur, guerrière du Nord,
Prends, de flamme et d'onde trempée,
L'arme des aïeux. Fi du sport!
La fleur des joyaux, c'est l'Epée!

*(Pièce inédite.)*

## LUNAIRE

Toi qui passes, fermant ton voile de nuages
Dont le hardi baiser du vent froisse les plis,
L'hiver, quand ta clarté filtre par les branchages,
Comme des pleurs d'aïeule entre de longs doigts gris,

*Phot. A. Pierre, Bruxelles.*

Anne O'Sullivan

J'adore ta tristesse et ta grâce farouche
Quand tu viens, au Printemps, dans les arbres en fleur,
Poser ta face claire où l'Avril met sa bouche,
Tel, entre ses doigts blancs, rit un enfant boudeur.

Dans l'Automne joyeux, succédant aux soirs fauves,
Tu te lèves ardente et rouge, à l'Orient,
Puis, dans la brume pâle aux discrètes alcôves,
Sur des nuages frais, tu dors en souriant.

Je t'aime plus encore en un ciel sans nuées
Quand tu luis seule, au balcon bleu des nuits d'été,
Laissant tomber au vent tes robes dénouées,
Tu mires, dans les eaux sereines, ta beauté.

Et la source emplit l'air de chansons amoureuses
Qui s'éteignent parfois en longs soupirs pâmés;
Les forts parfums vers toi montent des fleurs heureuses,
Enivrés de blancheur, les lys se sont fermés.

Sans cesse variant tes formes adorables,
Arc aux flèches d'argent, visage aux calmes yeux,
Tu visites, la nuit, les hommes misérables,
Tu cueilles nos soupirs pour les porter aux cieux.

Par les rangs inclinés des roseaux taciturnes,
Tu vas, magnifiant les flots aux larges plis;
Dans les cœurs languissants et sur les eaux nocturnes,
Ton regard fait germer des floraisons de lys.

*(Nocturnes.)*

## CHANTS DU SILENCE

La forêt de Juin tressaille sous la nuit.
Des pas furtifs ont ployé l'herbe des allées
Et de confuses voix, sous les grottes voilées,
Disent tout bas des mots au vent jaseur qui fuit.

Le lac, parmi les branches basses, dort et luit,
Coupe de sombre azur aux vagues étoilées,
Et la chanson des eaux, par grandes envolées,
Domine la chanson du feuillage qui bruit.

L'haleine des foins mûrs enivre la nuit douce;
Un long frémissement berce les nids de mousse
Que l'arbre paternel couve. D'un noir rameau

Part le cri velouté de la hulotte brune
Et, sanglot résumant ces soupirs, le jet d'eau
Tend son beau front qui penche aux baisers de la lune.

*(Nocturnes.)*

## LE SÛR REFUGE

Les étoiles en fleur et la lune candide
Mirent leur froid regard dans le bassin des eaux
Et font luire, parmi les joncs et les roseaux,
L'étang plein de clarté que nul souffle ne ride.

Par les sentiers couverts, la chanson des amants
S'éteint. Leur double pas s'attarde sur la mousse.
Seule, j'entends rôder, dans l'ombre vague et douce,
Le nocturne troupeau des épouvantements.

La lune a peur d'errer toujours dans les ciels sombres,
Elle est pâle de voir toujours trembler les pins
Et d'entendre, mêlée à des soupirs humains,
L'eau gémir, prisonnière au lacis noir des ombres.

Les peupliers blafards grelottent avec bruit,
Les grillons, les crapauds poussent de longues plaintes;
Troublant les vieux remords et ravivant les craintes,
Des morts mal éveillés trébuchent dans la nuit.

Un hibou monstrueux à la face hagarde
Frappe de son vol mou, nos vitres. Que veut-il?...
Il passe: A l'Orient où vibre un feu subtil,
Le visage du ciel est tout changé. Regarde.

Sur des brumes couleur de perle, frais coussin,
Le soleil nouveau-né s'éveille du mystère;
Telle on voit se gonfler sur l'étang solitaire
La fleur du nymphéa, ronde comme un beau sein.

Voici le jour. Les nids le chantent, dans le saule,
Les fantômes vont fuir devant le dieu vainqueur,
Cache-moi dans tes bras et tout près de ton cœur,
Je veux dormir longtemps, le front sur ton épaule.

*(Nocturnes.)*

## NOVEMBRE

Le ciel meurt, vert et rose en l'eau qui le reflète.
Comme une vapeur chaude autour d'un encensoir,
Dans la suavité douloureuse du soir,
Sous les bois dépouillés dort l'ombre violette.

L'Automne saigne à flots d'or rose et, lentement,
De ses fluides mains qu'une langueur décroise,
Effeuille sur l'étang ses joyaux de turquoise.
Voici la nuit d'adieux et le dernier amant.

Une à une, comme des pleurs, les feuilles noires
Sur le lac enflammé tracent de sombres moires;
L'Automne pleure, aux bras du silence pâmé;

L'heure invisible épand la cendre de son urne.
Seul un cygne éclatant dans le soir mi-fermé,
D'un sillage d'argent déchire l'eau nocturne.

*(Nocturnes.)*

---

# JEANNE PERDRIEL-VAISSIERE

Mme Jeanne Perdriel-Vaissière est née en Corse, à Ajaccio. Elle quitta l'île à quelques mois, ayant eu à peine le temps de prendre quelques gouttes du lait sauvage de sa race. Son père était officier, il avait des origines méridionales ; sa mère, elle, était de l'Ouest, née aux confins de la Vendée et du Poitou.

« Après quelques garnisons autour de Paris, m'écrit-elle — mon père quitta l'armée — j'étais très petite fille encore — et nous fûmes vivre dans l'Ille-et-Vilaine, à Autrain-sur-Couesnon, dans l'atmosphère où s'exalta le romantisme de Chateaubriand, à quelques lieues de Combourg, de Saint-Malo. — Mon enfance a été solitaire, mes grands amis furent les seuls classiques, lus dans mes livres d'étude, et Chateaubriand qui, à douze ans, m'apprit la mélancolie. Chateaubriand lu, dans le silence, par un enfant solitaire ! Il me fut un admirable maître de langage, mais il m'eût été un fâcheux professeur de désenchantement avant la lutte, sans les ressources d'un tempérament équilibré, d'une vraie aptitude de joie que je portais en moi. »

Toute jeune fille encore, elle épousa M. Perdriel, alors enseigne de vaisseau. Depuis, elle a vécu dans les ports de l'Océan ou de la Manche une vie calme et douce, attristée seulement par la perte de quelques êtres chers et les absences infiniment longues du marin auquel elle a lié sa destinée. Mais Mme Perdriel-Vaissière est mère ; les enfants sont une bien grande joie dans la maison de « celles qui attendent ».

Les débuts littéraires de Mme J. Perdriel-Vaissière eurent lieu dans l'*Hermine*, une intéressante revue bretonne. Une fleur qu'elle obtint aux *Jeux floraux* l'encouragea à envoyer à des revues parisiennes quelques pièces qui plurent et furent insérées. — Jusqu'ici, elle a publié trois volumes de poésies, chacun marquant un heureux progrès sur le précédent. Mme Perdriel-Vaissière a fait aussi représenter en 1901, *La Couronne de Racine*, à la Comédie-Française, et *La Fleur bleue*, au théâtre municipal de Brest. — Le talent de Mme Perdriel-Vaissière est souple et fort mais inégal. Après un beau poème, il arrive que l'on rencontre dans son œuvre une suite de pièces d'intérêt discutable. Elle a déjà réagi contre une facilité qui la conduisait parfois à une prolixité fâcheuse, elle devra s'observer encore, montrer plus de sévérité envers ses propres

productions. Elle témoigne d'ailleurs d'une grande maîtrise dans sa forme — parnassienne, musicale, harmonieuse et rajeunie par des expressions et des sentiments bien modernes. — Mme Perdriel-Vaissière est une des rares poétesses qui aient consacré quelques vers émus à l'Enfant ; si elle ne s'est pas appliquée autant que Mme Cécile Périn à nous dire spécialement l'âme des tout petits et l'âme de la mère, elle a cependant écrit sur les enfants quelques pièces pleines d'une émotion bien féminine et qui font d'autant plus plaisir qu'elles sont moins fréquentes dans la poésie contemporaine des femmes. — Mme Perdriel-Vaissière aime la nature, elle la voit avec des yeux de peintre. Il y a dans ses premières poésies, des petits tableaux où sont fidèlement notés de jolis coins de Bretagne qui font songer un peu au poète de *Marie*. Comme pour Mme Marie Dauguet, la nature a pour Mme Perdriel-Vaissière de subtils et enivrants parfums et, avec une heureuse faculté d'expression, elle les évoque, les provoque et en parfume en quelque sorte tous ses livres.

Parlant des vers de début de Mme Perdriel-Vaissière, Auguste Le Braz écrivait : « Une sensibilité fine et délicate s'y parait avec aisance et sans recherche, de tous les prestiges d'un âge très sûr. C'était un je ne sais quoi de souple et de frémissant, de discret et de passionné qui, même non signé, vous eût, à soi seul, annoncé la femme... » Et c'est ce côté bien féminin qui plaît tant dans le talent de Mme Perdriel-Vaissière. Nous y découvrons une sincérité véritable et, au fond d'une mélancolie qui se souvient de *René*, des émotions, des sentiments qui sont bien ceux qui agitent un cœur sensible de mère et d'amante.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Rêves qui passent*, Lemerre, Paris, 1989, in-18. — *Le sourire de Joconde*, édition de *La Plume*, Paris, 1902, in-18. — *Celles qui attendent* (couronné par l'Académie française), Sansot, Paris, 1907, in-18.

COLLABORATION. — *Le Monde*, 1895. — *L'Hermine*, 1893 à 1908. — *La Revue*, 1901-1905. — *Athéna*, 1906. — *Fémina*, 1902-1904-1907. — *Vie Heureuse*, 1907. — *Mercure de France*, 1905-1907. — *Le Correspondant*, 1907. — *Revue Bleue*, 1907-1908. — *Feuillets littéraires*, 1906. — *Revue des Poètes*, 1902. — *Le Monde moderne*, 1903-1904-1905. — *Entretiens Idéalistes*, 1907. — *Grande Revue*, 1906. — *Revue Cosmopolite*, 1906. — *Les Annales politiques et littéraires*, 1905-1908. — *Les Argonautes*, 1908. — *La Française*, 1907-1908. — *Poésie*, 1907. — *Poésia*, 1908.

CONSULTER. — MANOEL DE GRANDFORT. *La Fronde*, 14 juin 1899. — A. LE BRAZ, *La Dépêche de Brest*, 9 février 1900. — M. L. NÉRON, *La Fronde*, 19 novembre 1901. — P. QUILLARD, *Mercure de France*, avril 1902 ; 16 juillet 1907. — L. TIERCELIN, *L'Hermine*, 20 juin 1907. — LYA BERGER, *La Française*, 14 juillet 1907. — CH. LE GOFFIC, *Revue Hebdomadaire*, 20 juillet 1907. — *Revue de Paris*, 15 septembre 1907. — AUG. DORCHAIN, *Les Annales*, 1er décembre 1907. — L. MAURY, *Revue Bleue*, 28 mars 1908.

## JE SUIS NÉE A L'HEURE INDÉCISE

Je suis née à l'heure indécise
Où le jour épouse la nuit grise
Qui tient des lilas en ses mains;
Les lucioles d'or volaient sur les chemins,
Autour des mimosas, sur les frêles ramures,
Et parmi l'odeur des oranges mûres.
Je suis née à l'heure indécise
Où le jour rose épouse la nuit grise.

Comme l'ombre déjà se faisait sur la terre,
Mon tout premier regard a rencontré les cieux,
Ivres d'attendre les étoiles, anxieux,
Ils ont laissé, je crois, tout au fond de mes yeux,
Leur nostalgie et leur mystère...
Comme l'ombre déjà se faisait sur la terre
Mon tout premier regard a rencontré les cieux.

Plus tard, en regardant s'épanouir les roses,
Je connus la beauté des êtres et des choses;
J'aimai tout ce qui vit autour de nous, j'aimai
La candeur de l'avril et la douceur de mai,

L'eau changeante, miroir des nuages sans nombre,
Et lorsque le foin mûr les a tout embaumés,
La suave fraîcheur des petits chemins d'ombre;
Car l'aube des printemps nouveaux m'a fait connaître
La terrestre beauté des formes et des êtres.

Mais l'inquiet désir *d'autre chose* me hante...
Mon cœur, au crépuscule est demeuré pareil,
Et chaque soir, lorsque s'éteint le jour vermeil,
La même anxiété m'obsède et me tourmente.

Et c'est l'heure où je sens plus fort peut-être, et mieux,
Dans la communion de la vie et du monde,
La souffrance de vivre, et l'ivresse profonde
De t'espérer, rayon qui dois m'ouvrir les yeux!

O nuit libératrice et toute constellée,
Attendrai-je toujours l'astre qui m'est promis,
Seule au bord du chemin, la face désolée
Comme les mendiants et comme les bannis?

Serai-je un éternel et vague crépuscule
Auquel ne suffit plus le souvenir du jour?
Les vents sont incertains, les nuages circulent,
L'astre ne luira pas ce soir au ciel trop lourd:

Je mourrai sans avoir adoré son retour...

*(Le sourire de Joconde.)*

## L'ÉTÉ

Ecoute, c'est demain l'été; sens avec moi
Le goût de ce seul mot « l'été »... les roses pourpres,
La résine âpre et balsamique sur nos doigts,
L'héliotrope — odeur de vanille et de musc, —
Et, tissant avec le velours de son feuillage
La base des parfums dont l'intensité croît,
L'âcre géranium dont la tiédeur propage
Une odeur de chair blonde et de miel à la fois.

Ce soir, dans la vallée ouverte sur la mer,
Près des sources dont se gorgèrent les ciguës,
La violente odeur des foins imprégne l'air
Et l'aspérule y joint des senteurs ambiguës.

Pénétrante, portée au large par le vent,
Chaude encor du désir accompli de la terre,
L'essence de l'été, sur ton front solitaire,
Peut-être, coulera son trouble enivrement:
Vague imprévue au flanc du bateau déferlée,
Saveur de volupté par ta lèvre goûtée,
Ressouvenir aigu des caresses passées
Et d'un visage ardent que pâlissait l'amour.

L'été ! deux mains vers toi, appelant ton retour,
Deux mains dont la chaleur bleuit encor les veines,
Deux mains dont tu comptais les bagues, confondant
Les gemmes qui dormaient et les ongles vivants.

L'été ! ta vision de la nature est vaine
Et j'ai gardé la clef du jardin qui t'attend :
C'est le jardin des lys, c'est le thème éclatant,
J'ai répandu sur moi sa musique amoureuse,
J'ai pressé sa douceur ardente sur mon cœur,
Je t'offre les frissons de la saison heureuse,
Cueille-la tout entière en une seule fleur !

L'été ! combien d'étés sentirons-nous encor ?
Il y a la douleur, la vieillesse, la mort...
La première est déjà l'hôtesse familière,
Les autres pousseront la porte quelque soir ;
Goûtons-nous assez fort la vivante lumière,
Que nos yeux sont si près — qui sait ? — de ne plus voir !

Tous les divins instants que nous avons su vivre,
Les mots extasiés que tu n'entendis pas,
Ces mots, trop rayonnants pour condescendre au livre,
Et que pourtant je sais, et que nul ne dira,
Hallucinant fardeau, frissonnantes argiles,
Ce soir, se font si lourds que mon âme vacille...
— Nocturne été ! mortels parfums vertigineux !
Ivresse des foins mûrs et souplesse des arbres ! —

Je me sens le sculpteur écrasé sous le marbre
Par la gestation impossible des dieux !

*(Celles qui attendent.)*

## L'INCONNU

O petite âme obscure,
Je te parle les yeux fermés pour mieux te voir...
Dans l'ombre du silence et dans l'ombre du soir,
Nous dirons d'ineffables choses, j'en suis sûre,
Et ce ne sera pas de la littérature.

Le soir prend, pour chanter, sa flûte de roseau,
Vers le soir recueilli j'ai la face tournée,
Et mes doigts engourdis ont fait, dans la journée,
Beaucoup de petits points pour ton petit trousseau,
Le soir prend, pour chanter, sa flûte de roseau...

Alors que pour tout autre encore
Tu n'es qu'un futur incertain,
Tu vis pour moi, tu vis en moi, tu veux éclore,
Mystérieuse fleur de ma chair, dont j'ignore
Le sexe, l'âme et le destin.

Ta vie aveuglément respire avec la mienne :
C'est le seul moment où tu m'appartiennes.
Tu me diras des mots que nul ne perçoit :
C'est le seul moment où tu sois à moi.

Tu dis :
« Embués encor de lumière,
Mes yeux pour se clore, ont pris leurs paupières
En l'obscurité de ton corps ;
Ne s'étant point troublés aux clartés de la terre,
Ils conservent en eux les lueurs du mystère :
C'est l'astre antérieur qui les étoile encor !

« Je ne me souviens plus assez pour te le dire,
Mais je viens de si loin et j'ai vu tant de cieux,
Que tu te pencheras, d'un geste soucieux,
Et tu me saisiras pour m'interroger mieux
Lorsque, sollicité par ta lèvre et tes yeux,
Mon visage innocent s'essaiera au sourire.
Je ne me souviens plus assez pour te le dire... »

Et je te répondrai :
— « Tais-toi, ne me dis rien !
L'amour se magnifie à frôler le mystère :
Ame inconnue, ô sœur dont je serai la mère,
Viens ! mon cœur veut porter tout le fardeau du tien.
Rayon nouveau ou fleur meurtrie à d'autres vies,
Qu'importe le chemin où t'aura poursuivie
L'inexorable loi de naître pour mourir ?

Tu vas vivre, tu vas aimer, tu vas souffrir,
Et mon cœur prévoyant, d'une angoisse infinie
Se trouble... — mon amour, auras-tu le génie
De savoir comment l'on guérit et l'on défend
Ce morceau de ma chair qui souffre en mon enfant?

*(Celles qui attendent.)*

## ÉPITRE

La voici donc l'heure attendue et préparée,
L'heure par vous, ma sœur, âprement désirée,
L'heure libre où, dans la vierge lueur du jour,
Vous aviez résolu d'aller à votre amour.
Un hostile destin brusquement vous oppresse,
Attache un nœud de fer à vos pas libérés,
Et, parce qu'il devait tinter dans l'allégresse :
Jamais encor, ma sœur, vous n'avez tant pleuré.

Quelquefois, essuyant l'ambre de vos paupières,
Prenant le paysage attentif à témoin,
Comme un enfant pensif, vous regardez au loin;
L'automne d'or poudroie en subtile lumière,
L'eau se moire au dessin des bateaux reflétés,
Et votre passion ressuscite l'été.
La Saint-Pierre allumait sur la Pointe-Espagnole,
Dans les ajoncs séchés, l'éclat païen des feux,
Et vers vous, s'allongeant comme vers une idole,
La flamme de l'amour montait, plus forte qu'eux.
Votre cœur primitif et vos sens de faunesse,
Pour la première fois ensemble subjugués,
Rejoignaient les courants tout neufs de leurs ivresses
Et vos lèvres tremblaient, brûlantes de caresses,
Sous des verbes nouveaux au présent conjugués.
Vous n'aviez ni l'odeur acide des verveines,
Ni le goût de la menthe aux mordantes fraîcheurs,
Ni le miel que tiédit le buisson du troëne,
Mais l'aurore pâmé des seringas en fleurs.
Et sans remords, sans souvenirs, telle un avare
Par le ruissellement de l'or fanatisé,
Vous saisissez, avec une ardeur de barbare,
Votre rêve obsédant, enfin réalisé!

Puisque ce souvenir, inscrit au paysage,
Prolonge dans vos yeux le trouble de l'amour,
Et que, vers son angoisse, il penche davantage
Votre profil ombré par des cheveux trop lourds,
Pleurez... l'heure, ce soir, est folle et décevante,
Vous en espériez trop de joie, et c'est pourquoi,
Surprenant votre cœur d'une intime épouvante,
L'émotion brutale a fait trembler vos doigts.
Pleurez... Sur le roman où leur esprit se leurre,
Laissez épiloguer naïfs et curieux :
Qui donc saura jamais pourquoi les femmes pleurent
Et la main qu'il faudrait pour essuyer leurs yeux ?

*(Celles qui attendent.)*

## SENTIMENT

### I

Si ma voix, la petite alouette légère
Dont tu suivais, joyeux, les trilles et le vol,
Si ma voix, ce printemps, a baissé d'un bémol
Et ne retrouve plus ses clartés de naguère,
Songe que l'argent vif ne résisterait pas
Sur l'enclume d'airain où notre douleur forge,
Que les sanglots noués s'arrêtent dans la gorge
Et que l'angoisse humaine a toujours parlé bas.

### II

Si, devant tes regards chercheurs de vérité,
Mon teint dont la fraîcheur se nacre à la lumière
Tremble d'être moins pur à l'angle des paupières,
Songe au geste furtif, tant de fois répété,
Qui, rapide à vouloir effacer ma faiblesse,
Essuya chaque larme avant qu'elle paraisse.

### III

Voici, je t'attendais depuis trop longtemps... tout
Ce que depuis des jours et des jours je veux dire,
Je sens que je l'oublie et la parole expire.
Nos lèvres, brusquement, ont ressaisi le goût

Phot. E. Pierre, Brest.

Deidrée Vaurie

De ce baiser, gardé dans le temps et l'espace,
Mais nos âmes sont plus subtiles et fugaces,
Et les mots, qui, jadis, joignaient nos deux esprits,
Dans le choc du retour nous semblent désappris.

IV

Si souvent j'ai rêvé que tu montais la rue,
Ton navire ayant jeté l'ancre dans la nuit,
Que tu poussais la porte et, qu'éveillée au bruit,
J'accourais follement vers ta forme apparue.

Si souvent j'ai senti finir en cauchemar
L'illusoire et trop court roman de l'arrivée,
Que l'heure, ce matin, me semble encore rêvée :
Mais je ne serai pas leurrée à ses hasards.

Mon esprit flotte encor quoique l'ombre décline,
Pour éveiller ma joie il faut une douleur :
Serre-moi fort, étouffe-moi sur ta poitrine,
Et que je croie un peu mourir de mon bonheur.

V

Le retour des saisons, sous un ciel pluvieux,
A, plusieurs fois, dressé le décor des adieux ;
La girouette, au vent de nombreux équinoxes,
Vira comme un esprit docile au paradoxe,
Tandis que j'attendais, dans le logis plus noir,
Le dernier mois, le dernier jour, le dernier soir.

C'est l'aube ! J'ai le cœur qui bat, les tempes moites,
A se hâter, mes mains deviennent maladroites
Et mon ruban n'est pas noué comme il faudrait ;
Mais c'est l'heure, tu peux venir, mon cœur est prêt.

Regarde-moi, reconnais-moi, que peux-tu craindre ?
Ce qu'ils m'auront pu dire, en t'évitant de feindre,
N'a pu changer l'amour de celle qui t'attend :
Je suis forte et le seul caprice est inconstant.

Je suis ta sœur par la pensée et par la race,
J'ai vu, comme un rayon se mirant sur ta face,
Mes rêves les meilleurs luire sur ton esprit
Et c'est dans ton cerveau que je les ai pétris.

Donc, taillée en plein roc, angulaire et sacrée,
La pierre du foyer ne s'ébranlera pas
Parce qu'un soir, la chair troublée et le cœur las,
Tu connus, dans l'exil douloureux de là-bas,
L'auberge du hasard, en chemin rencontrée.

Vivre me délivra des formes puériles
Où l'amour, trop souvent, s'emprisonne et s'éteint;
Solitaire, j'ai su recevoir le destin,
Mon âme est vigoureuse et ma pensée agile.

Je sens ta joie : il faut qu'elle éclate encore mieux.
Rien ne survit en toi de l'ivresse brutale...
D'ailleurs, sur ces fronts bruns tu cherchas mon teint pâle
Et tu n'as jamais vu le ciel que dans mes yeux.

---

# CÉCILE PÉRIN

Mme Cécile Périn, née Cécile-Elisa Martin, naquit à Reims, le 29 janvier 1877. Jusqu'à sa vingtième année, elle vécut en Champagne, dans l'atmosphère tendre et heureuse d'une famille nombreuse et très unie. Les études qu'elle fit au lycée de jeunes filles de Reims, donnèrent une direction précise à son esprit que l'esprit large et des goûts artistiques d'un père admirable avaient déjà influencé profondément.

Dès 1893, elle collabore à d'éphémères feuilles régionales : le *Carillon Champenois*, le *Reims-Théâtre*, etc... Enfin, après son mariage avec le poète et romancier de grand talent Georges Périn, elle vint se fixer à Paris.

« Mon idéal littéraire, je le crois peu différent de celui de tout écrivain : faire une œuvre durable et émouvante, de passion et de sincérité. Je n'ai jamais écrit qu'obsédée par une idée ou violemment impressionnée par une sensation de joie, de douleur ou de beauté, idée ou sensation qui d'elles-mêmes créent un rythme. La part de travail volontaire est minime dans mes poèmes. Ils sont essentiellement instinctifs. C'est pour cela que j'écris peu en prose, la prose me semblant être beaucoup plus que la poésie une œuvre de volonté raisonnée.

« Les questions d'école et de prosodie me préoccupent peu. Etre soi, tout est là, et au point de vue de la forme, ne pas plus sacrifier la spontanéité de son émotion à la routine qu'au désir de nouveauté ; ne pas assonancer par crainte de la rime, ne pas rimer par crainte de l'assonance. Pour la poésie surtout qui est une chose ailée et vivante, il n'est pas de principes tout faits et le secret de notre harmonie n'est qu'en nous. »

Voilà ce que m'écrit Mme Cécile Périn. Je m'en serais voulu de ne pas reproduire ici cette sincère profession de foi qui nous renseigne si complètement sur l'esthétique de l'auteur de *Vivre*. On a reproché à Mme Périn de ne pas apporter un suffisant souci d'art dans l'écriture de ses poèmes, — elle répond elle-même, on le voit, à cette critique assez justifiée, d'ailleurs. Très sensible, fébrilement vibrante, tendre infiniment, pensant très fortement ce qu'elle écrit, — ses vers sont tout frémissants de ses émotions, — elle se soucie assez peu de la forme, non qu'elle la dédaigne, mais parce que, comme la plupart des poétesses passées et présentes, elle ne s'en préoccupe pas. Ce qu'elle éprouve, sa joie ou sa douleur, colère ou passion, avec des mots, elle cherche à l'exprimer aussi parfaitement que possible. Et si elle parvient à nous faire sentir, à nous faire éprouver ce qu'elle a senti et éprouvé elle-même, il lui semble avoir atteint son but.

De l'émotion, de la passion, de la sincérité, voilà selon son propre aveu ce qu'elle demande à la poésie. Pas de préoccupation artistique ; elle chante d'instinct. En vérité, en tout ceci Mme Cécile Périn est essentielle-

ment femme et c'est bien, à mon avis, ce qui constitue l'originalité et le charme de son talent. — On a coutume de dire et d'écrire, en manière de compliment, lorsque l'on parle de tel ou tel écrivain féminin : « C'est un talent fort, robuste, un vrai et mâle talent ». Pour ma part, ce soi-disant compliment, s'il n'est pas tout à fait une injure, je le considère pour le moins comme une ironie amère. Tout comme la beauté de la femme se différencie de celle de l'homme, l'art féminin doit se différencier de l'art masculin. Et si j'aime tant les vers de Mme Cécile Périn, malgré des imperfections regrettables, c'est parce qu'ils sont sortis d'une âme d'amante, d'une âme de mère, d'une âme de femme ! — Etre femme c'est encore ce qu'une femme peut faire de mieux... même en poésie !

Mme Cécile Périn aime à s'analyser ; elle le fait d'ailleurs avec une très belle sincérité. Son premier recueil, *Vivre*, était surtout composé de ces analyses minutieuses, débordantes de flammes, d'un effréné besoin de bonheur et de jouissance. Le second recueil est surtout fait de pièces éclairées par le frais sourire de sa petite fille, cadencées par les *pas légers* de l'enfant que la mère adore... et interroge avec inquiétude et mélancolie : « Ah ! les jolies poésies délicates, — écrit M. Jules Bertaut, — les berceuses mélancoliques et ronronnantes, les effusions du cœur, les mots qui partent de l'âme comme un trait, ces mots qu'on n'invente pas et qui sont les perles de ce livre exquis. Mais voilà, Mme Cécile Perin, qui est un poète plein de talent, est une mère aussi avant d'être un gendelettre et elle exprime tout simplement ce que son cœur lui dicte tout bas. Elle exprime le charme des choses qu'elle a ressenties, le charme des mots bégayés par la première enfance, le charme des petits gestes, des rires frais, des étonnements d'enfants. Elle-même se fait enfant avec une émotion très grande et communicative, elle rit, elle joue, elle babille, elle est fantasque et charmante... »

Après Mme Desbordes-Valmore, je crois bien qu'on n'a jamais chanté l'enfant avec un sentiment plus ému et des mots plus heureux. Si Mme Marie Dauguet a des droits à être appelée poète de la nature, Mme Hélène Picard, le chantre de la passion, Mme Cécile Périn mérite, plus qu'aucune autre, le tendre surnom de « muse de la maternité. »

BIBLIOGRAPHIE. — *Vivre*, poemes, édition de la *Revue littéraire de Paris et de Champagne*, Reims, 1906, in-18. — *Les Pas légers*, Sansot et Cie, Paris, 1907, in-18.

COLLABORATION. — *La Plume*, 1903. — *La Province*, 1905. — *Le Thyrse*, 1906-1908. — *Les Annales*, 1906. — *Revue littéraire de Paris et de Champagne*, 1905-1906. — *Arts et Lettres*, 1906-1907. — *Le Feu*, 1906. — *Antee*, 1907. — *Le Penseur*, 1907. — *Les Lettres*, 1906-1907. — *Le Volume*, 1906. — *Le Beffroi*, 1905-1908. — *La Femme nouvelle*, 1906. — *Les Poèmes*, 1906. — *L'Enfant*, 1907. — *Gil Blas*, 1908. — *La Phalange*, 1908.

CONSULTER. — MAURICE LE BLOND, *Almanach des Lettres françaises*, 1906. — A. DORCHIN, *Les Annales*, 18 mars 1906 ; 19 janvier 1908. — Anonyme, *La Vie heureuse*, mars 1907. — FERNAND CLERGET,

*Chronique du Livre*, septembre 1906. — LOUIS PAYEN, *Chroniqueur de Paris*, 29 mars 1906. — LÉON DEUBEL, *La Rénovation esthétique*, avril 1906. — RENÉ WISNER, *L'Action*, 28 août 1906. — FERNAND GREGH, *Les Lettres*, 15 novembre 1906. — *La Revue*, 1er janvier 1908. — LÉON BOCQUET, *Le Beffroi*, janvier-février 1907. — HENRI LIEBRECHT, *Le Thyrse*, juillet 1907. — GUSTAVE KAHN, *Gil Blas*, 8 mai 1907; 17 février 1908. — CATULLE MENDÈS, *Le Journal*, 7 juin 1907. — JULES BERTAUT, *Vie Illustrée*, 25 octobre 1907. — JEAN BACH-SISLEY, *La Revue Idéaliste*, août 1907. — JEAN-RENÉ AUBERT et FERNAND CLERGET, *La France Contemporaine*, Bibliothèque de l'Association, 1907. — LOUIS BERGEROT, *L'Enfant*, 15 octobre 1907. — TOUT-PARIS, *Le Gaulois*, 28 mai 1907. — PIERRE VANNEUR, *Le Penseur*, juin 1907. — ROGER FRÊNE, *Le Beffroi*, janvier 1908. — POINSOT, *Pages Modernes*, janvier 1908.

## AVENTURE

### I

Je veux boire à ta bouche enivrante, ô Bonheur!
Il est temps; je veux vivre! Et qu'importe demain?
De toute crainte, vois, j'ai délié mon cœur
Puisque tu m'as souri, ô grand Bonheur humain!

Je veux presser les fruits de la grappe encore mûre.
Ah! s'il était trop tard pour goûter tous les vins!
Je voudrais respirer tous tes parfums, Nature!
Et fondre leur douceur ineffable en mon sein...

Je voudrais imprimer sur ma chair trop avide
La splendeur des saisons qui me fait défaillir,
Et je voudrais verser, soudain, dans l'eau limpide
De ma vie endormie, à flots d'or, l'Avenir.

Je voudrais parcourir tous les jardins du monde,
Connaître le reflet changeant de tous les cieux;
Emportez-moi dans votre course vagabonde
Vers l'infini, sans trêve, ô vents vertigineux!

Dissipez la poussière où tout espoir s'enlise,
Soufflez l'intense joie au front des jours brûlants,
Effeuillez mon passé aux mains de l'heure grise
Qui tint mon cœur captif et voilé si longtemps!

Ah ! des fruits inconnus goûter la saveur âcre !
Au long des nerfs crispés sentir tous les frissons
Se glisser, s'aiguiser et se tordre ! Ah ! consacre
Mon baiser, fier orgueil des rouges Passions !

Rugis, sauvage instinct, rugis, Désir vorace !
Lève-toi, lève-toi, sanglante Volupté,
Et toi, terrible Amour qui déchires les races
Plante ta griffe et mords dans mon cœur indompté !

Livre-moi tout ton rire et tes sanglots, ô Terre,
Et le vol des oiseaux que nul n'a pu saisir !
D'un grand élan je veux plonger en ton mystère
Et vivre éperdument, puisqu'il faudra mourir.

II

Si mon rêve parfois va courir aventure,
Ah ! pardonne ! Il n'est rien de meilleur sous le ciel
Que ta tendresse et ta bonté, que le murmure
De nos oiseaux ; et tout cela semble éternel.

Berce contre ton cœur mon cœur insatiable ;
Comme un enfant blessé soigne-le doucement ;
Et l'angoissant désir comme une eau sur le sable
Fuira, sous ta caresse chère, ô mon amant !

L'essence de la vie et l'essence des choses
Ont fondu leur arome en notre ardent amour...
Qu'en son calice meure, abeille au sein des roses,
Tout le rêve mauvais dont glissa le vol lourd.

La lèvre du Bonheur, c'est la lèvre enivrante
O mon ami, mon doux ami ! Je ne veux point,
Et je sais qu'il n'est point de volupté plus grande
Que d'être tienne et de mourir entre tes mains.

Je sais que l'infini tient en ce coin de terre
Où nous vivons, où nous aimons, où nous pleurons...
De ton cœur à mon cœur il n'est plus de mystère,
Et dans ma chair ta chair éperdument se fond.

Tout est clair, tout est pur, et notre vie est belle.
D'où soufflait donc ce vent de désir inouï ?

Mon âme est sans péché, confiante et fidèle...
Oh ! garde-la jalousement, mon doux ami !

Ah ! bonheur de l'amour qui transformes le monde,
Bonheur qui les résumes tous et qui confonds
Le rire et les sanglots sur ta lèvre féconde,
Je voue à ta douceur, mon cœur, Bonheur profond !

## JE NE TE CONNAIS PAS

Je ne te connais pas. Et tu es mon enfant.
De ma joie et de ma douleur, éperdument,
J'ai pétri ta chair frêle et j'ai versé ma vie
Mystérieuse et chaude au fleuve de ton sang,
Et je croyais renaître en ton âme éblouie.

Pour que ton cœur battît comme a battu mon cœur,
Pour que s'ouvrît à toi le monde lourd d'ivresse,
Lourd de la volupté grave de la douleur,
J'étreignis de mes bras frémissants ta jeunesse.
Mais je n'ai pas fondu ton cœur tendre en mon cœur.

Je rêvais d'imprimer en toi mon rêve ardent.
Au miroir de tes yeux je voulais que la flamme
De ma vie éclatât plus pure, et que si grand
Fût mon amour qu'il imprégnât toute ton âme...
J'ai plongé mon regard en tes yeux clairs d'enfant...

— Et tu les as fermés, pensive, sur ton âme.

## INQUIÉTUDE

Oh ! je voudrais t'aimer, non pas à ma manière,
Mais à la tienne, mon enfant ;
Oh ! je voudrais sans heurts, sans cris et sans mystère,
T'aimer, tout simplement.

Mais le plus simple amour dans mon cœur se complique
D'angoisse ou de plaisir aigu,
Et mes baisers ont peur d'être trop frénétiques
Sur ce front ingénu...

*Phot. Boissonnas et Taponier.*

J'ai si peur de t'aimer comme j'aimais les autres !
Oh ! je voudrais un coin si frais,
Intact et velouté comme en juin le ciel d'aube,
Où tu te blottirais...

Oh ! saurai-je en chantant, caressante et naïve,
Te garder au creux de mes bras,
Et vers la route où le passé rit et s'esquive
Ne m'enfuirai-je pas ?

J'ai peur d'être trop jeune encore, et trop vivante
Pour te comprendre et te chérir...
Oh ! dans quelle eau purifier mes mains d'amante
Lourdes de souvenirs,

Pour ne plus rien aimer que ta tête charmante
Et que tes bonheurs enfantins,
Pour être comme toi candide, et frémissante
De l'éveil du matin ?

## LE LIEN

Accoudés au balcon, nous rêvons. Et le soir
Du grand mystère astral frêlement étincelle.
L'ombre glisse. Et c'est à peine si l'on peut voir
Scintiller la pensée au fond de nos prunelles.
Nous rêvons, accoudés au balcon. C'est le soir.

Le temps s'est effeuillé sur notre destinée
Lentement, desserrant l'étreinte de nos doigts.
Mes mains sont dans tes mains sans le savoir restées ;
Pensifs, les souvenirs ouatèrent l'émoi
Si frémissant jadis de notre destinée.

Est-ce triste ? Est-ce doux ou terrible ? On ne sait.
Et qu'importe d'ailleurs ? C'est l'heure engourdissante
Où les vibrants désirs fondent dans une paix
Immense, où, las de lutte et de souffrance ardente,
Les cœurs battent sans bruit... Est-ce triste ? On ne sait.

Nos cœurs battaient sans bruit. Mais voici que sursaute
Au profond du silence, inexplicable, un cri.
N'as-tu pas entendu ? Dans la chambre, à voix haute,

Notre enfant, tout à coup, n'a-t-elle pas gémi ?
Ecoute... Dans nos cœurs l'anxiété sursaute.

Nous nous dressons, nous nous penchons... Elle rêvait,
La fillette mystérieuse qui relie
Du lien tout-puissant et doux de ses bras frais
Ma pensée à la tienne et la vie à nos vies.
A présent, elle dort, très calme... Elle rêvait.

Accoudés au lit blanc où, frêle, elle repose,
Nous avons resserré nos mains, tout frémissants
D'avoir eu peur si fort, tous les deux, et sans cause
Et d'avoir tout à coup pour un rêve d'enfant
Senti vivre la nuit où notre amour repose...

## DOUCEUR

Douceur d'avoir été malade étant petit,
Malade un peu... Douceur sucrée et languissante...
O bras souples et chauds où l'on était blotti
Si faible ! et dorloté par des mains caressantes !

La veilleuse au plafond met des ronds lumineux,
Et la bouilloire où l'eau ronronne est une amie ;
Et là, tout près, l'enfant sait que brillent les yeux
De la mère qui veille en la chambre assoupie.

Demain les beaux récits s'éploieront dans sa voix
Et chanteront avec mystère sur ses lèvres...
— Sous le voile étoilé des contes, l'on revoit
Danser et scintiller l'or des lointaines fièvres...

Douceur d'avoir souffert — est-ce bien sûr ? — un peu,
D'une frêle douleur murmurante et jolie,
— Enfantine douleur morte en câlinerie, —
Qui dans le souvenir tremble en ronds lumineux...

## ACCEPTATION

Je ne crisperai pas mes mains sur cette proie.
J'aurai l'orgueil d'avoir voulu ma solitude
Et je te goûterai, — ô sûre entre les joies ! —
Joie ardente d'avoir vu dans sa plénitude
Mon rêve s'envoler au vent qui le déploie.

Je ne retiendrai pas en sanglotant ma vie.
Elle a fui comme un fleuve au cœur d'or de l'Eté.
Je ne tournerai pas la tête avec envie
Vers un passé dont j'ai goûté les voluptés
Mais dont mon âme, éperdument, s'est assouvie.

Je sais que tu fus clair et tendre, ô mon printemps,
Et que ta lèvre avait des fraîcheurs d'églantine,
Et, lorsque l'Amour fit rayonner mes seize ans,
L'émoi du monde entier battant dans ma poitrine,
J'ai crié la splendeur de mon enivrement.

Les ans vont t'emporter, ô limpide Jeunesse.
Voici frémir encor un instant tes grelots...
Ne pleure pas. Sois calme et fière, ô toi qui laisses
Se tisser ton linceul de souvenirs plus beaux
Qu'au voile de la nuit les astres qui renaissent.

En des regards plus vifs tu brilleras demain,
Et ma mélancolie à ta grâce fuyante
Sourira, sans meurtrir l'espace de cris vains,
Car je porte en ma chair la sagesse puissante
D'une âme qui se plie aux rythmes du Destin.

Va-t'en, Jeunesse, et ris d'avoir été si folle.
Il est d'autres parfums que ceux qui ont glissé
De ta robe entr'ouverte. Il est d'autres paroles
Que celles de jadis; il est d'autres baisers...
Et le cœur ne meurt pas lorsque l'amour s'envole.

Je mettrai dans mon cœur l'amour de la Bonté,
Je mettrai dans mes yeux l'amour des choses belles,
O Jeunesse, Jeunesse, en écoutant tinter
Ta voix légère, et battre en s'éloignant tes ailes
Au seuil de mon jardin où s'effeuille l'Eté.

*(Pièce inédite.)*

## O NATURE...

O nature, insensible et grave créatrice,
Des hommes ont heurté contre ton sein leur front
Criant que les sanglots mortels te réjouissent
Et que tu ris, insolemment, quand nous pleurons.

Non ! lorsque les Destins entre leurs mains obscures
Etreignirent mon cœur faible et tumultueux,
Non, tu ne riais pas, car tu n'es, ô Nature
Qu'un reflet de nos yeux.

Mon regard qui contient l'immensité sereine,
Mon regard qui s'exalte, ou se voile, à mon gré,
Seul parait de beauté les forêts et les plaines
Où rien ne brille plus depuis que j'ai pleuré.

On me dit qu'aujourd'hui comme hier refleurissent
Tes roses. On me dit que tes soleils levants
Illuminent le ciel d'une gloire égoïste
Comme éternellement.

— Mais que m'importe, à moi, ta splendeur imprégnée
Des lilas du matin ? O Terre, je ne sens
Que l'atroce et suprême odeur des fleurs fanées
Dans l'angoisse sanglante et l'ombre des couchants.

Vers moi tu tends en vain l'accueil de tes verdures
En secouant l'or ruisselant de tes cheveux ;
C'est l'âme de mes morts immortels, ô Nature,
Qu'on respire en l'air bleu !

Mes sanglots ont roulé sous ta traîne fleurie,
Mes larmes ont cerclé de détresse tes doigts,
Et glissant sur ton front ainsi que sur ma vie
Un long voile de deuil s'est étendu sur toi...

*(Pièce inédite.)*

---

# ANIE PERREY

Mlle Anie Perrey est — si j'ose ainsi parler — la benjamine de la poésie féminine ; née dans un petit coin des Vosges, en 1887, c'est tout juste si elle a franchi le fragile obstacle de sa majorité. Aussi lorsque, avec une grâce adorable, elle nous dit : *Voici mon cœur*, devons-nous tendre bien vite les mains pour recevoir ce don délicat et charmant de jeune fille, jolie autant qu'aimante.

Tout ainsi que ses sœurs aînées, comme Hélène Picard, Marguerite Burnat-Provins... comme la plupart des muses contemporaines, plus qu'elles peut-être, avec une pointe plus aiguë de modernisme, Mlle Anie Perrey incarne l'Eve nouvelle qui chante, qui avoue hardiment son amour, son goût pour l'amour et sa tendresse pour l'homme. Et cela très passionnément, très ardemment, sans fausse pudeur, et en même temps avec une sorte de chasteté, de pureté qui tient, je crois, à la simplicité, au naturel, à la sincérité enfantine avec lesquels elle fait l'abandon d'elle-même.

« La poésie en moi, m'écrit Mlle Anie Perrey, est tout instinctive ; je faisais des vers déjà à 10 ans, je crois ; et je continue à chanter, bien ou mal, mais toujours au gré d'un caprice qui n'obéit à aucune volonté, — et j'aime cela comme pleurer ou rire ou danser. »

C'est bien cela. Les vers de Mlle Anie Perrey sont charmants dans leur facilité. On devine qu'ils ont jailli tout spontanément, en une minute de joie ou de tristesse. De travail, ils n'en portent aucune trace — et on ne sait trop s'il faut le regretter. Sans doute, avec un peu d'effort, Mlle Anie Perrey élargirait son inspiration, donnerait du développement à ses jolies thèmes.... mais seraient-ils encore aussi jolis ? Il y a dans *Voici mon cœur*, des petites fleurs exquises, une menue musique, une fraîcheur, une jeune émotion, une juvénile sincérité... Tout cela ne disparaîtrait-il pas sous la lime ?... Et puis pourquoi demander cet effort à l'auteur ? Elle a si peu d'ambition, sauf au théâtre, car Mlle Perrey joue la comédie à l'Athénée.

« Je n'ai — m'écrit-elle — qu'un idéal littéraire très vague, qui consiste à être harmonieuse et sincère, sans plus ; et je n'ai d'esthétique personnelle que pour mes robes et mes chapeaux, et non pour mes vers. — Au reste, je ne suis pas le moins du monde une femme de lettres : je n'oserais jamais! »

Et voilà, c'est modeste et délicieux.

BIBLIOGRAPHIE. — *Voici mon cœur*, poèmes, Sansot et Cie, Paris, 1907, in-18.

## J'AURAIS VOULU CE SOIR...

J'aurais voulu ce soir cueillir à votre bouche
Un peu de charme tendre et de rare bonheur ;
Mais la vie est méchante et mon âme farouche ;
Mais je n'ai pas osé l'adorable douceur.

J'aurais voulu rêver à de plus belles choses
Et vous donner mon cœur défaillant et fermé;
Mais ma lèvre est restée impénétrable et close,
Mais je n'ai pas osé m'offrir, ni vous aimer.

J'aurais voulu laisser ma vie abandonnée
Et mon corps enfantin, fragile et douloureux,
En vos mains de caresse et de tiédeur aimée;
Mais je n'ai pas osé le don trop amoureux.

Mon âme est maintenant comme une fleur fanée
Qui n'ose plus livrer ses incertains parfums;
Les soleils ont brûlé sa robe défeuillée
Et l'on a trop cueilli de ses charmes défunts.

A quoi bon vous donner mes rêves en déroute
Et l'infini de mes chagrins, de mes regrets;
Vous trouverez au hasard chantant de la route
D'autres fleurs de plaisir et d'autres cœurs plus frais.

Je demeurerai seule et fermerai mon âme
Aux fugitifs amours passant sur mon chemin;
Je baisserai mes yeux inquiets d'enfant-femme
Je resterai très droite avec un cœur hautain.

Une grave douceur, fière et mélancolique,
Me restera, de vous avoir un peu connu;
J'y bercerai ma fièvre ardente et nostalgique
En pleurant doucement sur cet amour perdu.

## LE PRINTEMPS LÉGER...

Le printemps léger sèmera
Partout ses roses, ses opales
Et ses blondeurs et ses pétales.
Je passerai; tu souriras.

L'été sur nous resplendira,
Paré de lumières soyeuses,
De rayons, de chansons joyeuses,
Je sourirai; tu m'aimeras.

L'automne d'or roux versera
Sur nos cœurs ses mélancolies,
Ses inclinantes agonies.
Je t'aimerai; tu souriras.

Puis le morne hiver penchera
Sur nous ses heures grelottantes,
Ses nuits obscures et dormantes.
Je m'en irai; tu pleureras.

## J'AI RÊVÉ D'UN PEU D'AMOUR

J'ai rêvé d'un peu d'amour,
Je t'ai chuchoté, tremblante,
Mon angoisse défaillante
Et ma ferveur sans détour.

Brave, je me suis offerte
A ton rude et fier baiser,
Heureuse de t'amuser,
Et mon âme s'est ouverte.

Lors sur moi tu t'es penché,
Et ta main blanche et jolie
Cueillit mon cœur de folie
Par un soir lourd de péché.

Ta douceur me fut clémente
Et tu sus illuminer
Mon rêve indiscipliné
Et ma fière âme d'amante.

Et je crus un jour mourir
De trop belle et longue joie,
Car, si frêle, hélas! je ploie
Sous un trop ardent désir.

Mais tout cela finit vite,
Tu fuis mon cœur étonné,
Mon douloureux cœur fané,
Mon douloureux cœur sans gite.

Toutes ces choses font mal;
Tu le sais mieux que personne,

*Phot. H. Manuel.*

Thie Perrey

Et tu sais le glas qui sonne
En mon cœur sentimental.

Mais je garde ma blessure,
Puisqu'elle me vient de toi,
Chèrement au fond de moi,
Avec ma ferveur plus pure.

J'ai rêvé d'un peu d'amour,
Mais, hélas ! jamais de peine
Et de ton âme incertaine
Je mourrai peut-être un jour.
J'ai rêvé d'un peu d'amour...

## J'AIME

J'aime les soirs, les soirs harmonieux et frêles,
Les soirs d'illusions et de parfaits oublis,
Les soirs où sont épars des parfums et des ailes
Et les soirs solennels de promesses remplis.

J'aime les soirs couchés en d'invisibles voiles,
Les soirs enveloppés de clairs velours mouvants,
Lourds du poids de l'azur et des froides étoiles,
Où sanglote tout bas l'âme brave des vents.

J'aime les soirs félins où du sourire passe,
Les soirs tout caressés de larmes et de deuils,
Où du baiser se fane au cœur des roses lasses,
Les graves soirs, les soirs de pleurs, les soirs d'orgueils.

Les soirs d'ombre amoureuse, ardente, enchanteresse,
Versant leur charme doux sur mon cœur de péché
Et les soirs d'indolence et de belle paresse
Pleins du calme muet par mon rêve cherché.

J'aime les soirs cruels appesantis d'orages
Où la menace avec la langueur se confond,
Les soirs veufs de lueur, tissés d'obscurs présages,
Les soirs, faits de beauté farouches et sans nom.

## J'AI TROUVÉ SUR MON CHEMIN...

J'ai trouvé sur mon chemin
Une rose morte.
De ma défaillante main,
Vois, je te l'apporte.

Son cœur d'amoureuse éteint,
Pétale à pétale
Perd sa robe de satin
Et de velours pâle.

Puisqu'un parfum monte encor
De son agonie,
Que cette rose de mort
Te semble jolie,

Et que ta si blanche main
Enferme son âme morte.
Cueille son cœur souverain
Et mon cœur qu'elle t'apporte.

## J'AI SENTI S'ALANGUIR...

J'ai senti s'alanguir ton corps tiède et lassé;
Tes yeux clairs se sont clos sous la nuit douce et sombre;
Et le soir maintenant m'est hostile et glacé;
Mon bonheur s'éparpille aux caprices de l'ombre.

Tu te blottis câlinement dans mes bras frais;
Et n'étant près de toi qu'une tendre enfant folle,
Je murmure pour toi tous les aveux secrets
Et berce ton sommeil à ma lente parole.

Dors; et j'écarterai de ma tremblante main
Ce qui pourrait troubler ta quiétude assoupie;
Puis, pour faire plus beau mon douloureux destin,
Je boirai tout ton cœur à ton haleine amie.

*(Voici mon cœur.)*

---

# HÉLENE PICARD

Elle est née à Toulouse, en 1878. Son nom de jeune fille : Hélène Dumarc. Elle a épousé M. Jean Picard, poète lui aussi de grand talent, qui, par ses conseils, son affectueux appui, ses encouragements, l'a intimement aidée à se réaliser dans une œuvre merveilleuse.

« Je crois devoir, — me dit-elle — au fervent amour de la poésie et des poètes que ma mère, dès mon plus jeune âge, m'a donné, le goût très précoce que j'eus à composer des vers.

« Mon adolescence se passa dans l'enchantement de lire les grands poètes, Musset, surtout, que j'adorai, que je chéris toujours plus qu'aucun autre. »

Ses débuts littéraires datent de 1903. Elle publia alors un poème lyrique féerique. Cette première œuvre passa inaperçue..., sauf cependant pour M. Emile Faguet qui, avec son ordinaire et admirable sens divinatoire, lui consacra une longue étude dans le *Journal des Débats* dans laquelle, tout en faisant des critiques justifiées, et après avoir dit que Mme Picard était incapable d'écrire un drame ou une comédie, il ajoutait : « l'auteur est admirablement doué comme poète. » Et encore : « Je n'ai pas caché les défauts de ce poète singulier et attrayant. Ils sont considérables. Mais quand Mme Hélène Picard aura appris la sobriété et la prosodie, il se pourrait bien que ce fut un grand poète qui fût né ; car pour ce qui est du *don*, il est là. »

Quatre ans plus tard, Mme Hélène Picard publiait son second recueil : l'*Instant éternel*. M. Emile Faguet parlera encore de ce livre, mais il ne sera plus seul à en parler, mais il n'hésitera plus à écrire tout de go : «Elle est devenue un grand poète ». Ce sera aussi M. Jules Bois qui s'écriera : « Une poétesse extraordinaire nous est née » ; puis M. Albert Flamant (Martin Gale) : « Mme Hélène Picard dont nous ouvrions l'*Instant éternel* avec quelque inquiétude, est un grand poète... » ; puis, M. Dorchain : « Voici les plus beaux vers d'amour qu'une femme ait écrits depuis Marceline Desbordes-Valmore » ; puis M. Victor Margueritte : « Rarement femme a trouvé de plus graves et délicieux accents » ; puis... mais il faut borner là ces citations que l'on pourrait multiplier infiniment. Il y eut unanimité, en effet, chez les écrivains, pour proclamer la beauté du recueil de Mme Hélène Picard. L'Académie française, elle-même, consacra ce brillant succès en accordant le prix Archon-Despérouses à l'*Instant éternel*. Le rapporteur, M. Jules Lemaître, motivait ainsi l'avis de la commission du prix de poésie : « Ce n'est point un recueil de morceaux divers, artificiellement rapprochés ; on y trouve unité de sujet, et composition, en somme, harmonieuse. C'est un poème d'amour, ou plutôt, c'est le poème de l'amour écrit par une femme de beaucoup de sensibilité et d'imagination. Certes, une critique un peu stricte y trouverait bien des choses à reprendre : de la surabondance, des à peu près, parfois quelque obscurité, de la monotonie et aussi de la bizarrerie dans les images. Mais,

avec cela, il apparaît à chaque instant que l'auteur est vraiment, je dirai même profondement poète ; poète, par un mélange de passion ardente et d'ingénuité, par un sentiment très vif, très direct et partout présent de la nature et de la vie universelle, parfois par un romantisme retrouvé et qui paraît plus sincère que l'ancien. »

Dans ces quelques lignes si compétentes et si pleines de réserves, il me semble que M. Jules Lemaître a dit tout ce que l'on peut dire sur le livre de Mme Hélène Picard. Cependant, et puisque j'ai pris le parti, pour mieux faire apprécier le talent de l'auteur de l'*Instant éternel*, de reproduire les opinions d'écrivains divers, je veux donner encore l'avis d'un des plus distingués critiques de la jeune littérature, M. Jules Bertant. C'est à un article sur le dernier recueil de Mme Picard, *Les Fresques*, que je fais cet emprunt. Après avoir déclaré que *Les Fresques* ne sont pas inférieures à l'*Instant éternel*, M. Jules Bertant écrit : « Cependant plusieurs remarques s'imposent: tout d'abord, il est bien certain que l'auteur cherche à développer sa manière, à l'élargir.

« On a reconnu jusqu'ici que Mme Picard excellait à chanter la vie, une vie sensuelle et lourde, une vie passionnée, vécue avec un frémissement, une exaltation étranges. Elle a voulu prouver qu'elle savait aussi s'enfuir sur l'aile du rêve, diriger son inspiration vers des contrées plus chimériques, s'exalter par des joies, par des douleurs qui n'avaient rien de vulgaire, et elle a consacré une partie de son livre à chanter ces nouveaux accents...

« La Muse de Mme Hélène Picard n'est-elle ni assez subtile, ni assez éthérée ? Je ne sais, mais c'est encore dans le chant large et triomphant de la vie que je la sens s'exercer le plus librement et avec le plus de fruit. »

A ces citations, il convient de joindre maintenant la page que voulut bien m'adresser Mme Hélène Picard, et dans laquelle elle précise avec éloquence sa technique et son idéal poétique. Mme Picard écrit : « Quoique extrêmement amoureuse de la nature, j'ai pour idéal littéraire d'exprimer les grands sentiments qui font battre le cœur humain. Je raconte librement, franchement, hardiment, mon cœur, tel qu'il est, tel qu'il sursaute, tel qu'il espère, tel qu'il souffre, désirant ardemment que les hommes retrouvent le leur dans l'expression sincère et vivante du mien.

« Je crois que l'art doit être sans pudeur, c'est-à-dire sans réticences, sans timidité, qu'il ne doit pas sacrifier à une opinion, à une mesquine formule sociale.

« L'art doit être absolument selon le cœur. A celui-ci de donner une direction supérieure à celui-là. J'estime qu'un vrai poète qui se croit tel se doit d'aimer et de rechercher les grandes et sévères vertus de l'orgueil, de la chasteté, du renoncement, de la volonté, du courage. C'est dans le sanctuaire profond de la vie intéreure édifiée par lui qu'il entendra la voix des dieux, et j'estime que le génie, *il faut le mériter*.

« Je poursuis avec désintéressement, mais ardemment, la gloire, la *vraie*, celle qui pourra durer plus que moi.

« Je voudrais être comprise de tous, des plus humbles, des plus chétifs. J'essaie donc d'écarter de mon œuvre les formules contournées et nuageuses. Je reviens avec amour et respect à la forme classique, me contentant de libérer parfois un vers de quelque règle trop étroite. »

Cette liberté, cette franchise, cette hardiesse dans l'expression des sentiments, dont parle Mme Hélène Picard, je l'avoue, ce n'est pas ce qui me plaît le moins dans son chaud génie. Cette franchise je l'ai toujours réclamée ; elle est si rare chez les femmes, habituées qu'elles ont toujours été à se considérer comme des fleurs de vertu et de pureté, comme des êtres que l'on respecte et qui doivent se respecter elles-mêmes en nous taisant leurs plus secrets sentiments, leurs sentiments les plus vrais, les plus vraiment humains. Je l'ai constaté ailleurs, le manque de franchise, une ridicule pudeur ont empêché les femmes d'être autre chose que des poètes aimables, chantant aimablement des sentiments vains — à moins que ce ne soit des sentiments religieux !

Celles qui osèrent être sincères, des femmes qu'agite la passion, qui souffrent, qui pleurent,... celles-là ont été des Louise Labbé, des Dufrenoy, des Desbordes-Valmore !... Ah ! comme Mme Hélène Picard a mille fois raison d'être sans réticences, sans timidité. Ainsi, pour avoir eu le courage d'« être absolument selon son cœur », pour n'avoir pas craint de nous dire toutes ses pensées sans fausse pudeur — mais sans impudicité ! — elle a pu être plus femme que toute autre poétesse jusqu'à ce jour, simplement parce qu'étant plus profondément sincère, parce que, s'exprimant plus complètement il ne pouvait pas manquer d'en être ainsi. En dehors de leur valeur d'art, de leur valeur poétique, cette *féminité* est ce qui fait, à mon sens, le plus grand prix de ses poèmes.

Je viens de dire que l'œuvre de Mme Hélène Picard n'a aucun caractère licencieux. Cela est très remarquable à cause précisément de la grande hardiesse d'expression de Mme Picard, à cause de la passion frénétique qui anime ses vers. Elle aime avec tout son cœur, avec tous ses sens, avec toute sa chair, elle aime l'amour pour l'amour et l'homme pour l'homme, mais il n'entre dans ses sentiments, dans sa frénésie passionnelle, aucune pensée impure. C'est une passion lyrique et saine, c'est une passion tumultueuse de poète, plus, c'est une passion de femme-poète dans laquelle entre fatalement un peu de cette exagération dont sont coutumières les femmes assez peu souvent capables de mesure. Seulement, ici, malgré une verbosité souvent regrettable et quelque témérité de symbole, cette exagération même de lyrisme devient souvent admirable parce qu'un souffle de génie emporte les mots.

Il me semble, en effet, qu'il y a plus que du talent chez Mme Hélène Picard. Elle n'a pas l'envergure, certainement, d'un Lamartine ou d'un Hugo, ni la fantaisie ni la variété de Musset, mais dans l'élégie amoureuse, dans le cri de la passion, elle n'est pas loin d'égaler ce dernier.

Si elle savait se restreindre un peu, être plus sévère pour sa forme et écarter certaines préciosités, elle serait incomparable. — Après tout, je crois bien que Mme Hélène Picard est le plus grand poète que ces dix dernières années nous aient révélé.

BIBLIOGRAPHIE. — *La Feuille morte*, poème lyrique, féerique, L. Volle, Privas, 1903, gr. in-8°. — *L'Instant éternel*, poème (ouvrage couronné par l'Académie française, Sansot et Cie, Paris, 1907, in-18. — *Petite ville... beau pays*, poèmes (souvenirs de séjour dans l'Ardèche), L. Volle, Privas 1907, in-16. — *Les Fresques*, poèmes, Sansot et Cie, Paris, 1908, in-18.

COLLABORATION. — *Les Annales politiques et littéraires.* — *Revue du Sud-Est.* — *Les Poèmes.* — *Les Lettres.* — *Femina.* — *La Vie Heureuse.* — *Je sais tout.* — *Revue des Poètes.* — *Le Censeur.*

CONSULTER. — EMILE FAGUET, *Les Débats*, 7 septembre 1903; *Revue Latine*, février 1908. — JULES BOIS, *Le GilBlas*, 2 juillet 1906. — HENRI CHANTAVOINE, *Les Débats*, 25 mars 1907. — MARTIN GALE, l'*Intransigeant*, 29 mars 1907.— FERNAND GREGH, *Les Lettres*, 25 avril 1907. — GÉRARD D'HOUVILLE, *Le Gaulois*, 25 avril 1907. — A. DORCHAIN, *Les Annales*, 12 mai 1907. — CATULLE MENDÈS, *Le Journal*, 7 juin 1907. — VICTOR MARGUERITTE, *La Dépêche*, de Toulouse, 26 juin 1907. — JULES LEMAITRE, *Rapport de l'Académie française*, novembre 1907. — JULES BERTAUT, *La Chronique des Lettres françaises*, 20 juin 1908. — EDMOND PILON, *Annales des Lettres françaises*, année 1907.

## L'AMOUR VRAI

C'est l'amour, l'amour vrai, robuste, l'amour plein,
L'amour qui veut, qui ne feint pas, qui se dépêche,
L'amour plus excessif que la soif, que la faim,
Et bon comme une pêche !

Il a vécu soudain, il en est ébloui,
Il est définitif, plus rien ne le transforme;
De toute son ardeur il est épanoui
Et de toute sa forme.

Il est un, il est seul, il est tout, il est soi,
Il est plus épandu qu'un rêve sous un voile,
Il est plus pénétrant que le glaive et le froid,
Plus fixe qu'une étoile.

Il est complet dans sa substance comme Dieu,
Il est son propre vin, il est sa propre flamme,
Il ne veut s'appliquer, en toute heure et tout lieu,
Qu'à regarder son âme.

Oh ! rien ne le distrait de son amour de lui,
Le monde peut crouler dans un vaste désastre,
Calme, il continuera de se voir, dans la nuit,
Avec ses beaux yeux d'astre.

Il est toujours lui-même ainsi que le ruisseau
Qui, doux, se perpétue à jamais dans sa course,
Et qui porte à la mer, avec sa dernière eau,
Le cœur bleu de sa source.

La beauté ne lui cause aucun étonnement,
Il lui rit comme à ceux qu'on vient de reconnaître,
Elle fut tout en lui dès le premier moment
Qu'il eut le souffle et l'être.

Il se donne, à son gré, du ciel, du jour, du soir,
Il est entier dans la douleur, dans l'allégresse,
Il est, tout à la fois, le raisin, le pressoir,
Et la cuve et l'ivresse.

Il ne craint pas la mort en sa pleine clarté,
Rien ne peut être à lui terreur, mal ou défaite,
Il s'est fait du divin et de l'éternité
Par son heure parfaite.

Il ne désire rien, sinon s'aimer encor,
Se toucher, se mêler, s'écouter, se répondre,
Et dans lui-même, ainsi que dans un fleuve d'or,
S'abîmer et se fondre.

## LA BONNE JOIE

Souvent, je m'attendris, vraiment, jusqu'à pleurer
En m'imaginant nue et dans sa stricte vie,
Votre chair jeune et douce et j'éprouve l'envie,
Les sens calmes et purs, d'aller la respirer.

C'est puissant, c'est divin, c'est neuf... Je m'extasie...
Quoi ! vous avez un cœur dans votre cher côté,
Un cœur de tiède sang, de force et de santé,
Un cœur qui bat, profond, à la place choisie ?

J'adore votre forme exacte et son contour,
L'éclat matériel de votre belle lèvre,
Votre vigueur qui monte et vous fait de la fièvre
Et précipite en vous le besoin de l'amour.

Combien c'est net et bon, combien cela m'enchante !...
Je pense à votre faim, à votre beau sommeil,
Je me dis : « Il est plein de sève et de soleil,
Et la joie est sur lui comme l'eau sur la plante. »

Vous avez, mon amour, la poignante douceur
De l'animal qui boit, qui marche et qui désire,

*Phot. Blain Frères, Valence.*

Et même, sans vos pleurs, vos rêves, votre rire,
Vous avez, par le sang, une haute splendeur.

Je vous loue, éblouie et grave, car vous Etes...
J'écoute votre pas, j'entends votre soupir...
« Ah ! comme il est vivant ! » me dis-je... « Il doit mourir... »
Mon adoration fond en larmes secrètes...

Et c'est un plaisir sain, vrai, robuste, émouvant,
Je n'y mets pas d'ardeur cachée et sensuelle,
Et je ris tendrement lorsque je me rappelle
Vos cheveux, une fois, emmêlés par le vent...

## LACHETÉ

Ah ! pouvoir, lâchement, montrer toute sa peine,
Pouvoir montrer sa misérable tare humaine,
Son péché, son malheur avec les bras ouverts,
Tout ce qui fait de l'ombre au fond des yeux amers...
Ah ! sangloter, un soir, contre une âme, à pleine âme,
Pouvoir dire : « Je suis si faible, je suis femme,
Je suis blessée et j'ai si mal voulu, parfois,
Et j'ai porté toute la faute dans mes doigts,
Et j'ai souffert avec les plus étranges fièvres,
Le défi dans les yeux et la détresse aux lèvres,
Je suis une si pauvre chair, un cœur si fou,
Comme un collier, j'ai la convoitise à mon cou,
J'ai de l'ardeur, du repentir, du plus pur rêve,
Et j'ai les mêmes flancs qui firent pleurer Eve... »
Oui, pouvoir, quelque soir, tout se raconter
Se laver à pleine eau dans son humilité,
Etre plainte, bien plainte, en la pitié complète,
Comme une bête en sang, comme une pauvre bête !...
Montrer tout son amour si cruel et si beau,
Et la place en sueur où s'abat le fardeau,
Crier : « On m'a réduite, oppressée, enchaînée,
Sur moi, comme un ciel bas, pesa la destinée,
Et je me suis maudite, hélas ! tant j'ai souffert,
J'ai mérité le ciel, j'ai mérité l'enfer,
Mon âme de courroux, tant j'étais insensée,
En mille éclats, comme un miroir je l'ai cassée...
Je me suis détestée et j'eus tant de douleur
Que j'en ai déformé le contour de mon cœur.
Si vous saviez combien je suis lasse, abîmée,

Moi qui passais mon temps à n'être pas aimée,
Moi qui me savais belle et tendre et les yeux pleins
De tous les soirs, de tous les pleurs, de tous les biens,
Moi qui m'exaltais toute en une foi divine,
Et, puis, qui fus si lâche en toute ma poitrine,
Moi qui voulus le mieux, le pire, en mon esprit,
Moi qui vécus, la vie, à jamais, sans répit !...
L'amour m'a fait sentir sa force volontaire,
Sa main m'a remuée ainsi que de la terre,
Ah ! comme j'ai chéri l'homme que j'ai chéri,
Il fut mon eau courante et mon arbre fleuri,
Il fut hélas ! mon bien mal acquis, mon mensonge,
Mon beau remords, toute mon heure, tout mon songe,
Je l'aimais tant qu'il me semblait l'avoir volé... »
Oui, pouvoir, une fois, s'entendre consoler,
Oui, crier à pleins cris ses tourments, ses alarmes,
Etre l'arbre qui meurt et qui se livre au vent...
Venez peupler le grand silence décevant,

O Dieu, soyez, soyez, rien que pour voir mes larmes !...

*(L'Instant Eternel.)*

## A LA LAMPE

Protège-moi, lampe sage,
Contre la route et l'étang,
Et contre le paysage
Où l'étoile va flottant.

Garde-moi de la rivière
Qui galope après son cœur,
Du sabbat de la sorcière
Et du pas du voyageur.

Les bois sont si pleins d'embûches
Lorsque sommeillent les fleurs,
Et que des chapeaux des ruches
Se coiffent les enchanteurs !...

Garde-moi, lampe jolie,
Des doigts roses des glaïeuls,
Et de la mélancolie
Qui parfume les tilleuls.

Les bois sont pleins de mensonges
Quand on n'entend plus de bruits,
Et que les beaux yeux des songes
Se reflètent dans les puits.

Lampe, lampe, sois-moi bonne,
Ah ! défends-moi d'aller voir,
Dehors, le cor qui rayonne
Comme le soleil du soir...

Empêche bien que je veuille
Aller au val parfumé
Entendre un soupir de feuille
Ou la voix d'un Bien-Aimé.

Fais couler ton regard tendre
Sur le petit grillon noir,
Sur sa douce sœur la cendre...
N'éclaire pas le miroir.

Que ta face se repose
Sur mon luth, sur mon fuseau,
Sur ma fenêtre bien close...
N'éclaire pas le ruisseau.

Fais glisser ta claire flamme
Sur ma joie et mon métier,
Sur mon livre et sur mon âme...
N'éclaire pas mon collier.

Brille, brille, lampe pure,
Souris en me protégeant
Contre la belle aventure
Qui passe en robe d'argent,

Qui passe en robe étoilée,
Dans des jardins inconnus,
Et qui descend la vallée,
De la lune à ses pieds nus.

Défends-moi, lampe coiffée
D'un si candide abat-jour,
Et de l'arbre et de la fée,
Et de l'heure et de l'amour.

Du soir donne-moi la crainte...
Mais que vais-je devenir?
La porte vient de s'ouvrir...

Et, lampe, tu t'es éteinte...

## LE RÊVE

Rêve qu'on peut toucher presque du bout des doigts...
Rêve dont on n'entend jamais toute la voix...
Rêve de la maison et rêve du rivage...
O Rêve familier... O grand Rêve sauvage...
Toi qui te fais rieur, complaisant, proche et bleu
Comme l'étang, comme la fleur, comme le feu,
Toi qui mènes le groupe étourdi des histoires,
Toi, Marotte aux yeux d'or des poètes Gringoires,
Toi qui, fantasque et doux; toi, qui, triste et léger,
Est ce petit bateau qui voudrait voyager...
Pleines du bruit des naufrages ou des victoires,
O toi qui, tout à coup, as des ailes si noires,
Si vastes que le vent ne peut les diriger...
Rêve... Céleste, prompt et farouche Etranger
Par qui l'âme se sent, au delà de ses voiles,
Blessée autant de fois que le ciel a d'étoiles...

O Rêve, je t'évoque en tes aspects divers,
Je t'évoque multiple, universel, ô Rêve,
Dragon des frais printemps dont la tête s'élève,
Séductrice et coupable, avec ses grands yeux verts!...

Où n'es-tu pas, ô Rêve, enchanteur des minutes,
Toi qui cueilles les pleurs et conseilles le chant,
Bâtis et démolis les cités du couchant
Au son grêle ou profond de tes brillantes flûtes?

L'heure passe... tout change... et je te trouve, encor...
Ton mille-esprit sur toute apparence se pose,
Tu modèles l'argile et tu gonfles la rose,
Et le tiède fumier, même, a tes pailles d'or.

O Rêve ingénieux, sorcier aux cent merveilles!...
Jamais je n'ai connu ton mensonge enchanté,
Comme en ces Pas-perdus qu'on habite l'été,
Où l'ombre et le soleil ont, chacun, leurs abeilles.

Tragique, ému, royal, chimérique, lointain,
Là, tu vis, coloré, dans les portes de verre,
Là, tes domaines sont le déluge, la guerre,
Ou le clair paradis de l'immortel matin.

Dans ma chambre, à travers la chère solitude,
Où le vent du soir chante un éternel prélude,
Pour toi, je fais glisser pensivement mon pas,
Et j'ai, sur mon cou blanc, mes cheveux noués bas.
Devant moi qui m'exalte à me sentir subtile,
Rêve, tu es ancien, et blond et junévile,
Comme un portrait d'adolescent, de fiancé,
Peint, aimé, souriant, mort au siècle passé.
Mon horloge se tait afin de mieux t'entendre,
Et le grillon t'appelle en soulevant la cendre,
La lampe t'enveloppe avec son voile bleu,
Pour toi, s'ouvre et mûrit la grenade du feu,
L'heure, dans le miroir, va, vient... tout indécise...
Ta forme de lis jeune est chastement assise,
Et tu donnes, ô Rêve aimable et mensonger,
Une haleine de femme au silence léger.

Mais, Rêve, brusquement, tu pousses ma croisée,
Et tous les cieux sont là, tous les destins aussi.
Là, pâle et dévoré, est l'Ange du souci,
Avec sa main, toujours, sur sa gorge posée.

Tu m'entraînes dehors, dans une nuit tremblant
D'être une telle nuit lourde, triste, profonde...
Et la lune exagère, en voguant sur le monde
Sa noblesse et son deuil de cygne seul et blanc.

L'obscurité sévère est comme une tempête;
De voir tant d'infini je touche au désespoir.
Oh! se laisser aimer!... Aimer, rire, s'asseoir,
Être une femme heureuse et n'être pas poète!...

Oh! ne pas, tout à coup, sangloter dans ses mains,
Oh! ne pas vivre, hélas! cette heure solennelle,
L'heure vaste où l'anneau de la lune éternelle,
Fiance les cieux noirs aux grands rêves humains!...

Ignorer!... Non, pourtant!... Mieux vaut la connaissance,
Au prix de la douleur, même au prix de la mort...

Mais l'atmosphère change avec le son du cor,
O Rêve... Et je souris à ta magnificence :
Le philosophe ancien te saluait, joyeux,
Dans ses larges banquets où s'asseyaient ses dieux,
Tu parfumais de thym la poésie antique,
Tu te faisais abeille aux jardins de l'Attique,
Et Socrate, par toi, mourut doux et hautain,
La coupe dans les doigts, comme au soir d'un festin.
Tu dominas toujours les malheurs des poètes.
Et, comme eux, les errants, les guerriers, les prophètes,
Toujours, t'ont demandé l'extase ou le conseil,
Barque mystérieuse et longue du sommeil !...
Les Mages s'arrêtaient de compter les planètes
Lorsque, soudain, le ciel déversait sur leurs têtes
Ton onde de lumière et de félicité,
Et Jésus s'est vêtu de toute ta clarté,
Et si, depuis des ans, il règne sur le monde,
Rêve, c'est qu'il avait ta chevelure blonde..

Inspirateur !... Steppe lunaire du regard...
Doigt créateur et chaud qui fait vivre les marbres...
Sur les hauts escaliers des palais, sous leurs arbres,
Tu flottes en longs plis, Robe mauve de l'art !...

Inspirateur !... Par toi, le poète dévoile
Les monts de la clarté, les puits de la fraîcheur,
Fait passer l'infini dans une seule étoile,
Fait tenir l'océan dans les yeux d'un pêcheur.

O Ravisseur !... Tu nous enlèves dans les sphères
Des célestes fureurs, des épouvantements,
Dans le noir horizon où s'arment les tonnerres,
Dans le terrible enfer des vieux quatre éléments !

O Merveilleux !... La fable est ta légère amie,
Et te montre en riant les sources, les jardins,
Et les forêts où l'ombre immobile des pins
Plane comme un manteau de déesse endormie.

O naïf... ô conteur... « *Il était une fois...* »
Musicien... Petit berger mythologique...
Rêve charmeur... O toi qui fais, Rêve magique,
Comme un orage d'or, sauter l'heure à tes doigts !

Viens, Esprit recueilli... Viens, pensif et doux Rêve,
Quand notre âme, le soir, dans l'espace s'élève,
Quand le ciel lumineux ruisselle de ses bords,
Quand le vent se rappelle, après des siècles morts,
Les odeurs des forêts où chantaient les druidesses
Et les mers ondoyant sous le pas des déesses...
Viens vers nous, Rêve... Esprit méditatif et pur,
Quand nous ne pouvons pas échapper à l'azur,
A cette royauté de la lune immobile,
Sur les royaumes bleus des îles de Sicile...
Viens quand notre ombre est double, à l'heure de l'aveu...
Quand notre âme païenne, amoureuse du feu,
Adore du Zénith l'embrasement sublime,
Quand l'arche de la nuit dans l'infini s'abîme,
Que le monde se tait... et, qu'en un large essor,
Tout le ciel passe avec le grand Chariot d'or...

## EN ATTENDANT LA VIE

Je rêve en soupirant, en touchant mes joyaux;
Une âme romanesque est sur toutes les choses...
L'heure court vainement autour de mes fuseaux,
Je suis plus paresseuse encore que les roses.

Je songe à des émois imparfaits, radieux,
A de frais pays bleus de danses et de plages,
Des pays aux doux noms, pleins de fleurs et d'adieux,
Ainsi que l'inconstance, ainsi que les voyages...

Je cherche le bonheur, très grave, incessamment,
Je pense que je vais le trouver sur la route
Sous l'aspect enchanteur d'un petit talisman,
Sous l'aspect d'un miroir ou d'un anneau, sans doute.

Je voudrais d'un amour mi-coupable... de fleurs
Qu'on échange en des mots plus poignants que l'absence,
En baisant de chers yeux qui désirent des pleurs,
En attendant la destinée et le silence.

Parfois, par le couchant, mon être est ébloui.
Comme une mer, vers moi, monte, monte la vie.
Je sanglote : « Je t'aime !... » accablée et ravie
De me sentir mourir de ce mot inouï.

Je rêve de romans, d'aventures de joie,
D'un étranger très doux qui passerait un soir,
Que je désirerais, qui ne pourrait m'avoir,
Et que j'enchanterais en filant de la soie.

Du sombre piano, j'interroge la voix,
Je pleure au bruit d'un son qui me plaint, il me semble...
D'une gamme je romps le clair collier... Je tremble :
Oh ! ce beau sortilège émané de mes doigts !...

Je désire un boudoir à l'étoffe écarlate,
Une pourpre vivante en un feu tamisé ;
Entendre, près d'un cœur qui se dirait brisé,
L'adagio voluptueux d'une sonate...

Je rêve à des brasiers enflammés de joyaux,
Où le bleu parfum tord sa spirale enchantée,
D'une caresse, un peu, par la lune argentée,
A des espoirs plus délicats que des émaux.

J'évoque un grand miroir où, pâle, l'on se pare
Pour la valse, l'adieu, le baiser, le retour ;
Un rire au sourd éclat et tout brisé d'amour ;
Une tristesse douce ainsi qu'une guitare.

Je voudrais vous saisir, gong rouge du soleil,
Trompettes du couchant, fifre clair de l'aurore...
Oh ! je rêve d'un soir qui viendrait du Bosphore,
Et d'un étrange amant beau comme le sommeil !

Je rêve à des salons pleins d'un portrait qui pense
Et qui, le doigt levé, le regard velouté,
Parmi les luths chantant autour des roses-thé,
Sourit si gravement au destin d'une danse.

Le vent fait résonner mon cœur mélodieux.
J'aime les fous autant que je chéris les sages,
Je tends mes mains pour caresser les paysages,
J'adore des héros, des poètes, des dieux.

Je suis joyeuse et tendre ; et lasse... et si légère !...
Une rose me dit des secrets enchantés,
J'aime mes beaux seins blancs de désirs agités,
Et, tout à coup, je jette un cri dans la lumière...

J'attends, les yeux fermés, un frisson inconnu,
Une pluie... un adieu... quelque chose de tendre...
Qu'un petit conte bleu me soit dit par la cendre...
Que meure sur ma bouche un baiser chaud et nu...

Toute mon âme court dans l'eau fraîche et jolie.
Mes espoirs sont redits par mille voix d'oiseaux.
Au crépuscule pur et profond des ruisseaux
Flotte le voile bleu de ma mélancolie.

M'embarquerai-je, un soir, pour le voyage heureux,
Aborderai-je, un jour, aux amoureuses rives,
Où Virginie et Paul chantent près des eaux vives,
Où l'amante et l'amant se sourient d'être deux ?

Je suis pâle, parfois, pressentant une attaque,
Ah ! soudain, je bondis : un dieu me touche et rit...
Je suis à tout... Je souffre et j'espère... L'esprit
Plus querelleur, plus doux qu'une mésange à Pâque.

Je pleure en sachant trop quelle est ma grâce, alors...
Mais je suis ingénue ainsi qu'un épi d'orge.
La tête de la vie est belle sur ma gorge,
Je la baise en riant, tandis que je m'endors.

Quel sera mon destin, ô mes péchés, mes charmes ? —
Vous ferai-je souffrir, hommes qui m'aimerez ? —
Hélas ! j'ai peur de vous, mes tendres yeux dorés,
Vous êtes, ô mes yeux, comme deux grandes larmes...

Parlez-moi, mon destin... Triompherai-je, un jour,
Aurai-je le plaisir, les risques, la fortune ?
Ah ! je sais !... Je mourrai tout lentement d'amour
Car ma mère aima trop Mozart, l'ombre et la lune...

Je porte ma beauté, ma joie en gémissant.
Je suis ivre, je crois, j'attends, je meurs, j'existe !...
Prends, pour le déchirer, ô vie ardente et triste,
Ce cœur qui n'a pas vu couler encor son sang...

---

# DUCHESSE DE ROHAN

Mme la duchesse de Rohan est Parisienne. Son père était le marquis de Verteillée, petit-fils des grands sénéchaux du Périgord et arrière-neveu de Brantôme ; sa mère, la baronne de Senge, était Belge.

Mme la duchesse de Rohan a publié deux recueils de vers : *Lande fleurie* et *les Lucioles*. Les vers en sont simples, délicats et élégants.

Mme de Rohan semble apporter une coquetterie à ne traiter que de menues anecdotes, légendes un peu grêles, confidences à mi-voix, madrigaux frêles comme une gerbe de roses fragiles. Et cependant tout l'inspire : beaux paysages alpestres, cortège nuptial, vols de mouettes déferlant en plein azur, visite d'un souverain dans le pompeux décor de Versailles...

Son caprice est inépuisable, imprévu. Son inspiration taquine tous les sujets, butine çà et là, sans méthode, mais non sans grâce. Elle conte, s'amuse, rêve, parant, habillant, enjolivant mille petits riens.

Je ne crois pas que l'on puisse dire que Mme la Duchesse de Rohan est un grand poète. Mais elle le sait, et n'ambitionne pas sans doute cette hautaine et amère royauté du génie. Elle se contente de demeurer, sans aucune vanité littéraire, une grande dame et une femme d'esprit.

« Si la valeur lyrique de ce recueil, écrit M. Pierre Quillart — à propos des *Lucioles* — n'est pas très considérable, il n'en sera pas moins feuilleté par les historiens à venir de la littérature française ; les dédicaces permettront de reconstituer un petit groupe de personnes bien nées et d'écrivains disparates que connut Mme de Rohan et de se faire une idée des goûts et des modes divers qui furent bien en cours dans les premières années du vingtième siècle, dans les cercles non de précieuses, mais d'amateurs moins lettrés que les précieuses qui s'intéressaient aux belles-lettres. »

C'est que le salon littéraire de Mme la duchesse de Rohan tient un des premiers rangs parmi les salons du siècle et que les annalistes futurs auront le devoir strict, en effet, d'en faire mention, comme d'un centre intellectuel important, dans toute histoire complète des Lettres françaises.

BIBLIOGRAPHIE. — *Lande Fleurie*, Calmann-Lévy, Paris, 1900, in-18. — *Les Lucioles*, Calmann-Lévy, Paris 1907, in-18.

## PLACE AUX VIVANTS !

Je vis un long mur blanc, puis des grilles ouvertes,
Des tertres et des croix dans un funèbre enclos,
Et des inscriptions, des buis, des touffes vertes,
Des marbres, des cyprès ; j'entendis des sanglots.

Et je me promenai, là, dans ce cimetière
Odorant de boutons sur le point de s'ouvrir ;
Et dans le chant des morts, foulant la molle terre,
Je ne comprenais pas pourquoi l'on doit mourir.

Orphelins étonnés et veuves en détresse,
Et prêtres en surplis s'avançaient sous mes yeux ;
Les petits d'un asile enterraient leur maîtresse,
Et tous, en leur douleur, allaient silencieux.

Je songeais aux passés inconnus de ces choses,
A l'absurde trépas ! « Mon Dieu, l'on dure peu ! »
Disais-je en regardant un buste aux lèvres closes,
Devant lequel rêvait un hortensia bleu.

D'un nid de moineaux morts oublié sur la plante
Un oiseau nouveau-né, vif, alerte et peureux,
Voleta sur la mousse et la feuille d'acanthe
Et semblait dire à tous : je vis, je suis heureux.

Il alla se percher sur la tombe voisine ;
Près de lui j'aperçus deux jeunes amoureux ;
Ils venaient déposer au pied de la colline
Un bouquet sur le corps d'un ami malheureux.

Ils souffraient et... pourtant je sentis que l'envie
De vivre était en eux : ferveur, amour, soleil ;
Et je compris la mort faisant place à la vie,
Le renouvellement sortant du grand sommeil !

*(Les Lucioles.)*

## LOGIS VIDE

Ah ! tous mes oiselets du nid sont envolés !
Ils sont partis joyeux allant à tire-d'aile,
Mon logis est désert et mes yeux emperlés,
Mon cœur me semble lourd et l'aurore moins belle.

Allez, mes chers petits ; fêtez dans vos chansons,
La beauté du soleil, la douceur de la vie,
Croyez à l'allégresse et filez de beaux sons ;
Mais ne m'oubliez pas, ô jeunesse ravie !

*Phot. Reutlinger.*

Duchesse de Rohan

Sachez bien qu'autrefois, au temps de mon bonheur,
Je vous ai tout donné, le jour, l'amour, mon âme;
Je n'ai gardé pour moi que l'âcre goût du pleur,
Ces larmes de la mère et non plus d'une femme.

*(Les Lucioles.)*

## A LA PETITE MAIN DE MADAME X

Comment, petite main, faites-vous tant de choses?
Maniez-vous la plume et le pinceau léger?
Vous peignez des oiseaux, des tulipes écloses,
Et le fleuret pour vous n'offre plus de danger.

Ah! votre main, madame, est mignonne et polie,
Si soyeuse, si douce! il en tiendrait bien deux
Dans celle que voici, calleuse et point jolie,
Mais solide et robuste, et j'en suis très heureux.

Je suis le repoussoir et vous la toute belle.
Plus l'écrin est vilain, plus la perle reluit;
Et lorsque dans ma main, la vôtre, au toucher d'aile,
Se pose doucement, de moi le chagrin fuit.

Ah! restez là, tout près, donnez-moi ce que j'aime,
Le charme, la bonté! que ce petit doigt fin
Dont je baise le bout, toujours vigilant, sème
Des fleurs au paradis, m'en ouvrant le chemin!

*(Les Lucioles.)*

———

# BLANCHE SAHUQUÉ

Mme Blanche Sahuqué, née Larronde, est originaire de Bordeaux. Elle n'a publié jusqu'à ce jour qu'un seul recueil de vers, le *Chemin solitaire* : mais ce volume de début se souligne à l'attention des lettrés par une inspiration déjà très personnelle, en même temps que par un souci et une recherche d'art incontestables. Les vers sont harmonieux, souples, ardents. Des stances idylliques, des sonnets d'un rythme hautain ou mélancolique alternent avec des descriptions plus amples, presque toujours frémissantes de vie et de couleur. Il semble que le vers soit, pour Mme Blanche Sahuqué, comme un cri spontané de sa pensée. Il jaillit d'une belle venue lorsqu'elle est émue ou lorsqu'elle exprime un état d'âme violemment ressenti. C'est pourquoi sans doute elle dédaigne de se corriger, de reprendre les vers insuffisamment ciselés qui, à mon avis, déparent un peu l'ensemble de ses poèmes. Elle se fie uniquement à son inspiration et ne s'attarde pas à vaincre une difficulté d'expression, à éclairer un tour obscur, à découvrir une rime rare, comme le font, avec une patience inlassable, les meilleurs ouvriers du vers. On devine qu'à son sens, cette technique de virtuose n'a qu'une importance secondaire. En cela, d'ailleurs, elle se conforme à l'idéal féminin, la forme, le souci artistique passant toujours, chez la femme, après l'expression sincère et spontanée des sentiments. Mme Blanche Sahuqué comme beaucoup d'autres, se contente donc d'une certaine harmonie et d'une certaine sentimentalité qui donnent à son œuvre un charme un peu vague. Et, en vérité, on ne peut se défendre de regretter qu'elle ne se méfie pas davantage de sa facilité, de ses dons naturels. N'est-ce point elle qui écrit, à la fin d'un beau sonnet :

*Mets ton désir plus haut que le désir humain*
*Et de ton cœur troublé fais un autel divin...*

Et encore, s'adressant à un ouvrier d'art :

*Son art simple et fervent veut le doigt plus agile*
*Et l'esprit se précise en martelant le fer.*

Il en est de même en poésie, tout poète gagne à être un artiste sévère et patient.

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Chemin solitaire*, Sansot et Cie, Paris, 1908, in-18.

COLLABORATION. — *Mercure de France*. — *La Poétique*. — *La Française*. — *La Vie Bordelaise*. — *Lectures françaises*.

CONSULTER. — MAURICE CABS, *Gil Blas*, juillet 1908. — HERMANN TASTA, *Le Mondain*, 1908. — JEAN DE LA ROCCA, *Vie Bordelaise*, 5 juillet 1908.

## A UN ARTISTE FUTUR

Pars, ne t'attendris pas au charme familier,
Franchis le seuil aimé, arrache-toi des choses;
L'œil profond que tu sens sur toi, tendre ou morose,
Evite-le, de peur d'y voir tout le foyer.

L'art est grand et te veut. Rappelle-toi tes rêves,
L'ivresse des couleurs, l'infini des contours
Et l'extase éperdue où, dans les fins de jours,
Tu buvais l'or pâli des ciels fins sur les grèves.

Fuis le nid trop soyeux où s'émousse l'ardeur,
L'art est âpre et hautain et veut un front sévère;
Fuis l'amour, le génie y agonise en fleur...

Mais va, les yeux rivés à la noble chimère,
Et qu'on sente au chef-d'œuvre émané de tes doigts
Tout le sang de ton cœur et tes secrets émois.

## DEUX ARBRES, TOUR A TOUR...

Deux arbres, tour à tour, sollicitent mes rêves,
D'une pareille ardeur,
Selon que, triste ou gai, je marie à leurs sèves
Ma joie ou ma douleur.

Selon que le printemps a fait mon cœur vivace,
Et fécond comme lui,
Ou que l'hiver morose a soufflé dans l'espace
Tous les songes enfuis.

Selon qu'Amour a pris mes dolentes pensées
En ses clémentes mains,
Ou qu'assagi, je marche à l'ombre des vallées...
C'est le chêne ou le pin.

O pin! arbre d'amour, qui pleures ta résine,
Inépuisablement,
De quel tourment secret portes-tu les épines
A ton feuillage ardent!

Blanche Ostrogné

Quelle plainte joins-tu aux plaintes monotones
Et sombres de la mer,
Quand, dans les soirs fuyants et noirs des fins d'automne,
Tu ploies au vent amer ?

Arbre étrange et pensif ! arbre de nostalgie,
J'aime mêler à toi
L'ivresse et la douleur, toujours inassouvies,
Qui frémissent en moi.

Mais quand mes rêves vains, battus des flots d'orage
S'en reviennent meurtris,
Je rafraîchis mon front aux paisibles ombrages
Du chêne, mon abri.

J'enroule mon chagrin à ses larges ramures,
Comme en des bras puissants,
Et mes yeux reposés s'emplissent de verdure,
Dans les soirs caressants.

Et je redeviens pur, confiant et très calme
Quand, au tendre couchant,
Les grands bœufs rentrent las, couronnés de ses palmes,
Comme mon cœur penchant.

## SOIR DE MAI

Tais-toi, les choses se recueillent,
Le soir est grave et nonchalant ;
Tout ce qui fait le jour vibrant
S'apaise et songe sous les feuilles.

Laisse, écoutons l'ardente voix
De la mer, dans la forêt sombre ;
La tendre nuit est pleine d'ombres
Et je les sens glisser sur moi.

Ombre de ma vie écoulée,
Ivresse et désenchantement ;
Fruits pressés, moments par moments,
Qui font la jeunesse envolée.

Ombres des autres soirs d'été
Qui débordaient tous sur mon âme...
O les premiers étés ! ô flamme !
De vous tous que m'est-il resté ?

Ombres des tendresses passées,
Etreintes des yeux et des mains,
Sanglots, serments que les demains
Ont fait des roses trépassées...

Vous passez dans ce soir de mai,
Ombres des jours et des années,
Et la brise est empoisonnée
Par la mort des fleurs que j'aimais...

---

# VALENTINE DE SAINT-POINT

Petite-fille du marquis César-Emmanuel de Glans de Cessiat et petite-nièce de Lamartine, Mme Valentine de Saint-Point est née d'une famille bourguignonne. Touchée de bonne heure par l'aile de la muse, elle avait quatorze ans, lorsqu'une revue : *la Joie de la Maison*, revue toute familiale, publia et couronna ses premiers vers. — Je ne connais pas ces premiers vers, mais je suis sûr qu'ils étaient très différents par la forme comme par l'inspiration, de ceux que publie maintenant Mme de Saint-Point. Car l'auteur des *Poèmes d'Orgueil*, à vrai dire, est très éloigné d'écrire pour les revues de la famille. Je n'entends point insinuer par là que Mme Valentine de Saint-Point dépasse les bornes de cette amoralité permise à l'art hardi et puissamment créateur. Mais, il est de fait qu'elle pousse la sincérité jusqu'au pied même de ces limites et cela, d'ailleurs, avec une admirable ardeur, une absence absolue de sadisme, avec l'impudique souci de faire vrai, humain, d'ériger de la beauté, de faire crier la passion jusqu'au spasme, jusqu'à la douleur, jusqu'au paroxysme !...

Ah ! qu'avec toute sa frénésie de verbe et d'inspiration qui me remet en mémoire les noms et les ténébreuses et pittoresques figures de Pétrus Borel, de Philcté O'Nedy, d'Auguste Mac Ket,— romantiques déchaînés, — que Mme Valentine de Saint-Point, dis-je, incarne bien la femme moderne, toute la femme moderne ruée d'un bloc vers le seul plaisir, vers l'immédiat assouvissement de ses passions ; — la femme moderne, pour qui les mots de devoir, d'abnégation, de sacrifice, de vertu ne sont plus que des mots, qui subordonne tout à la seule satisfaction de ses instincts, qui se jette éperdument à la tête de l'Amour et pour qui la vie n'a pas d'autre signification, d'autre but que de magnifier l'individu, que de développer toutes ses facultés d'émotions, tous ses sens :

*Mon corps ardent frissonne et tremble de désir,*
*S'arque vers l'inconnu, arde de toutes fièvres !*

s'écrie-t-elle, synthétisant en deux vers toute la soif de son âme mystique et de sa chair brûlante.

Cette ardeur, cette fièvre, cette exaltation, on retrouve tout cela dans son œuvre qui est le pur reflet de sa très forte personnalité. Dans une note qu'elle a bien voulu rédiger à mon intention et dans laquelle elle précise son idéal et son esthétique poétique, Mme Valentine de Saint-Point écrit :

« Je veux une plus grande liberté de rythmes, mesurés sur l'inflexion de la pensée et de l'élan lyrique, sans toutefois briser les moules sacrés de la langue, la mesure du vers traditionnel. Des rythmes personnels et nouveaux permettant l'effort — que j'estime nécessaire aujourd'hui — vers de profondes généralisations de la pensée lyrique. Bien entendu que tout en cherchant plus de profondeur d'idées dans la poésie moderne, j'entends qu'elle se dégage toujours du sentiment ou de la sensation intime du poète, afin de ne point atteindre à l'aridité de la poésie philosophique et didactique. »

On verra, par la lecture des poésies reproduites dans le présent ouvrage, que Mme de Saint-Point met aisément d'accord son œuvre avec ses théories. Le sentiment et la sensation intime, c'est bien ce qui domine dans ses vers. Pour ce qui est « d'une plus grande liberté de rythmes », il est certain que Mme de Saint-Point use largement de cette liberté — mais je n'oserai assurer que cela soit toujours profitable à ses poèmes. Pour tout dire, je ne suis jamais sans crainte lorsque j'entends une femme parler de prendre de *plus grandes libertés*. Je ne suis pas sans crainte, parce que je commence à bien connaître les œuvres féminines, je sais que par la propre exagération de leur nature, les femmes ne manquent pas d'élargir les règles alors même qu'elles ne songent pas à s'en affranchir. Mais qu'elles osent parler de faire ces règles plus souples, plus larges, plus adéquates à « l'inflexion de la pensée et de l'élan lyrique » — je crois n'avoir pas tort tout à fait de me défier. — Alors qu'avec des barrières strictes elles n'ont su garder aucune mesure, aucun sentiment exact du bon goût, si cher à Voltaire ; alors qu'elles ont été incapables de se restreindre, de condenser leur pensée, dans une forme brève et patiemment travaillée, qu'adviendra-t-il lorsqu'elles s'affranchiront des obstacles qui retenaient tant bien que mal leur débordement de lyrisme. — Ce qu'il adviendra ? Les poèmes de Mme Valentine de Saint-Point sont là qui répondent. Jamais on ne vit galop plus infernal de mots et d'idées, c'est une vraie bourrasque littéraire, un chaos extraordinaire avec ses hauts et ses bas, ses gouffres et ses sommets, une invraisemblable anarchie où le mal se mêle avec le bien, la joie avec la douleur, la vie avec la mort et l'amour : un brasier inoul où se tordent toutes les passions. Un critique qui lui est tout acquis parle d'elle en ces termes : « On la dirait, en face du soleil, en face de la mer, à l'attouchement des moindres spectacles, brûlée de la flamme d'un sacerdoce : son cœur râle, ses nerfs se crispent, elle ne peut plus *peindre* son émotion, elle ne peut que la *vociférer* en des bonds d'adoration, avec des contractions et des stupeurs. » — Ces vociférations sont pleines de vers expressifs, chauds, colorés, bruyants ; elles ne donnent pas toujours d'ailleurs l'impression de puissance et de force que leur souhaita donner leur auteur. C'est que Mme Valentine de Saint-Point — et cela est éminemment femme — confond trop souvent la violence avec la force. Il manque à ses poèmes pour être vraiment très beaux, — très complètement beaux — très grands, très puissants, — il leur manque l'ordonnance, la concision, la clarté, l'effort sans lequel l'œuvre d'art ne peut être parfaite. Mme de Saint-Point se fie trop à sa seule inspiration, elle se laisse trop emporter par elle. Il faut d'ailleurs reconnaître que cette inspiration est admirablement féconde, large, vibrante et sincère.

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE. — *Poèmes de la mer et du soleil*, Vanier-Messein, Paris, 1905, in-18. — *Poèmes d'orgueil*, Editions de l'*Abbaye*, Paris, 1908, in-18. — PROSE : *Trilogie de l'Amour et de la Mort* : I. *Un Amour*, Paris, 1906, in-18 ; II. *Un Inceste*, Paris, 1907, in-18.

COLLABORATION. — *La Plume*. — *Le Siècle*. — *L'Europe artiste*. — *La Rénovation Esthétique*. — *La Grande Revue*. — *La Nouvelle Revue*. — *Gil Blas*. — *Revue des Lettres*. — *La Phalange*. — *L'Auto*. — *Poésia*. — *L'Italie et la France*. — *Vita Litteraria* (Rome). — *Figaro*.

CONSULTER. — ANDRÉ TUDESQ, la *Plume*, 15 juin 1905. — RENÉ GHIL, *Ecrits pour l'Art*, 15 juillet 1905.— RICCIOTTO CANUDO, *Il Campo*, 2 juillet 1905 ; *Italia Moderna*, 15 mars 1906 ; *Mercure musical*, 15 mars 1908. — HENRI HERTZ, *La Chronique*, août 1905. — HENRY ASSELIN, l'*Intransigeant*, 4 janvier 1906. — MAURICE CABS, *Gil Blas*, 24 mars 1906. — LEO CLARETIE, *Le Bon sens*, mai 1906. — JEAN ROYÈRE, *la Phalange*. 1 mars 1907 — MARIO MEUNIER, *Le Feu*, avril 1908. — EMMANUEL GLASER, *Le Mouvement littéraire*, Ollendorff, Paris, 1906, 1907, 1908, in-18. — G. CASELLA ET E. GAUBERT, la *Nouvelle Littérature*, Sansot, Paris, 1908, in-18. — JULES BERTAUT, la *Chronique des lettres*, juin 1908.

## A LA VIE

Je suis digne de toi et digne de tes dons
Amers ou doucereux : plaisirs, douleurs et joies ;
Avec la même force et de fiers abandons,
Je les étreindrai tous comme de belles proies.

Car pour moi tu es Une : harmonie et beauté.
Je veux vibrer à tout : au léger vent qui passe,
A l'eau qui coule et bruit, et à la cruauté
Lâche de l'ouragan qui ravage et trépasse.

Je veux mordre aux fruits mûrs, me griser de soleil,
De clartés, m'alanguir dans toutes les ivresses :
Corps à corps douloureux, parfums lourds, sang vermeil ;
Amasser tes trésors, épuiser tes richesses.

Oui, je voudrais tout voir, tout goûter, tout sentir ;
Souffrir jusqu'au dégoût, jouir jusqu'à l'extase ;
Sangloter, haleter, hurler, m'anéantir ;
Boire à ta coupe d'or la pourpre qui m'embrase.

Inconsciente et veule, en gémissant un jour,
Je t'ai haïe, alors, mais jamais méprisée,
Et mon cri de révolte était un cri d'amour.
Pour toi, je n'aurai plus insulte ni risée.

Car de tous les plaisirs, de toutes les douleurs,
Mon être jaillira, renouvelé sans cesse,
Tout éclatant de force et de jeunes chaleurs,
Et d'une inextinguible et ardente allégresse.

Car sur mon âme vaste, en un rythme angoissant,
Toute sensation semblable au flot immense,
Hardi, tumultueux, passe l'élargissant
Et la laissant toujours plus avide et intense.

Mon corps ardent frissonne et tremble de désir,
S'arque vers l'inconnu, arde de toutes fièvres !
Exalté, fier, superbe, il est prêt à saisir
Les bonheurs irrêvés ou les brefs plaisirs mièvres.

Qu'en moi, nard odorant, cassolette d'onyx,
Mille formes de vie, essences parfumées,
Flambent en un seul feu, qui jusqu'au jour préfix
Brûle de son éclat mes passions sublimées.

En une exaltation splendide je te veux,
Car je t'aime et te hais, harmonieuse orgiophante
De la mort, donne-toi dans des spasmes nerveux,
O sublime ennemie ! O force triomphante !

Quels que soient tes présents je te dirai : merci !
Pesante de chagrin et de morne souffrance,
Ou légère de joie et libre de souci,
Pleurant ou délirant, j'irai sans défaillance

La bouche douloureuse ou les lèvres inertes,
Jusques à la mort, Vie, emplis mon œnophore ;
Et moi, ivre d'amour, les narines ouvertes,
Les seins dressés vers toi, je te crierai : Encore !

*(Poèmes de la Mer et du Soleil.)*

## A LA MORT

Même de toi, traîtresse, insidieuse mort,
Je ne veux pas connaître, accepter la défaite,
Des vaincus humiliés subir le mauvais sort.
Je ne veux pas mourir sans être satisfaite.

Non, certes, ta stupide et veule cruauté
N'osera disperser la superbe harmonie
De ma jeunesse en fleurs, sublime royauté
Qui de haut te maudit, te ploie et te renie.

Tu crains les courageux, les orgueilleux, les forts,
Semblable aux lâches vils, tu te traînes dans l'ombre,
Ton squelette hideux sans muscles ni efforts
S'attaque à la vieillesse. Il escompte et dénombre

Chaque demi-cadavre aux corps déjà pourris
Tout meurtris, tout sanieux, pliés, courbés par l'âge,
Tu rêves de charniers saillants de piloris,
Et ton rictus ricane à l'horrible assemblage.

Moi je reste debout, ni faible ni jouet.
De toi chienne affamée, errante, qui s'efface
Devant le maître fier, sa force et son fouet,
Je ne redoute rien, et j'écrase ta face !

Tu m'espères un jour sans force ni orgueil.
L'air sournois et hideux, tu m'attends, tu m'épies :
Chagrine, décrépie, attenante au cercueil,
Ne te réjouis pas. Arrière aux utopies !

Que ta bouche édentée en grimace un regret,
Mais rien ne matera la grande révoltée
Invaincue à jamais. Qu'importe ton décret
A mon désir, à ma volonté indomptée ?

Un jour, lorsque j'aurai tout aimé, tout connu,
Su la sublimité du mal de la caresse,
En superbe cadeau j'irai vers l'inconnu,
Te porter ma beauté, te donner ma jeunesse.

A toi, dans un dernier geste de liberté,
J'irai en conquérante et en dominatrice.
Créancière d'autrui, devant moi sans fierté,
Il faudra te courber, ô Mort ! ma débitrice !

*(Poèmes de la Mer et du Soleil.)*

## HYMNE AU SOLEIL

Soleil, mâle de la terre, force de l'homme,
Rut des bêtes, Roi des dieux, accueillez ce nome !

Dispensateur de vie et de mort et d'amour,
Chaleur, Lumière, Temps rythmant la nuit, le jour,

*Phot. Reutlinger.*

Valentine de Saint-Point

Vous, qui aspirant la plante, faites la terre,
L'été plus douce à mes pieds, aux morts moins austère;

Vous, qui baisant la mort, créez la puanteur,
Le vers infect, l'insecte assassin et la fleur;

Soleil, qui dans la loque ouvrez la dalmatique,
Et dans l'âpre misère une grâce exotique;

Qui, pour la joie humaine en l'immense décor,
Epandez impalpable et pur et divin, l'Or;

Soleil, qui posez tant de couleurs et de gemmes,
Que la tête se courbe avide de diadèmes;

Soleil, qui faites plus jeune et plus vif mon sang,
Mes yeux plus éblouis, mon regard plus puissant;

Mes cheveux d'or bruni, moins lourds sur ma pensée;
Qui mettez dans mon âme une joie insensée;

Et tant de force pour vivre et pour sustenter
Mes passions, que j'étouffe et qu'il me faut chanter;

Vous, qui par la caresse enivrez l'instinct, sève
De ma chair, jusqu'à la danse ou bien jusqu'au rêve;

Vous qui vaporisez, Soleil, un tel parfum
Que, seule, je ne puis humer l'air opportun

Soleil, mon corps est la forêt des tentacules
Qui tous dressent vers Vous leurs spasmes majuscules;

Et s'il s'agenouillait, ce serait devant Vous.
Il vous crie: Hosanna! Soleil, animez-vous!

Mais de vous préférer parfois votre sœur l'Ombre,
Son mystère plein de rêves où l'orgueil sombre,

Où. vous immolant la chimère du Sommeil,
Je chante votre gloire et votre éclat vermeil,

Pardonnez-moi, Soleil!

*(Poèmes de la Mer et du Soleil.)*

## DÉDICACE

Femmes-enfants en proie aux attendrissements,
Qui sans sensation ne goûtez pas la vie,
Qui jouez avec tout sans en avoir l'envie,
Je n'écris pas pour vous, pour vos amusements.

Vieillards qui ne savez plus du désir la joie,
De l'étreinte l'ardeur, du plaisir la valeur;
Vous que la mort effraie autant que la douleur,
Je n'écris pas pour vous sur qui je m'apitoie.

Amants de la mesure, ennemis du fortuit,
Que le rouge effarouche et qu'un éclair effraie,
Pour qui le voyage et la lutte sont l'ivraie,
Je n'écris pas pour vous car vous dormez la nuit.

Je ne chante et n'écris que pour les jeunes hommes
Dont l'âme écoutera ma fière âme vibrer
D'angoisse et de triomphe, ivre de célébrer
La vie et le soleil, les forces autonomes,

La conquête et l'ardeur, les vouloirs et l'instinct,
Le mépris de la mort et l'amour de la force,
Tout ce qui vaut qu'on vive et vers quoi l'on s'efforce,
Ce qui est triomphal, ce qui est indistinct.

Je ne chante l'orgueil que pour les jeunes hommes
Dont la jeunesse exulte ou se meurt de désir,
Et je leur léguerai mes émois à choisir,
Afin d'en animer leurs multiples fantômes.

Si mon sang épuisé dans mon immense essor
A su les émouvoir, qu'ils gardent ma pensée;
Lorsque dans l'Univers je serai dispersée
Qu'ils me lisent le soir et m'écoutent encor.

Et, trouvant en mes vers mon âme mise à nue,
Qu'ils rient de leur amante aux aspects enfiévrés,
Et vers l'ombre tendus murmurent enivrés:
« Cette femme, pourquoi ne l'ai-je pas connue? »

*(Poèmes d'Orgueil.)*

---

# MARIE DE SORMIOU

Marie de Sormiou est le pseudonyme de Mme Alfred de Ferry, née Marie-Thérèse-Charlotte-Rose Buret. Mme de Ferry naquit à Paris, mais elle est méridionale dans l'âme et dans le sang. Elle vit d'ailleurs en Provence, où elle se plaît uniquement, sept mois de l'année. — Ses débuts ne sont pas très lointains et ils furent infiniment heureux. Ce fut en 1906, en effet, que Mme Marie de Sormiou publia son premier recueil, ces *Chants de Soleil* qui rencontrèrent un unanime succès. C'était l'âme sonore, éblouissante de la Provence, épanouie en clarté.

« En ces vers, parfois un peu heurtés et rudes, écrit M. Dorchain, tout n'est qu'éblouissement et chaleur ; ni tiédeurs ni demi-teintes. Qu'elle chante l'eau de la Calanque, les bois d'oliviers, les cigales, la bastide, c'est toujours un paysage à la Montenard qui nous apparaît, avec sa mer indigo, ses rochers rouges, ses chemins d'un blanc cru, ses violettes... »

M. Henri Bidou ne se montre pas moins élogieux : « Les *Chants de Soleil* sont ainsi que de l'air provençal, vibrants de bruits, de rythmes et de grésillements. Un soleil flamboyant fait craquer la terre gorgée d'azur. Un bruissement continu de cigales frémit comme le toucher même de la lumière... »

Et il conclut : « Ce livre si étroitement mêlé et parfumé à l'air du ciel et au changement des saisons, est un cadeau de la nature... »

La qualité et le ton de ces éloges paraissent traduire exactement le talent admirablement méridional, sonore, descriptif, visuel et lyrique de Mme de Sormiou. Ses vers sont en vérité pétris de lumière et d'azur.

Elle aime la terre provençale, la salue et la comprend :

> « *Quand je m'en vais de ma Provence*
> *Mon cœur s'arrache et reste là ..* »

Et encore :

> « *Voici cette nature où mon rêve demeure*
> *Quand le corps est dans les pays aux pâles verts,*
> *Le cirque de colline où la claire demeure*
> *De mon enfance gît, point d'or de l'univers.* »

Nous retrouvons la même frémissante joie, la même profusion lyrique dans la *Vie Triomphante* qui semble être le prolongement et comme le rayonnement des *Chants de Soleil*. Mais ici Mme de Sormiou atteint à de plus hauts sommets. Elle a de plus larges coups d'ailes. Ce n'est plus seulement la terre qu'elle célèbre. Elle évoque la vie, la force d'Eros, la douleur ou l'allégresse de l'amour et, haussant sa pensée en plein ciel, cherche la vérité, interroge la mort pour s'évader toujours vers plus de lumière.

Est-ce à dire que Mme de Sormiou, emportée par son inspiration impétueuse, se meut toujours avec une sécurité parfaite au travers des hautes idées philosophiques ? On voudrait en être convaincu. Mais une emphase redondante, une certaine verbosité un peu creuse, dispensent

malheureusement trop souvent le poète d'un raisonnement rigoureux, d'une logique impeccable que l'abondance des métaphores, la couleur éclatante des mots ne suffisent pas à corriger ni à remplacer. Mais il convient de louer en toute équité Mme de Sormiou d'avoir osé traiter des sujets qui échappent d'ordinaire à l'observation féminine, trop souvent circonscrite à l'étude des sentiments passionnels. Il y a d'ailleurs chez Mme Marie de Sormiou une volonté bien arrêtée de ne pas s'attarder à la seule notion de ses émotions sensorielles. — « Mon idéal littéraire, m'écrit-elle, consiste avant tout dans la lutte contre le « moi » dominateur et romantique et qui fait de l'individu le centre du monde. » — Elle professe un large et enthousiaste panthéisme; elle veut un « épanouissement dans la nature par le rayonnement lumineux que donnent la bonté, la force, et la beauté. » — Mme Marie de Sormiou est encore quelque peu le disciple de Marc-Aurèle et elle est aussi quelque peu éprise de métempsycose en ceci qu'elle croit au principe de l'âme universelle et, comme elle le confesse elle-même, qu'elle a une très grande foi dans l'évolution éternelle de l'âme allant toujours en s'agrandissant à travers les vies successives. — Enfin, parlant de la technique même de son art, Mme de Sormiou dit : « Je perds de vue facilement, quand j'écris, mon individualité petite, et tâche de hausser un peu, par des œuvres spiritualistes, le niveau des esprits trop portés à s'abaisser, et que tous les poètes actuels laissent à leur « moi », à leur égoïsme, et à un idéal restreint. »

Très noble et très pure visée en vérité et bien digne du talent robuste de Mme Marie de Sormiou.

BIBLIOGRAPHIE. — *Chants de Soleil*, Plon, Paris, 1906, in-18. — *Ode à la Provence*, Plon, Paris, 1906, plaq. in-16. — *La Vie Triomphante*, Plon, Paris, 1908, in-18. — *Hyæos*, un acte en vers, Plon, Paris, 1908, in-16.

CONSULTER. — TH.-EUSTACHE LASCARIS, *Le Feu*, 1er novembre 1906. — ADOLPHE ADERER, *Le Gaulois*, 11 juillet 1906. — AUGUSTE DORCHAIN, *Les Annales*, 1906. — P. QUITTARD, *Mercure de France*, novembre 1906. — HENRY BIDOU, *Journal des Débats*, 19 juin 1906 ; 26 mai 1908. — MARCEL BALLOT, *Figaro*, 1906. — GUY DE CANOLLE, *Revue de Provence* (Marseille), août 1908. — ODYSSE RICHEMONT, *Nouvelliste de Marseille*, 1908. — MAURICE CABS, *Gil Blas*, 17 mai 1908. — MARQUIS DE FRAYSSEIX, *Gil Blas*, 27 mai 1908. — FERNAND GREGH, *La Revue*, 1908.

## TERRE, Ô MA BIEN-AIMÉE

Certes, il me plaira de mourir, car l'envie
De soulever enfin, Visage de la Vie,
Le voile que tu mets de ce côté du ciel,
Dévore mes pensers d'un désir éternel ;
Car, tu le sais, mes yeux, depuis l'enfance claire,
Sont toujours à chercher les tiens dans la lumière.
Derrière l'horizon de l'étoile et du jour

Derrière le sourire aveuglant de l'Amour...
Oh ! derrière la terre odorante, et que j'aime
Comme on n'adore rien peut-être, que soi-même !
Derrière ce jardin merveilleux qui s'étend
Depuis l'aube jusqu'au grand soir rouge éclatant !
Derrière cet enclos qui s'arrête à l'espace,
Où l'on cueille les lis de l'été qui s'efface...
Tu le sais bien, mon âme avide et curieuse
Depuis l'enfance évoque, — ô rêve d'amoureuse
Qui voit d'avance l'heure ardente de demain
Où l'on enlacera le bonheur surhumain, —
L'impalpable demeure aux mystiques pilastres,
Aux arceaux constellés où scintillent les astres,
Les palais de soleil, le fabuleux décor
Dont la mort ouvre enfin les hautes portes d'or !
Oui ! mon âme qui vit sur les thyms, qui respire
L'odeur des jeunes prés avec tant de délire,
Ne peut pas se lasser, tout en parlant aux fleurs,
De se voir dans les airs en bouquet de couleurs,
En gerbe lumineuse aux tons de primevère,
En brise de colline et de nuit, messagère
De la lune à l'étoile, en parfum de l'azur,
En pensée étendue enfin comme un ciel pur,
Et qui, pénétrant tous les infinis sonores,
Devient la triomphale essence des aurores !
Donc il me plaira fort de voir mon corps mourir...
Et pourtant je sais bien qu'à l'heure d'entr'ouvrir
La lourde tombe en qui la chair reste enfermée,
Je me retournerai vers vous, ma Bien-Aimée !

O Terre du Midi dont mon cœur s'éblouit !
O Terre où ma tendresse enfin s'épanouit !
O sol chaud dont la douce et païenne matière,
Dont les sillons, les eaux, l'herbe, la rosée altière
Semblent fondus en moi, gorgés du jeune sang
Qui de ma force va vers vous, rouge, incessant,
Glouton de s'écouler, ô pays, dans vos veines !
O terre des parfums, mes délices humaines !
O vous pour qui mon corps a des désirs d'amant !
Vous qu'il n'a jamais su quitter sans le tourment,
Sans la douleur jalouse et la mélancolie
Que l'exil donne à l'être aimant avec folie !
Vous dont ma main caresse et la flore et le jour,
Et la source glissante, et le léger contour

Que fait sur l'horizon la colline d'automne !
Vous où toute ma chair se fond, brûle, rayonne
Avec l'éclat du roc rose, pourpre, vermeil !
Vous ! sol de l'olivier, des palmes, du soleil !
Du cyprès où s'accroche en liane la rose,
Et la grappe où l'éclat de vos étés se pose !
Vous où la théorie amoureuse des dieux
Errante sous les arcs des pins mélodieux,
Ramène l'âme, — un cygne à l'aile aérienne, —
Vers le corps, vers la gloire ivre, forte, païenne,
De vivre pour vous seuls, horizons de beauté,
Dédaigneuse du vide où gît l'éternité,
O terre de lumière, ô ma plus tendre ivresse,
Je me retournerai vers vous, morte en détresse,
A l'heure où s'ouvrira, dans le beau ciel uni,
Immense voûte d'or, l'arceau de l'infini !

Et je me jetterai sur toi, blonde Nature !
Je saisirai ton roc, tes fleurs, ta chevelure
— Cette herbe qui se lie et s'enroule à mes bras
En liane odorante, — et je ne verrai pas
Le firmament offrir son royaume à mon âme,
Et je demanderai de rester une femme,
— Cet esclave enchaîné, ce rien, ce germe épars, —
Pour te porter toujours au fond de mes regards !
Et, là-haut, dans l'empire ardent de la lumière,
Dans l'essence dorée où n'est plus de matière,
Dans l'éther affiné qui sert d'argile à Dieu
Pour pétrir, avec l'ange et l'esprit, le ciel bleu,
Dans le chant de la sphère où l'amour infinie
Vibre, voix de soleil ! flamboyante harmonie !
Dans l'éblouissement d'être tout le grand jour,
Je ne ferai que suivre, ô Terre ! ton contour !
Et je ne vivrai plus que par la nostalgie
De désirer revoir ta charnelle magie,
Ta forme, ta rondeur, ta verdure, tes fleurs...
Surtout la volupté jeune de tes couleurs !
O Terre du midi vers qui va ma tendresse !
O sol vivant et chaud contre qui je me presse
Des yeux, du sang, du cœur ! ô pays éclatant,
Je te désirerai, je te rêverai tant
De ce ciel d'où la joie humaine semble une ombre,
Que je me referai des mains, des yeux sans nombre,
Pour venir, du Zénith où l'on vit, rayon d'or,
Te regarder fleurir et te toucher encor !

## DES OMBRES

Cette forme d'enfant qui m'apparaît ce soir,
Qu'elle m'est blonde au fond de mes vieilles pensées !
Qu'elle m'est claire l'Ombre au visage d'espoir,
Mon image passée !...

Elle vit ! je la vois entre les deux chers vieux,
— O mes parents ! mes morts ! mes doux mélancoliques
Qui caressiez mon cœur de ce toucher soyeux
Des tendresses mystiques ! —

Je la vois, la légère Ombre claire, s'offrir
A l'amour matinal des pâles Ombres noires,
Comme un petit oiseau dont le bec vient s'ouvrir
Aux fleuves pour y boire...

Comme un moineau criard aussi dont la grand'faim
Veut tartine dorée, — ô tartine vermeille
Du jeune âge dont rien plus tard, nul pâté fin
N'a le goût de merveille !

Et l'Ombre claire va vers l'air bleu voltiger...
Dans les prés plus hauts qu'elle où son sillon se trace.
Elle cabriole, ivre, et le corps tout léger
De porter tant d'espace !...

Elle dompte ses chiens, les martyrise fort ;
Les transforme en chevaux de charrette ou de course...
Puis, sur son petit âne, au prix de mille efforts,
Elle franchit la source !

Et voici qu'elle pense... elle touche une fleur !
En lisse le satin plus pur que sa chair rose...
Et s'émerveille... grave, effleurant la douleur
D'être trop belle chose...

Comme elle vibre en aspirant un soir d'avril !
Un soir au parfum neuf et vert comme le rêve
Qui s'enfle dans son cœur !... ce bouton puéril
Tout regorgeant de sève...

*Phot. Boissonnas et Taponier.*

Marie de Tormion

Ce cœur neuf qui se sent le jumeau des bourgeons
Tout gonflé d'une sève inconnue et coulante
En nocturnes odeurs !... O cœur de sauvageon !
O chose violente,

Qui tressaille au toucher du printemps nouveau-né
Sur sa tige — ce corps d'avril aux tendres pousses, —
Si bellement ! sans voir l'émoi passionné
De la pure secousse !

Petite âme buveuse au parfum fabuleux.
Au parfum d'espérance ! âme neuve entr'ouverte
Qui t'offres à la vie en ces nocturnes bleus
Au goût de lèvres vertes !...

Et maintenant je vois, sous la lampe d'hiver,
L'enfant sage écrivant de beaux devoirs d'histoire,
Dans d'énormes cahiers marbrés, jaunes, blancs, verts,
Polis comme l'ivoire !

Dans la chambre des vieux griffonne l'Ombre d'or...
La chambre où tout soupir, tout bruit se cristallise ;
Où la mère médite, où le père s'endort
Sur un livre d'église.

Et ce sont visions si douces que des pleurs
Gonflent mes yeux durant qu'elles défilent belles,
Belles de ce silence et de cette pâleur
Des Ombres immortelles...

Et ce sont bonheurs morts dont doute mon cœur lourd...
Est-ce moi, la savante en misères étranges
Qui fut ce bourgeon vert tout duveté d'amour ?
Dieu ! cette image d'ange ?

*(Chants de Soleil.)*

## LE PIN DE PROVENCE

D'un mouvement doux l'arbre mélodique
Murmure, murmure aux calanques d'or,
Au ciel, à l'été ce rythme lyrique
Que sa branche sait !... Et même quand dort

La terre à midi va cette cadence...
Eventement d'aile au parfum d'azur !...
Il semble qu'il berce un rêve très pur,
Le pin de Provence !

Il vénère aussi la lune ! Tout noir,
Et fragile comme un amant mystique,
Il salue, ombreux panache des soirs,
La pâle déesse... et, très romantique,
La lune nacreuse éclaire sans bruit
L'Ombre qui lui fait tant de révérences !
Effrangé d'argent, fléchit dans la nuit
Le Pin de Provence !

Et les vagues vont, chaudes, le baiser !
Quand rit le mistral, claires théories,
Elles vont à lui qui, d'un roc rosé,
Courbe sa ramure... Et, toute nourrie
D'espace et de vent, la vague au jet bleu
Vêt l'arbre léger d'embruns nébuleux !
La mer nimbe dans les carmines anses
Le pin de Provence !

Mais vers les grands prés, haute forme d'art,
Il médite, l'arbre au murmure d'âme !
Si divers, si noir quand le soleil part,
Quand l'astre lui brosse un grand fond de flamme !
Si hautain parfois... ou comme en langueur...
Fantôme que ploie un faix de nuances !...
Dans les prés médite, ombreux et chanteur,
Le pin de Provence !

O mélodie ! art ! lascives amours !
Mystiques beautés de l'arbre qui cède
Sous un poids subtil de grâce et de jour !
O doux bois ambrés ! fragiles pinèdes
Où, dans la vapeur des pénombres d'or,
Rêvent les hauts troncs, choses d'indolence.
La rame qui chante... et peut-être encor
L'âme de Provence !

## PROMENADE D'AVRIL

Nous sommes seuls, mon cœur et moi, dans le printemps...
Tout seuls parmi le monde amoureux des fleurettes...
Si seuls, mon cœur et moi, portant chacun cent ans,
Parmi les boutons d'or aimant les pâquerettes.

Nous ne nous suffisons guère, n'est-il pas vrai ?
Lourd cœur, vieux compagnon taciturne et revêche...
Vois-tu là, près de nous, cœur geigneur, il faudrait,
Avec les fleurs, l'Amour !... l'Amour à l'odeur fraîche !...

Il faudrait là, pour n'être point si seuls parmi
Les corolles d'avril aux parfums de tendresse,
Le Disparu !... le clair, et doux, et bel ami
Qui jadis, dans ces prés de fleurs, nous fit caresse...

Mais cœur, nous allons seuls, tout seuls, vieillards amers,
L'un traînant l'autre, sur la fraîche herbe frôlante...
Si seuls !... en dehors des fleurs, des jeunes airs...
Oh ! de la jeune vie encor refleurissante !

## JOURNEE D'AUTOMOBILE

Tu te souviens ? C'était un jour si chaud d'été !
Un jour tout orgueilleux de lumineuse force !
Un jour où nous fuyions sur la terre, emportés,
Comme sur un soleil dont éclate l'écorce !

Tu te souviens ? c'était un jour tout aveuglant
Où l'aride Provence était une fournaise !
Où la route chauffait, blanche entre le roc blanc,
Comme l'ardent chemin d'un astre encor en braise !

Tu te souviens ? c'était un jour où chantait l'air !
Un jour où de partout vibrait, grand hymne égale
A l'éclat rayonnant du roc et du sol clair,
Ce grondement d'été que savent les cigales !

Tu te souviens ? sous l'ombre affable d'un figuier,
Colorée en midi, l'auberge, simple chose,
Dont la treille pendait d'un rouge jujubier,
Ouvrit pour nous laisser passer sa tente rose...

Tu te souviens? la salle était comme un caveau
Très frais, au goût de fruit, de melons et de figues,
Tout désaltérant, plein d'un limpide chant d'eau,
Où Tartarin offrait roitelets et becfigues!

Tu te souviens? l'Arlaise au front pur qui servit
Le repas dans la salle où gouttaient les eaux fraîches,
D'un sourire approuva notre amour, qu'elle vit
En apportant la cruche verte aux brunes brèches...

Tu te souviens? nos cœurs et nos yeux se touchaient
Dans la salle dormante au goût de panses mûres...
Tu te souviens? mes mains petites épluchaient
Une pêche où juta notre double morsure...

Et tout à coup, si fort! l'éclat blanc nous reprit!
Et nous étions lancés encor, sifflantes formes,
Sur la torride route où fuyaient les pins gris
Jusqu'à l'heure où la mer boit le soleil énorme.

Tu te souviens?... ce fut un soir si chaud d'été...
Près de la mer tout en soupirs et comme lasse,
Tu dis très doucement des mots faits de beauté...
Et ce fut comme un bruit qu'aurait chanté l'espace...

*(Chants de Soleil.)*

---

# HÉLENE VACARESCO

Mlle Hélène Vacaresco est née à Bucarest le 3 octobre 1867. Elle appartient à l'une des plus anciennes et illustres familles de Roumanie. Tout enfant, elle vint à Paris, où elle fut présentée à Sully-Prudhomme qui la dirigea vers la poésie, pour laquelle elle avait toujours eu beaucoup de goût. — Le nombre de femmes poètes qui sollicitèrent les conseils et l'appui de Sully-Prudhomme, est véritablement incroyable ! — Mlle Vacaresco connut aussi Leconte de Lisle. Elle était encore toute jeune lorsqu'elle fit paraître son premier volume ; l'Académie française la couronna. Son talent, sa naissance, sa grâce lui valurent d'être distinguée par Elisabeth de Roumanie. Cette reine qui tient certainement moins à sa couronne qu'au nom de Carmen Sylva qu'elle s'est créé dans les lettres, s'attacha la jeune fille en qualité de demoiselle d'honneur. Bientôt une véritable et profonde amitié s'établissait entre elles. Et, comme le dit un critique, « tout souriait à Mlle Vacaresco : son talent reconnu, l'amitié d'une reine, la perspective d'une couronne. » La grandeur a ceci de pénible que les secrets, joies et douleurs de la vie, échappent à l'intimité ; un jour, la « raison d'Etat » vint brusquement séparer ce que tout semblait devoir unir... Sa vie était brisée ; trop fière pour se prêter à aucun compromis, elle enterra du même coup ses rêves de gloire et son amour.

« C'est ce pur roman qu'elle nous chante ; à peine ébauché dans les *Chants d'Aurore*, tristement dénoué dans *Ame sereine*, s'élevant peu à peu de l'amour humain à l'amour universel dans *Lueurs et flammes* : trois phases de son histoire, trois tournants de sa vie... »

Bien que ce ne soit pas le lieu ici d'entreprendre un rapprochement critique qui pourrait excéder les proportions restreintes d'une notice, il me semble impossible de ne pas signaler, en quelques mots, le lien d'évidente parenté qui unit les talents de Mlle Hélène Vacaresco et de Mme de Noailles. Encore une fois, ce n'est qu'un lien, mais, pour moi, il est des plus apparents. On le suit au milieu des qualités comme au milieu des défauts des deux poétesses. Faut-il en chercher la cause dans leur commune origine ? Peut-être. — On sait, en effet, que Mme de Noailles est Roumaine par son père !...

J'ai dit ailleurs l'harmonie et le charme extraordinaires des poésies de Mme de Noailles, eh bien ! cette harmonie, cette musicalité délicieuse, ce charme infini, nous les trouvons chez Mlle Vacaresco. Nous trouvons aussi cette facilité surprenante d'évocation, cette surabondance d'images qui nous frappe dans les livres de la comtesse de Noailles. Ici et là, c'est le même délire de sensations, la même sensibilité, la même volupté et

jusqu'à ce même flou des mots... C'est aussi le même panthéisme exaspéré qui permet à l'une et à l'autre de s'extérioriser, de se confondre avec la nature, d'animer les choses, de donner corps à leurs sentiments, à leurs émotions, à leurs désirs.

*Je sens flotter sur moi mes désirs haletants,*

dit Mme de Noailles, et Mlle Vacaresco .

*O ma douceur, deviens-tu donc une âme ?* (1)

Il n'est pas jusqu'à cette *saveur* musettiste qu'on a signalée chez l'auteur des *Eblouissements*, que je ne rencontre chez Mlle Hélène Vacaresco. Il va de soi que Mlle Vacaresco, pas plus que Mme de Noailles n'imitent Alfred de Musset — pour cette raison d'ailleurs péremptoire qu'il est impossible de l'imiter ! Mais chez l'une comme chez l'autre — si on ne trouve ni l'esprit, ni le fond, ni même tout à fait le tour de Musset — on trouve du moins une facilité sentimentale, charmante et désinvolte, qui rappelle quelque peu la grâce légère et émue de Fortunio. Lisez plutôt :

*Il passa ! J'aurais dû sans doute*
*Ne point paraître en son chemin ;*
*Mais ma maison est sur sa route,*
*Et j'avais des fleurs dans la main.*

*Il parla : j'aurais dû peut-être*
*Ne point m'enivrer de sa voix.*
*Mais l'aube emplissait ma fenêtre,*
*Il faisait avril dans les bois.*

*Il m'aima : j'aurais dû sans doute*
*N'avoir pas l'amour aussi prompt ;*
*Mais, hélas ! quand le cœur écoute,*
*C'est toujours le cœur qui répond.*

*Il partit : je devais peut-être*
*Ne plus l'attendre et le vouloir ;*
*Mais demain l'avril va paraître,*
*Et, sans lui, le ciel sera noir.*

Est-ce que cette jolie piécette de Mlle Vacaresco ne fait pas songer à la pièce cruelle de Musset *Sur une morte* ?

On pourrait encore relever chez Mlle Vacaresco ce même pen-

---

(1) Mais cette personnalisation des sentiments est poussée beaucoup plus loin par Mlle Vacaresco... Chez elle c'est un procédé constant elle donne forme humaine à sa douleur, au soir, au vent, — l'amour, la haine, le courage, le cœur, l'épée... sont des êtres vivants. Et je me demande s'il ne faut pas voir là comme une survivance des croyances mythologiques, comme un besoin héréditaire de prêter aux passions et aux choses la forme et la conscience humaine !

chant à la littérature qui conduit Mme de Noailles — et elle-même — à *évoquer* des pays féeriques et à *décrire* avec une semblable fausse réalité un paysage de France ou d'Italie. Mais ce sont là comparaisons qu'il est temps de cesser. Au surplus, cette parité s'arrête à la surface, et le talent de Mlle Hélène Vacaresco, sa personnalité — ont une véritable et très forte originalité.

Une des caractéristiques du talent de Mlle Vacaresco, est l'aisance surprenante avec laquelle, — après avoir dit, à mots doux, pleins d'une troublante suavité, d'exquises tendresses, — il lui est permis d'évoquer puissamment les gestes héroïques et farouches des vieilles races roumaines, violentes, guerrières et à demi barbares. Tant de vigueur succédant à tant de grâce surprend, cependant qu'élargissant le champ d'inspiration du poète, elle lui crée une personnalité robuste et variée. Ainsi Mlle Vacaresco connaît et nous fait connaître dans son œuvre :

*La volupté du verbe amoureux ou guerrier.*

Avec un même bonheur, elle écrira des vers langoureusement berceurs comme celui-ci :

*Cette nuit, les jasmins sont amoureux et ivres,*

Ou vibrants comme ces deux autres :

*Quand je ne serai plus moi-même un feu vivant,*
*Je voudrais devenir de la flamme et du vent.*

C'est bien cela, Mlle Vacaresco est un « feu vivant ». Dans ses vers d'amour même, dans ses vers les plus mélancoliques, les plus douloureux, les plus doux, on sent déborder l'extraordinaire bouillonnement de sa vie. Qu'elle aime, qu'elle souffre ou que le bonheur gonfle son cœur, le « feu » qui brûle son sang d'orientale ne cesse pas de « vivre » un seul instant. Pas de mièvrerie dans son art, souvent très raffiné d'ailleurs, et quelquefois même entaché de mots outranciers et de néologismes de mauvais goût, pas de pâmoisons maladives, d'ivresses morbides. Elle ignore le dilettantisme de la névrose. Ses poèmes les plus désespérés sont pleins de désirs mal contenus, pleins de cris mal étouffés, pleins de frémissements, pleins d'emportements. Elle est abattue, brisée, elle pleure : elle n'est jamais vaincue. La vie roule trop tumultueuse en elle pour cela. Mlle Hélène Vacaresco, — c'est une force réfléchie et musicale.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Chants d'aurore*, ouvrage couronné par l'Académie française, A. Lemerre, Paris, 1886, in-18. — *L'Ame sereine*, A. Lemerre, Paris, 1896, in-18. — *Jéhovah*, traduction d'un poème de Carmen Sylva. — *Le Rhapsode de la Dambovitsâ*, recueil de ballades roumaines, traduites en français, ouvrage couronné par l'Académie française, A. Lemerre, Paris, 1900, in-18. — *Lueurs et flammes*, Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1903, in-18. — *Le Jardin passionné*, Plon-Nourrit, Paris, 1908, in-18. — PROSE : *Rois et reines que j'ai connus*, Sansot et Cie, Paris.

CONSULTER. — M. BARRACAND, *Revue Bleue*, 1896. — M. BERTHET, *Cronache della civilta Elleno-Latina* (Rome), août-novembre 1906. — E. ARNAL, *La Revue Française, Politique et Littéraire.*

Hélène Vacaresco

## MON PAYS

Oui, j'ai su dès les jours de l'enfance vivace
La liberté naïve et la limpide audace,

Et, pressant l'avenir sur mon cœur indompté,
J'ai marché dans ma force et dans ma liberté.

J'ai balancé mon rêve ainsi qu'un feu de cierge
Dans la lumière en fleur où l'Orient émerge,

Et j'entendais au bruit de mon vœu dévorant
Ma race qui chantait en moi comme un torrent.

Libre et rude ouragan, j'écoutais par mes veines
Se ruer des héros et se traîner des reines.

Et parmi les ardeurs des rapides combats
Dans les barbares jeux des aïeux au front bas,

Se glisser, serpent d'or, la Byzance asservie,
Et toi, voluptueuse et tendre Moldavie.

On m'enseignait à vivre avec les bras ouverts
Pour y recevoir Dieu, l'amour et l'univers...

Devant l'iconostase argenté de veilleuses,
Ma mère me contait des choses fabuleuses...

Vous êtes étendus sur toute ma mémoire,
Fleuves des longs maïs, océan des grands blés
Qui célébrez, tout blonds contre la terre noire,
La fête des soleils dont vous êtes comblés...

O que j'aime chanter ce pays qui m'accable,
Par sa force trop chaude et triste, je me sens
Toute pareille à lui, sauvage, inépuisable,
Qui vibre dans l'automne et n'a pas de printemps.

Ainsi que ses vallons houleux j'ai mûri vite;
J'ai des douleurs sans nom ivres de leur beauté;
Je suis le fleuve lourd qui déchire et s'irrite,
Et pour briser ma course il suffit de l'été.

O largeur de la plaine, ô jeu léger de l'herbe,
Evanouissement du jour et de la nuit,
Foule en fleurs des forêts qui, peureuse ou superbe,
Te troubles tour à tour de silence et de bruit !...

Or des lointains laiteux meurtris par la lumière,
Arbres fins qui laissez voir la campagne au loin
Pour qu'en sa nudité nous apparaisse entière
La grâce de la terre accomplie avec soin,

Tendresse et pâmoison des soirs asiatiques,
Formes contre l'air vif des grands chars et des puits,
Arbres qui soulevez vos suaves tuniques
Pour franchir les ruisseaux que leur pente conduit,

Vieux cloîtres byzantins tapis au fond des gorges,
Murs de neige aux toits noirs, pâtres aux fiers profils,
Vierges qui traversez le flot mouvant des orges
Et tendez au soleil l'arc brun de vos sourcils,

Déroulement splendide et doux du vert espace,
Légendes qu'on raconte en tournant le fuseau,
Récits, voile argenté d'une femme qui passe
Et met son pied rythmique et nu sur le coteau ;

Vous toutes, les sept voix des syrinx susurrantes,
Et vous, subtilités des flûtes dans les soirs,
Danses des bergers blancs, cris longs, pâles attentes
Des amoureux au bord des puits et des pressoirs ;

Vous m'avez fait une âme avec tous vos vertiges,
Avec votre beauté qui souffre et qui s'épand,
Et je m'élance au jet chaleureux de vos tiges,
Car vous brûlez en moi bien plus fort que mon sang.

O terre de douleur, de force et d'insistance
Où l'hiver et l'été sont tueurs tous les deux,
C'est en vous que je plonge et que je me dépense,
Et je me brise aux bras de vos zéphirs nerveux.

C'est vous qui me donnez l'orgueil d'être hardie.
Vous versez à travers mes tempes et mon pouls
Vos soirs sur le Danube et vos soirs d'Olténie.
Je ne suis plus moi-même, ô terre, je suis vous.

## C'EST VRAI...

C'est vrai ! Je ne serai plus rien pour vous un jour,
Et vous aurez vécu tout le mal, tout l'amour
Qui devaient vous venir à travers mon visage.
Je ne serai plus rien pour vous, un jour, ô rage !
Ni le deuil furieux, ni le brûlant éclair,
Mes yeux ne seront plus le sang de notre chair,
Ni mes mains la brûlure et la peur de vos songes.
Mes déraisons, mes cris, mes jeux et mes mensonges.
Et le pli de ma robe et mon doigt qui le tient,
Mon ombre et mon miroir ne vous seront plus rien !
Vous aurez épuisé la douleur que je donne,
Après l'été trop vif, il nous faut de l'automne,
Et je ne suis pas celle en qui tombe l'ardeur
De tirer tout entier tout l'arome d'un cœur.
Quoi ! moi périr en vous et vous m'être insensible,
Mais la mort même, amour, me paraît plus possible !
Et pourtant cette chose atroce arrivera.
Nous réduirons en cendre un feu qui dévora.
L'odeur de mon jardin ne vous sera plus douce
Et vous n'aimerez pas mon banc bruni de mousse,
Comme l'appel profond des bois, des eaux, des airs.
Quoi ! je ne tiendrai plus, moi, tout votre univers
Contre mes faibles bras et ma tremblante bouche !
Je ne serai plus, moi, ce qui brise et qui touche !
Je ne vous rendrai plus impitoyable et fou.
Vous verrez sans frémir le frisson de mon cou,
Et je ne saurai plus, dans mes soucis frivoles,
Courber mes cils vaincus au vent de mes paroles !
Amour, ceci me semble abominable et dur !
Je tombe sur un banc et je m'appuie au mur
Quand votre amer dessein me déchire en silence.
Il est des jours surtout où tout le jour j'y pense,
Et, ces jours là, je pleure et dis comme aujourd'hui :
« C'est vrai ! je ne serai plus rien un jour pour lui,
Sous ce même soleil qui nous paraît si nôtre.
Et nous disparaîtrons tout entiers l'un de l'autre. »

## NOCTURNE

Vivons la volupté de ne plus rien vouloir ;
Le jasmin pèse à peine à sa tige joueuse,
Le jet d'eau monte et tombe aux doigts tremblants du soir,

Et, pour mieux velouter tes mains aventureuses,
L'odeur de mes cheveux sent l'aube et le pressoir
D'où vient la volupté de ne plus rien vouloir.

Respire en mes cheveux le vin couleur de feuille ;
Tu croiras boire en eux de la terre et du sang.
Le doux jet d'eau bondit aux doigts du soir pressant ;
L'air chaud a la langueur d'un amour qu'on accueille
Et qu'on boit comme un vin neuf et couleur de feuille.

Les jasmins sont jaloux de la lune aux doigts bleus.
J'ai tout goûté des jours, hors la joie, et je jure
Que le goût du bonheur a fui loin de mes vœux.
Le fin jet d'eau fléchit sa frêle chevelure,
A l'appel vif et lourd des violons nerveux,
Et des jasmins jaloux de la lune aux doigts bleus.

Rien que du son, du rêve, un arome et des lèvres,
Un peu de violence et d'assouvissement,
Ce qu'on tient et dévore et ce qui fuit et ment
Un passage enfiévré du frisson triste aux fièvres ;
Rien que du son, du rêve, un arome et des lèvres.

## JE DOIS VOUS DIRE...

Je dois vous dire un peu ce qui m'est arrivé !
Je marchais dans ma joie et dans le jour levé,
Je portais le matin heureux dans mes corbeilles
Et sur ma voix le bruit embaumé des abeilles ;
Je disais à l'aurore : « Es-tu prête, ma sœur ? »
Les gestes de mes yeux jetaient de la douceur ;
L'onde était moins flexible au battement des proues
Que mes grands cheveux d'ombre ouverts sur mes deux [joues,
J'allais d'un pas égal sur les moments divers,
Et les lèvres au vent je buvais l'univers.

Mes yeux sur la clarté tournaient comme une danse :
Et je me répandais, dans une jeune abondance,
Plus que le fauve éclat du soleil sur les fruits
Et que la lune étroite aux cimes d'or des nuits.
Quand je riais en lui mon miroir était rose.
Ceci m'est arrivé, qui détruit toute chose
(Et je ne veux pourtant ni pitié, ni secours).

Un visage âpre et simple est entré dans mes jours;
Je ne l'attendais pas; sa terrible venue
Mêle tous mes instants à sa force ingénue
Et je ne vois plus rien au delà de ses yeux.

Quoi! des êtres vivants se font si mal entre eux!
Seigneur! venant de vous, cher gouffre de clémence,
Leur rage de souffrir est comme une démence;
Ils luttent pour se rompre et le cœur et les bras,
Leurs ivres voluptés ne sont que des combats.
Leurs faibles doigts perdus au feu des chevelures
Se déchirent d'aimer l'étreinte et les brûlures;
Car, ce qui les détruit, est leur plus fort plaisir.
Ceci m'est arrivé dont je songe à mourir:
Un visage âpre et simple a touché mon visage
Et le vent à présent peut le couvrir de rage,
Le soleil se suspendre à mes cils éperdus,
Mon miroir me réflète et ne me connaît plus!
Ceci m'est arrivé qui m'exalte et me plie:
Un visage âpre et simple est entré dans ma vie,
Et je laisse tout choir qui fut tendre à saisir,
Mon ardeur de goûter, de vivre et de sentir:
Tout ce qui m'est venu du monde et de moi-même,
Ce que je garde au fond de mon secret extrême,
Ce que je livre avec mon regard et ma voix,
Je donne tout, des jours présents de l'autreïois.
Pour lui, cet inconnu qui m'accable et m'altère,
Je ne guérirai de lui que dans la terre.
Je le trouve en chacun de mes tristes instants;
Il est plus fort en moi que l'aube et le printemps;
Hors lui, je ne veux rien de meilleur ni de pire,
Et, dans l'air où je vis, c'est lui que je respire.
Seigneur, j'avais vos bois, vos fleuves, vos matins,
Vos couchants, étalés comme de grands festins
Où le vin sanglant roule aux coupes d'or qui fume;
J'avais mes cris, mes jeux, j'avais mon amertume.
Je marchais sur ma joie et sur le jour levé:
Un visage est venu qui m'a tout enlevé.

. . . . . .

Oui, ceci m'épouvante, oui, des heures viendront
Où d'autres amoureux, jeunesse et flamme au front,
Seront aimés d'amour autant que moi je t'aime,
Avec des mots de cendre et de feu, le mot même

Peut-être dont je sais le mieux brûler ton sort;
On les préférera, eux aussi, à la mort,
A la vie, au bruit fin des saisons et des heures;
On périra de soif au seuil de leurs demeures.
A force de vouloir leurs lèvres et leurs bras,
Le goût de l'infini, du deuil et des combats
S'éteindra de toucher tes cils doux qui l'abritent,
Les cieux seront étroits et la terre petite
Pour tenir les plaisirs poignants qui viendront d'eux.
Ma poussière a l'horreur de ces futurs heureux
Qui n'auront pas tes mains, ta voix et ton visage.
Je sais qu'on nommera: douleur, bûcher, ravage,
D'autres, ô mon amour, qui ne seront pas toi!
Qu'on leur dira: « Mon souffle et mes deux yeux, mon roi! »
Que la terre oubliera ta joue étroite et blonde;
Qu'on fera sans tes yeux de l'aube sur le monde,
Et de la volupté sans ta bouche et tes pleurs;
Qu'on aura du désir et qu'on verra des pleurs;
Que l'été sera tendre et fort sans que tu mêles
Ta tendresse et ta force à ses douceurs cruelles.

(*Le Jardin passionné.*)

## ON ME DIRA PEUT-ÊTRE...

On me dira peut-être, et je devrai me taire:
« Pauvre morte, il fait doux, il fait divin sur terre.
L'odeur du maïs mûr a l'air de prendre exprès
L'ombre où le banc verdit sous les rameaux ambrés,
Pour que l'ombre et le banc jouissent de la plaine.
Le visage du jour argente la fontaine,
Le visage du soir est d'or entre les joncs.
Pauvre morte, il fait doux. Hélas! nous te plaignons! »
J'aimerais leur répondre et je devrai me taire,
Je sais, je vois, j'entends, il fait divin sur terre,
Ma porte et ma maison et ma lampe d'azur,
Le divan de l'estrade et le miroir du mur,
Le panier qui tenait mes livres et mes voiles,
Le tapis souple où tourne une ronde d'étoiles,
La source, le verger aux grands arbres feuillus,
Tout cela qui fut moi, je ne le touche plus!
Je n'ai rien pris des jours aux tièdes plénitudes,
Ni des soirs pour remplir un peu mes solitudes,
Je n'ai pas retenu contre mes doigts fermés

Le parfum des instants qui les ont embaumés.
Ceux qui tiennent le monde avec leurs mains vivaces
Ne savent point mes deuils, mes jeux et mes audaces,
Et moi, qui fus l'avril, je ne suis plus pour eux
Qu'une tombe attristante aux pas vifs des heureux.
Mais j'ai vécu ma force et ma douleur complète;
Tout destin qui suivra mon destin le reflète.
J'ai savouré le deuil, j'ai voulu la beauté,
J'ai crié sur ma joie et mon cœur emporté,
J'ai brûlé tout mon sort furieux sur ma bouche...
J'ai tant aimé la terre où l'homme entre et se couche
Et l'espace qui tend les gestes et les yeux,
Que je ne pleure aucun de mes jours sous les cieux,
J'ai mis en tout instant le meilleur de moi-même
Et vous ne pourrez point goûter d'instant extrême
Où je ne vienne avec mon délire enchanté,
Ni trouver un désir que mon vœu n'ait tenté,
Et vous, ô ma sagesse, et vous, ô mes folies,
Je vous aurai si vite et si fort poursuivies.
En vous jetant un peu de mon éternité,
Que l'on me doit revivre au feu des autres vies.

## AU VOYAGEUR...

Toi dont le pas est d'or dans la blancheur d'été,
Que ton ombre se berce heureuse à ton côté,
    O voyageur qui nous envies
De ne jamais quitter l'ombre du puits penchant
Et de ne pas courir dans l'aube ou le couchant
    Plus loin que l'eau de nos prairies.

Passant, nous te plaignons de passer triste et seul;
Tu ne sais rien de nous; ni pourquoi le tilleul
    Va se courbant comme une épaule,
Ni le pli du ruisseau derrière le moulin,
Ni que l'abeille ici cherche la fleur du lin
    Dans le maïs et sous le saule.

Tu ne sais rien, tu vas sur les chemins si longs,
Rien qu'à te voir passer déjà nous t'appelons
    Celui que l'on attend sans cesse.
Ne nous demande pas à boire, ô voyageur!
Porte ta soif entière aux lieux où rit sans frein
    Le sourire de ta jeunesse.

Va, saisis dans tes bras l'heure des beaux retours, —
Nous avons tous ici ce qu'il faut à nos jours,
Des épis, du soleil, de l'herbe, —
Et dans le soir l'éclair d'une plume de paon
Sur l'air rouge et le bruit que fait en galopant
Le heiduck terrible et superbe.

## QUI T'A FAIT...

Qui t'a fait, mon soleil, aujourd'hui si joyeux,
Ruisseau d'ambre à mon cou, topaze dans mes yeux,

Jonquille sur mes bras, chaîne blonde à ma taille,
Et glaive sur mon cœur, grand couteau de bataille?

Ma tunique est une eau vermeille entre tes mains
Et mon cœur un palais qui voit mille jardins.

Tu tournes, ruban vif, autour de mes chevilles;
Tu fais de mes cheveux des cages et des grilles,

Mon doigt jette un éclair sur le sable et le mur;
Rien n'a d'ombre, rien n'est pâle, rien n'est obscur.

Pourquoi ressembles-tu si fort à de la joie,
A des bouches de rire, à des regards de soie,

A tout ce qui fait mal à force d'être humain,
Aux baisers, à l'Amour, soleil de ce matin?

## TOUT LE VENT MEURT...

Par les cyprès qui songent sur Florence,
Nous voyions fuir les heures aux pieds fins;
Elles suivaient dans l'air qui les nuance
Les bleus sentiers que l'ombre rend divins...

Et nous parlions tout bas de Béatrice,
Tu me disais: « Ce n'était qu'une enfant,
Avec sa robe étroite, longue et lisse,
Sous l'œil hanté de l'âpre adolescent... »

Je te disais : « Et lui, le toujours triste,
Il frissonnait de tous les grands frissons. »
Mais le ciel va du mauve à l'améthyste,
Tout s'enténèbre aux lieux où nous passons.

Tout le vent meurt dont ta voix était ivre...
De tous côtés tout le silence accourt...
Hors nous, plus rien ne se vante de vivre,
Et de savoir le mal que fait l'amour.

*(Le Jardin Passionné.)*

---

# JANE DE LA VAUDÈRE

Jane de la Vaudère est née à Paris en 1865, elle y est morte au mois d'août 1908. Son père, le docteur Scrive, médecin inspecteur de l'armée, écrivit de nombreux ouvrages scientifiques fort remarqués. Ce ne fut pas sous son nom de jeune fille, Jane Scrive, mais bien sous son nom de femme Jane de la Vaudère, qu'elle débuta, croyons-nous dans les lettres. L'œuvre de Mme de la Vaudère est considérable : poésies, romans, critique d'art, théâtre, etc., tous les genres lui furent familiers. Son talent souple, abondant, ingénieux lui permettait de les cultiver tous avec la même facilité, la même inépuisable fécondité. Nous ne nous occuperons ici que de ses recueils poétiques. Elle a publié successivement, à des intervalles très rapprochés : *les Heures Perdues, l'Eternelle Chanson, Minuit, Evocation, Royauté morte, les Flammes.*

Chacun de ces volumes se recommande par une aisance qui touche parfois à la prolixité, par un abandon qui n'est jamais sans grâce et qui atteste des dons poétiques remarquables. Mais on aurait aimé que Mme Jane de la Vaudère sût restreindre cette inépuisable inspiration au profit de la qualité de ses poèmes. Ils sont cependant très loin de manquer de valeur et d'intérêt. Ils demeurent imparfaits, voilà tout. Les beaux vers jaillissent fréquemment. L'inspiration toujours variée, se renouvelle avec aisance. Le détail pittoresque, dans une description, dans l'expression d'un sentiment donne souvent aux poèmes un tour imprévu, une originalité piquante. Malgré tout on éprouve comme un regret que Mme Jane de la Vaudère écrivît si hâtivement, qu'elle se contentât trop facilement et qu'elle ne voulût pas bannir les rimes banales, les expressions sans reliefs, les images et les métaphores conventionnelles, lorsqu'elle eût pu, presque sans effort, ne livrer au public que des œuvres achevées. Elle possédait à un haut degré des dons très rares d'inspiration, d'harmonie et de rythme.

Tous les volumes de Mme Jane de la Vaudère sont écrits en vers réguliers, d'après les traditions romantiques et parnassiennes.

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE : *Les Heures Perdues*, A. Lemerre, Paris. — *Les Baisers de la Chimère*, Paris. — *L'Eternelle Chanson*, ouvrage mentionné par l'Académie française, Ollendorff, Paris, 1890, in-18. — *Minuit*, Ollendorff, Paris. — *Evocation*, Ollendorff, Paris, 1893, in-18.— *Les Flammes*, ouvrage couronné par l'Académie française, Paris. — THÉATRE : *Le Modèle*, un acte en vers, Lemerre, Paris. — *Royauté morte*, conte fantastique en un acte en vers. — *Victor Hugo*, un acte en

vers. — *Mademoiselle Fleur de Prunier*, pièce japonaise en vers. — *Tanagra*, pièce en quatre actes en vers. — *Le Rêve de Mysès*, mimo-poème égyptien. — *Pour le Flirt !* 15 comédies et fantaisies lyriques. — ROMANS : *Mortelle étreinte.* — *L'Anarchie.* — *Rien qu'amante.* — *Ambition.* — *Le Droit d'aimer.* — *Les Sataniques.* — *Les Demi-Sexes.* — *Le Sang.* — *Les Frôleurs.* — *Trois Fleurs de volupté.* — *Les Mousseuses.* — *Les Mystères de Kama.* — *L'Amuseur.* — *Les Androgines.* — *l'Amazone du roi de Siam.* — *La Mystérieuse.* — *Prêtresse d'Amour.* — *l'Expulsée.* — *Lotusot.* — *Le Harem de Syta.* — *L'Amante de Pharaon.* — *Les Confessions Galantes.* — *La Sorcière d'Ecbatane.* — *La Vierge d'Israël.* — *La Porte de Félicité.* — *L'Invincible Amour.* — *Le Peintre des Frissons.* — *Les Prêtresses de Myllitta.* — *La Cité des Sourires.* — *Sapho Dompteuse.*

COLLABORATION. — *Figaro.* — *L'Echo de Paris.* — *Le Gaulois.* — *Le Journal.* — *Le Temps.* — *Le Matin.* — *La Presse.*

## D'UNE MORTE

Elle aimait la musique et la danse lascive,
Heureuse des vingt ans qui fleurissaient ses yeux,
Et son visage rose avait cet air joyeux
Que prend, avec avril, la nature pensive.

Elle aimait les parfums, les jupes de velours,
Les éventails légers, les fières armoiries,
Les écrins ruisselants de pâles pierreries,
Les étroits corselets sertis de joyaux lourds.

Elle aimait le collier qui doucement enchaîne
La chair au long contact des saphirs amoureux,
Elle aimait les brocards, les tissus vaporeux...
... Elle porte à présent une robe de chêne !

*(Evocation.)*

## LA COULEUR DES BAISERS

Les mots ont leur couleur et les baisers aussi :
Les uns, du ton pâli des roses effeuillées,
S'envolent tristement vers les cimes brouillées
Où pleure le regret du souvenir transi.

D'autres, dernières fleurs, sur le chemin durci,
Aux pétales de givre, aux corolles fouillées
Dans des pleurs de cristal, sont aux âmes rouillées
D'un blanc immaculé sous le ciel obscurci.

Quelques-uns ont le ton discret des violettes;
D'autres, presque effacés, doux et frêles squelettes,
Me semblent un essaim de grands papillons gris.

Le baiser noir du mal mord ainsi qu'une gouge,
Mais le roi des baisers dont mon être est épris
Est ton baiser de sang, ton ardent baiser rouge!

*(Évocation.)*

## MA FORÊT

J'aime une fée aux cheveux pâles
Qui, chaque nuit, sous un jasmin,
Dégrafe, à l'ombre du chemin,
Sa lourde ceinture d'opales.

A ses poignets des anneaux verts,
Sont faits de vivants scarabées,
Et je prends les fraises tombées
De ses rouges colliers ouverts.

Mince comme une libellule
Elle s'envole bien souvent,
Et sa jupe s'entr'ouvre au vent
Comme une blanche campanule.

Ses souliers sont des genêts d'or,
Ses bas des gouttes de rosée,
Et sur sa hanche s'est posée
La neige en fleurs de messidor.

Je lui dis ardemment ma flamme,
En contemplant dans son œil pur
La mignonne perle d'azur
Qui me met tout le ciel dans l'âme!

Nous nous cachons dans les buissons,
A l'abri des feuilles cendrées,
Pour cueillir les mûres pourprées
Et chanter de folles chansons.

O cher souvenir qui me grise,
Et charme mes esprits railleurs,
Comme un nid d'oiseaux gazouilleurs
Tombé sur une route grise !

Bientôt la forêt jaunira ;
Les feuilles, comme des phalènes,
S'envoleront le long des plaines,
Et mon doux songe finira !

Adieu les joyeuses cueillettes
De fruits mûrs et de frais baisers !
Les bois et les rêves brisés
Secoueront leurs mornes squelettes.

En attendant, bois endormi
Qui connais ma peine secrète,
Je suis, sous ton ombre discrète,
Comme dans le cœur d'un ami.

*(Évocation)*

## CLOITRE DE MONREALE

J'ai goûté tout un jour des plaisirs inconnus
A l'abri généreux de ses murs archaïques,
Sous le vol éclatant des fines mosaïques
Qui font un bonnet d'or au front des piliers nus.

Les saints, groupés en cercle, ont des airs ingénus,
Et sous la colonnade, entourent les portiques,
Tandis que la pensée, aux horizons mystiques,
Berce son vague espoir dans les brouillards ténus.

Rien n'est doux comme un cloître à la tristesse errante
Qui, du soir au matin, mène l'âme souffrante
Vers l'éternel amour qui, seul, peut l'apaiser !

Dans l'encens oublié des oraisons fidèles
J'ai pensé, défaillante, au goût de ton baiser,
Et jamais mon désir n'a tant battu des ailes !

*(Évocation.)*

## BULLES DE SAVON

Pour faire une bulle fragile,
La tige creuse d'un roseau,
Un peu de savon, un peu d'eau
Dans un simple vase d'argile,

Suffisent; et le globe bleu,
Rouge, vert ou couleur d'aurore,
Qu'un léger souffle a fait éclore,
S'envole à l'horizon de feu.

Il s'irise dans la lumière,
Devient saphir ou diamant;
Il plane splendide et charmant,
Reflet de l'ivresse première.

Il brille un moment, puis c'est tout!
Et de sa splendeur éphémère
Reste une gouttelette amère
Qui tombe en pluie et se dissout...

Mon cœur est le vase d'argile
Et toi la tige de roseau:
De nos volontés, — gouttes d'eau, —
Nous fîmes la bulle fragile:

Ce fut un lumineux amour
Qui nous brûla le corps et l'âme,
Et mourut, d'un excès de flamme,
Usé déjà, n'ayant qu'un jour!

Et le bonheur que l'on envie,
Le succès, la gloire et l'argent,
— Bulles d'or au reflet changeant —
L'espérance qui fut la vie

Comme l'amour que l'on rêva:
Illusion, erreur dernière,
Bulle d'azur et de lumière
Que l'on a créée et qui s'en va!

*(L'Éternelle Chanson.)*

## FLEURS D'EAU

L'hybride nymphéa, calice d'or vivant,
Qui lève dans les joncs son éclatant visage,
Et paraît contempler le sombre paysage
Qui fait à sa splendeur un asile fervent.

Le nymphéa neigeux des rives taciturnes,
Dont le sein orgueilleux est un jardin d'amour
Où des souffles divins errent pendant le jour
Pour parfumer, là-haut, les nymphéas nocturnes.

Le mystique lotus qui semble un trou d'azur
Ouvert sur le vieux Gange en un ciel de mystère,
Un ciel transparaissant au travers de la terre,
Mais un ciel plus profond, plus ardent et plus pur.

Le grand nelumbium aux anthères vernies
Qui semblent rayonner en astrales clartés;
Les iris pelucheux des étangs attristés
Qui montrent leurs fronts bleus aux douceurs infinies.

Depuis la populage à la lentille d'eau,
Depuis la sagittaire à la valisnerie,
Mon rêve se repose en cette île fleurie
Dont le lac ténébreux porte le vert fardeau.

Hôte des fonds cachés, cher monde énigmatique,
Fleurs aux stigmates noirs comme des yeux pervers!
Vous créez, dans la nuit, les pâles univers
Où flotte vaguement votre âme aromatique.

Tendant, au ras du sol, l'éventail de velours
De votre épais feuillage où l'humble animalcule
S'éveille, vit et meurt, de l'aube au crépuscule,
Vous soutenez l'orgueil de vos pétales lourds.

Semblant, dans un miroir, réfléchir les planètes,
Vous étalez, sur l'eau, vos faces de clartés,
Et vos âmes de fleurs sont des affinités
Adorables avec les âmes des poètes!

Mme de la Vendée.

Dans votre mare glauque où se brouille le ciel,
Sous la douve et la flambe aux haleines fiévreuses,
J'entends se réveiller mille voix amoureuses
Qui chantent leur bonheur dans le couchant de miel.

C'est une mélodie enivrante et divine :
Faite d'ardents sanglots et de tristes chansons ;
Et l'on croit voir monter d'ineffables frissons
Des noires profondeurs que le désir devine.

Dans votre air maladif mon esprit est moins seul,
Evoquant, en secret, d'étranges atavismes ;
Et, cédant éperdue, à vos doux magnétismes,
Je voudrais m'endormir sous votre vert linceul !

*(Évocation.)*

---

# VEGA

Marguerite-Alice de Wegmann, Mme de Visme depuis 1898, et, Véga en littérature, est née à Paris. Tout enfant, elle se prit d'un goût très vif pour les choses des arts et des lettres. Elle n'avait pas revêtu la jupe longue de la jeune fille qu'elle s'essayait à faire des vers. J'ai là sous les yeux une petite pièce qu'elle composa aux environs de sa seizième année, qui est fort jolie. Pourtant, elle n'apporte aucune hâte à produire ses poésies. « Ayant toujours eu, dit-elle, la vocation sérieuse et passionnée d'écrire, j'ai toujours craint par-dessus tout de le faire en amateur et d'être considérée comme telle. » Ceci explique qu'elle ait tenu à donner tout d'abord quelques études et essais en prose avant de livrer ses vers à l'impression. Et, lorsqu'on connaît sa crainte d'être accusée d'amateurisme, on n'est pas surpris que ses poésies dénotent un si grand souci de perfection, dans l'expression comme dans la forme.

Rendant compte de *Légendes et Chansons*, le premier recueil poétique de Véga, Auguste Sabatier écrivait dans le *Journal de Genève :* « Il me semble que Véga a beaucoup lu Alfred de Vigny et Sully-Prudhomme. Elle s'efforce d'écrire en vers comme le premier et de penser en symboles comme le second. Elle aime les légendes populaires, les mythes anciens, le paysage caractérisé, parce qu'elle trouve toujours le moyen d'y mettre ou d'en dégager une pensée morale, une leçon de choses vécues, un mouvement de l'âme vers l'au delà et le mystère, l'expression d'une douleur ou d'une espérance... J'ajoute que cette poésie, tout en étant essentiellement lyrique, c'est-à-dire subjective et intime, ne verse point dans l'effusion fastidieuse des sentiments personnels ni dans l'égotisme littéraire... »

Tout ceci s'applique encore fort bien dans l'ensemble au talent de Véga, à sa manière dernière. Elle a dû cependant étendre quelque peu ses relations littéraires ; après Vigny et Sully-Prudhomme il semble qu'elle ait pas mal fréquenté Lamartine, Chénier et J.-M. de Heredia. — Loin de moi de lui en faire un reproche. A se pénétrer du génie de ces grands poètes, sa personnalité n'a pas souffert et, pour son talent, il y a considérablement gagné. Il est devenu plus souple, plus fort et plus sûr de lui aussi. Véga est aujourd'hui en pleine possession de son métier d'artiste. Peu de femmes, parmi les meilleures poétesses contemporaines, travaillent leurs vers autant qu'elle et avec un bonheur égal. Elle bride avec un tact parfait son imagination qu'elle veut claire et mesurée ; sa forme est plastique et harmonieuse. Véga est une âme pieuse et sereine que la passion ne semble pas avoir troublée profondément, mais c'est surtout une âme d'artiste ardemment éprise de beauté.

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE. — *Légendes et Chansons*, A. Lemerre, Paris, 1898, in-18. — *Le Jardin des Hespérides*, Lemerre, Paris, 1903, in-18. — *L'Ombre des Oliviers*, A. Lemerre, Paris, 1908, in-18. — PROSE. — *André Gill*, sa vie, ses œuvres, (en collaboration avec Armand

Lods), 1887. — *Madame Guizot*, la mère d'un grand homme d'Etat, 1901.

COLLABORATION. — *Revue des Deux Mondes* (depuis 1904). — *L'Artiste*. — *La Revue Hebdomadaire*. — *La Musique pour Tous*. — *La Revue Chrétienne*. — *La Revue d'Art dramatique*, 1890 à 1895. — *Foi et Vie*. — *Figaro*. — *Journal des Débats*.

CONSULTER. — JEAN RENOUARD, *Le Carnet Historique*, janvier 1904. — AUGUSTE SABATIER, *Journal de Genève*, 19 décembre 1897. — HENRY DARTIGUE, *Le Signal*, 9 septembre 1904. — *La Revue Verte*, 15 mai 1908. — *Journal des Débats*, 19 avril 1908. — *Nouvelle Revue*, 15 mai 1908.

## INCANTATION

Sur ce rocher que bat la vague blanchissante,
Je t'implore, ô tendresse absente
De l'époux sans cesse attendu.
Je vous évoque avec des mots pleins de caresses,
Chères ivresses,
Bonheur perdu !

Les mots d'amour qu'il me disait, à l'air sonore,
A la mer, je les dis encore
Pour qu'il les entende là-bas,
Pour que le soir il les entende comme en rêve,
Quand sur la grève
Errent ses pas.

En soupirant, il a quitté sa bien-aimée,
Il cherche au loin la renommée ;
Mais, dans les combats, songe-t-il
Que sans cesse, en tous lieux, sa tête est caressée
Par ma pensée
Au vol subtil ?

Dans cette mer, vivant miroir qui me reflète,
J'effeuille mainte violette,
Maint iris bleu comme les cieux,
Pour que là-bas mon jeune amant, rempli de joie,
Dans l'onde voie
Briller mes yeux.

Les longs cheveux dont l'or léger m'a couronnée
Au jour heureux de l'hyménée
Je les livre aux vents embrasés

*Phot. Elenteri, Rome.*

Pour que bientôt leur doux arome lui parvienne,
Qu'il lui souvienne
De nos baisers.

Pour qu'avec l'eau mouvante au loin ma plainte arrive,
Je la murmure sur la rive,
Je mêle mes larmes aux flots
Pour que ce soir, là-bas, la tente qui l'abrite
Tremble et palpite
De mes sanglots.

Son blanc vaisseau fendra demain la mer sereine
S'il m'entend exhaler ma peine;
Tu reviendras, bonheur enfui,
S'il aperçoit, malgré l'espace et ma faiblesse,
Mes bras sans cesse
Tendus vers lui.

(*L'Ombre des Oliviers.*)

## LE SCULPTEUR

Dans un roc de Paros, doré comme l'ivoire,
J'ai sculpté la splendeur et le sublime effort
Du héros que soudain divinise la mort,
Du vainqueur qui succombe, offrande expiatoire.

A l'heure où les bergers mènent leur troupeau boire,
Où les rameurs lassés se tournent vers le port,
Pour moi, bon travailleur éprouvé par le sort,
Au ciel d'or luit aussi l'aile de la Victoire.

Mon marbre est achevé... Là-bas, près du chemin,
Qu'on le pose à la place où je serai demain;
C'est mon dernier désir et mon unique envie,

Et l'avenir saura que mon rêve était beau,
Que j'ai fait sagement de lui vouer ma vie.
En voyant son image au seuil de mon tombeau.

(*L'Ombre des Oliviers.*)

## PRINTEMPS LUMINEUX

L'ardent soleil rayonne au loin sur la bruyère,
La mer sourit dans la lumière
Au vent vif, aux oiseaux légers;
Voici, parmi les fleurs blanches, les fleurs vermeilles.
Un bruit d'abeilles
Dans les vergers.

Les oliviers, qu'en les touchant la brise argente,
Effleurent d'une ombre changeante
Les verts épis des jeunes blés;
Les papillons errants, ailes fraîches écloses,
Aux champs de roses
Sont rassemblés.

L'eucalyptus aux longs rameaux souples s'incline
Sur les jardins de la colline;
Les narcisses, vers l'eau penchés,
S'ouvrent aux prés que le ruisseau rapide arrose,
Et l'herbe est rose
Sous les pêchers.

L'air nous enivre ainsi qu'un philtre de jeunesse
Il semble que l'âme renaisse
Avec le printemps vif et clair;
La sève ardente, qui remplit les bois d'aromes,
Répand ses baumes
Dans notre chair.

Comme la mer, dans la clarté resplendissante,
Brille et sourit, retentissante,
Notre cœur nouveau chante et rit
Au soleil jeune, au gai matin qui nous éclaire;
C'est pour nous plaire
Que tout fleurit.

Nos vœux d'amour ont la douceur des violettes
Délicieuses et discrètes,
Les ardeurs des narcisses d'or,
Et, plus hardis que les mouettes sur les grèves,
Tous nos beaux rêves
Prennent l'essor.

(*L'Ombre des Oliviers.*)

## L'AUBE NOUVELLE

Le feu pâli se meurt dans la cendre entassée;
La lampe qui veilla toute la nuit s'éteint;
Le but tant désiré n'est pas encore atteint,
Mais le sommeil s'abat sur ta tête lassée.

Ecarte tes volets; l'ombre s'est dispersée;
Tandis qu'en ta maison pénètrent le matin
Et l'air vivifiant de l'Océan lointain,
La force et la clarté rentrent dans ta pensée.

Tu te redresses prêt à des efforts nouveaux...
Elle viendra pourtant, la fin de tes travaux;
Les lueurs d'ici-bas te manqueront peut-être:

Plus de flambeaux ardents ni de foyer vermeil;
Prie, ouvre l'âme au ciel, à l'aube la fenêtre:
Tu ressusciteras à l'éternel soleil.

(*L'Ombre des Oliviers.*)

---

# RENÉE VIVIEN

Issue d'une famille anglo-américaine, Mlle Renée Vivien est née aux Etats-Unis, en 1877. — Elle a débuté en 1901, par un volume de vers : *Etudes et Préludes*, dans lequel elle se révélait telle qu'elle devait toujours se montrer à nous dans ses autres livres, c'est-à-dire la mystique prêtresse de Sapho.

En vérité, n'est-ce point une chose étrange que cette jeune femme, oubliant sa langue et sa patrie, chantant en vers français et portant en elle l'idéal grec de la beauté plastique et de l'amour lesbien ! M. Paul Flat, qui a consacré quelques belles pages de critique à l'auteur de *Sapho*, ne cache pas son étonnement d'un tel miracle littéraire. « Je ne sais pas d'exemple plus saisissant de retour en arrière, dit-il, ni qui montre mieux ce phénomène singulier : un écrivain de notre race, vivant parmi nous, et que nous pouvons coudoyer, sautant à pieds joints par-dessus deux mille années de culture, pour nous faire respirer une âme tout imprégnée des senteurs de Lesbos ! » — Car, le plus surprenant, outre l'incroyable pureté d'expression du vers de Mlle Renée Vivien, c'est qu'elle paraphrase ou s'inspire simplement de la poétesse de Mitylène, l'essence vraiment grecque, sans apparent effort, de son inspiration, la forme tout antique de sa pensée. Il y a là plus qu'un effet de l'art : Mlle Vivien voit, ressent, pense comme une Grecque ; par un oubli total de l'ambiance moderne, par un dédoublement inouï, par une continuelle tension d'imagination elle est arrivée à modifier son âme, à s'identifier complètement avec la célèbre Lesbienne qu'elle s'est donnée comme modèle. Sa sincérité est entière, on n'en saurait douter, bien qu'il y ait dans son cas une importante part d'excitation cérébrale et beaucoup de littérature. — Si on lit seulement quelques pièces de ses livres, on a tout d'abord l'impression de vers écrits par un élève de rhétorique vicieux, à l'esprit farci de classicisme, — mais, lorsque l'on pousse la lecture plus avant, on se convainc, alors, que toute cette poésie saphique est l'expression exacte de sentiments vrais.

Dois-je confesser mon peu de sympathie pour l'œuvre de Mlle Renée Vivien ? — Ce n'est pas que je méconnaisse la beauté de certains poèmes, mais, ces éternels frôlements de chairs féminines m'énervent. La suavité incolore de ses vers de forme très pure, leur fluidité devient extrême-

ment fade, à la longue. Il manque à tout cela un peu de piment, un peu de nerf, quelques cris échappés à un cœur profondément convulsé ; on voudrait une véritable pâmoison et non pas toujours ces amours *languides* et *évanouies*. Et puis, cette perpétuelle extase, cette prière d'amant-femelle agenouillée devant la beauté d'une femme qui « tient la pose » des lys dans les mains — toute cette atmosphère, tout ce décor facticement vrai, tout cela, en dépit du grand art du poète, fatigue et crispe.

On ne saurait néanmoins ne pas trouver très beaux des vers tels que ceux-ci :

*Ton rire est clair, ta caresse est profonde,*
*Tes froids baisers aiment le mal qu'ils font ;*
*Tes yeux sont bleus comme un lotus sur l'onde,*
*Et les lys d'eau sont moins purs que ton front.*

Ou ceux-ci qui sont célèbres :

*Puisque telle est la loi lamentable et stupide,*
*Tu te flétriras un jour, ah ! mon lys !*
*Et le déshonneur hideux de la ride*
*Marquera ton front de ce mot : jadis !*
*Tes pas oublieront le rythme de l'onde,*
*Ta chair sans désir, tes membres perclus*
*Ne frémiront plus dans l'ardeur profonde :*
*L'amour désenchanté ne te connaîtra plus.....*

Et ces autres encore tout à fait délicieux :

*Ton âme, c'est la chose exquise et parfumée*
*Qui s'ouvre avec lenteur, en silence, en tremblant,*
*Et qui, pleine d'amour, s'étonne d'être aimée.*
*Ton âme, c'est le lys, le lys divin et blanc.*

L'art de Mlle Renée Vivien a été influencé par deux poètes : le tendre Verlaine et le troublant Baudelaire. Comme l'écrit M. Charles Maurras : « Le vieux faune sentimental des *Fêtes galantes* et de *Parallèlement* reconnaîtrait chez Renée Vivien beaucoup plus qu'une élève, certainement une des sœurs, une de ces amies terribles qu'il a chantées. »

« Quant à Baudelaire, il lui dirait : « Ma fille », aux premiers regards échangés. » — La poésie de Mlle Vivien est tout imprégnée de baudelairisme : elle ne pastiche d'ailleurs point l'auteur des *Fleurs du Mal*, elle le subit dans son être, elle pense comme lui et sa pensée prend tout naturellement la même forme d'expression.

*O sommeil, ô mort tiède, ô musique muette !*

dit-elle au sommeil avec de purs accents baudelairiens. Parle-t-elle à la mort :

*Notre lit sera plein de fleurs qui frémiront,*
*Et l'orgue clamera la nuptiale ivresse*
*Et le sanglot aigu pareil à la détresse,*
*Dans l'ombre où tu pâlis comme un lys infécond.*

Peut-on s'empêcher de penser au fameux sonnet de Baudelaire :

*Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères...*

Aussi bien, la poésie de Mlle Renée Vivien offre un curieux mélange; gréco-romantique pour l'inspiration, la forme en est nettement parnassienne. Avec ceci et cela, elle a su se créer une véritable originalité, Mais, en définitive, le côté le plus curieux de son talent n'est-ce pas encore le caractère spécial de ses amours !.....

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIES. — *Etudes et Préludes*, A. Lemerre, Paris, 1901, in-18. — *Cendres et Poussières*, A. Lemerre, Paris, 1902, in-18. — *Evocations*, A. Lemerre, Paris, 1903, in-18. — *Sapho* (traduction et paraphrase), A. Lemerre, Paris, 1903. — *La Vénus des Aveugles*, A. Lemerre, Paris, 1904, in-18. — *A l'heure des mains jointes*, A. Lemerre, Paris, 1906, in-18. — *Flambeaux éteints*, Sansot et Cie, Paris, 1907, in-4°. — *Sillages*, Sansot et Cie, Paris, 1908, in-8°.

PROSE. — *Brumes des Fjords*, contes, Paris, 1902. — *Du vert au violet*, nouvelles, Paris, 1903. — *Les Kitharèdes* (traduction), Paris, 1904. — *La Dame à la Louve*, nouvelle, Paris, 1904. — *Une Femme m'apparut*, roman, Paris, 1904.

CONSULTER. — CHARLES MAURRAS, *L'Avenir de l'Intelligence*, Paris, 1905, in-16. — PAUL FLAT, *Nos Femmes de Lettres*, Paris, 1908, in-18. — J. ERNEST-CHARLES, *Les Samedis littéraires* (2e et 3e séries) Paris, 1904-1905. — G. CASELLA et E. GAUBERT, La *Nouvelle Littérature*, Paris, 1908, in-18.

## INVOCATION

Dans l'Hadès souterrain où la nuit est parfaite
Te souviens-tu de l'île odorante, ô Psappha ?
Du verger où l'élan des lyres triompha,
Et des pommiers fleuris où la brise s'arrête ?

Toi qui fus à la fois l'amoureuse et l'amant
Te souviens-tu d'Atthis, parmi les ombres pâles,
De ses refus et de ses rires, de ses râles,
De son corps étendu, virginal et dormant ?...

Te souviens-tu des hauts trépieds et de leurs flammes ?
Te souviens-tu du chant d'Eranna dans la nuit,
De ce chant, plus léger qu'une aile qui s'enfuit,
Mais que ne perdra point la mémoire des femmes ?

Ouvre ta bouche ardente et musicale. — Dis !
Te souviens-tu de ta maison à Mitylène,
Des cris mélodieux, des baisers dont fut pleine
Cette demeure où tu parus et resplendis ?

Revoir la mer, et les côtes asiatiques
Si proches dans le beau violet du couchant,
Et que tu contemplais, en méditant un chant
Sans fautes, mais tiré des barbares musiques.

Le Léthé peut-il faire oublier les vergers
Qui dorment à l'abri des coups de vent maussades,
Et leurs pommes et leurs figues et leurs grenades
Et le doux tremblement des oliviers légers ?

Peut-il faire oublier le pas lassé des chèvres
Vers l'étable, et l'odeur des vignes de l'été ?
Dors-tu tranquillement, là-bas, en vérité,
Toi dont le nom divin est toujours sur nos lèvres ?

Tu qui fus le poète et l'égale des Dieux,
Toi que vint écouter Aphrodite, elle-même,
Dis-nous que ton génie est demeuré suprême,
Que le sommeil n'a pu s'emparer de tes yeux !

Parmi les flots pesants et les ondes dormantes,
Toi qui servis, dans sa beauté, l'Eros vainqueur,
L'Eros au feu subtil qui fait battre le cœur,
As-tu donc oublié le baiser des amantes,

Dans les nuits où le bruit des baisers s'étouffa ?
Et les matins remplis de plaintes d'hirondelles,
Et l'innocent orgueil de vivre et d'être belles
Dans la simplicité de l'amour, ô Psappha ?

*(Sillages.)*

## DANS UN CHEMIN DE VIOLETTES

Dans l'air la merveilleuse odeur de violettes,
Nos doigts entrelacés et nos lèvres muettes.

Les rosiers roux ont la couleur de tes cheveux
Et nos cœurs sont pareils... Je veux ce que tu veux.

Tout le jardin autour de nous, ma bien-aimée,
Et la brise embaumant ta face parfumée.

Nulle n'a la splendeur de tes cheveux flottants
Ni le charme de ton sourire, ô mon Printemps !

De tout mon cœur avide et chantant je te loue.
Nulle n'a le contour précieux de ta joue,

Nulle n'a ce regard incertain qui me plaît
Mêlé de gris aigu, de vert, de violet.

Dans l'énorme univers nulle ne te ressemble
C'est pourquoi près de toi mon désir brûle et tremble.

Je le sais, ton regard n'a pas de loyauté
Et ta bouche a menti... Que j'aime ta beauté !

Règne sur moi toujours, préférée et suprême...
Que tes plus petits pas sont charmants. — Que je t'aime !

*(Sillages.)*

## HYMNE A LA LENTEUR

Parmi les thyms chauffés et leur bonne senteur
Et le bourdonnement d'abeilles inquiètes,
J'élève un autel d'or à la bonne Lenteur
Amie et protectrice auguste des poètes.

Elle enseigne l'oubli des heures et des jours
Et donne avec le doux mépris de ce qui presse
Le sens oriental de ces belles amours
Dont le songe parfait naquit dans la paresse.

Daigne nous inspirer le distique touchant
Qui réveille en pleurant la mémoire dormante,
O Lenteur, toi qui rends plus suave un beau chant
Mélancolique et noble et digne de l'amante !

Inspire les amours, toi qui sais apaiser
Et retenir longtemps et rendre plus vivace,
Et rendre plus suave encor un doux baiser,
Et révéler la gloire entière de la face.

Nous ployons devant toi nos dociles genoux,
La contemplation nous étant chère encore...
Puisque nous t'honorons, demeure parmi nous,
Toi que nous adorons, ô Lenteur que j'adore !

*(Sillages.)*

## CHAIR DES CHOSES

Je possède, en mes doigts subtils, le sens du monde,
Car le toucher pénètre ainsi que fait la voix,
L'harmonie et le songe et la douleur profonde
Frémissent longuement sur le bout de mes doigts.

Je comprends mieux, en les frôlant, les choses belles,
Je partage leur vie intense en les touchant,
C'est alors que je sais ce qu'elles ont en elles
De noble, de très doux et de pareil au chant.

Car mes doigts ont connu la chair des poteries
La chair lisse du marbre aux féminins contours
Que la main qui les sait modeler a meurtries,
Et celle de la perle et celle du velours.

Ils ont connu la vie intime des fourrures,
Toison chaude et superbe où je plonge les mains !
Ils ont connu l'ardent secret des chevelures
Où se sont effeuillés des milliers de jasmins.

Et, pareils à ceux-là qui viennent des voyages
Mes doigts ont parcouru d'infinis horizons,
Ils ont éclairé, mieux que mes yeux, des visages
Et m'ont prophétisé d'obscures trahisons.

Ils ont connu la peau subtile de la femme,
Et ses frissons cruels et ses parfums sournois...
Chair des choses ! j'ai cru parfois étreindre une âme
Avec le frôlement prolongé de mes doigts...

*(Sillages.)*

## NUPTIALE

Elle viendra tantôt cette femme que j'aime !
Son voile aux plis flottants a de nobles ampleurs...
Vous qui savez chanter, chantez un beau poème
Et parsemez de fleurs et de fleurs et de fleurs
Le chemin lumineux de la femme que j'aime.

Elle viendra vers moi, très blanche dans le soir,
Cette femme que j'aime entre toutes les femmes !
Elle a le don de se vêtir et de se mouvoir
Et de marcher sans bruit ainsi que font les âmes...
Combien son pas léger est charmant dans le soir !...

Et qui dira la beauté de Celle qui s'approche
Et m'apporte mon cœur entre ses tendres mains :
Son visage est parfait, son corps est sans reproche.
Son regard ne craint pas l'ombre des lendemains ,
Elle sait que je l'aime, Elle vient et s'approche...

Vierges qui l'attendez, éteignez les flambeaux,
Disposez autour d'elle ainsi qu'une parure
L'ombre douce qui rend les visages plus beaux,
Le regard plus profond et la ligne plus pure...
Je l'entends... Elle vient... Eteignez les flambeaux.

*(Sillages.)*

## AMATA

Dis, que veux-tu de moi qui t'aime, ô mon souci !
Et comment retenir ton caprice de femme ?
Prends mes anneaux... Prends mes colliers... Et prends [aussi
Ce que j'ai de plus rare et de plus beau : mon âme.

Si mon très grand désir t'importune, ce soir
Je me refuserai la douceur de ta couche
Et dissimulerai mon pesant désespoir
Car je ne veux que le sourire de ta bouche.

Ton vouloir est mon vœu, mon désir et ma loi,
Et si quelque étrangère apparaît plus aimable
A tes regards changeants, prends-là, réjouis-toi !
Moi-même dresserai le lit doux et la table...

O toi que je verrai dans les yeux de la mort !
Que ne peux-tu me demander, à moi qui t'aime ?
Je mets entre tes doigts insouciants mon sort,
O toi, douceur finale, ô toi, douleur suprême !

## VÊTUE

### I

Ta robe participe à ton être enchanté,
O ma très chère !... Elle est un peu de ta beauté.

La respirer, c'est ton odeur que l'on dérobe.
Ton cœur intime vit dans les plis de ta robe,

L'odeur de nos baisers anciens est dans ses plis...
Elle se ressouvient de nos divins oublis.

En mon être secret je suis presque jalouse
De l'étoffe qui suit ton corps et qui l'épouse.

*D'après le portrait de Lévy-Dhurmer.*

Jeanne Porion

J'ose te l'avouer, en un soir hasardeux
Où l'on s'exprime enfin... Nous t'aimons toutes deux.

D'avoir été si près de ta douceur suprême,
Ta robe est ma rivale, et cependant je l'aime...

II

Tu n'aimes déjà plus ta robe de jadis,
Soyeuse et longue ainsi qu'un irréel iris.

Mais moi je l'aime et je la veux et je la garde,
Pour moi, le passé reste et l'autrefois s'attarde.

J'adore ces chers plis du voile transparent
Qui n'enveloppe plus ton corps indifférent.

Garde-moi, parfumée ainsi qu'une momie,
Ta robe des beaux jours passés, ô mon amie !

## DEVANT L'ETE

Voici l'été... Les jours sont trop longs, mon amie,
L'ombre tarde... On attend l'heure du grand repos,
Des lys plus odorants, de la cloche endormie,
De la grande fraîcheur des feuilles et des eaux.

Je m'attriste de la clarté qui se prolonge,
Mon cœur est l'ennemi des midis éclatants,
Et malgré que les jours soient beaux comme un beau songe,
Cette heure qui me plaît, je l'attends trop longtemps.

Je le sais, le beau jour dore ta chevelure
Large et blonde et qui se réjouit du soleil,
Mais je préfère à tout cette tristesse pure
Et cet ennui final qui mènent au sommeil.

J'adore ton visage et je préfère l'ombre
Mystérieuse où je ne puis que l'entrevoir...
Je préfère à ton clair regard ton regard sombre,
Belle, tu m'apparais plus belle vers le soir.

Dans l'espoir de cette heure où tout désir s'émousse,
Oublions la splendeur dure des jours trop longs.
Dans le désir et le regret de la nuit douce,
Par ces longs soirs d'été trop lumineux, allons...

Moi, je me baignerai dans cette ombre illusoire
De tes cheveux et de tes seins et de tes bras
En songant à la paix, la douceur et la gloire
D'un beau soir violet qui ne s'achève pas.

## SONNET POUR LA DOULEUR

Le soir était plus doux que l'ombre d'une fleur.
J'entrai dans l'ombre ainsi qu'en un parfait asile.
La Voix, récompensant mon attente docile,
Me chuchota : « Vois le palais de la Douleur. »

Mes yeux las s'enchantaient du violet, couleur
Unique, car le noir dominait. Immobile
La Douleur demeurait assise, très tranquille
J'admirais l'unité de sa grande pâleur,

Mon cœur se resserrait dans un étau funeste,
Et j'allais m'éloigner, lorsqu'elle me dit : « Reste. »
Aussitôt j'entendis prolonger un sanglot.

Dans la salle du trône, un clair de lune blême
Envahissait la nuit, comme un rocher le flot,
Et la Douleur régnait, implacable et suprême.

## DEVANT LE COUCHANT

Je subis la langueur du jour déjà pâli..
Je suis très lasse, et je ne veux plus que l'oubli.

Si l'on parle de moi, l'on mentira sans doute.
Et mes pieds ont été déchirés par la route.

Certes, on doit trouver plus loin des cieux meilleurs,
Des visages plus doux... Je veux aller ailleurs...

Je vous l'ai dit, je suis affaiblie et très lasse...
Tel le dernier rayon du soir dernier s'efface...

Ma douleur m'apparaît très lourde et très légère.
Oubliez-moi qui suis une âme passagère.

Je suis venue ici, je ne sais pas pourquoi
Et j'ai vu des passants se détourner de moi.

Sans vous comprendre et sans que vous m'ayez comprise,
J'ai passé parmi vous, noire dans l'ombre grise.

Sans hâte et sans effroi, je rentre dans la nuit...
Avec tout ce qui glisse, avec tout ce qui fuit.

Je pars comme on retourne, allégée et ravie
De pardonner enfin à l'amour et la vie.

## MON AMI LE VENT

Mon doux ami le vent, entre dans ma demeure
Et joins ta voix à ma voix lamentable et pleure...
Pleurons le jour, pleurons le soir, pleurons la nuit.

Pleurons avec la voix des femmes malheureuses
Sur la jeunesse morte et sur l'amour qui fuit
Malgré les bras tendus des tristes amoureuses.

Pleurons les jougs mauvais qui pèsent sur les fronts
Et sur tous et sur tout, ô mon ami, pleurons !
Pleurons le sort mauvais des êtres et des choses.

Plaignons les yeux que nul rayon d'or ne ravit,
Les vieux livres brûlés, la lente mort des roses...
O vent, mon ami cher, plaignons tout ce qui vit !

Qu'on s'éloigne de la grand'salle où l'ombre flotte
Et que nul ne m'entende alors que je sanglote
Avec le vent, avec mon doux ami le vent...

## SUR LE RYTHME SAPHIQUE

Pour moi, ni l'amour triomphant, ni la gloire,
Ni le souffle vain d'hommages superflus.
Mais la paix d'un coin dans une maison noire
Où l'on n'aime plus.

Je sais qu'ici-bas jamais rien ne fut juste,
Je fus patiente en attendant la mort.
J'ai tu ma douleur, et quoiqu'il fût injuste
J'ai subi mon sort.

Pour moi, ni l'accueil, ni le rire, les fêtes,
Mais l'apaisement d'un très profond soupir,
Le silence noir qui succède aux défaites
Et le souvenir.

*(Sillages.)*

---

# HÉLÈNE DE ZUYLEN DE NYEVELT

Mme La baronne Hélène de Zuylen de Nyevelt, née de Rothschild, naquit en 1868, à Paris.

Le talent de Mme de Zuylen est à la fois précis et compliqué. Décrit-elle un paysage, une aurore, un soleil couchant, une minute de la journée, elle le fait incontestablement avec un art subtil et délicat, un sens de la couleur, une hardiesse de touche qui révèlent une personnalité déjà sûre de sa maîtrise et de sa palette. La même recherche des nuances, de l'expression rare, avec quelquefois une pointe de mièvrerie, une sorte de morbidesse, se retrouve lorsqu'elle analyse une sensation ou transpose un sentiment. Le talent de Mme de Zuylen s'apparente alors à la mélancolie amère, au désenchantement résigné et douloureux d'un Baudelaire ou d'un Verlaine. On devine qu'elle a lu ces maîtres, qu'elle les possède et les subit. Mais lorsqu'elle parvient à les oublier, à redevenir elle-même, elle découvre souvent des alliances de mots heureuses, des expressions poétiques d'une qualité originale et personnelle. La phrase se rythme, la rime jaillit, colorée et juste, et comme presque toujours les poèmes sont composés avec soin, il n'est pas rare que l'on découvre des vers remarquables et çà et là des strophes voisines de la perfection... une perfection toujours un peu trop précieuse, un peu trop déliquescente, mais enfin, étrange et jolie malgré tout. Aussi bien, comme l'écrit M. Boyer d'Agen, il faut applaudir « au départ cette femme et ce poète qui semble préférer à la plus enviable des fortunes le laurier que Pallas a planté, pour le soir de la vie, dans les îles lointaines... »

BIBLIOGRAPHIE. — *Effeuillements*, A. Lemerre, Paris, 1904, in-18.

CONSULTER. — BOYER D'AGEN, *La Femme contemporaine*, mars 1904. — ALCANTER DE BRAHM, *L'Evénement*, 8 mars 1904. — ANDRÉ AVEZE, *La Vie de Paris*, 6 juillet 1905. — ROGER DESMARQUOY, *Revue Mauve*, octobre 1905.

## LE HAAR

L'ombre laisse flotter sa chevelure noire
Sur le château qui rêve, orgueilleux de ses tours :
Les créneaux ont gardé dans leur vague mémoire
Le spectacle fuyant des ondes et des jours.

Le château de granit se mire dans la douve ;
On n'entend plus frémir l'essor bleu des pigeons,
Et la nuit rôde à pas furtifs, comme une louve,
Autour des graves murs et des muets donjons.

Dominant le canal aux frissons éphémères
Et l'étang incertain où dort le nénuphar,
Les griffons, accroupis près des grises chimères,
Veillent sur le repos seigneurial du Haar.

## LES COQUILLAGES

Avec ses yeux bleus profonds et sages,
L'onde est plus belle que l'éther.
Voici le faste de la mer,
Les prestigieux coquillages.

Compliquant leurs rares contours,
Ils évoquent les orchidées
Malades, les lèvres fardées
D'un artificiel velours.

Leurs frêles corolles meurtries
Ouvrent des roses ambigus.
Leur nacre aux prismes suraigus
A des lueurs de pierreries.

Elle concentre les couleurs
De l'eau, le mystère des mauves,
Les blancs irréels, les bruns fauves.
Ce sont des gemmes et des fleurs.

Les conques ont vu des aurores
Vertes, de gris midis sereins,
Et le regret des soirs marins
Ruisselle en leurs âmes sonores.

## JARDINS AU GRÉ DES SAISONS

Au printemps, les Jardins livrent leur langueur moite
Tandis que l'aconit distille son poison,
L'arc-en-ciel de l'avril se brise à l'horizon
Comme un frêle bonheur que le Néant convoite...

En été, les Jardins luisent, tel un miroir :
Juillet vide en riant sa corbeille de roses
Où sommeillent les ors des abeilles enclosés,
Les opales de l'aube et les berges du soir ..

Mélancoliquement attardé sur les mousses,
L'automne s'est vêtu de son rouge manteau...
Orangés des lointains ! Violets du coteau !
Sapins brûlés hérissant leurs aiguilles rousses !

Grappes au suc amer d'un soir désenchanté !
Lassitudes, en proie aux hantises cruelles,
Détournant loin des sphinx leurs errantes prunelles,
Et se réfugiant dans la simplicité !

Elles portent l'Ennui comme un lourd diadème,
Et leurs bouches sans joie ont méprisé le fard...
L'Automne aux doigts trempés de cinabre et de nard
Agonise sous les funèbres chrysanthèmes...

L'Hiver, dont les savants et logiques dessins
Ont la complexité rigoureuse des lemmes
Enchevêtre un lacis vivifié de gemmes,
Perles du gui, corail du houx, bloc des fusains.

Les nuages ont le prisme aigu des banquises,
Promontoires flottants sur l'azur d'un détroit,
Et, dans les clairs jardins où miroite le Froid,
Le regret des senteurs monte des roses grises.

## PAVOT NOIR

Fleur des mauvais jardins au vénéneux sommeil,
Les servantes de l'Ombre et les Magiciennes,
Dont les nocturnes yeux redoutent le soleil,
Respirent âprement tes langueurs léthéennes.

Fleur des mauvais jardins au vénéneux sommeil.

Tu te fanes parmi les âcres chevelures,
Et tu connais le rêve ardent des fronts maudits
Que jamais n'effleura, dans un bruit de ramures,
Le souffle des matins et des simples midis :

Tu te fanes parmi les âcres chevelures.

*Phot. Lallie Charles.*

Tu t'effeuilles auprès des femmes sans désir
Dont les prunelles sont froidement endormies
Dont le cœur ennuyé dédaigne de choisir,
Et dont l'âme est pareille à l'âme des momies :

Tu t'effeuilles auprès des femmes sans désir.

Ennui de l'aconit et de la belladone
Dans le soir où la voix des vieilles trahisons
Fait traîner, à l'égal d'un refrain monotone,
La fadeur et la frigidité des poisons !

Ennui de l'aconit et de la belladone !

FIN (1)

(1) Le premier volume de cet ouvrage contient les *Muses* qui ont vécu de 1200 à 1891.

# APPENDICE

## QUELQUES OPINIONS INÉDITES DE CRITIQUES SUR LA POÉSIE FÉMININE

Voilà de bien grosses questions à résoudre en quelques lignes. Ce que je pense de la poésie féminine ? J'ai eu l'occasion de le dire dans les nombreux articles que je consacre, depuis sept ans, à la plupart de nos femmes-poètes ; et je ne puis que vous répéter ici combien leur entrée en lice me paraît marquer une étape importante et décisive de la poésie française. Certes, elles ont encore beaucoup à faire. Nombre d'entre elles, et non des moins douées, ne peuvent se résoudre à perfectionner leurs moyens d'expression, à s'assimiler cette technique, ce « métier » sans lesquels il n'est pas de véritables artistes. Les œuvres que nous leur devons déjà suffisent néanmoins à prouver que toute une moitié des rêves et des sentiments humains, que toute une moitié, aussi, des genres littéraires sont plutôt de leur domaine. Il y a deux sexes en poésie et, sous cette réserve, je ne vois pas pourquoi elles ne nous donneraient pas un jour un très grand poète. Qui sait même si elles ne nous l'ont pas donné ? Dans tous les cas, elles nous auront délivrés, — et n'est-ce pas quelque chose ? — des fades et mièvres poètes masculins, car, avant dix ans d'ici, un monsieur barbu paraîtra aussi ridicule en rimant de petits vers élégiaques ou badins qu'en faisant du crochet ou de la tapis-

serie. Bref, il n'y aura peut-être que très exceptionnellement de grands poètes parmi les femmes, mais, en revanche, il n'y aura place parmi les hommes que pour les très grands poètes. C'est la grâce que je souhaite aux critiques de 1919.

MARCEL BALLOT.
(*Le Figaro.*)

Un des faits qui frappent le plus vivement l'observateur littéraire impartial qui jette un regard d'ensemble sur l'œuvre poétique des femmes françaises est l'absence, parmi elles, de tout génie. Depuis Marie de France jusqu'à Mme de Noailles, un nombre considérable de talents féminins se sont essayés dans la poésie. Beaucoup d'entre elles nous ont donné des choses charmantes, quelques-unes ont produit des œuvres remarquables. Aucune ne s'est présentée à nous avec le sceau du génie.

A quelle raison vraie faut-il attribuer cette infériorité de l'être féminin ?

Qu'on ne parle point d'éducation incomplète donnée jadis à la femme. Le génie est une poussée instinctive qui n'a besoin ni de maîtres ni de leçons.

Qu'on ne parle point de la situation sociale inférieure occupée jusqu'ici par la femme. Le génie ignore — heureusement — les rangs et les situations.

Qu'on ne parle point non plus de l'espèce d'hostilité latente qui a entravé les productions de quelques femmes. A quelque sexe qu'ils appartinssent, les écrivains ont toujours rencontré devant eux des difficultés d'ordre plus ou moins grand que leur créait leur siècle ou leur entourage, et cette contrariété n'a empêché l'épanouissement ni d'un Hugo, ni d'un Alfred de Vigny, ni d'un Ronsard.

La vérité est peut-être bien ailleurs. Elle est dans la structure même de ce qu'on est convenu d'ap-

peler le « poète de génie » et dans l'essence du tempérament féminin. Tous les deux sont en opposition systématique, car le génie est nécessairement objectif, au lieu que la femme est, par nature, entièrement, irréductiblement subjective.

Le poète de génie dépasse — de tout son génie — sa propre personnalité. Il n'est pas qu'un certain individu menant une certaine vie, ayant une certaine sensibilité, des sens plus ou moins ardents, un cerveau plus ou moins bien conformé. Il est la résultante, l'aboutissement, le type d'une certaine catégorie d'êtres. Il les résume tous en lui, ils se reconnaissent tous dans sa voix,

C'est ainsi, pour prendre un exemple, que les poètes de la pensée de l'inquiétude morale, des nobles et hautains, soucis d'une âme ravagée par le doute, ou bouleversée dans son magnifique sentiment de la justice par la contemplation du monde. se reconnaissent tous et se rejoignent tous en Alfred de Vigny. Il est le type le plus achevé des êtres de cette qualité.

De même pourrait-on dire que les audacieux et les sensuels réfléchissent leur image dans Baudelaire, les enthousiastes dans Lamartine, les orateurs dans Hugo. Chacun de ces grand tempéraments poétiques dépasse précisément ses contemporains par ce qu'il y a d' « impersonnel » en lui, par l'effet qu'il réalise pour se hausser au-dessus de ses propres facultés, pour devenir général, universel, pour atteindre la beauté absolue.

Or la nature de la femme ne la prédispose rien moins qu'à cultiver l'absolu. Le relatif de sa chère personnalité, de ses chers sentiments, de ses chères pensées, de ses vices chéris l'enferme en elle-même sans qu'elle puisse se dégager. La voilà prisonnière de son propre tempérament. Elle l'est en poésie depuis le XVe siècle.

Aussi toutes les sensuelles ne se reconnaîtront-elles pas dans Louise Labbé ni dans Mme de

Noailles, toutes les belles pleureuses dans Desbordes-Valmore ou dans Elisa Mercœur, toutes les intellectuelles dans Mme Ackermann ni toutes les paysannes dans Marie Dauguet.

Toutes ces femmes au grand talent réalisent admirablement leur propre formule. Aucune n'appartient, cependant, au génie, précisément parce qu'aucune n'est la Sensuelle, l'Intellectuelle ou la Sensitive en soi. Ce sont des espèces différentes, dirait un naturaliste, ce n'est pas le génie qui résume en lui les traits de toutes les espèces.

Maintenant la femme de demain modifiera-t-elle assez sa nature pour s'objectiver au point de l'écrivain de génie ? Personne ne le peut préciser dès aujourd'hui. Il faudra, en tous cas, plus qu'une simple éducation, il y faudra un bouleversement complet de son être,

Est-il possible ? Est-il souhaitable ?...

JULES BERTAUT.

(*La Chronique des Lettres françaises.*)

***

Quelle est la valeur vraie de la poésie féminine contemporaine ?

Quel avenir lui peut-on prédire ?

Les femmes nous donneront-elles un très grand poète ?

A ces questions, je réponds :

Les femmes-poètes de notre temps ont exprimé avec une abondance effrayante des sentiments que Marceline Desbordes-Valmore et que la plupart des poètes contemporains ont exprimés avant elles. Même lorsqu'elles tendent à l'originalité, elles imitent toujours. Amour, sensualité, nature : tout a été dit avant elles et elles viennent trop tard depuis six mille ans qu'il y a des poètes qui chantent et

des femmes qui les écoutent ! Elles sont naturellement, nécessairement, fatalement imitatrices. Elles imitent toutes, ou presque toutes, Baudelaire, avec servilité. Celles qui savent l'anglais imitent les poètes anglais ; celles qui sont orientales restent imprégnées de la poésie populaire roumaine ; celles qui savent l'allemand imitent les poètes allemands ; celles qui ne savent rien trouvent tout de même le moyen d'imiter quelqu'un. Mais elles ont, en somme, de la fougue, de la force, quelque pénétration psychologique, de la couleur ; et puis elles n'ont pas peur de se répéter; elles ne s'ennuient jamais en s'entendant parler.

La pullulation des poétesses est due à toutes sortes de circonstances sociales. Leur succès relatif est dû au snobisme mondain dont tous ont pu constater les redoutables manifestations. Leur succès sera vraisemblablement éphémère comme le snobisme.

Il est indiscutable qu'aucune des poétesses auxquelles des gens très surexcités ont attribué du génie n'a exercé la moindre influence sur la littérature d'aujourd'hui ou sur l'âme contemporaine. Des réputations bruyantes et qui passent. Nulle action.

Que feront-elles et que seront-elles demain ? Je n'en sais rien. Personne n'en sait rien. La plupart des poétesses ont abandonné déjà la poésie pour exploiter le roman... Leur œuvre poétique ne demeurera pas parce qu'elle est insuffisamment originale et parce qu'elle est trop mal écrite. Les femmes-poètes traitent vraiment la langue française avec trop de désinvolture. Est-ce parce qu'elles la méprisent ou parce qu'elles l'ignorent ? Du moins, à ce point de vue, elles seront punies par où elles ont péché.

Les femmes nous donneront-elles un très grand poète ? Elles seraient bien bonnes. Il n'y a d'ailleurs pas de loi pour les en empêcher. Malheureusement,

les littératures sont déjà vieilles, et cherchez dans toutes les littératures, vous ne trouverez aucune femme qui ait jamais étonné réellement le monde par son génie poétique. On ne cite guère que Sapho, mais, par un hasard fâcheux, il ne reste rien de ses œuvres ou à peu près rien.

Ce que j'ai dit, tout ce que je pourrais dire, n'implique pas que l'exubérance poétique des femmes françaises de notre époque ne soit pas prodigieusement intéressante. Au contraire.

J. Ernest-Charles.
*(La Grande Revue.)*

Rien ne s'oppose, à mon avis, à ce que quelque femme écrive un chef-d'œuvre poétique ; car cela s'est vu: Sapho, Corinne, Marie de France, Louise Labbé, Desbordes-Valmore. Je ne parle que de celles que je connais. Je ne crois pas que jamais une femme écrive un beau poème philosophique comme *De natura rerum*, ou *La Chute d'un Ange* ou *La Justice*. Mais le grand poème sentimental, analogue à *La Tristesse d'Olympio*, ou à *Jocelyn*, je le vois très bien rêvé, composé et écrit par un poète aux longs cheveux et à la taille fine. La femme est poète dès qu'elle a quelque don d'exprimer ce qu'elle sent et surtout ce qu'elle inspire.

Emile Faguet,
*de l'Académie française.*

Il n'y a pas de poésie féminine. Il y a la poésie. Certains et certaines y excellent, d'autres non. On ne peut donc parler d'un avenir spécial de telle poésie, masculine ou féminine. La poésie a toujours tout l'avenir. Il naîtra toujours de grands poètes,

hommes ou femmes, des Hugo ou des Musset, des Louise Labbé ou des Marceline Desborbes-Valmore. Où ? Quand ? *Cela gît sur les genoux des dieux*, et nul ne peut prophétiser là-dessus.

D'autant plus que l'histoire des réputations est féconde en surprises, et qu'on eût bien étonné, par exemple, Mme de Girardin chantée par Hugo et Lamartine, en lui disant que la grande poétesse n'était pas elle, mais Marceline Desbordes-Valmore.

FERNAND GREGH.
(*La Revue.*)

***

Nul doute que, dans l'ordre racinien et sentimental, les femmes n'apportent un frémissement original. Tout ce qui touche à l'amour et à la nature est à elle. Elles sont des harpes d'Eolie ; leur âme soupire à toute brise qui passe. Leur sonorité, moins retentissante que celle de Hugo, est plus cristalline ; elles ont substitué la finesse à la grandeur ; mais, dans tout ce qui touche au cœur et à la passion, elles commandent. Quand les voix d'une Noailles, d'une Hélène Picard, d'une Cécile Périn ou d'une Nicolette Hennique parlent autour de moi, il me semble entendre les diverses voix, chaudes et passionnées de l'Amour, de l'Amour maternel et de l'Amour des dieux. Ce sont là des chants d'orage extrêmement beaux et doux.

Est-ce à dire qu'elles ont dépassé Valmore ? Non, elles n'ont pas plus dépassé Valmore que Mmes Tinayre et Harry n'ont dépassé, en art et en émotion, Aïssé meurtrie ou Lespinasse ardente. Il ne s'agit pas de cela ; mais, de leur cœur, du cœur tel qu'il bat en elles. Là elles règnent vraiment ; là elles sont maîtresses.

Elles appellent la nature. Baudelaire comparait l'art de Valmore à un jardin. « Elle avait le don des larmes », dit Michelet ailleurs. Pauvres fem-

mes ! Elles n'ont pas changé. Elles aiment et elles souffrent. Et plus elles souffrent, mieux elles chantent ! En cela elles ressemblent aux rossignols dont le chant monte et se purifie à mesure que de farouches oiseliers les blessent et les aveuglent. Le don des femmes, même de lettres, est et sera longtemps encore d'aimer avant de penser. Mais, pourquoi les plaindre de la limite d'un tel domaine ? Ce domaine-là est assez beau ; beaucoup diront même que c'est le plus beau.

EDMOND PILON.

***

La femme-poète qui me paraît la plus considérable est Sapho. Mais son génie est spécial. Je me demande même si préférer Sapho n'est pas, en quelque manière, exprimer une préférence pour la poésie masculine...

Je ne crois pas que les femmes puissent nous donner un grand poète. Pour être un grand poète, un vrai lyrique, il faut, reconnaissons-le loyalement — ne reculer devant aucune audace, risquer souvent la faute de goût, et parfois même en faire pour l'œuvre une surprenante et merveilleuse parure. — Or je n'aurai pas l'impertinence de supposer qu'une femme pourra manquer de goût.

PAUL REBOUX.
*(Le Journal).*

***

Je ne sais véritablement que répondre, honnêtement, à votre demande ! Il me faudrait une sibylle... Et encore serait-elle capable de fixer l'avenir des femmes, et surtout des femmes-poètes ?

S'il s'agit du « métier », le talent des femmes est

à ce point plastique qu'elles sont parfaitement susceptibles de s'égaler aux meilleurs praticiens.

S'il s'agit de *la* poésie, et que, suivant la formule, pour faire sourdre le génie, il faille se frapper le cœur, toute la question se réduit à savoir si elles en ont, — du cœur. Et vous voyez bien dans quelle interminable glose m'entraînerait cette dernière et « palpitante » enquête. A vrai dire, dans ces dernières années, je ne trouve pas qu'elles abusent de ce cœur-là.

Au fond, voyez-vous, je crois que les plus grands poètes parmi les femmes ne font pas de vers. Elles *vivent* la poésie et craindraient de la déflorer en la mettant sur pieds.

Je sais bien qu'il y a les vers blancs. Mais, je suis à la campagne, pardonnez-moi, et l'on y redoute beaucoup les hannetons !

EDOUARD TROGAN.

(*Le Correspondant.*)

# TABLE DES MATIERES

## DU PRÉSENT VOLUME


Avis. . . . . 7
Amélie Arnal . . . . . 9
Baronne de Baye. . . . . 15
Lya Berger . . . . . 20
Jean Bertheroy . . . . . 25
Marguerite Burnat-Provins 31
Marguerite Coppin. . . 39
André Corthis . . . . . 45
Madame Alphonse Daudet . 54
Marie Dauguet. . . . . 59
Lucie Delarue-Mardrus . . 74
Edmée Delebecque. . . . 88
Jean Dominique. . . . . 95
Tola Dorian . . . . . 102
Jeanne Dortzal . . . . . 107
Marthe Dupuy . . . . . 112
Lucie Félix-Faure Goyau . 119
Claudine Funck-Brentano . 127
Rose-monde Gérard . . . . 135
Madame Fernand Gregh. . 140
Nicolette Hennique. . . . 151
Gérard d'Houville . . . . . 157
Marie Huot . . . . . 162
Comtesse Kapnist . . . . 168
Marie Krysinska. . . . . 177
Daniel Lesueur. . . . . 182
Madame Catulle Mendès. . 191
Amélie Mesureur. . . . . 204
Jeanne Neis. . . . . 209
Comtesse Mathieu de Noailles. . . . . 212
Jeanne Charles-Normand . 228
Anne Osmont . . . . . 235
Jeanne Perdriel-Vaissière . 241
Cécile Périn. . . . . 252
Annie Perrey . . . . . 262
Hélène Picard. . . . . 268
Duchesse de Rohan . . . . 283
Blanche Sahuqué. . . . . 287
Valentine de Saint-Point . 292
Marie de Sormiou . . . . 300
Hélène Vacaresco. . . . . 310
Jeanne de la Vaudère. . . 323
Véga. . . . . 331
Renée Vivien . . . . . 337
Hélène de Zuylen de Nyevelt. . . . . 350


## APPENDICE

### QUELQUES OPINIONS INÉDITES DE CRITIQUES SUR LA POÉSIE FÉMININE


(MM. Marcel Ballot, J. Bertaut, J. Ernest-Charles, Emile Faguet, Fernand Gregh, Ed. Pilon, Paul Reboux, Edouard Trogan) . . . 355

# TABLE DES GRAVURES


Amélie Arnal . . . . . 13
Baronne de Baye. . . . . 17
Lya Berger . . . . . 21
Jean Bertheroy . . . . . 29
Marguerite Burnat-Provins 33
Marguerite Coppin. . . . 41
André Corthis . . . . . 49
Marie Dauguet. . . . . 65
Lucie Delarue-Mardrus. . 81
Edmée Delebecque. . . . 89
Jean Dominique. . . . . 97
Jeanne Dortzal . . . . . 109
Marthe Dupuy. . . . . 113
Lucie Félix-Faure Goyau . 121
Claudine Funck-Brentano. 129
Rosemonde Gérard . . . . 137
Madame Fernand Gregh. . 145
Nicolette Hennique. . . . 153
Gérard d'Houville . . . . 161
Marie Huot . . . . . 165
Comtesse Kapnist . . . . 169
Daniel Lesueur . . . . . 185
Madame Catulle Mendès. . 193
Amélie Mesureur. . . . . 205
Comtesse Mathieu de Noailles . . . . . 217
Jeanne Charles-Normand . 233
Anne Osmont . . . . . 237
Jeanne Perdriel-Vaissière . 249
Cécile Périn. . . . . 257
Annie Perrey . . . . . 265
Hélène Picard. . . . . 273
Duchesse de Rohan. . . . 285
Blanche Sahuqué . . . . 289
Valentine de Saint-Point . 297
Marie de Sormiou . . . . 305
Hélène Vacaresco . . . . 313
Jane de la Vaudère . . . . 329
Véga. . . . . 333
Renée Vivien . . . . . 345
Hélène de Zuylen de Nyevelt. . . . . 353

# TABLE GÉNÉRALE

## PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

## DES TOMES I ET II

---

*Préface* (I) . . . . . .
*Appendice* (II). Quelques opinions inédites de critiques sur la poésie féminine . . . . . 355
*Avis.* (II) . . . . . 7

MADAME ACKERMANN (I)

Notice. . . . . 322
*Fragments*. . . . . 323, 324, 325, 326, 327, 328, 330
Portrait. . . . . 329

JEANNE D'ALBRET (I)

Notice . . . . . 79
*A Joachim du Bellay* . . . . . 79
Portrait. . . . . 81

GABRIELLE D'ALTENHEYM (I)

Notice . . . . . 331
*Sapho*. . . . . 331

MADAME D'ARBOUVILLE (I)

Notice . . . . . 300
*Ne m'aimez pas*. . . . . 301
*Ode sur Les Paroles d'un Croyant* . . . . . 302
*Un jour d'absence* . . . . . 303

AMÉLIE ARNAL (II)

Notice . . . . . 9
*Lorsque viendra le soir* . . . . . 10
*Vers les sommets* . . . . . 12
Portrait . . . . . 13

## VICTOIRE BABOIS (I)

Notice . . . . . 168
*Elégie* . . . . . 168
Portrait. . . . . 169
*Le Saule des Regrets* . . . . . 171

## BARONNE DE BAYE (II)

Notice . . . . . 15
*Silence* . . . . . 15
*Confiance* . . . . . 16
Portrait. . . . . 17
*Retour* . . . . . 18
*La Danseuse* . . . . . 18
*Mme Lilas Bleu*. . . . . 19

## LYA BERGER (II)

Notice . . . . . 20
Portrait. . . . . 21
*La Traversée*. . . . . 22
*Ames Sœurs* . . . . . 23
*Consolation en double effigie*. . . . . 23

## JEAN BERTHEROY (II)

Notice . . . . . 25
*Psyché* . . . . . 26
Portrait . . . . . 29

## LOUISE BERTIN (I)

Notice . . . . . 261
*Prière*. . . . . 261
*Nouvelles glanes*. . . . . 263
Portrait. . . . . 365

## MADAME BLANCHECOTTE (I)

Notice . . . . . 370
*Si tu l'aimais* . . . . . 370
*Où nous sommes tous deux*. . . . . 371
*Elles* . . . . . 372
*Lon lon la* . . . . . 373
*Les Larmes*. . . . . 374
*Le Printemps* . . . . . 374
*Es-tu bien sûr*. . . . . 375
*Sonnet* . . . . . 375

## MADAME BOURDIC-VIOT (I)

Notice . . . . . 157
*Le Pinçon* . . . . . 157
*A une jolie dévote* . . . . . 158
*La Présidente de Tourville à Valmont* . . . . . 159
*Le Monde tel qu'il est* . . . . . 160

## MARGUERITE BURNAT-PROVINS (II)

Notice . . . . . 31
Portrait . . . . . 33
*Je t'aime* . . . . . 34
*La Joconde* . . . . . 37
*La Paille* . . . . . 37

## GABRIELLE DE COIGNARD (I)

Notice . . . . . 91
*Sonnets.* Vous le voulez . . . . . 91
— La crainte de la mort . . . . . 92
— Instrument de Pallas . . . . . 92
— Les jours me sont si doux . . . . . 93
— Eternel fils de Dieu . . . . . 93
— Dieu a tout fait par temps . . . . . 93
— La nuit qui couvre . . . . . 94
— Ainsi que le berger . . . . . 95

## LOUISE COLET (I)

Notice . . . . . 292
*Sonnet* . . . . . 293
*Sonnet* . . . . . 294
*Le Printemps* . . . . . 294
*Sonnet* . . . . . 295
*Veillée* . . . . . 295
Portrait . . . . . 297
*Les fleurs que j'aime* . . . . . 298
*Au bord de la mer* . . . . . 299

## MARGUERITE COPPIN (II)

Notice . . . . . 39
*Le chant laborieux* . . . . . 40
Portrait . . . . . 41
*Aux Poètes* . . . . . 42
*Le Beau* . . . . . 44

## ANDRÉ CORTHIS (II)

Notice . . . . . 45
*Offrande au feu* . . . . . 46

*Sur les belles mains de Mme de Grignan* . . . . . 47
*Bonheurs* . . . . . 48
*Les toits bas* . . . . . 48
Portrait . . . . . 49
*Reste ici* . . . . . 50
*Ma sœur l'eau* . . . . . 51
*La robe verte* . . . . . 51

## MADAME ALPHONSE DAUDET (II)

Notice . . . . . 54
*A Cassandre, dame de Pré* . . . . . 55
*En Bretagne* . . . . . 55
*Ma mémoire* . . . . . 56
*Fin de bal* . . . . . 57
*Sommeil* . . . . . 57

## MARIE DAUGUET (II)

Notice . . . . . 59
*Au labour* . . . . . 62
*Aurore* . . . . . 63
*Cantiques à la lune* . . . . . 64
Portrait . . . . . 65
*Crois-moi* . . . . . 66
*Je vivrai dans l'odeur des glèbes embuées* . . . . . 67
*C'est l'azur couronné de clarté* . . . . . 69
*Le sainfoin* . . . . . 71
*La Meule* . . . . . 72

## LUCIE DELARUE-MARDRUS (II)

Notice . . . . . 74
*Au matin* . . . . . 77
*L'Etreinte Marine* . . . . . 78
*La figure de proue* . . . . . 79
*Méditation sur un visage* . . . . . 80
Portrait . . . . . 81
*Le poème du lait Normand* . . . . . 82
*Colloque* . . . . . 83
*Races* . . . . . 85
*Musique* . . . . . 86
*L'Injustice* . . . . . 87

## EDMEE DELEBECQUE (II)

Notice . . . . . 88
Portrait . . . . . 89
*Aux hommes* . . . . . 90
*A un frère* . . . . . 90

*La vie nouvelle*, . . . . . 91
*La conquête*. . . . . 93

MARCELINE DESBORDES-VALMORE (I)

Notice. . . . . 202
*Divers* . . . . . 203, 204, 205, 206, 207, 208
Portrait. . . . . 209

MADAME DESHOULIERES (I)

Notice. . . . . 139
*Les Fleurs*. . . . . 141
*Les Moutons* . . . . . 142
*A mes Enfants*. . . . . 143
Portrait . . . . . 145
*Songe* . . . . . 146
*Les amours de Grisette*. . . . . 148
*Réponse de Grisette à Tata*. . . . . 150
*Air*. . . . . 151
*Rondeau*. . . . . 151
*Sonnet burlesque*. . . . . 151

JEAN DOMINIQUE (II)

Notice. . . . . 95
*La mauve rose et blanche* . . . . . 96
*Dans la chaleur muette* . . . . . 96
Portrait . . . . . 97
*Je mettrai mes deux mains* . . . . . 98
*Mes arbres dans la paix du ciel* . . . . . 99
*J'ai donné ma douceur* . . . . . 100
*Quand je serai seule à t'aimer*. . . . . 101

TOLA DORIAN (II)

Notice. . . . . 102
*La forêt d'Augsbourg*. . . . . 103
*Eternité*. . . . . 105
*L'Honneur* . . . . . 106

JEANNE DORTZAL (II)

Notice. . . . . 107
*Le Retour*. . . . . 108
Portrait. . . . . 109
*Accalmie*. . . . . 110
*Intérieur d'un village au bord de la mer* . . . . . 110

MADAME DUFRENOY (I)

Notice. . . . . 180
*La constance* . . . . . 181

*Le bonheur* . . . . . 182
*A une insensible* . . . . . 182
*Le changement* . . . . . 183
*La journée d'une amante* . . . . . 184
Portrait . . . . . 185
*L'Amour* . . . . . 187

MARTHE DUPUY (II)

Notice . . . . . 112
Portrait . . . . . 113
*Bonheur tardif* . . . . . 114
*Pourquoi mon cœur* . . . . . 115
*Le départ* . . . . . 115
*Ma compagne* . . . . . 116
*Mezza voce* . . . . . 117
*Premier trouble* . . . . . 117
*L'initiateur* . . . . . 118
*L'épousée* . . . . . 118

LUCIE FELIX-FAURE-GOYAU (II)

Notice . . . . . 119
*Le grillon et la mer* . . . . . 120
Portrait . . . . . 121
*Lysidice* . . . . . 122
*La jeune Dame pâle* . . . . . 123
*La dernière rose* . . . . . 123
*Cimetière de village* . . . . . 124
*Suave Mari Magno* . . . . . 125

PAULINE DE FLAUGERGUES (*)

Notice . . . . . 232
*A celle qu'on oublie* . . . . . 234
*Vœu* . . . . . 235
*Deux novembre* . . . . . 235
*Aspiration* . . . . . 237
*Matinée de mai* 1851 . . . . . 237
*Lierre* . . . . . 239

MARIE DE FRANCE (I)

Notice . . . . . 15
*Eliduc* . . . . . 16

CLARA FRANCIA-MOLLARD (I)

Notice . . . . . 240
*Résignation* . . . . . 240

*Toujours aimer* . . . . . 243
*Pleure-moi* . . . . . 244

CLAUDINE FUNCK-BRENTANO (II)

Notice . . . . . 127
*Le Paysage* . . . . . 128
Portrait . . . . . 129
*Trop loin* . . . . . 130
*Intermezzo* . . . . . 131
*Cœur frileux* . . . . . 133
*Azur* . . . . . 134

MADAME DE GENLIS (I)

Notice . . . . . 163
*Le Printemps* . . . . . 164
*Sur un enfant* . . . . . 164
Portrait . . . . . 165
*La Rose blanche entée sur le Houx* . . . . . 166

ROSEMONDE GÉRARD (II)

Notice . . . . . 135
*Lorsque tu seras vieux* . . . . . 136
Portrait . . . . . 137
*Ceci est mon testament* . . . . . 138
*Toi dont la robuste tendresse* . . . . . 139

MADAME DE GIRARDIN (I)

Notice . . . . . 246
*Napoline* . . . . . 248
Portrait . . . . . 249
*La Nuit* . . . . . 251
*Désenchantement* . . . . . 253
*La Marguerite* . . . . . 254
*Le Chardon* . . . . . 255

MARIE DE GOURNAY (I)

Notice . . . . . 96
Portrait . . . . . 97
*La Reine à Diane* . . . . . 98
*Vers pour Madame de Rasgny* . . . . . 99
*A Michel, Seigneur de Montaigne* . . . . . 99
*Sur une image de la Pucelle* . . . . . 100
*Quatrain en l'honneur de Jeanne d'Arc* . . . . . 100

MADAME FERNAND GREGH (II)

Notice . . . . . 140
*Sur la flûte fleurie* . . . . . 142

*Jeunes filles* . . . . . 143
*Songe au crépuscule* . . . . . 143
Portrait . . . . . 145
*Invocation* . . . . . 146
*Foi* . . . . . 147
*Effusion* . . . . . 148
*Paysage* . . . . . 149

EUGÉNIE DE GUERIN (I)

Notice . . . . . 257
*Baiser d'enfant* . . . . . 257
*Ma Lyre* . . . . . 257
*L'Ange joujou* . . . . . 258

PERNETTE DU GUILLET (I)

Notice . . . . . 52
*Chansons*. Quand vous voyez que l'étincelle . . . . . 52
— Qui dira ma robe fourrée . . . . . 53
*Dizain* . . . . . 54
*Eglogue* . . . . . 54

MADAME D'HAUTPOUL (I)

Notice . . . . . 173
*La Mort de Sapho* . . . . . 173
*La Violette* . . . . . 177
*L'Incertitude* . . . . . 178
*Le Refus d'un baiser* . . . . . 179

NICOLETTE HENNIQUE (II)

Notice . . . . . 151
*Prière aux Dieux* . . . . . 152
Portrait . . . . . 153
*Médiocrité heureuse* . . . . . 154
*Bas-relief* . . . . . 154
*La bonne Cérès* . . . . . 154
*Le Rêve de Bacchis* . . . . . 155
*Némée* . . . . . 156

MADEMOISELLE L'HÉRITIER DE VILLANDON (I)

Notice . . . . . 153
*Comparaison* . . . . . 153
*Rondeau*. C'est par grand hasard . . . . . 154
Portrait . . . . . 155
*Rondeau*. C'est par grand hasard, si l'on voit deux esprits . . . . . 156

GÉRARD D'HOUVILLE (II)

Notice . . . . . 157
*Sabine* . . . . . 158

*L'Ombre* . . . . . 159
*Ciel nocturne* . . . . . 160
Portrait . . . . . 161

## SOPHIE HUE (I)

Notice . . . . . 354
*Le Petit Boiteux* . . . . . 354
*Petite mère, c'est toi* . . . . . 355
*L'Epine blanche* . . . . . 356

## MARIE HUOT (II)

Notice . . . . . 162
*La course* . . . . . 163
*Les Litanies des bêtes* . . . . . 164
Portrait . . . . . 165

## COMTESSE EUGÉNIE KAPNIST (II)

Notice . . . . . 168
Portrait . . . . . 169
*Athéna* . . . . . 171
*Oukraina* . . . . . 171
*Le Vent* . . . . . 172
*Elégie* . . . . . 173
*Devant un mort* . . . . . 173
*Nature et homme* . . . . . 174

## MARIE KRYSINSKA (II)

Notice . . . . . 177
*Ronde de Printemps* . . . . . 178
*La gigue* . . . . . 179
*Le Poème des caresses* . . . . . 180
*Les petits chemins* . . . . . 181

## LOUISE LABBÉ (I)

Notice . . . . . 66
*Sonnets*. On voit mourir toute chose animée . . . . . 68
— Je vis, je meurs . . . . . 68
— Tout aussitôt que je commence . . . . . 69
— Tant que mes yeux pourront . . . . . 69
— Las ! que me sert . . . . . 70
— Baise m'encor . . . . . 70
— O beaux yeux bruns . . . . . 71
— Oh ! si j'étais en ce beau sein ravie . . . . . 71
— Ne reprenez, dames . . . . . 72
*Elégie*. Au temps qu'Amour . . . . . 72

Portrait . . . . . 73
*Elégie.* D'un tel vouloir. . . . . 76

## MADAME DE LAUVERGNE (I)

Notice . . . . . 111
*Stances*. . . . . 111
*Madrigal*. . . . . 112
*Elégie* . . . . . 112

## HERMANCE LESGUILLON (I)

Notice. . . . . 313
*Le Doute* . . . . . 313
*Les deux cercueils* . . . . . 318
*A mon enfant* . . . . . 319

## DANIEL LESUEUR (II)

Notice . . . . . 182
*La voix des Morts* . . . . . 184
Portrait . . . . . 185
*Eternel désir* . . . . . 186
*Les Progrès et les Dieux*. . . . . 186
*L'Ile aux Mouettes*. . . . . 188
*Impression d'été* . . . . . 189
*La Forêt* . . . . . 189

## THÉRÈSE MAQUET (I)

Notice . . . . . 392
Portrait. . . . . 393
*Les Larmes* . . . . . 394
*Papillon*. . . . . 394
*Chanson* . . . . . 394
*La Nymphe captive* . . . . . 395
*Chant alterné* . . . . . 397

## ANNE DES MARQUETS (I)

Notice . . . . . 86
*Sonnets spirituels.* Quand un pauvre captif . . . . . 86
— Afin que le Seigneur. . . . . 87
— O fleur d'infini prix. . . . . 87
— O riches, qui cherchez. . . . . 88
— Voici le beau printemps . . . . . 88
— Voici ores ton roi. . . . . 89
— Lève-toi promptement . . . . . 89
*L'Ame* . . . . . 90

## MADAME CATULLE MENDÈS (II)

Notice . . . . . 191
Portrait . . . . . 193
*La musique* . . . . . 195
*Que vous ai-je donc fait* . . . . . 196
*Crépuscule* . . . . . 198
*Quand !* . . . . . 200
*Une femme parle* . . . . . 201

## MARIE MENESSIER-NODIER (I)

Notice . . . . . 305
*Pour endormir ma fille* . . . . . 306
*Sonnet à Alfred de Musset* . . . . . 308
Portrait . . . . . 309
*Sonnet au même* . . . . . 310
*A une jeune fille* . . . . . 311

## ELISA MERCŒUR (I)

Notice . . . . . 275
*Le sublime* . . . . . 276
*Rêverie* . . . . . 279
*Philosophie* . . . . . 280
*Méditation* . . . . . 282
*Le Centenaire* . . . . . 282

## MADAME AMÉLIE MESUREUR (II)

Notice . . . . . 204
Portrait . . . . . 205
*Portrait* . . . . . 206
*Mes petits oiseaux* . . . . . 206
*Parodie* . . . . . 208

## MARGUERITE DE NAVARRE (I)

Notice . . . . . 56
Portrait . . . . . 57
*La Mort et résurrection d'amour* . . . . . 59
*Chanson* . . . . . 61
*Extrait de la Nativité de Jésus-Christ* . . . . . 62
*Chanson spirituelle* . . . . . 64

## AGNÈS DE NAVARRE-CHAMPAGNE, DAME DE FOIX (I)

Notice . . . . . 26
*Rondeaux.* Celle qui oncques ne nous vit . . . . . 27
— Ainsi si Dieu me confort . . . . . 27
— Sans cœur de moi . . . . . 28

*Rondeaux.* Puisqu'en oubli suis de vous . . . . . 28
*Chanson Royale* . . . . . 28
*Chanson Balladée* . . . . . 30

JEANNE NEIS (II)

Notice . . . . . 209
*Plus tard* . . . . . 209
*Soyez mon refuge* . . . . . 211

COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES (II)

Notice . . . . . 212
Portrait . . . . . 217
*L'offrande à la nature* . . . . . 218
*Le Verger* . . . . . 219
*Les Regrets* . . . . . 221
*La Prière devant le soleil* . . . . . 222
*Nature vous avez fait le monde pour moi* . . . . . 226

JEANNE-CHARLES NORMAND (II)

Notice . . . . . 228
*Reliques* . . . . . 230
*Silence* . . . . . 231
*Confidences d'automne* . . . . . 232
*Sagesse* . . . . . 232
Portrait . . . . . 233

ANNE OSMONT (II)

Notice . . . . . 235
*Ballade de l'Epée* . . . . . 236
*Lunaire* . . . . . 236
Portrait . . . . . 237
*Chants du silence* . . . . . 238
*Le sûr refuge* . . . . . 239
*Novembre* . . . . . 240

JACQUELINE PASCAL (I)

Notice . . . . . 116
*Sonnet.* Sus, réjouissons-nous . . . . . 117
*Epigramme* . . . . . 118
*Sur le miracle de la Ste-Epine* . . . . . 118

MADAME AUGUSTE PENQUER (I)

Notice . . . . . 346
*Vœu* . . . . . 347
*Le menteur* . . . . . 347

*Ravissement* . . . . . 348
Portrait . . . . . 349
*L'adieu* . . . . . 351
*Aveu* . . . . . 352

## JEANNE PERDRIEL-VAISSIERE (II)

Notice . . . . . 241
*Je suis née à l'heure indécise* . . . . . 243
*L'Eté* . . . . . 244
*L'Inconnu* . . . . . 245
*Epitre* . . . . . 247
*Sentiment* . . . . . 248
Portrait . . . . . 249

## CECILE PERIN (II)

Notice . . . . . 252
*Aventure* . . . . . 254
*Je ne te connais pas* . . . . . 256
*Inquiétude* . . . . . 256
Portrait . . . . . 257
*Le lien* . . . . . 258
*Douceur* . . . . . 259
*Acceptation* . . . . . 259
*O Nature* . . . . . 260

## ANIE PERREY (II)

Notice . . . . . 262
*J'aurais voulu ce soir* . . . . . 262
*Le printemps léger* . . . . . 263
*J'ai rêvé un peu d'amour* . . . . . 264
Portrait . . . . . 265
*J'aime* . . . . . 266
*J'ai trouvé sur mon chemin* . . . . . 267
*J'ai senti s'alanguir* . . . . . 267

## HELENE PICARD (II)

Notice . . . . . 268
*L'amour vrai* . . . . . 271
*La bonne joie* . . . . . 272
Portrait . . . . . 273
*Lâcheté* . . . . . 274
*A la lampe* . . . . . 275
*Le Rêve* . . . . . 277
*En attendant la vie* . . . . . 280

## CHRISTINE DE PISAN (I)

Notice . . . . . 32
*Les douceurs du mariage* . . . . . 34
*Le dit de la Pastoure* . . . . . 35
*Ballades.* Tant avez fait par votre grande douceur . . . . . 36
— Hé dieux ! que le temps m'ennuie. . . . . 37
— Seulette suis, et seulette veux être. . . . . 38

## ANTOINETTE QUARRÉ (I)

Notice . . . . . 320
*Elégie*. . . . . 320

## LYDIE DE RICARD (I)

Notice. . . . . 386
*Riez bien, les frais innocents* . . . . . 387
*Crépuscule au bord du lez* . . . . . 388
*Aubade* . . . . . 388
Portrait. . . . . 389
*Sans Jeanne*. . . . . 391

## ADINE RIOM (I)

Notice. . . . . 357
*Confession*. . . . . 357
*Convalescence et jalousie*. . . . . 358
*Retour*. . . . . 359
*Présence aimée*. . . . . 359
*L'amour* . . . . . 360
Portrait . . . . . 361

## CLEMENCE ROBERT (I)

Notice . . . . . 284
*La Maison d'Obermann*. . . . . 285
*Une fleur à Paris le 5 juin 1832*. . . . . 287
Portrait . . . . . 289

## LES DAMES DES ROCHES (I)

Notice . . . . . 40
Portrait . . . . . 41
*Nos parents ont la louable coutume* . . . . . 42
*A une amie*. . . . . 42
*La Puce*. . . . . 43
*L'amour* . . . . . 46
*A ma quenouille* . . . . . 47
*Sonnet.* Adieu, jardin plaisant . . . . . 47
*Chanson de charité à Sincero* . . . . . 48
*Sonnets.* Bouche dont la douceur m'enchante. . . . . 49
— Je veux que Sincero soit gentil. . . . . 49
— Las je suis mort en moi . . . . . 49

*Sonnets.* Honneur de mes pensées . . . . . 50
— Puisque le ferme nœud. . . . . 50
*A mes écrits* . . . . . 50

DUCHESSE DE ROHAN (II)

Notice . . . . . 283
*Place aux vivants* . . . . . 283
*Logis vide* . . . . . 284
Portrait . . . . . 285
*A la petite main de Mme X.* . . . . . 286

MARIE DE ROMIEU (I)

Notice . . . . . 83
*Hymne de la rose* . . . . . 83
*Sonnet* . . . . . 84
*Chanson* . . . . . 84

BLANCHE SAHUQUÉ (II)

Notice . . . . . 287
*A un artiste futur* . . . . . 288
*Deux arbres, tour à tour* . . . . . 288
Portrait . . . . . 289
*Soir de mai* . . . . . 290

LA PRINCESSE DE SALM-DYCK (I)

Notice . . . . . 194
*Epître aux femmes* . . . . . 195
*La coquette* . . . . . 196
*Le bouton de rose* . . . . . 198
*Boutade* . . . . . 199
*Les cinq actes de la vie* . . . . . 201

GEORGE SAND (I)

Notice . . . . . 266
*La Reine Mab* . . . . . 266
Portrait . . . . . 267

MADELEINE DE SCUDÉRY (I)

Notice . . . . . 101
*Comparaison* . . . . . 102
*La Tubéreuse* . . . . . 102
*Portrait* . . . . . 103
*Impromptu* . . . . . 105
*Quatrain* . . . . . 105

ANAIS SÉGALAS (I)

Notice . . . . . 335
*Bertile* . . . . . 336
Portrait . . . . . 337
*Les Fées* . . . . . 339
*L'homme heureux* . . . . . 344

## LOUISA SIEFERT (I)

Notice . . . . . 377
*Par la fenêtre* . . . . . 378
*Bataille perdue* . . . . . 379
*La Mort* . . . . . 380
Portrait . . . . . 381
*Pantoum* . . . . . 382
*A Mme Jaubert* . . . . . 384
*Désir* . . . . . 385

## VALENTINE DE SAINT-POINT (II)

Notice . . . . . 292
*A la vie* . . . . . 294
*A la mort* . . . . . 295
*Hymne au soleil* . . . . . 296
Portrait . . . . . 297
*Dédicace* . . . . . 299

## MARIE DE SORMIOU (II)

Notice . . . . . 300
*Terre, ô ma bien-aimée* . . . . . 301
*Des ombres* . . . . . 304
Portrait . . . . . 305
*Le pin de Provence* . . . . . 306
*Promenade d'avril* . . . . . 308
*Journée d'automobile* . . . . . 308

## MADAME DE STAËL (I)

Notice . . . . . 188
Portrait . . . . . 189
*Epître sur Naples* . . . . . 190

## DANIEL STERN (I)

Notice . . . . . 270
*Sérénité* . . . . . 271
*L'Olivier* . . . . . 272
Portrait . . . . . 273

## MADAME DE LA SUZE (I)

Notice . . . . . 106
*Elégie* . . . . . 107
Portrait . . . . . 109
*Madrigal* . . . . . 110

## MADAME AMABLE TASTU (I)

Notice . . . . . 222
*Le dernier jour de l'année* . . . . . 223
*Les feuilles de saule* . . . . . 224
Portrait . . . . . 225
*Scènes du passé* . . . . . 227
*L'Aveugle jardinier* . . . . . 228

## HÉLÈNE VACARESCO (II)

Notice . . . . . 310
Portrait. . . . . 313
*Mon pays*. . . . . 314
*C'est vrai* . . . . . 316
*Nocturne* . . . . . 316
*Je dois vous dire*. . . . . 317
*On me dira peut-être*. . . . . 319
*Au voyageur*. . . . . 320
*Qui t'a fait* . . . . . 321
*Tout le vent meurt* . . . . . 321

## ONDINE VALMORE (I)

Notice . . . . . 363
*A Sainte-Beuve* . . . . . 363
*Départ*. . . . . 364
*L'Anniversaire* . . . . . 365
*La rose*. . . . . 367
*Larme secrète* . . . . . 368
Portrait . . . . . 369

## JANE DE LA VAUDÈRE (II)

Notice . . . . . 323
*D'une morte*. . . . . 324
*La couleur des baisers*. . . . . 324
*Ma forêt* . . . . . 325
*Cloître de Monréale*. . . . . 326
*Bulles de savon* . . . . . 327
*Fleurs d'eau*. . . . . 328
Portrait. . . . . 329

## VÉGA (II)

Notice. . . . . 331
*Incantation* . . . . . 332
Portrait. . . . . 333
*Le Sculpteur*. . . . . 334
*Printemps lumineux* . . . . . 335
*L'aube nouvelle* . . . . . 336

## MADEMOISELLE DE LA VIGNE (I)

Notice . . . . . 132
*Réponse à a lettre* . . . . . 134
Portrait . . . . . 137
*La passion vaincue*. . . . . 138

## MADAME DE VILLEDIEU (I)

Notice . . . . . 124
*Jouissance*. . . . . 126
*Madrigal*. . . . . 127
*Articles d'une intrig e de galanterie*. . . . . 127

*Eglogue* . . . . . 128
Portrait . . . . . 129
*Madrigal* . . . . . 131
*Le sansonnet et le coucou* . . . . . 131

RENEE VIVIEN (II)

Notice . . . . . 337
*Invocation* . . . . . 339
*Dans un chemin de violettes* . . . . . 341
*Hymne à la lenteur* . . . . . 341
*Chair des choses* . . . . . 342
*Nuptiale* . . . . . 343
*Amata* . . . . . 344
*Vêtue* . . . . . 344
Portrait . . . . . 345
*Devant l'été* . . . . . 346
*Sonnet pour la douleur* . . . . . 347
*Devant le couchant* . . . . . 347
*Mon ami le vent* . . . . . 348
*Sur le rythme saphique* . . . . . 349

MÉLANIE WALDOR (I)

Notice . . . . . 211
*Regrets* . . . . . 214
*Et vous l'avez pu croire* . . . . . 216
Portrait . . . . . 217
*Le bal* . . . . . 218
*Marie* . . . . . 219

HÉLÈNE DE ZUYLEN DE NYEVELT (II)

Notice . . . . . 350
*Le Haar* . . . . . 350
*Les coquillages* . . . . . 351
*Jardin au gré des saisons* . . . . . 351
*Pavot noir* . . . . . 352
Portrait . . . . . 353

---

Imp. Art. L.-Marcel Fortin=Rocoffort et Cie Sts,
6, Chaussée d'Antin, Paris.

PQ
1167
S4
t.2

Séché, Alphonse
Les muses françaises

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY